

⊗

0

04

XVI, 670 pp ch. 1 pl p

c.c.

(41)

EXCURSIONS

DANS

L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

CHATELAIN, Libraire, 10, rue de la Harpe, Paris.

EXCURSIONS

L'ANNÉE MERIDIONALE

ROUEN. Imp. de NICÉAS PERIAUX,
rue de la Vicomté, N° 55.

75

1500,00



(Voir page 396)

910.4-1

WAT

EXCURSIONS

DANS

L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE,

LE NORD-OUEST DES ÉTATS-UNIS ET LES ANTILLES,

Dans les Années 1812, 1816, 1820 et 1824;

AVEC DES INSTRUCTIONS TOTALEMENT NEUVES
SUR LA CONSERVATION DES OISEAUX;

PAR

CHARLES WATERTON, Esq.;

SUIVIES D'UNE NOTICE

SUR LES SAUVAGES DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Traduit de l'Anglais.

PARIS,

LANCE, LIBRAIRE, RUE DU BOULOY, n° 7.

ROUEN. NICÉTAS PERIAUX, IMPRIMEUR-ÉDITEUR.

1833.

137049 R



EXCURSIONS

L'AMERIQUE MERIDIONALE

LE GRAND OUEST DES ETATS-UNIS ET LES ANTILES

PAR LE SERVICE DES VOYAGES DE LA COMPAGNIE

FRANCO-AMERICAINE, TOULOUSE ET BORDEAUX

EN PARTANT DE BORDEAUX LE 15 JANVIER

PAR LE SERVICE DES VOYAGES DE LA COMPAGNIE

FRANCO-AMERICAINE

ET LES SERVICES DE L'AMERIQUE MERIDIONALE

EN PARTANT DE BORDEAUX

PARIS

L'AGENCE LITTAIRE, RUE DU BOULEVARD

10, 12, 14, 16, 18, 20, 22, 24, 26, 28, 30, 32, 34, 36, 38, 40, 42, 44, 46, 48, 50, 52, 54, 56, 58, 60, 62, 64, 66, 68, 70, 72, 74, 76, 78, 80, 82, 84, 86, 88, 90, 92, 94, 96, 98, 100

1853

137048



AVANT-PROPOS

DU TRADUCTEUR.

DANS un temps où tout semble épuisé, la conquête d'un seul fait nouveau, d'une seule vérité, d'une seule idée nouvelle, peut, dit-on, donner du prix à un livre. Nous avons cru trouver cette condition dans l'ouvrage de M. Waterton, et nos efforts ont été encouragés par sa réussite en Angleterre.

L'ouvrage dont on offre ici la traduction parut à Londres, pour la première fois, en 1825, et vient d'y arriver à sa troisième édition. Ce succès nous fait espérer qu'il sera accueilli en France avec quelque faveur. L'originalité des

récits, les faits singuliers d'histoire naturelle, les détails piquants qu'il contient en forment une production des plus intéressantes. On y trouvera un genre d'instruction qu'on chercherait vainement ailleurs. C'est de l'histoire naturelle expérimentale que l'auteur a voulu faire.

Les naturalistes restent souvent dans leur cabinet; M. Waterton, au contraire, a multiplié ses voyages. Un point essentiel manque aux sciences et aux arts modernes, c'est l'union de la vie active et de la vie scientifique; M. Ch. Waterton a réuni les deux. Tout ce qu'il dit sur le poison de wourali, objet de son premier voyage, est extrêmement curieux. Cette substance, qui frappe de mort en peu de minutes les plus gros comme les plus petits animaux, sans altérer leurs qualités nutritives, et qui depuis des siècles sert aux sauvages de la Guyane, remplace si avantageusement pour eux la poudre et le plomb, qu'ils en font encore usage aujourd'hui. Le goût de l'auteur pour l'histoire naturelle l'a porté à donner quelques

détails nouveaux ou peu connus sur le fourmilier et le paresseux, et à peindre avec complaisance quelques oiseaux rares et curieux par leurs habitudes, ou renommés pour leur beauté. Tout en souriant on ne peut s'empêcher d'admirer le zèle qui l'a conduit à lutter corps à corps avec des crocodiles et des serpents de dix à quinze pieds de longueur.

Des Français devront lire avec intérêt ce qui est dit de notre établissement national de la Gabrielle, à Cayenne.

L'ouvrage se termine par un Traité sur la conservation des oiseaux, spécialement destiné aux naturalistes de profession; ils pourront puiser d'heureuses idées dans ces instructions étendues et fort intéressantes.

Notre voyageur n'a pas eu la prétention d'écrire un livre scientifique; c'est une esquisse qu'il présente aux savants et aux gens du monde. Ce n'est pas un livre écrit dans un cabinet sur des notes recueillies pour un temps éloigné,

c'est une narration dont chaque récit a été réellement écrit dans les forêts, sous l'impression du moment, avec une simplicité qui ne ressemble guère aux écrits prétentieux de l'école actuelle. C'est un court exposé de tout ce que l'auteur a fait, a vu, a senti dans ces vastes déserts. Le traducteur désire lui avoir conservé tout le coloris et tout l'agrément qui en ont fait le succès en Angleterre; mais il a cru, pour l'intelligence du texte, devoir y joindre des notes qui sont toutes de lui.

Nous espérons que les dames excuseront quelques citations latines, c'est pour elles seules que nous les avons traduites. Une érudition aimable et bien employée n'est pas encore passée de mode en Angleterre. On n'y rougit pas de montrer que l'on sait le latin.

M. Waterton fait un tableau très vif de l'expulsion des jésuites du Brésil et de ses effets. Ce qu'il en dit mérite d'être remarqué et cadre d'une manière bien singulière avec une phrase

du comte de Tilly, et avec les paroles de Diderot, que nous empruntons aux Mémoires posthumes de ce philosophe, qui viennent de paraître; elles peignent aussi ce qui se passa en France. Les voici (tome 3 , page 177) :

« Il y avait (à Langres, 1770), un collège
« célèbre où les *pauvres* envoyaient leurs
« enfants de tous les endroits de la province,
« de la Bourgogne, de la Lorraine, de la
« Franche - Comté; il était tenu par des
« jésuites. Depuis leur expulsion il est tombé.
« Aux jésuites ont succédé des gens sans
« mœurs et sans lumières, et les habitants
« font étudier leurs enfants à Metz.

« A l'expulsion des jésuites, nous pensions
« toucher au moment de la restauration des
« bonnes études, mais les magistrats qui nous
« ont débarrassés de mauvais instituteurs »
(on voudra bien se rappeler que c'est
Diderot qui parle) « n'ont pas songé à
« nous en donner de meilleurs. *C'est que*
« *ce n'est pas le zèle du bien public, mais*

« de petites haines particulières qui les ont
« dirigés ».

Le comte Alexandre de Tilly, homme de cour, dans des Mémoires d'ailleurs assez frivoles, dit sur le même sujet :

« En 1775, le collège de La Flèche, tout
« excellent qu'il fût, n'était plus que le
« simulacre de ce séminaire de doctrine,
« d'érudition et de belles-lettres qu'avaient
« enseignées les jésuites ».

Que pourrait-on conclure de l'accord remarquable de ces trois personnages, si différents d'état, d'opinion, de mœurs et de nation? C'est qu'il est plus facile de détruire que de remplacer les établissements de ces religieux.

Les réflexions statistiques et politiques de l'auteur sur la position singulière où toutes les Amériques se trouvent aujourd'hui, énoncées d'une manière piquante, sont dignes des plus profondes méditations des hommes d'état.

Enfin, nous en demandons pardon au lecteur, c'est le plaisir que nous avons éprouvé nous-même en lisant cet ouvrage qui nous a engagé à le traduire, et c'est peut-être ce qui aurait dû nous en détourner, car il plaît, surtout par les grâces de son style; et, de tous les genres de mérite qu'un ouvrage peut avoir, celui du style est certainement le moins fait pour encourager un traducteur. Pour approcher autant que possible des formes de l'original, nous avons essayé d'imiter en vers français les citations poétiques de l'auteur.

N. B. La Notice sur les sauvages du nord de l'Amérique n'est pas de M. Waterton, elle est de M. Washington Irving; mais, comme elle a un rapport assez direct avec le voyage de notre auteur dans le Nord-Ouest des États-Unis d'Amérique, où il cite l'indien mohawk comme l'une des tribus qui approche des villes européennes, nous avons pensé qu'on pourrait

lire avec plaisir ces observations sur des nations qui jadis couvrirent en si grand nombre ces contrées aujourd'hui envahies par la civilisation, et qui sont prêtes à disparaître pour toujours de la surface de la terre.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

J'OFFRE d'une main tremblante ce livre de Voyages¹; il a peu de mérite, et il sera obligé de faire son chemin dans le monde comme il le pourra. Il sera heurté plus d'une fois sur sa route, et il est peut-être destiné à augmenter le nombre des victimes sur le champ de bataille de la critique moderne. Mais s'il périt, bien que mort il pourra m'être encore utile, car s'il arrivait par hasard qu'un voyageur le relevât, et qu'en parcourant ces pages il conçût l'idée d'aller explorer la Guyane, afin de donner au monde une description plus

¹ *Wanderings, Excursions.*

étendue de ce noble pays, je dirais, « *fortem ad fortia misi* », et je demanderais les armes d'Achille ; c'est-à-dire, que je réclamerais une part dans les honneurs qu'il pourrait recevoir, en me fondant sur ce que j'aurais été le premier moteur de ses découvertes. Je l'aurais envoyé dans la Guyane comme Ulysse envoya Achille à Troie. J'avais l'intention de m'étendre bien davantage, mais les jours, les mois, les années se sont écoulés, et rien n'a été fait. Pensant que très probablement je n'aurai jamais assez de patience pour me mettre à écrire une relation complète de tout ce que j'ai vu et examiné dans ces déserts éloignés, j'en abandonne le projet, et je publie ce récit de mes excursions tel qu'il fut écrit dans le temps.

Si les critiques sont mécontents de sa forme actuelle, je les prie d'observer qu'il n'est pas tout-à-fait dénué d'intérêt et qu'il renferme diverses choses utiles. Plusieurs des malheureux voyageurs qui allèrent parcourir le

Congo furent reconnaissants des instructions qu'ils y trouvèrent, et sir Joseph Banks, en me renvoyant ce journal, m'écrivait :

« Je vous rends votre journal et vous remercie
« beaucoup de la leçon très instructive que
« vous avez bien voulu nous donner ce matin,
« et qui surpasse infiniment en utilité réelle
« tout ce que j'ai vu jusqu'ici. » Dans une
autre lettre, il me disait : « J'apprends avec
« un grand plaisir l'intention où vous êtes de
« continuer vos intéressants voyages, auxquels
« l'histoire naturelle a déjà tant d'obligations; »
et encore : « Je suis fâché que vous n'ayez
« pas déposé quelque partie de votre dernière
« récolte d'oiseaux au Musée britannique, afin
« que votre nom devînt familier aux natura-
« listes, et que votre habileté sans égale pour
« conserver les oiseaux fût connue du public. »
Il ajoutait : « Vous avez certainement les
« talents nécessaires pour publier un livre, qui
« perfectionnera et étendra sensiblement les
« limites de la science ».

Sir Jôseph ne lut jamais mon troisième voyage. Pendant que j'y étais lancé, la mort ravit à l'Angleterre un de ses hommes les plus distingués, et priva la Société Royale de son plus brillant ornement.

EXCURSIONS

DANS

L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

« Nec herba, nec latens in asperis
Radix fefellit me locis.¹ »

AU mois d'avril 1812, je quittai la ville de Stabroeck pour voyager dans les déserts de Démérary et d'Essequibo, qui sont une portion de la ci-devant Guyane hollandaise dans l'Amérique méridionale.

PREMIER
VOYAGE.

Mes principaux motifs étaient de recueillir une certaine quantité du plus violent poison de wourali, et d'atteindre le fort des frontières intérieures de la Guyane portugaise.

Son but.

1. Ni herbe, ni racine, cachées dans des lieux sauvages, ne m'ont échappé.

PREMIER
VOYAGE.

Ce serait un voyage fatigant pour celui qui désire parcourir ces déserts, que de partir de Stabroeck à pied : le soleil l'accablerait dans ses tentatives pour traverser les marais, et, pendant la nuit, les moustiques l'empêcheraient de goûter une heure de sommeil.

Le chemin pour les chevaux est parallèle au fleuve, mais il ne s'étend qu'à une petite distance, et se termine même avant que la culture des plantations cesse.

Le seul moyen qui reste alors est de voyager par eau ; et, en arrivant dans les hautes terres, on peut faire route à pied au travers de la forêt, ou continuer sur la rivière.

Aspect
du pays.

Après avoir passé la troisième île du fleuve Démérari, on ne voit plus qu'un petit nombre de plantations ; encore ne se touchent-elles pas : elles sont séparées par de grandes étendues de bois.

La plantation de Loo est la dernière où croît la canne à sucre. La plus grande partie de ses nègres vient d'être envoyée dans une autre propriété, et avant peu de mois toutes les traces de culture auront disparu sous les broussailles.

Plus haut, les moulins à sucre d'Amelia's

Waard sont solitaires et abandonnés ! Et après les avoir dépassés , il n'y a pas une ruine PREMIER VOYAGE. qui puisse informer le voyageur que le café ou le sucre ait jamais été cultivé dans ces lieux.

Depuis Amelia's Waard, une ligne non interrompue de forêts couvre les deux rives du fleuve, sauf quelques endroits où l'on découvre tantôt une cabane habitée par des hommes de couleur libres, au milieu d'une ou deux perches de terrain découvert; tantôt la demeure que le bûcheron s'est élevée, et autour de laquelle il a défriché quelques acres pour servir de pâturage. Quelquefois vous voyez, de chaque côté, un terrain uni qui se prolonge pendant deux ou trois heures; d'autres fois une colline doucement inclinée s'offre à vos yeux, et souvent, en tournant une pointe de terre, ils sont charmés du contraste d'une élévation presque perpendiculaire qui s'avance sur le fleuve. Les arbres vous donnent l'idée d'un printemps éternel, avec lequel l'été et l'automne sont doucement confondus. Ici, vous voyez s'étendre en amphithéâtre des arbres majestueux, dont le feuillage présente une variété charmante de toutes les nuances de vert

PREMIER
VOYAGE.

et de pourpre, depuis la plus tendre jusqu'à la plus foncée. Le sommet de quelques-uns est couronné de fleurs des plus agréables couleurs, tandis que les rameaux des autres fléchissent sous une profusion de graines et de fruits.

Ceux dont la tête a été dépouillée par le temps ou déchirée par la foudre, frappent les yeux comme un son lugubre frappe l'oreille dans la musique, et semblent avertir le voyageur de s'arrêter un moment pour considérer que les forêts qui l'entourent, comme les hommes et les empires, ont leurs époques de malheur et de décadence.

Rochers.

Les premiers rochers d'une grandeur un peu remarquable qu'on puisse observer sur le bord du fleuve, sont dans un lieu nommé Saba, d'un mot indien qui signifie *Pierre*. Ils paraissent s'incliner doucement vers le rivage en présentant une surface polie; toutes leurs saillies sont adoucies et en quelques endroits profondément sillonnées, comme s'ils eussent été minés par des torrents continuels.

Il y a quelques portions de terrain découvert de place en place, et les rochers immenses qui s'en élèvent produisent un effet agréable et nouveau.

On voit quelques cafiers d'une végétation vigoureuse, et, près de là, sur le sommet du Saba, est la demeure du commandant du poste.

PREMIER
VOYAGE.

Résidence
du comman-
dant.

Il est nommé par le gouvernement pour rendre compte au protecteur des Indiens de ce qui se passe parmi eux, et empêcher les personnes suspectes de passer le fleuve.

Lorsque les Indiens s'assemblent dans ce lieu, l'étranger a l'occasion de les voir dansant au son de leur musique champêtre, et peints suivant l'usage de leur tribu. Ils lanceront devant lui leurs flèches à un but toujours certain, et enverront avec la sarbacane le dard empoisonné à sa destination précise. Il y pourra voir les races de différentes couleurs, depuis le rouge sauvage jusqu'à l'homme blanc, et depuis l'homme blanc jusqu'au plus noir des fils de l'Afrique.

Au-delà de ce poste, il n'y a plus d'habitations de blancs ou d'hommes de couleur libres.

Dans une contrée couverte d'une aussi grande étendue de forêts, et possédant tous les avantages que le soleil des tropiques et le sol le plus riche, en plusieurs endroits, peuvent donner à la végétation, il est naturel de chercher des arbres des dimensions les plus

Arbres.

PREMIER
VOYAGE.

grandes, mais il est rare d'en rencontrer qui aient plus de dix-huit pieds de circonférence. S'il en a existé de plus gros, ils sont tombés, sacrifiés par la hache ou le feu. Mais, s'ils trompent votre attente pour la grosseur, ils vous dédommagent amplement en élévation. Il faudrait être insouciant et dépourvu de toute curiosité pour continuer sa route sans s'arrêter devant le gigantesque mora. Sa branche la plus élevée, lorsqu'elle est dépouillée par l'âge ou desséchée par accident, est la résidence favorite du toucan. Plus d'une fois cet oiseau singulier a senti le coup de fusil du chasseur placé au-dessous de lui le frapper faiblement, et il a dû la vie à la distance qui les séparait.

Les arbres qui forment ces immenses solitudes sont aussi utiles qu'ils sont remarquables par leur beauté; il faudrait un volume pour les décrire tous.

Le bois vert¹, fameux pour sa dûreté et sa durée; le hackea pour sa raideur; le ducalabali, qui surpasse l'acajou; l'ébénier et le bois

1. *Green-heart* : littéralement *cœur vert*. Son nom indien est *accorabred*. Le bois de ce grand arbre est d'un jaune verdâtre, très dur, d'un grand usage en charpente.

de fer, qui rivalisent avec les bois les plus précieux de l'ancien monde; le carougiar, qui donne la gomme copale; le hayawa et l'olou, qui fournissent une résine odorante, se trouvent tous dans la forêt, entre les plantations et le rocher Saba.

PREMIER
VOYAGE.

Au-delà de ce rocher le pays a été peu visité, mais il est très probable que ces arbres, un grand nombre d'autres espèces, et peut-être quelques nouvelles, sont répandues, dans toutes les directions, dans les marais, les savanes et sur les collines de la ci-devant Guyane hollandaise.

En examinant les arbres majestueux qui l'entourent, le naturaliste remarquera que plusieurs d'entr'eux portent des feuilles, des fleurs et des fruits qui ne leur appartiennent point.

Le figuier sauvage, aussi grand qu'un pommier ordinaire, s'élève souvent sur une des grosses branches du sommet du mora, et, lorsque son fruit est mûr, les oiseaux y viennent chercher leur nourriture. Ce fut à une graine non digérée, et passant par le corps d'un oiseau qui s'était perché sur le mora, que le figuier dut cette position élevée; la sève du mora l'a porté à son entière croissance, mais maintenant, à son tour, il est obligé de con-

Le figuier
sauvage.

PREMIER
VOYAGE.

tribuer d'une portion de sa propre sève à la vie de différentes espèces de vignes dont les oiseaux ont aussi déposé les graines sur ses branches. Ces graines végètent bientôt, et portent une grande quantité de fruits; de cette manière, elles usurpent une partie de l'existence du figuier, et le figuier une partie de celle du mora; celui-ci, incapable de supporter un fardeau que la nature n'a jamais voulu lui imposer, languit et meurt sous cette charge; alors le figuier et sa progéniture parasite, ne recevant plus de subsistance de leur père nourricier, se flétrissent et périssent à leur tour.

La liane.

Une vigne, appelée liane¹ par les bûcherons, à cause de son usage pour enlever les bois les plus pesants, est d'un aspect singulier dans les forêts de Démérari. Quelquefois on la voit presque aussi grosse que le corps d'un homme, tournée comme un tire-bouchon autour des plus grands arbres, élevant sa tête au-dessus de leurs sommets; d'autres fois, trois ou quatre se réunissant comme les cordons d'un câble lient ensemble des arbres et des branches; d'autres, descendant

¹ *Bush rope.*

d'une grande hauteur, prennent racine aussitôt que leur extrémité touche la terre, et représentent les haubans et les étais qui soutiennent le grand mât d'un vaisseau de ligne; tandis que d'autres, poussant dans toutes les directions des jets parallèles, obliques, horizontaux et perpendiculaires, vous rappellent ce que les voyageurs nomment une forêt entrelacée. Souvent un arbre de plus de cent pieds de haut, déraciné par un ouragan, est arrêté dans sa chute par ces câbles merveilleux de la nature. C'est de cette manière qu'on peut expliquer le phénomène d'arbres qui, non-seulement végètent, mais poussent des jets vigoureux, quoiqu'ils soient loin d'une ligne perpendiculaire, et que leurs troncs soient inclinés de tous les degrés qui se trouvent du zénith à l'horizon; leurs têtes restent solidement soutenues par les lianes. Quelques-unes de leurs racines s'affermissent bientôt dans la terre, et souvent un jet vigoureux pousse perpendiculairement près de la racine du tronc incliné, et avec le temps devient un bel arbre. Il ne vient point de gazon sous les arbres, et il y a peu de mauvaises herbes, excepté dans les marais; les terrains élevés ne sont

PREMIER
VOYAGE.

pas embarrassés par le taillis, et, à l'aide d'un grand couteau pour couper les petites lianes, il n'est pas difficile de marcher sous les arbres.

Sol.

Le sol, formé principalement des feuilles tombées et des arbres pourris, est très riche et très fertile dans les vallées; sur les hauteurs il ne vaut guère mieux que du sable. Les pluies semblent avoir entraîné et balayé dans les vallées toutes les parties que la nature a destinées à former une terre végétale.

Quadru-
pèdes.

Les quadrupèdes sont rares, si l'on considère combien ces forêts sont peu habitées par les hommes.

On y trouve plusieurs espèces de l'animal nommé communément tigre, (quoiqu'en réalité il se rapproche davantage du léopard), et deux espèces de son diminutif nommées chat-tigre. Le tapir, le lobba¹ et le daim, donnent une excellente nourriture et fréquentent habituellement les marais, les terrains bas situés près des rivières et des courants d'eau.

En disant que les quadrupèdes sont rares, il faut excepter le pécari. On voit trois ou quatre cents de ces animaux se réunir en

1. Paca, de Buffon.

troupes et traverser les déserts dans toutes les directions, pour chercher des racines et des graines tombées. Les Indiens les tirent le plus souvent avec des flèches empoisonnées : lorsqu'ils sont blessés, ils courent environ cent cinquante pas, ensuite ils tombent. Ils donnent une nourriture saine.

PREMIER
VOYAGE.

On entend, plus souvent qu'on ne le voit, le singe rouge, appelé par erreur le babouin ; tandis que le singe brun ordinaire, le bisa¹ et le sacawinki² courent d'arbre en arbre, et amusent l'étranger dans sa route. Une sorte de putois et une espèce de renard, détruisent la volaille des Indiens, tandis que l'opossum, l'iguane et le salempta³ lui procurent un mets délicieux.

Le petit et le grand fourmilier, ce dernier remarquable par sa queue longue, large et touffue, se voient quelquefois sur le haut des nids des fourmis de bois. Les armadilles font des trous dans les montagnes de sable, comme les lapins dans une garenne ; et vous apercevez de temps en temps le porc-épic dans les arbres au-dessus de votre tête.

1. Saï, de Buffon.

2. Ouistiti, de Buffon.

3. Sorte de lézard.

PREMIER
VOYAGE.

Le
paresseux.

Cette contrée est aussi le pays natal du paresseux. Ses regards, ses gestes et ses cris, tout se réunit pour vous supplier d'avoir pitié de lui; ce sont les seules armes que la nature lui ait données pour se défendre. Tandis que les autres animaux se rassemblent en troupes ou parcourent en couples ces déserts sans bornes, le paresseux est solitaire et presque stationnaire; il ne peut vous échapper. On dit que ses gémissements douloureux touchent le tigre et l'engagent à s'éloigner. Ne dirigez donc pas votre fusil vers lui, et ne le frappez pas d'une flèche empoisonnée: il n'a jamais blessé une créature vivante. Quelques feuilles et celles de l'espèce la plus commune et la plus grossière, sont tout ce qu'il demande pour sa subsistance. En le comparant avec d'autres animaux, on croirait apercevoir des parties défectueuses, difformes et superflues dans sa conformation: il n'a pas de dents incisives, et, quoiqu'il ait quatre estomacs, il n'a pas les longs intestins des animaux ruminants; il n'a qu'une ouverture inférieure, comme les oiseaux. Ses pieds n'ont point d'assiette, il ne peut faire mouvoir ses doigts séparément. Son poil est plat et res-

semble à l'herbe desséchée par le souffle de l'hiver. Ses jambes sont trop courtes, et paraissent difformes par la manière dont elles sont jointes au corps; lorsqu'il est sur la terre, elles semblent n'avoir été destinées qu'à servir à grimper aux arbres. Il a quarante-six côtes, tandis que l'éléphant n'en a que quarante. Ses ongles sont d'une longueur disproportionnée. Si vous vouliez marquer sur une échelle graduée les différents droits à la supériorité parmi les quadrupèdes, le droit de cette pauvre créature ébauchée serait le dernier sur le dernier échelon.

PREMIER
VOYAGE.

Démérary ne le cède à aucun pays du monde pour les étonnantes et magnifiques espèces d'oiseaux qu'il produit; là, les plus belles pierres précieuses sont bien surpassées par les vives couleurs qui ornent les oiseaux. Le naturaliste peut s'écrier que la nature n'a su où s'arrêter en formant de nouvelles espèces et en peignant les nuances qui leur appartiennent. Presque tous les oiseaux singuliers et élégants, décrits par Buffon comme appartenant à Cayenne, se trouvent à Démérary; mais c'est seulement un naturaliste infatigable qui peut les découvrir.

Oiseaux.

PREMIER
VOYAGE.

Le courlis écarlate multiplie en quantité innombrable dans les îles humides sur la côte de Pomaron, ainsi que les aigrettes et les crabiers. Ils se rendent sur ces bas-fonds fangeux, au moment du reflux, accompagnés de milliers de cul-blancs et de pluviers, et de loin en loin d'une spatule ou d'un flamant. Les pélicans s'avancent plus loin en mer, mais reviennent au coucher du soleil sur les couradas¹. On trouve principalement les oiseaux-mouches près des fleurs sur lesquelles toutes les espèces de ce genre ont coutume de se nourrir. Les races nombreuses de pies, de gallinacés, de pigeons et de passereaux, se rassemblent autour des arbres à fruit.

Le vautour.

On ne manquera jamais de voir le vautour commun là où se trouvera une charogne. En remontant le fleuve, j'eus l'occasion de voir un couple du roi des vautours : ils étaient posés sur une branche dépouillée, et entourés d'une douzaine de vautours communs. Un tigre avait tué une chèvre la veille ; il avait été chassé pendant qu'il en suçait le sang, et, n'ayant pas trouvé qu'il fût sûr ou prudent de revenir, la

1. Arbres très droits et très élevés, qui croissent dans la vase, sur les bords de la mer.

chèvre était restée au lieu où il l'avait tuée ; elle commençait à se corrompre, et les vau- PREMIER VOYAGE. tours étaient arrivés le matin même pour s'assurer ce délicieux morceau.

A la fin du jour, les vampires quittent Le vampire. les arbres creux où ils s'étaient réfugiés au lever du soleil, et parcourent les bords du fleuve pour chercher leur proie. En s'éveillant, le voyageur étonné trouve son hamac tout taché de sang ; c'est le vampire qui l'a sucé. Ce n'est pas seulement l'homme, mais tous les animaux sans défense, qui sont exposés à ses attaques ; et ce chirurgien nocturne tire le sang si doucement, que le patient, au lieu de s'éveiller, est plongé dans un sommeil plus profond. Il y a à Démérary deux espèces de vampires, qui sucent toutes deux le sang des animaux vivants ; l'une est un peu plus grande que la chauve-souris commune ; l'autre a plus de deux pieds d'envergure.

On rencontre souvent des serpents dans les Serpents. bois, entre le bord de la mer et le rocher Saba, surtout près des cours d'eau et du rivage des fleuves ; ils sont grands, beaux et redoutables. Le serpent à sonnettes semble affectionner une étendue de terrain connue

sous le nom de canal n° 3. On s'y souviendra long-temps des effets de son poison.

On a tué des serpents camoudi¹ de trente à quarante pieds de long. Quoique ce reptile ne soit pas venimeux, sa taille le rend dangereux aux animaux qui passent près de lui. Les Espagnols de l'Orénoque assurent positivement qu'il atteint la longueur de soixante-dix ou quatre-vingts pieds, et qu'il peut étouffer le taureau le plus fort et le plus gros. Son nom semble le confirmer ; il y est nommé « matatoro », ce qui signifie littéralement : tueur de taureau. Ainsi il peut être rangé parmi les serpents meurtriers, car l'effet est à peu près le même, soit que la victime meure du poison des crochets, qui corrompt son sang et lui donne une odeur infecte, ou que son corps soit brisé d'une seule masse avec ses os, et avalé par cet animal hideux.

Le serpent fouet, d'un beau vert changeant, et le serpent corallin, dont les larges bandes transversales sont alternativement noires et rouges, se glissent de buisson en buisson et peuvent être touchés avec sécurité. Ce sont

1. Sorte de *boa constrictor*.

d'innocentes petites créatures. Le serpent labarri est tacheté, d'un brun sale, et peut à peine se distinguer de la terre ou du tronc sur lequel il est roulé. Il atteint la longueur d'environ huit pieds, et sa morsure devient souvent fatale en peu de minutes.

PREMIER
VOYAGE.

Sans rival pour sa parure, qui brille de toutes les charmantes couleurs de l'arc-en-ciel, et sans égal pour les effets de son poison mortel, le counacouchi s'avance fièrement comme l'unique souverain de ces forêts. Il est généralement connu sous le nom de maître des buissons; l'homme et les animaux fuient devant lui, et le laissent sans opposition poursuivre sa route. Il atteint quelquefois la longueur de quatorze pieds.

En cotoyant le fleuve, on rencontre de loin en loin quelques petits caïmans de deux à douze pieds de long : ils tiennent seulement leur tête au-dessus de l'eau, et un étranger ne les distinguerait pas d'un morceau de bois pourri.

Des lézards des plus belles couleurs, verts, bruns et cuivrés, longs de deux pouces à deux pieds et demi, agitent çà et là les feuilles tombées et traversent le chemin devant vous,

PREMIER
VOYAGE.

tandis que le caméléon est occupé à faire la chasse aux insectes sur le tronc des arbres voisins.

Poissons.

Il y a des poissons de beaucoup d'espèces différentes et de bon goût; mais en général ils sont peu abondants. Il est probable que leur nombre est considérablement diminué par les loutres, qui sont beaucoup plus grandes que celles d'Europe. En traversant les savannes submergées, qui ont toutes une communication avec la rivière, on en voit souvent une douzaine jouant au milieu des joncs.

Insectes.

Ce climat chaud et humide semble particulièrement propre à produire des insectes. Il en voit naître des myriades d'une beauté impossible à décrire pour la variété de leurs nuances, étonnants par leurs formes et leur taille, et dont plusieurs sont nuisibles. Celui dont l'œil sait distinguer les beautés variées de la nature abandonnée à elle-même, et dont l'oreille n'est point sourde aux bruits sauvages des bois, sera charmé en remontant le fleuve

Oiseaux,

Démérari. De temps en temps, le maam ou tinamou fait entendre un sifflement long et plaintif dans les profondeurs des forêts, puis il s'arrête, tandis que le glapissement du tou-

cân et la voix perçante de l'oiseau nommé pi-pi-yo s'élèvent pendant ces intervalles.

PREMIER
VOYAGE.

Le campanero ne manque jamais de fixer l'attention du voyageur; à près de trois milles de distance, on peut entendre cet oiseau blanc comme la neige tinter, toutes les quatre ou cinq minutes, comme la cloche funèbre d'un couvent éloigné. De six à neuf heures du matin, les forêts retentissent des cris et des chants de leurs habitants ailés; ces bruits s'éteignent ensuite graduellement. Depuis onze heures jusqu'à trois, toute la nature est plongée dans un profond silence, qui n'est interrompu que par quelques sons du campanero et du pi-pi-yo. C'est alors que les oiseaux, accablés par la chaleur du soleil, se retirent sous les ombrages les plus épais, pour attendre la fraîcheur bienfaisante du soir.

Au coucher du soleil, les vampires, les chauve-souris et les tette-chèvres quittent leur retraite solitaire et rasant les arbres sur le bord du fleuve. Les différentes espèces de grenouilles assourdissent par leurs coassements rauques et étouffés, tandis que les chouettes et les tette-chèvres gémissent et se lamentent toute la nuit.

PREMIER
VOYAGE.

Environ deux heures avant le point du jour, on entend le singe rouge se plaindre comme s'il éprouvait une profonde douleur ; le houtou, oiseau solitaire qu'on ne trouve que dans les plus sombres retraites des forêts, prononce distinctement « houtou, houtou », d'un ton bas et plaintif, une heure avant le lever du soleil ; le maam siffle vers la même heure. Le hannaquoi¹, le pataca², le maroudi³, annoncent que cet astre s'approche de l'horizon ; les perroquets et les perruches confirment son arrivée.

Les grillons chantent depuis le coucher jusqu'au lever du soleil, et souvent pendant le jour lorsque le temps est couvert. Les bêtes-rouges sont très nombreuses dans ces immenses déserts, et tourmentent, non-seulement l'homme, mais les animaux et les oiseaux. Les moustiques sont très rares après qu'on a passé la troisième île du fleuve Démérari, et les mouches de sable ne paraissent que rarement.

Ami lecteur, je viens de t'offrir l'esquisse d'un paysage admirable : tu remarqueras que

1. Sorte de faisan.

3. Dinde sauvage.

2. Sorte de poule d'eau.

les principales parties en sont faiblement tracées; quelques-unes sont à peine visibles, et les ombres manquent tout-à-fait. Mais si ton ame partage la flamme ardente qui animait le persévérant Mungo Park, cette esquisse te suffira: elle te fera connaître quelle noble contrée tu as sous les yeux; et si tu as le courage d'entreprendre d'en donner un tableau achevé, les matériaux pour le composer et les couleurs pour le peindre sous son véritable jour ne te manqueront pas.

De loin la tâche peut paraître difficile, mais examine-la plus attentivement, et tu verras qu'elle n'est rien : pourvu que tu aies un esprit calme, il te manque peu de chose; le génie qui veille sur ces déserts te procurera le reste. Il te permettra de tuer le faon, d'abattre le chou-palmiste pour ta nourriture, et de choisir dans toutes les parties de son domaine ce qui peut être nécessaire pour l'ouvrage que tu entreprends; mais, lorsque tu auras tué un couple de tourterelles afin de pouvoir les décrire avec exactitude, n'ôte pas la vie à une troisième par légèreté ou pour montrer ton adresse : cette action ternirait le tableau que tu achèves, et n'y ajouterait pas

PREMIER
VOYAGE.

un trait. Quoiqu'éloigné des habitations des hommes, n'ayant pas même un ami avec toi, tu ne te trouveras pas solitaire : le chant de l'hannaquoi frappera tes oreilles comme la cloche du point du jour dans la ville, et le roitelet et la grive se joindront à l'hymne que tu adresseras le matin à ton créateur, pour le remercier du repos de la nuit.

Au milieu du jour, le génie te conduira sous le troëly¹, dont une seule feuille te défendra du soleil et de la pluie, et si, à la fraîcheur du soir, entraîné trop loin de ta demeure, tu étais privé de lumière pour écrire les renseignements que tu auras recueillis, la mouche de feu, que tu verras dans presque tous les buissons, te servira de flambeau. Tiens-la sur tes tablettes, dans une position que tu sauras ne pas la blesser, elle te donnera une brillante lumière. Lorsque tu n'en auras plus besoin, remets-la doucement sur la branche la plus voisine; elle ne te demande pas d'autre récompense pour ses services.

Si, dans ton hamac, le souvenir des traverses

La mouche
de feu.

1. Espèce de palmier.

et des contrariétés que tu as éprouvées en parcourant le sentier inégal de la vie, vient fondre sur toi et te jeter dans une mélancolie rêveuse, la chouette te fera compagnie : elle te dira que sa destinée a été cruelle aussi ; par intervalles, le « whip-poor-will » et le « willy-come-go » continueront cette histoire de douleur. Ovide t'a dit que la chouette avait autrefois possédé une figure humaine, et qu'elle l'avait perdue pour une légère offense ; si le poète vivait encore, il te dirait que le whip-poor-will et le willy-come-go sont les ombres de ces pauvres esclaves africains et indiens qui sont morts d'épuisement et de désespoir. Ils gémissent et crient pendant toute la nuit : « whip-poor-will, willy-come-go ». Souvent, lorsque la lune brille, on les voit posés sur le gazon, près des habitations de ceux dont les ancêtres les arrachèrent du sein de leurs misérables familles, qui ont probablement péri de douleur et de besoin après que leur soutien leur eut été enlevé.

A une heure de distance environ du rocher de Saba, est placée, sur le sommet d'une colline, l'habitation d'un indien nommé Simon. Le côté de la montagne le plus près du fleuve

La hutte de
Simon.

PREMIER
VOYAGE.

est presque perpendiculaire, et l'on jette facilement une pierre sur la rive opposée. J'eus là une occasion de voir l'homme dans son état le plus sauvage. Les indiens qui fréquentaient cette habitation, quoique vivant au milieu des bois, portaient des marques évidentes des soins qu'ils donnaient à leurs personnes : leurs cheveux étaient proprement réunis et attachés en nœud sur la tête; leurs corps étaient peints bizarrement en rouge, et la peinture était parfumée d'hayawa, ce qui leur donnait un air gai et animé. Quelques-uns portaient des colliers faits de dents de sangliers tués à la chasse; plusieurs avaient des bagues, et d'autres un ornement au bras gauche, entre l'épaule et le coude. A la fin du jour, ils se baignaient régulièrement dans le fleuve qui coulait au-dessous d'eux, et le matin ils s'occupaient à renouveler les couleurs fanées de leurs visages.

Un jour, il vint dans la cabane un être qu'on peut appeler littéralement l'homme sauvage des bois. En entrant, il posa à terre une boule de cire qu'il avait recueillie dans la forêt. Sa couverture était déchirée et en lambeaux, et son arc, quoique fait de bon bois, n'était ni

orné, ni poli : « *erubuit domino cultior esse suo*¹ ». Sa figure était maigre, ses regards repoussants, et toute sa personne négligée. Ses longs cheveux noirs tombaient en désordre autour de sa tête, et son corps, selon toute apparence, n'avait jamais été peint. On lui donna du pain de cassave et du poisson bouilli qu'il mangea avidement, et bientôt après il quitta la cabane. Lorsqu'il partit, rien dans son air ni dans ses manières n'indiquait qu'il se souvînt le moins du monde d'avoir reçu un bienfait des hommes qu'il quittait.

Les indiens me dirent qu'il n'avait ni femme, ni enfants, ni ami; qu'ils avaient souvent essayé de lui persuader de venir vivre parmi eux; mais tout avait été inutile. Il passait sa vie à errer de côté et d'autre, enlevant le miel des abeilles sauvages et ramassant les noix et les fruits tombés dans la forêt. Lorsqu'il avait du gibier, il faisait du feu avec deux morceaux de bois, et le faisait cuire sur le lieu même. Quand, par hasard, une hutte se rencontrait sur son chemin, il y entrait, demandait à manger, et des mois

1. Il eût rougi d'être plus soigné que son mattre.

PREMIER
VOYAGE.

s'écoulaient sans qu'on le vît reparaître. Les indiens ne savaient pas pourquoi cet homme n'avait pas de demeure fixe ; il vivait ainsi depuis long-temps , et ils ne croyaient pas que la vieillesse elle-même pût changer les habitudes de ce pauvre voyageur , inoffensif et solitaire.

Chutes
et rapides.

De là on peut facilement, en quatre jours, atteindre la grande chute.

Les premières chutes qu'on rencontre ne sont que des rapides , car on voit à peine une pierre au-dessus de l'eau dans la saison des pluies, et celles qui sont dans le lit de la rivière n'étant pas assez hautes pour en arrêter le cours , n'indiquent leur présence que par le bouillonnement qu'elles causent. Excepté cette légère altération dans le cours de l'eau , l'étranger n'observe rien de nouveau jusqu'à ce qu'il arrive à huit ou dix milles de la grande chute. Les deux bords du fleuve présentent une suite non interrompue de bois comme auparavant : toutes les productions trouvées entre les plantations et le rocher Saba se rencontrent ici.

Habitations
indiennes.

De la hutte de Simon jusqu'à la grande chute, il y a cinq habitations d'indiens. Deux

d'entr'elles sont sur le bord du fleuve ; les trois autres un peu plus loin dans la forêt. Ces habitations se composent de quatre à huit cabanes, placées sur une acre environ de terrain dont ces naturels ont enlevé le bois ; quelques papayers, cotonniers et palmistes sont jetés çà et là autour d'elles.

PREMIER
VOYAGE.

Dans une de ces habitations, j'obtins une faible quantité de poison de wourali. Il était dans une petite gourde. L'indien à qui il appartenait assura qu'il avait tué avec ce poison un grand nombre de sangliers et deux tapirs. Les apparences semblaient confirmer ses paroles, car, d'un côté de la gourde, il avait été épuisé presque jusqu'au fond à différentes reprises, ce qui ne serait probablement pas arrivé si la première ou la seconde épreuve eût manqué.

Poison
de wourali.

On essaya sa force sur un chien de taille moyenne, qui fut blessé à la cuisse, pour qu'il n'y eût aucune possibilité de toucher une partie vitale. En trois ou quatre minutes, cet animal commença à en sentir l'effet : il flairait tout ce qui se trouvait autour de lui, et regardait fixement la partie blessée. Bientôt après il chancela, se coucha par terre

Sa force.

PREMIER
VOYAGE.

et ne se releva plus. Il aboya une fois, mais sans avoir l'air de souffrir; sa voix était basse et faible, et dans une seconde tentative elle lui manqua tout-à-fait. Il mit alors sa tête entre ses jambes de devant, et la relevant lentement il tomba sur le côté; ses yeux devinrent aussitôt fixes, et, quoique ses extrémités eussent de temps en temps des tré-saillements convulsifs, il ne manifesta plus le moindre désir de relever la tête. Son cœur palpita beaucoup depuis le moment où il se coucha, et par intervalles il battait très fort; puis il s'arrêtait un moment et recommençait à battre; ce qu'il fit encore faiblement pendant quelques minutes après que toutes les autres parties de son corps eussent paru saisies par la mort. Un quart d'heure après qu'il eut reçu le poison, il était tout-à-fait immobile.

La grande
chute.

A quelques milles avant d'atteindre la grande chute, qui est réellement la seule qu'on puisse appeler chute, de grands flocons d'écume flottent autour de vous, et forment de larges bandes dont le fleuve paraît gracieusement rayé. En approchant plus près, son cours en est entièrement blanchi.

D'abord, on voit la cascade se précipitant

d'un lit de rochers avec un bruit terrible, et divisée en deux courants écumeux qui, se rejoignant ensuite, forment une petite île couverte de bois. Au-dessus de cette île, pendant un court espace, on ne voit qu'un seul courant, tout blanc d'écume, bouillonnant au milieu des immenses rochers qui arrêtent son passage.

PREMIER
VOYAGE.

Plus haut, on le voit se diviser en deux ou trois bras, et les arbres croissent sur les rocs qui ont causé sa séparation. Le torrent, en plusieurs endroits, a miné profondément les rochers, et les a brisés en morceaux en précipitant contre eux d'autres rochers. Les arbres qui y croissent sont vigoureux et fleuris, quoique leurs racines soient à moitié découvertes et souvent déchirées ou rompues par la violence des eaux.

Voilà l'aspect général de la chute depuis le niveau de l'eau au-dessous d'elle, jusqu'à l'endroit où en remontant le fleuve il est uni et tranquille. Il faut se rappeler que nous sommes dans la saison des pluies. Elle a probablement une apparence très différente pendant la saison sèche : il n'y a pas de chute d'eau perpendiculaire dans toute son étendue, mais le mugis-

PREMIER
VOYAGE.

sement et la rapidité terrible du torrent, en parcourant un canal long, plein de rochers et en pente, produisent un bel effet, et l'étranger le quitte enchanté de ce qu'il a vu. Aucun animal ni aucune espèce de canot ne pourrait aller contre ce torrent : en quelques moments le premier serait tué, l'autre brisé en morceaux.

Les indiens ont un sentier le long du bord, à travers la forêt, où croissent d'immenses pommiers sauvages. Ils traînent leurs canots par ce sentier, et les lancent dans le fleuve quand ils sont en haut. En revenant, ils les descendent par le même chemin.

Habitation
d'un chef
acoway.

A deux heures de marche environ au-dessous de cette chute, est l'habitation d'un chef acoway nommé Sinkerman. Pendant la nuit, on y entend le mugissement du torrent. Elle est agréablement située sur le sommet d'une montagne de sable. De ce lieu on a la plus belle vue que puisse offrir le fleuve Démérary. Trois rangées de collines s'élèvent graduellement l'une au-dessus de l'autre, et présentent un grand et magnifique spectacle, surtout aux yeux accoutumés à l'aspect d'un pays de plaines.

Ce fut là qu'un peu après minuit, le premier de mai, on entendit un bruit étrange et inexplicable. Il semblait que plusieurs régiments fussent engagés, et que la mousqueterie tirât avec une grande rapidité. Les indiens, effrayés au-delà de toute idée, quittèrent leurs hamacs et se rassemblèrent comme des moutons à l'approche du loup. Il n'y avait pas de soldats dans le cercle de trois ou quatre cents milles. Les conjectures n'eurent aucun résultat, et les conversations du lendemain furent aussi inutiles et aussi peu satisfaisantes que le morne silence qui succéda au bruit.

Le meilleur parti à prendre lorsqu'on veut gagner le pays de Macoushi est d'envoyer son canot par terre depuis l'habitation de Sinkerman jusqu'à l'Essequibo.

Le sentier est assez bon, et comme on rencontre un courant pendant les trois quarts du chemin, la peine est moins grande : douze indiens amèneront facilement le canot à l'Essequibo en quatre jours. Le voyageur n'a pas besoin de suivre son canot ; il y a une route plus courte et meilleure. A une demi-heure de distance de l'habitation de Sinkerman, il trouve un petit courant d'eau sur la rive occidentale

PREMIER
VOYAGE.

du Démérary ; après l'avoir remonté pendant quelques centaines de pas, il le quitte et se dirige par terre à l'ouest-nord-ouest, vers l'Essequibo. Le chemin est bon, quoiqu'il soit un peu raboteux à cause des racines, et quelquefois obstrué par des arbres tombés ; la plus grande partie de la route se fait sur un terrain uni. On rencontre aussi quelques montagnes assez rapides à monter et à descendre ; de petits ruisseaux coulent entr'elles, mais on les passe facilement, et les arbres tombés servent de ponts.

Le voyageur peut aisément atteindre l'Essequibo en un jour et demi ; les arbres qui sont au-dessus de sa tête sont tellement enlacés et mêlés, qu'il ne sent pas une seule fois le soleil, excepté de loin en loin, où l'espace demeuré vide par un arbre nouvellement tombé laisse pénétrer ses rayons. La forêt renferme en abondance des sangliers, des pacas, des agoutis, des hoccas, des tinamous, des maroudis, des agamis, propres à sa nourriture, et une profusion de feuilles assez grandes pour lui faire un abri, s'il veut dormir.

L'Essequibo.

Le sol est composé aux trois quarts de sable, jusqu'à ce que l'on arrive à une demi-heure

de marche de l'Essequibo; là on trouve un gravier rouge et des rochers. Dans ces lieux solitaires et retirés, le vêtement de la terre, selon toute apparence, n'a jamais été endommagé par le feu, ni ses productions ravagées par la main exterminatrice de l'homme.

PREMIER
VOYAGE.

C'est là que croît le plus beau bois-vert, et que l'on trouve en abondance autour de soi le bois-rouge¹, le wallaba, le siloabali, le sawari, le bulètre, le tauronira et le mora, tous s'élevant à une hauteur majestueuse, droits comme des colonnes de soixante ou soixante-dix pieds, sans un nœud ni une branche.

Voyageur, abandonne pour un instant l'idée de continuer ta route; arrête-toi et considère ce grand tableau de la nature végétale : c'est une image de la société que tu viens de quitter, et, quoique ce soit un maître silencieux, il n'en est pas moins éloquent. Vois devant toi ce noble pacuni. La nature a été généreuse envers lui : il n'y a pas un trou, pas le moindre écoulement sur le tronc, qui

1. *Purple-heart* : littéralement *cœur pourpre*. Son nom indien est *pacuni*. Les naturels en enlèvent l'écorce d'une seule pièce pour faire de petits canots, qu'ils portent sur leurs épaules lorsqu'ils passent les rapides ou cascades.

PREMIER
VOYAGE.

indiquent que ses plus beaux jours soient passés. Vigoureux dans la fleur de sa jeunesse et de sa beauté, il fait l'ornement de ces solitudes lointaines, et donne une leçon muette à ces viles créatures de ta propre espèce qui ont été assez audacieuses pour nier l'existence de Celui qui lui a ordonné de fleurir en ces lieux.

Vois cet autre à côté; écoute comme les coups du pic à tête rouge retentissent dans ses rameaux malades. Vois quelle quantité de trous il y a faits et comme l'écorce est souillée des gouttes qui en découlent. La foudre en a aussi frappé une partie; la nature se montre pâle et faible dans ses feuilles, et les sources de la vie sont taries dans ses extrémités; sa sève est corrompue; une maladie mortelle, lente comme la consommation et aussi infaillible dans ses suites, a depuis long-temps pénétré dans son organisation, et en a vicié et détruit les sucS bienfaisants.

Fais quelques pas et jette les yeux sur ce reste d'un mora. La plus grande partie de ses branches, autrefois si élevées et si belles, sont étendues sur la terre dans une triste confusion, les unes sur les autres, toutes brisées, couvertes de plantes parasites et la proie d'un

million d'insectes activement occupés à les détruire. Une branche paraît encore saine! PREMIER VOYAGE.
Reprendra-t-elle? non; elle ne le peut pas : la nature a déjà marqué la fin de sa carrière, et cette branche, pleine de vie en apparence, est semblable au symptôme trompeur qu'éprouve celui qui va mourir de la gangrène, lorsqu'il ne sent plus de douleur et qu'il se figure que sa maladie a cessé; elle est comme l'éclat momentané des rayons d'un soleil d'hiver près de disparaître sous l'horizon. Vois! pendant que nous parlons, un coup de vent a jeté cet arbre sur la terre, et a fait de la place pour son successeur.

Avance, et examine à droite ce tauronira qui semble si vigoureux. Il est paré d'une verdure qui ne lui appartient pas; les ornements qu'il porte sont faux : la liane et la vigne des oiseaux l'ont revêtu depuis la racine jusqu'aux branches les plus élevées.

Les fruits qu'il a long-temps portés, comme la bonne chère dans la maison des grands, ont invité les oiseaux à se réunir sur ses branches; ils y ont semé des plantes belles, quoique nuisibles, et, de même que les maladies épuisent le corps humain, elles lui enlèvent toute sa

PREMIER
VOYAGE.

sève et sa vigueur. Elles ont abrégé ses jours ; encore une année, et probablement elles l'auront fait périr, long-temps avant le moment fixé par la nature.

Avant de quitter ce spectacle intéressant, regarde sur la terre autour de toi, et vois le destin de toutes les choses d'ici bas.

Considère ce wallaba nouvellement tombé ! L'ouragan l'a déraciné dans sa vigueur, et il a entraîné dans sa chute une douzaine d'arbres plus petits. Son écorce commence déjà à se détacher, et le cœur de ce mora placé près de lui se détruit rapidement, en dépit de sa texture ferme et robuste.

L'arbre sur lequel tu viens de passer, jeté peut-être sur ce ruisseau depuis un grand nombre d'années, peut à peine se soutenir maintenant, et dans quelques mois il sera tombé dans l'eau.

Mets ton pied sur ce vaste tronc que tu vois à gauche : il semble entier au milieu des débris qui l'entourent ; fausse apparence, fantôme trompeur de ce qu'il fut autrefois. Foule-le, et, comme le lycoperdon ¹, il tombera en poussière.

1. Vesse-de-loup.

Tristes et muets avertissements pour le voyageur frivole quand il parcourt ces lieux ; restes abattus de la nature végétale , vous prouvez incontestablement ce que nous devons tous devenir , et vos débris , tombant en poussière , nous montrent clairement que la constitution la plus robuste ne nous sert de rien quand le ciel a prononcé notre arrêt!

PREMIER
VOYAGE.

« Les tours dont le sommet se perd dans le nuage,
« Les palais somptueux, les augustes parvis,
« La terre et les enfants que son sein a nourris,
« Disparaîtront ainsi que la rapide image
« D'un songe vain, sans laisser un débris. »

Jette les yeux autour de toi , et vois les innombrables productions de la nature ! Examine-les , depuis la graine qui s'ouvre à la surface de la terre pour y plonger ses racines , jusqu'aux arbres les plus élevés et les plus gros , s'élançant et fleurissant avec une profusion sauvage ; ici rapprochés , là séparés ; quelques-uns courbés et noueux , d'autres droits comme des lances ; tous dans une proportion admirable , remplissant le mandat qu'ils ont reçu du ciel . Condamnés à mourir , ils ne manqueront cependant jamais de conserver leurs espèces , jusqu'à ce que les temps aient cessé .

PREMIER
VOYAGE.

Lecteur, ne pourrais-je pas t'engager à consacrer quelques mois au bien général, et à examiner de tes yeux savants les productions que t'offre la vaste et fertile colonie de Démérary ?

Quelle vaste étendue de forêts se trouve depuis le rocher Saba jusqu'à la grande chute, et quel immense espace se déroule devant toi jusqu'aux bords de l'Essequibo ! Sans doute il y a ici à découvrir un grand nombre de baumes, de plantes médicinales, de résines, de gommés et d'huiles inconnues. Ton travail serait agréable, et tu pourrais y faire plusieurs réflexions utiles. Trouverait-on déplacée la conjecture qu'avec les ressources que possède le gouvernement de Démérary, on pourrait amener des pierres du rocher Saba à Stabroek, pour s'opposer aux marées de l'équinoxe, dont les flots détruisent pour toujours les pilotis dispendieux qui entourent les remparts du fort ? Ou bien le marchand de bois te montrerait-il au doigt, et te nommerait-il un descendant du chevalier de la Manche, parce que tu dirais qu'on peut enlever à peu de frais les pierres qui forment les rapides, et de cette manière

ouvrir aux bûcherons la navigation de Stabroeck à la grande chute? Te croirait-on enthousiaste ou partial, si tu disais que le climat est extrêmement sain sur ces montagnes, et que les terres par elles-mêmes peuvent nourrir et entretenir un certain nombre de colons? Dans ta dissertation sur les indiens, tu pourrais faire entendre qu'il serait possible de les engager à aider les nouveaux colons; trouvant leurs travaux bien récompensés, ils continueraient à entretenir avec nous des relations constantes qui leur feraient probablement faire les premiers pas vers le christianisme. C'est une race pauvre, calme, inoffensive, et leur manière de vivre errante et misérable semble nous engager plutôt à avoir pitié d'eux qu'à les craindre comme des ennemis.

Ami lecteur, quel noble champ est ouvert à tes expériences philosophiques et à tes observations, à ta science, à ta persévérance, à la bonté de ton cœur, à tout ce que tu renfermes de grand et de bon!

Le voyageur qui s'est avancé de Stabroeck jusqu'au rocher Saba, et de là jusqu'aux bords de l'Essequibo, dans des vues différentes,

PREMIER
VOYAGE.

comme il te l'a dit lui-même en commençant, n'ayant qu'un interprète insignifiant avec lui, sans un ami à qui communiquer ses réflexions, et incapable d'ailleurs d'entreprendre le travail qu'il te propose, ne peut que te donner l'esquisse du sentier qu'il a foulé, te dire les sons qu'il a entendus, et te décrire faiblement ce qu'il a vu dans les environs des lieux où il s'est reposé. Mais si cela suffit pour t'engager à entreprendre ce voyage et à en publier la relation, il sera pleinement récompensé.

Deux jours et demi s'écouleront depuis l'entrée du sentier sur le bord occidental du Démérary, jusqu'à ce que tout soit prêt et que le canot flotte facilement sur l'Essequibo; il faudra encore un jour pour le gréer de nouveau et remettre chaque chose à sa place.

Après avoir passé les jours et les nuits dans une forêt impénétrable aux rayons du soleil et de la lune, le passage subit à la lumière fait éprouver au cœur une vive joie. Retrouvée avec la même satisfaction qu'un ami perdu, la lumière du soleil pénètre de plaisir, et fait arriver à l'ame mille pensées agréables

qui dissipent, comme une vapeur, les idées tristes et sombres que l'obscurité y avait réunies. En sortant de la forêt, vous voyez le rivage occidental de l'Essequibo, bas et plat, s'étendre devant vous; le fleuve, dans cet endroit, est de deux tiers plus large que le Démérari à Stabroeck.

PREMIER
VOYAGE.

Vers le nord est une montagne plus élevée que toutes celles du Démérari, et au sud-sud-ouest s'étend une autre montagne. Elle est très éloignée et ressemble à un nuage bleuâtre à l'horizon. On ne voit d'aucun côté le moindre espace de terre découvert; les montagnes, les vallées, les plaines sont liées entr'elles par une chaîne de forêts. Montez sur la plus haute montagne, grimpez à l'arbre le plus élevé, à quelque distance que l'œil puisse atteindre, de quelque côté qu'il se dirige, il n'apercevra qu'une forêt magnifique et non interrompue.

Aspect
du pays.

A neuf ou dix heures de distance environ, vous arrivez à une habitation indienne composée de trois cabanes, sur la pointe d'une île. On dit qu'il y avait autrefois en cet endroit un poste hollandais; mais il n'en reste pas le moindre vestige; et, si ce n'est que les

PREMIER
VOYAGE.

arbres y paraissent plus jeunes que dans les autres îles, ce qui indique un lieu autrefois défriché, il n'y reste aucune marque qui puisse faire connaître qu'un poste y ait jamais existé.

Iles. Les îles nombreuses qu'on trouve sur la route animent et changent la scène. Les canaux qu'elles forment ressemblent à l'embouchure d'autres fleuves, et rompent cette longue uniformité que présente le Démérari.

Chutes
et rapides.

En avançant, vous atteignez les chutes et les rapides. Dans la saison des pluies, ils sont très fatigants à passer et arrêtent souvent votre course; dans la saison sèche, les indiens, en passant de rochers en rochers, en ont bientôt tiré un canot; mais, lorsque le fleuve est enflé comme il l'était en mai 1812, c'est une tâche difficile et souvent dangereuse.

A cette époque, plusieurs des îles étaient submergées, les rochers entièrement couverts, et l'eau baignait les branches les plus basses des arbres.

Quelquefois les indiens étaient obligés d'ôter tout ce que renfermait le canot, de couper les branches qui pendaient dans le fleuve pour

se faire un passage, et de tirer l'embarcation de toutes leurs forces.

PREMIER
VOYAGE.

Dans un endroit, la chute forme une ligne oblique en travers du fleuve. Le canot ne peut la passer en remontant; on est forcé de le traîner par terre pendant l'espace de quatre ou cinq cents pas.

Il faut cinq jours pour parcourir la distance qui se trouve entre l'habitation indienne sur la pointe de l'île jusqu'à la dernière de ces chutes.

Il n'y a pas de cabane sur la route. Il faut emporter son pain de cassave, chasser dans la forêt pour trouver sa nourriture, et se faire un abri pour la nuit.

Là se trouve une magnifique suite de montagnes couvertes des plus beaux arbres, s'élevant majestueusement l'une au-dessus de l'autre sur le bord occidental, et présentant un spectacle aussi riche que l'œil ait jamais pu le désirer. On ne peut imaginer, dans la nature végétale, rien de plus beau, de plus grand, de plus sublime. Combien le cœur se dilate en considérant ce beau paysage, lorsque le ciel est serein, l'air frais, et que le soleil vient de se cacher derrière la cime de la montagne!

PREMIER
VOYAGE.

L'hayawa parfume les bois environnants. Des couples d'aras écarlates traversent continuellement le fleuve ; le tinamou fait entendre sa voix plaintive ; le roitelet répète sa chanson du soir ; le tette-chèvre vole rapidement en tournant autour du canot, tandis que le whip-poor-will se pose sur un tronc brisé près le bord du fleuve, et gémit quand les ombres de la nuit s'approchent.

Rochers.

Un peu avant de passer le dernier de ces rapides, on découvre deux immenses rochers près du sommet de l'une des nombreuses montagnes qui forment cette longue chaîne, lorsqu'elle commence à s'incliner vers le midi.

Ils ressemblent à deux vieilles et majestueuses tours de quelque potentat du moyen âge, élevant leurs têtes au-dessus des arbres environnants. Par leur situation et leur forme tout-à-la-fois, ils font naître chez l'observateur un sentiment de grandeur antique qu'il n'oubliera jamais ; il peut faire de longs voyages sans rien voir qui leur ressemble. En les examinant avec une lunette, le sommet de celui qui est au midi me parut couvert de buissons ; celui du nord était tout-à-fait dépouillé. Les indiens tiennent de leurs ancêtres que ces ro-

chers sont la demeure d'un mauvais génie, et ils ne traversent le fleuve qui coule à leur pied qu'avec une respectueuse crainte.

PREMIER
VOYAGE.

A sept heures de distance de ces fils prodigieux des montagnes, on quitte l'Essequibo pour entrer dans le fleuve Apourapoura qui s'y jette au midi. L'Apourapoura a près d'un tiers de la largeur du Démérari à Stabroeck. Pendant deux jours on ne voit qu'un terrain plat, richement couvert de bois. On laisse le Siparouni à droite, et le troisième jour on arrive à une petite montagne. Les indiens y ont défriché environ une acre de terrain, et y ont élevé un abri momentané. Si ce lieu n'est pas uniquement destiné à la culture, le premier homme blanc qui traversera ces déserts reculés y trouvera peut-être un établissement indien. Deux jours après l'avoir quitté, on atteint un terrain qui s'élève sur le rivage occidental, et où se trouve une seule cabane; à un demi-mille plus loin dans la forêt, il y en a quelques autres : les unes carrées, d'autres rondes avec des toits coniques.

Le fleuve
Apourapou-
ra.

Le poisson nommé pacou y est très abondant : c'est peut-être le plus gras et le plus délicieux des poissons de la Guyane. Il ne mord

PREMIER
VOYAGE.

pas à l'hameçon; mais les indiens l'attirent sur la surface de l'eau par le moyen des graines du pommier sauvage, et alors ils lui lancent une flèche.

Indiens du
Macoushi.

On entre ensuite dans les limites du Macoushi, contrée habitée par une tribu différente que l'on nomme les indiens du Macoushi. Ils sont d'une adresse rare dans l'usage de la sarbacane, et fameux pour leur habileté dans la préparation de ce mortel poison végétal appelé wourali.

C'est dans ce pays que l'on trouve les belles perruches nommées kessi-kessi. On y rencontre les monts de cristal; et les trois espèces d'aras y sont en grande abondance. C'est là aussi que croît l'arbre qui donne la gomme élastique. Il est gros et aussi élevé que ceux de la forêt; son bois a beaucoup de ressemblance avec celui du sycomore. La gomme est contenue dans l'écorce; lorsque celle-ci est fendue, elle en découle très facilement. Elle est toute blanche, et paraît aussi épaisse que de la crème; elle durcit presque aussitôt qu'elle sort de l'arbre, en sorte qu'il est très facile d'en faire une balle en lui donnant une forme ronde à mesure qu'elle s'échappe. Elle devient

presque noire en restant exposée à l'air, et elle est la véritable gomme élastique, sans subir d'autre préparation.

PREMIER
VOYAGE.

L'élégant oiseau huppé, nommé coq de roche, et admirablement décrit par Buffon, est originaire des montagnes boisées du Macoushi. Pendant le jour il se retire dans les rochers les plus obscurs, et ne sort, pour chercher sa nourriture, qu'un peu avant le lever du soleil et à son coucher. Il est d'un naturel triste, et, comme le houtou, ne se réunit jamais aux autres oiseaux de la forêt.

Les indiens de l'établissement dont nous venons de parler, semblaient compter plus sur le poison de wourali pour tuer leur gibier, que sur tout autre moyen. Ils n'avaient qu'un fusil qui paraissait rouillé et négligé; mais leurs dards empoisonnés étaient dans un ordre parfait. Leurs sarbacanes étaient soigneusement suspendues au toit de la cabane, par une corde faite avec l'herbe soyeuse nommée mort-à-cabée. En les regardant de plus près, on voyait que la poussière ne s'y était pas reposée et que l'araignée n'y avait pas filé sa toile, ce qui indiquait qu'elles servaient fréquemment. Les carquois étaient auprès; l'os

Sarbacane
indienne.

PREMIER
VOYAGE.

de la mâchoire du poisson nommé pirai était attaché par une corde à leur extrémité, et au milieu était suspendue une petite corbeille d'osier pleine de coton sauvage. Ils étaient presque pleins de flèches empoisonnées. Ce fut avec peine que ces indiens se déterminèrent à céder une petite quantité du poison de wourali, quoiqu'on leur en offrît un bon prix; ils faisaient entendre que pour eux c'était de la poudre et du plomb, et qu'il était très difficile de se le procurer.

Le second jour après avoir quitté cet établissement, les indiens me firent remarquer en passant un lieu qui fut autrefois habité par un homme blanc. Cet éloignement si grand des hommes de sa couleur et de sa connaissance semblait porter avec soi quelque chose d'extraordinaire et excita en moi le désir de savoir qui avait pu l'engager à en agir ainsi. Il paraît qu'il n'avait pas réussi dans ses affaires, et que ses créanciers l'avaient traité avec aussi peu de pitié que les forts en accordent ordinairement aux faibles. Voyant ses efforts journellement trompés et ses meilleures intentions inutiles, craignant qu'après lui avoir tout pris on ne lui enlevât

aussi sa liberté, il pensa que le monde n'aurait pas assez de cruauté pour le blâmer de s'être soustrait aux maux qui l'accablaient si péniblement, et qu'il avait cherché à prévenir par tous les moyens qu'un honnête homme pouvait employer; il laissa ses créanciers parler de lui comme ils le voudraient, et, disant adieu pour toujours au lieu où il avait vu jadis des temps meilleurs, il s'enfonça dans ces solitudes tristes et reculées, et y finit ses jours.

PREMIER
VOYAGE.

Selon la nouvelle carte de l'Amérique méridionale, le lac Parima, ou mer Blanche, doit se trouver à trois ou quatre jours de marche de ce lieu. Je demandai aux indiens s'ils connaissaient ce lac, en leur disant que l'eau en était douce et bonne à boire : un vieillard, qui paraissait avoir soixante ans, me répondit que cet endroit existait et qu'il y avait été. Cette information aurait été assez satisfaisante si un autre indien n'eût ajouté : « Il est très grand, et les vaisseaux y ar-
rivent ». Ces malheureux vaisseaux étaient précisément ce qu'il ne me fallait pas. S'il n'en eût rien dit, j'eusse été content; mais leur présence parlait fortement contre le lac.

Le
lac Parima.

PREMIER
VOYAGE.

Ainsi, il faut supposer que le vieil indien et son compagnon avaient une idée confuse de la chose, et que probablement le lac Parima dont ils parlaient était le fleuve des Amazones, près de la ville de Para, ou bien que leur intention était de me tromper. Il faut être très circonspect dans la confiance que l'on accorde à leurs histoires; autrement on risquerait de s'égarer.

On a répandu et accrédité beaucoup de fables ridicules sur l'intérieur de la Guyane, uniquement parce que six ou sept indiens, interrogés séparément, se sont accordés dans leurs relations.

Demandez à ceux qui habitent le fond de la province de Démérari : ils vous diront tous qu'il y a une race d'indiens à longue queue, qu'ils sont très malins, cruels et méchants, et que les Portugais ont été obligés de les reléguer dans une certaine rivière pour empêcher leurs déprédations. Ils racontent aussi des histoires effrayantes sur une bête horrible, nommée la Mère de l'Eau ; lorsqu'elle en veut à un canot, elle s'élève sur le fleuve, et entraîne impitoyablement le canot et les indiens jusqu'au fond de l'eau, où elle les

fait périr. Plaisantes extravagances qui conviennent aux amateurs du merveilleux et sont dignes d'occuper un cerveau malade.

PREMIER
VOYAGE.

L'ignorant et timide gouvernement de Démérary fut la dupe d'un sauvage qui avait descendu l'Essequibo et s'était donné pour le roi d'une nombreuse tribu. Cet homme nu des forêts semblait considérer la cour avec assez de mépris, et demandait d'immenses secours qu'il obtint; il reçut en outre, quelque temps après, l'invitation de venir l'année suivante en chercher davantage, ce qu'il n'eut garde d'oublier.

Anecdote.

Ce chef turbulent vantait tant sa famille et ses domaines, que le gouvernement se décida à envoyer une expédition sur son territoire, pour reconnaître s'il avait dit la vérité, rien que la vérité. On vit que son palais n'était qu'une cabane, le monarque rien autre chose qu'un pauvre sauvage qui n'avait hérité que de la massue, de l'arc et des flèches de son père; les officiers de sa cour étaient grossiers et aussi sauvages que les bois qu'ils parcouraient.

Il n'y avait dans la hutte de cet indien, excepté les présents qu'il avait reçus du gou-

PREMIER
VOYAGE.

vernement, que ce qui lui était absolument nécessaire pour soutenir son existence ; rien n'indiquait la possibilité de lever une armée, rien ne marquait le moindre degré de civilisation ; tout annonçait la plus grande barbarie, une extrême pauvreté et une population peu nombreuse. On peut voyager cinq ou six jours sans voir une cabane ; et les établissements que l'on rencontre en contiennent rarement plus de dix.

Plus on avance dans l'intérieur, plus on est convaincu que le pays est peu habité.

A une journée du lieu où vécut l'homme blanc, on trouve à gauche un ruisseau, et bientôt après le sentier qui conduit au pays découvert ; ici l'on traîne le canot dans la forêt et on l'abandonne ; il faut alors faire porter son bagage par les indiens. Le ruisseau que l'on a dépassé en remontant le fleuve coupe le sentier auprès de la première habitation ; un grand mora est tombé en travers et forme un pont excellent. Après une marche d'une heure et demie, on arrive au bord de la forêt, et une savanne se déploie devant vous.

Le plus beau parc dont l'Angleterre puisse se vanter est bien loin d'approcher de cette

scène délicieuse. On a devant les yeux deux mille acres de gazon, orné çà et là d'un bouquet d'arbres, de quelques buissons et d'arbres solitaires jetés de place en place par la main de la nature; le terrain n'est ni montueux ni plat, mais varié par des élévations et des pentes modérées qui se fondent si doucement ensemble, que l'œil ne peut distinguer où elles commencent, ni où elles finissent; tandis que des rochers noirs, dans l'éloignement, ressemblent à des bestiaux en repos. Vers le milieu est une éminence qui s'abaisse graduellement de chaque côté. C'est dans ce lieu que les indiens ont élevé leurs cabanes.

Vers le nord, la forêt forme un cercle qui semble avoir été fait par l'art; à l'est, elle est dessinée en festons; au sud et à l'ouest, elle rentre brusquement, et laisse voir à chaque pas une nouvelle scène.

Ce magnifique parc de la nature est entouré de tous côtés de collines élevées et parées d'arbres superbes; quelques-unes ont la forme de pyramides, ou de pains de sucre s'élevant en amphithéâtre; d'autres sont arrondies, ou paraissent avoir perdu leur sommet. Ici, deux montagnes coniques s'élancent vers le

PREMIER
VOYAGE.

ciel, et la ligne de bois qui réunit leurs cimes s'abaisse si doucement qu'elle forme un croissant; là, leur sommet ressemble aux vagues d'une mer agitée. Après celles-ci on en voit paraître d'autres qui sont suivies par d'autres encore, jusqu'à ce qu'on ne puisse plus les distinguer des nuages,

Il n'y a pas de mouches de sable, de bêtes-rouges ni de moustiques dans ce lieu charmant. Pendant la nuit, les mouches de feu le disputent aux étoiles pour le nombre et l'éclat. L'air est pur et le vent de nord-est souffle pendant le jour, comme un zéphir rafraîchissant. Le maroudi à huppe blanche, qu'on ne voit jamais dans le Démérari, est ici très nombreux, et l'on y trouve l'arbre qui produit le baume de copahu.

Route.

La route à suivre est au midi de ce lieu; à l'extrémité de la savanne on entre dans la forêt et l'on parcourt un sentier sinueux au pied d'une montagne. On ne rencontre pas d'habitation pendant cette journée; le voyageur, comme à l'ordinaire, passera la nuit dans la forêt. Le chemin n'est pas aussi bon le jour suivant; les montagnes qu'il traverse sont semées de rochers escarpés et raboteux,

et les espaces marécageux qui les séparent sont pour la plupart couverts d'eau jusqu'à la hauteur du genou. Après huit heures de marche on trouve deux ou trois cabanes indiennes au milieu de la forêt, et à une demi-heure de celles-ci on arrive à dix ou douze autres, où l'on passe la nuit. Elles sont agréablement placées à l'entrée de la savanne. Les montagnes à l'est et à l'ouest sont encore couvertes de bois; mais, vers le sud-ouest, on aperçoit que le terrain commence à se découvrir. Dans ces forêts, on trouve en grande abondance les arbres qui produisent la résine odoriférante nommée acaïari; lorsqu'elle est pilée et brûlée sur des charbons, elle répand un parfum délicieux.

De là, la route se dirige vers le sud-ouest à travers une longue savanne marécageuse. Quelques-unes des montagnes qui la bornent ne sont couvertes que d'une herbe grossière et rare et d'énormes roches; d'autres sont entièrement boisées; quelques-unes ont leurs sommets couronnés d'arbres et leurs bases dépouillées; d'autres, au contraire, ont leurs cimes nues et leurs bases cachées dans un bois très épais.

PREMIER
VOYAGE.

La moitié du chemin, pendant cette journée, se fait dans l'eau jusqu'aux genoux. Il y a quatre courants à franchir : l'un d'eux est traversé par un arbre tombé; il faut faire soi-même un pont pour les trois autres. Il est probable que si la vérité était connue, ces quatre courants ne seraient plus que les sinuosités d'un seul.

Le jabiru.

Le jabiru, le plus grand oiseau de la Guyane, se nourrit dans la savanne marécageuse qu'on vient de traverser. Il est circospect et timide, et ne se laisse pas approcher à une portée de fusil.

On passe la nuit dans la forêt, et le lendemain, à trois heures du soir environ, on arrive à une habitation indienne, après avoir marché un tiers du jour sur un sol humide et bourbeux.

Mais, quelque désagréable que soit la marche au travers de ces marais, elle est cependant plus facile que lorsqu'il s'agit de gravir les montagnes dépouillées, où il faut marcher sur des pierres aiguës, dont la plus grande partie présente une sorte de tranchant.

L'espace parcouru pendant ces deux derniers jours semble condamné à une solitude et à un silence éternels; nous n'aperçûmes pas un

quadrupède, pas même les traces d'un seul. Tout aurait été silencieux comme la nuit, calme et immobile comme un tombeau, si le jabiru, dans le marais, et quelques vautours planant sur le sommet des montagnes, n'eussent pas fait voir que ce lieu n'était pas entièrement abandonné par la nature animée. Nous ne vîmes pas d'insectes, excepté une espèce de mouche environ un quart plus petite que la mouche commune; elle mordait cruellement, et était beaucoup plus incommode que le moustique sur le bord de la mer.

Ce lieu semble être le sol natal de l'arrow-root; il croît en abondance partout où se trouve un groupe de bois dans un lieu bas. L'habitation indienne où nous arrivâmes n'était pas précisément celle où nous eussions dû venir pour atteindre les frontières portugaises : nous nous étions avancés beaucoup trop à l'ouest; mais il n'y avait pas à choisir. Le sol qui nous séparait d'une autre petite habitation, que nous eussions dû gagner, était submergé, et, au lieu de nous diriger vers le midi, il avait fallu suivre la base des montagnes de l'ouest, en nous éloignant du vrai chemin.

PREMIER
VOYAGE.

Mais le vaste paysage que présente ce lieu dédommage amplement du temps passé à l'atteindre ; il faudrait un grand talent de description pour donner une idée juste de la situation que ces hommes ont choisie pour leur demeure.

La montagne sur laquelle ils l'ont placée est rapide, élevée et couverte d'immenses rochers. Les cabanes ne sont pas toutes dans le même lieu, mais dispersées partout où ils ont trouvé un endroit uni pour y élever une habitation. Avant de gravir la montagne, on voit par intervalles une ou deux acres de bois, un lieu découvert avec quelques cabanes, puis encore des bois et un lieu découvert ; toujours ainsi, jusqu'à ce que les montagnes de l'ouest, de plus en plus hautes, escarpées, et couronnées d'arbres des teintes les plus gracieuses, paraissent pour terminer cette scène ravissante.

Plaine
immense.

Au pied de cette montagne, s'étend une plaine immense qui paraît, de ce lieu élevé, aussi unie qu'un tapis vert. Les montagnes de l'autre côté sont entassées les unes sur les autres ; elles présentent des formes pittoresques, et s'éloignent graduellement jusqu'à ce

qu'elles se confondent avec les nuages dont elles sont entourées. Au sud-sud-ouest, cette vaste plaine se perd dans l'horizon.

PREMIER
VOYAGE.

Les arbres dont elle est semée, semblables à des îles sur l'Océan, ajoutent beaucoup à la beauté du paysage; tandis que le cours d'un ruisseau est tracé par les palmiers qui suivent ses détours.

Le chemin direct de ce lieu à la première habitation indienne étant impraticable, à cause des torrents d'eau qui tombent dans cette saison, il faut prendre un circuit à l'ouest au pied de la montagne.

Enfin, un courant large et profond vous arrête; il est grand et rapide, et les bords en sont très escarpés. Il n'y a ni barque, ni canot, ni pacuni dans le voisinage, pour en faire une pirogue et vous conduire à l'autre rive. Ainsi il faut le traverser à la nage, et, lorsque vous aurez fait une espèce de radeau avec des branches d'arbres et de grosses herbes pour passer votre bagage, le jour sera trop avancé pour penser à continuer votre route. Il faut beaucoup de prudence avant de se hasarder à traverser ce courant en nageant, car les alligators sont très nombreux et longs

Courant.

de près de vingt pieds. Les indiens qui m'accompagnaient prirent de grandes précautions pour ne pas être dévorés par ce reptile vorace et cruel; ils coupèrent de longs bâtons et examinèrent soigneusement le bord de l'eau, à un demi-mille au-dessus et au-dessous de l'endroit où il fallait la traverser, et, lorsque le plus hardi fut arrivé en nageant à l'autre bord, il fit la même chose de l'autre côté, et tous le suivirent.

Après avoir passé la nuit sur le rivage opposé, qui est bien boisé, il faut marcher sans interruption pendant neuf heures pour atteindre quatre cabanes indiennes; elles sont situées sur un terrain qui s'élève à quelques centaines de pas d'un petit ruisseau dont les bords sont couverts de palmiers, connus sous les noms d'œtas et de coucourites.

Ce lieu est celui où nous aurions dû arriver deux jours plutôt, si l'eau nous l'eût permis. En traversant la plaine à l'endroit le plus commode, on a pendant trois heures de l'eau jusqu'à la cheville; le reste du chemin est sec, parce que le terrain s'élève doucement. Comme les parties basses de cette vaste plaine prennent en quelque sorte l'apparence d'un lac, pendant les pluies périodiques,

il est vraisemblable que c'est ce lieu qui a donné l'idée de l'existence supposée du célèbre lac Parima ou El Dorado ; mais ceci n'est qu'une conjecture.

PREMIER
VOYAGE.

Quelques daims se nourrissent des herbes dures de cette plaine immense ; ils se tiennent éloignés et font toujours le guet.

Daims.

Le pluvier éperonné, et une espèce de courlis noir, avec une raie blanche sur les ailes, à peu près de la taille du courlis écarlate des côtes, se lèvent souvent devant vous ; le canard de Moscovie y est nombreux, et de grands voliers, de deux autres variétés, tournent autour de vous, mais hors de la portée du fusil ; les aigrettes, blanches comme du lait, et les jabirus, paraissent à une grande distance, et l'on voit des troupes d'aras écarlates et bleus, mangeant les graines des œtas et des coucourites.

C'est sur ces arbres que se repose la plus grande espèce de toucan ; elle est remarquable par une large tache noire sur la pointe de son bec qui est d'un beau jaune. Elle est très rare à Démérari, et ne s'y voit jamais que près des bords de la mer.

Le toucan.

Les fourmilières ont un aspect très singulier sur cette plaine ; elles sont en grand nombre

Fourmi-
lières.

PREMIER
VOYAGE.

dans les parties qui ne sont point couvertes d'eau, et sont formées d'une argile jaune extrêmement dure. Elles s'élèvent à huit ou dix pieds de terre, dans une forme conique; elles sont impénétrables à la pluie et assez fortes pour résister à l'ouragan le plus violent.

Le poison de wourali recueilli dans ces dernières cabanes paraissait très bon, et les essais qu'on en fit prouvèrent ensuite qu'il était très fort.

Frontières
portugaises.

Il n'y a plus maintenant d'habitations indiennes jusqu'aux frontières portugaises. Lorsqu'on veut visiter le fort, il faut envoyer un indien avec une lettre et attendre son retour. Dans cette occasion, il s'offrit une circonstance très heureuse; le commandant portugais avait envoyé quelques indiens, avec des soldats, pour construire un canot près de cette habitation; ils venaient de le terminer, et ceux qui ne restaient pas pour le conduire s'étaient arrêtés là en revenant. Le soldat qui commandait dit qu'il n'osait, sous aucun prétexte, conduire un étranger au fort, mais que, comme il y avait deux canots, on pouvait en expédier un avec une lettre, et continuer doucement le voyage dans le second.

A trois heures de marche de cette habitation, est une rivière nommée Pirarara; les soldats y avaient laissé leurs embarcations pendant qu'ils travaillaient au nouveau canot. Du Pirarara on entre dans la rivière Maou, ensuite dans le Tacatou, et, précisément à l'endroit où le Tacatou se jette dans le Rio-Branco, s'élève le fort portugais, nommé fort Saint-Joachim.

PREMIER
VOYAGE.

Depuis le moment où l'on s'embarque sur le Pirarara, il faut quatre jours pour gagner le fort.

Le voyage sur ces rivières n'offre rien de remarquable; c'est un pays découvert qui produit une herbe grossière et qui est semé de bouquets d'arbres. Les rives sont couvertes d'un peu de bois, mais il semble pousser à regret, comme celui des montagnes arides d'Angleterre.

Le tapir plongeait souvent dans le fleuve; il n'était pas craintif et on le tirait facilement lorsqu'il était à terre. Les perruches kessikessi étaient très nombreuses, et les beaux aras écarlates en quantité prodigieuse sur les coucourites, à quelque distance des bords du fleuve. Sur le Tacatou, nous vîmes le trou-piale; il était ravissant d'entendre les sons doux et plaintifs de ce joli chanteur des

PREMIER
VOYAGE.

déserts. Les Portugais le nomment le rossignol de la Guyane.

Message
du
commandant
portugais.

Vers la fin du quatrième jour, le canot qui avait été chargé d'une lettre, nous rejoignit avec la réponse du commandant. Pendant son absence, les nuits avaient été froides et orageuses; la pluie avait tombé par torrents, les jours étaient nébuleux et le soleil n'avait pas paru pour sécher les effets mouillés.

Ainsi exposé nuit et jour au vent glacial, à une pluie impétueuse, la force de ma constitution m'abandonna, et je fus pris d'une forte fièvre.

La réponse du commandant fut très polie; il regrettait beaucoup d'être obligé de me dire qu'il avait reçu des ordres pour ne permettre à aucun étranger de passer la frontière. Il espérait que, dans cet état de choses, je ne regarderais pas son refus comme une impolitesse: cependant, continuait-il, j'ai ordonné au soldat de vous mettre à terre à quelque distance du fort, où nous pourrons délibérer ensemble.

Nous avons atteint le lieu indiqué, et le canot qui avait apporté la lettre retourna au fort, dire au commandant que j'étais tombé malade.

Le jour suivant, une heure environ après le lever du soleil, l'officier portugais arriva. Il était grand et maigre, et paraissait avoir de cinquante à cinquante-cinq ans; quoique trente années de service sous le soleil de l'équateur eussent brûlé et sillonné son visage, il y avait cependant en lui quelque chose d'une douceur et d'une affabilité inexprimables, qui mettait aussitôt à l'aise avec lui. Il s'approcha du hamac, et, prenant ma main pour me tâter le pouls : « Je suis fâché, Monsieur, me dit-il, de voir que la fièvre vous ait pris de cette manière. Vous allez venir au fort avec moi, continua-t-il, et, quoique nous n'ayons pas de médecin, je me flatte que nous vous guérirons bientôt. Les ordres que j'ai reçus me défendent de recevoir des étrangers, mais ils n'ont jamais été destinés à être observés à l'égard d'un gentilhomme anglais malade. » Pendant que le canot descendait lentement le fleuve pour gagner le fort, le commandant me demanda, avec beaucoup plus d'intérêt qu'on n'en met dans une conversation ordinaire, où j'étais la nuit du premier mai. Lorsque je lui eus dit que j'étais à une habitation indienne un peu au-dessous de la

PREMIER
VOYAGE.

grande chute du Démérary, et qu'un bruit soudain et singulier avait alarmé tous les indiens, il me dit que le même bruit extraordinaire avait réveillé tous les hommes du fort Saint-Joachim, et qu'ils étaient restés sous les armes jusqu'au matin. Il ajouta qu'il lui avait été impossible de se former une idée sur ce qui avait causé ce bruit, mais que, maintenant, apprenant qu'il avait été entendu en même temps bien loin du Rio-Branco, il pensait qu'il y avait eu quelque part un tremblement de terre.

Une bonne nourriture, du repos, les attentions et la bonté infatigable du commandant portugais, arrêterent les progrès de la fièvre, et me remirent sur pied au bout de six jours.

Le fort
St-Joachim.

Le fort Saint-Joachim fut bâti il y a environ quarante-cinq ans, de crainte, disait-on, que les Espagnols du Rio-Negro ne vinsent s'y établir. Il a été très négligé; des torrents en ont enlevé la porte et ont détruit le mur de tous les côtés; mais le commandant actuel le répare complètement. Lorsqu'on aura terminé, il sera armé de six canons de neuf et de six canons de douze.

Sur la même ligne que le fort, et à peu de

distance du fleuve, sont placées la maison du commandant, les casernes, la chapelle, la maison du père confesseur, et deux autres habitations, toutes à peu de distance l'une de l'autre; ce sont les seuls édifices du fort Saint-Joachim. Les vastes plaines qui l'entourent offrent de bons pâturages pour une belle race de bestiaux, et les Portugais en tirent assez de beurre et de fromage pour leur consommation.

Lorsque je demandai au vieil officier s'il existait un lieu nommé lac Parima ou El Dorado, il me répondit qu'il le regardait comme tout-à-fait imaginaire. « J'ai habité plus de quarante ans la Guyane portugaise, ajouta-t-il, et je n'ai jamais rencontré personne qui eût vu ce lac. »

En voilà assez sur le lac Parima, El Dorado, ou mer Blanche : son existence est au moins douteuse ; quelques-uns disent qu'il existe, d'autres le nient.

« Grammatici certant, et adhuc sub judice lis est¹. »

Ayant maintenant atteint les frontières portugaises de l'intérieur, et ramassé une quantité suffisante de poison de wourali, il ne

Poison
de wourali.

1. « On discute encore, et la question reste indécise. »

PREMIER
VOYAGE.

reste plus qu'à parler brièvement de sa composition, de ses effets, de son usage, et de ses antidotes supposés.

On a déjà remarqué que, dans les vastes déserts du Démérari et d'Essequibo, loin de tous les établissements européens, il existe une tribu d'indiens connus sous le nom de Macoushis.

Quoique le poison de wourali soit employé par tous les sauvages de l'Amérique méridionale qui habitent entre le fleuve des Amazones et l'Orénoque, cependant cette tribu le fait plus fort que toutes les autres. Les indiens des environs du Rio-Negro le savent si bien, qu'ils viennent dans le pays de Macoushi pour en acheter.

Ses effets.

On a beaucoup discuté sur ce poison fatal et extraordinaire. Quelques personnes ont affirmé que l'effet en est presque instantané lorsqu'il s'en mêle la moindre quantité avec le sang; d'autres, au contraire, ont soutenu qu'il n'est pas assez fort pour tuer un animal de la taille et de la force d'un homme. Les premiers se sont trompés en prêtant une oreille trop crédule au merveilleux, et en croyant des assertions sans preuves suffisantes. L'anecdote suivante démontre la nécessité d'un examen attentif.

Un jour, je demandai à un indien s'il croyait que ce poison pût tuer un homme : il me répondit que ses compatriotes le portaient toujours en allant combattre, et que, se trouvant une fois près d'un indien qui fut frappé d'une flèche empoisonnée, il le vit expirer presque aussitôt. Ne voulant pas disputer sur cette assertion, convaincante en apparence, je laissai tomber ce sujet. Cependant, une heure après, lui ayant demandé à dessein dans quelle partie du corps cet indien avait été blessé, il répondit sans hésitation que la flèche lui était entrée au milieu des épaules et lui avait traversé le cœur. Était-ce le dard ou la force du poison qui dans ce cas avait causé une mort immédiate? Évidemment c'était le dard.

Les autres ont été trompés par une mauvaise réussite, causée par la négligence à conserver les flèches empoisonnées, ou par l'ignorance de la manière de s'en servir, ou par un essai fait avec du poison trop faible. Si les flèches ne sont pas conservées très sèches, le poison perd de sa force; par un temps humide et pluvieux, il se moisit et s'amollit; si on lance une flèche dans cet état, en examinant la place où elle est entrée, on

PREMIER
VOYAGE.

remarquera que, quoique la flèche ait pénétré profondément dans la chair, la plus grande partie du poison s'est retirée, et qu'au lieu d'entrer avec la flèche, il est resté ramassé à l'entrée de la blessure; dans ce cas, autant vaudrait que la flèche n'eût pas été empoisonnée.

Ce fut probablement à cette circonstance qu'un amateur, il y a quelque temps, dut son peu de succès, lorsqu'il essaya le poison sur un cheval dans la ville de Stabroeck, capitale du Démérari; le cheval ne laissa pas paraître le moindre symptôme de malaise.

Désirant obtenir les renseignements les plus exacts sur ce poison, et voyant que des recherches réitérées, au lieu de dissiper l'obscurité dont j'étais entouré, ne faisaient qu'affaiblir de plus en plus la pâle lueur qui existait, je me déterminai à pénétrer dans le pays où croissent les ingrédients vénéneux, où l'on prépare cette composition funeste, et dans lequel on l'emploie constamment. Le succès couronna l'entreprise; les renseignements que je recueillis me dédommagèrent de cent vingt jours passés dans les solitudes de la Guyane, et mirent un baume sur les blessures

et les contusions auxquelles doit s'attendre tout voyageur qui parcourt un sentier épineux et embarrassé.

PREMIER
VOYAGE.

Tu ne dois pas, ami lecteur, chercher ici une dissertation sur la manière dont le poison de wourali opère sur l'organisation : on a déjà écrit un traité sur ce sujet, et, après tout, il y a encore lieu de douter. On suppose qu'il attaque le système nerveux, et qu'il détruit ainsi les fonctions vitales. On dit aussi qu'il est tout-à-fait innocent quand il ne touche pas le sang. Ce qu'il y a de certain, c'est que si une quantité suffisante pénètre dans le sang, la mort en est la suite inévitable; mais il n'y a aucune altération dans la couleur du sang, et l'on peut manger en sûreté le sang et la chair.

Tout ce que tu vas trouver est une relation courte et simple sur le poison de wourali : elle pourra t'être utile quelque jour si tu voyages dans les déserts où il est employé. N'attribue pas à la cruauté ou bien à un défaut de sensibilité pour les souffrances des êtres inférieurs les expériences suivantes : les plus grands animaux ont été tués pour obtenir une preuve positive de la force d'un poison

PREMIER
VOYAGE.

dont on avait douté jusque-là, et les plus petits ont été sacrifiés dans l'espérance de prouver l'efficacité de ce qu'on avait généralement supposé être des antidotes.

Un cœur compatissant souffre de voir une pauvre créature dans l'angoisse et la douleur, et le voyageur a trop souvent l'occasion de gémir dans ses excursions ; cependant ici, quoique les âmes tendres puissent s'affliger de voir un animal innocent voué à la mort afin d'éclaircir un doute, ce sera une consolation pour elles de savoir que la victime n'a pas souffert. Le poison de wourali détruit si doucement l'action de la vie, que la victime paraît n'éprouver aucune douleur, et il est probable qu'elle n'en sent aucune, excepté la souffrance momentanée lorsque la flèche la frappe.

Un jour ou deux avant de préparer son poison, l'indien Macoushi va dans les forêts en chercher les ingrédients. Une vigne nommée wourali croît dans ces déserts ; c'est d'elle que le poison prend son nom : elle en est le principal ingrédient. Lorsqu'il en a recueilli assez, il arrache une certaine racine très amère qu'il y réunit, et il cherche deux sortes de plantes bulbeuses qui contiennent un jus vert

et gluant. Il remplit des tiges de ces plantes un petit vase qu'il porte sur son dos, et enfin il court de tous côtés jusqu'à ce qu'il ait trouvé deux espèces de fourmis. L'une d'elle est très grosse et noire, et si venimeuse que sa piqûre donne la fièvre; on la trouve le plus souvent sur la terre. L'autre est une petite fourmi rouge qui pique comme une ortie, et qui place ordinairement son nid sous la feuille d'un arbrisseau. Lorsqu'il les a trouvées, il n'a plus besoin de parcourir la forêt.

PREMIER
VOYAGE.

Il emploie aussi une certaine quantité de poivre de Cayenne, le plus fort; mais il en a planté d'avance autour de sa hutte. Il ajoute également les crochets broyés du serpent labbarri et du counacouchi, qu'il a ordinairement en réserve, car lorsqu'il tue un serpent il en arrache généralement les crochets, et les conserve.

Ayant ainsi trouvé les ingrédients nécessaires, il déchire par petits morceaux la vigne de wourali et la racine amère, et les met dans une espèce de tamis fait de feuilles; il le tient sur un pot de terre, et verse de l'eau sur ces morceaux. La liqueur qui en découle ressemble à du café; lorsqu'il en a obtenu une quantité suffisante, il jette les débris; il rompt alors les

Préparation
du poison
de wourali.

PREMIER
VOYAGE.

tiges bulbeuses et exprime avec les mains une quantité proportionnée de leur jus dans le pot ; enfin il broie les crochets de serpents, les fourmis et le poivre, et les y jette ; il le place alors sur un feu modéré, et, lorsque la liqueur est en ébullition, il ajoute encore du jus de wourali selon qu'il le trouve nécessaire. On enlève l'écume avec une feuille ; la liqueur reste sur le feu jusqu'à ce qu'elle soit réduite en un sirop épais d'un brun foncé. Aussitôt qu'elle est en cet état, on empoisonne quelques flèches pour en éprouver la force ; si elle répond à l'attente, on la verse dans unealebasse, ou petit pot de la façon des indiens ; puis on le couvre soigneusement de quelques feuilles, et par dessus d'un morceau de peau de daim attaché autour avec une corde. On le conserve dans l'endroit le plus sec de la cabane, et de temps en temps on le suspend sur le feu, pour remédier aux effets de l'humidité.

La préparation de ce poison n'est pas considérée comme une action ordinaire. Le sauvage peut façonner son arc, attacher les barbes à la pointe de sa flèche, et faire ses autres instruments de destruction couché dans son hamac, ou au milieu de sa famille ; mais, quand

il doit préparer le poison de wourali, il pense qu'il faut prendre plus de précautions.

PREMIER
VOYAGE.

On ne permet pas aux femmes ni aux jeunes filles d'être présentes, de crainte que le Yabahou, ou mauvais esprit, ne leur fasse mal. Le toit sous lequel ce poison a bouilli est considéré comme souillé, et abandonné pour toujours; celui qui le prépare ne doit avoir rien mangé ce matin-là, et continuer de jeûner aussi long-temps que dure l'opération. Le pot dans lequel on le fait bouillir doit être neuf et n'avoir rien contenu auparavant; autrement le poison perdrait de sa force. Ajoutez à ceci que l'opérateur doit avoir grand soin de ne pas s'exposer à la vapeur qui s'élève pendant qu'il est sur le feu.

Yabahou
ou mauvais
esprit.

Malgré cette précaution, et d'autres semblables, telles que de se laver souvent le visage et les mains, les indiens pensent qu'il dérange la santé, et toujours l'opérateur est, ou, ce qui est plus probable, croit être malade pendant quelques jours.

Ainsi, il semble que la fabrication du poison de wourali est considérée comme une œuvre de ténèbres et de mystère; les sauvages paraissent se figurer qu'elle affecte d'autres individus aussi

PREMIER
VOYAGE.

bien que celui qui l'a faite, car un indien promit un soir de me préparer un peu de ce poison, mais le lendemain il refusa de s'en occuper, en alléguant que sa femme était grosse !

On pourrait ici demander si tous les ingrédients que je viens de nommer sont nécessaires pour faire le poison de wourali. Quoique nos opinions et nos conjectures puissent combattre la nécessité absolue de quelques-uns, cependant il y aurait de la mauvaise foi à décider qu'ils sont ajoutés par la main de la superstition, avant d'en avoir une preuve positive.

Nous pourrions discuter ce sujet, et, en citant des exemples de la superstition indienne, prendre nos conclusions par induction, et rester encore dans le doute. On sait que la superstition est fille de l'ignorance, et que naturellement elle réside parmi les tribus sauvages les plus grossières; on ne la voit que trop souvent chez l'homme le plus éclairé.

Le siècle d'Auguste on offre de nombreux exemples. Un os enlevé des mâchoires d'une chienne à jeun, et une plume de l'aile d'une chouette, « *ossa ab ore rapta jejuncæ canis, plumamque nocturnæ strigis* », étaient nécessaires

aux enchantements de Canidie, et, dans les temps modernes, le ministre Evans, du pays de Galles, fut traité très rudement par un esprit malin, seulement parce qu'il avait oublié une fumigation dans ses sortilèges. Si donc l'homme éclairé laisse son jugement l'abandonner, s'il croit ou se laisse persuader que certaines substances et certaines actions, qui n'ont réellement aucune influence, possèdent une vertu qui leur fait produire l'effet désiré; le sauvage de la Guyane, ignorant et grossier, ne peut-il pas ajouter un ingrédient qui, d'après le mal qu'il en a éprouvé, lui paraît nécessaire à la perfection de son poison, quoiqu'en effet il y soit entièrement inutile? Si l'on a pensé qu'un os enlevé des mâchoires d'une chienne à jeun était indispensable pour des enchantements, si la magie avait recours au plumage d'une chouette, parce qu'elle habite les tombeaux et les monuments élevés aux morts, et qu'elle gémit et voltige à l'entour pendant que le reste de la nature animée est endormie; certainement le sauvage peut bien imaginer que les fourmis dont la piqure cause la fièvre, et les dents du labarri et du cou-nacouchi qui donnent la mort en très peu de

PREMIER
VOYAGE.

temps, sont essentiellement nécessaires à la composition de son poison. Etant une fois pénétré de cette idée, il les ajoutera chaque fois qu'il le composera, et il en transmettra l'usage à sa postérité. La question à laquelle il faut répondre n'est pas s'il est naturel aux indiens de mêler ces ingrédients, mais s'ils sont nécessaires pour faire le poison.

En voilà assez sur la préparation de cette liqueur végétale, terrible messagère de la mort, quelque soit l'animal dans lequel elle pénètre. Voyons maintenant comment on l'emploie ; examinons les armes qui la portent à sa destination, et observons la pauvre victime depuis le moment où elle reçoit la blessure jusqu'à ce que la mort vienne à son secours.

Lorsqu'un naturel du Macoushi va chasser des oiseaux, il porte rarement son arc et ses flèches.

Description
de la
sarbacane.

C'est de la sarbacane qu'il se sert. Ce tube extraordinaire, conducteur de la mort, est peut-être une des plus grandes curiosités de la Guyane. On ne le trouve pas dans le pays des Macoushis : ces indiens disent qu'il croît au sud-ouest, dans les déserts qui les séparent du Rio-Negro. Ce roseau doit avoir une lon-

gueur extraordinaire, car la partie dont les indiens se servent a dix ou douze pieds de long, et l'on n'y aperçoit aucun amincissement, les deux bouts étant d'une égale grosseur. Il est d'un jaune brillant et parfaitement poli en dehors et en dedans; il est naturellement creux, et l'on ne voit pas un nœud ni un joint dans toute sa longueur. Les naturels le nomment *ourah*; il est trop faible pour former seul la sarbacane, mais il y a une sorte de palmier plus gros et plus fort, commun dans la Guyane, dont les indiens se servent comme d'un étui pour mettre l'ourah. Il est brun, susceptible d'un beau poli, et paraît avoir des joints à cinq ou six pouces l'un de l'autre; on le nomme *samourah*. On en retire facilement la pulpe intérieure, en le faisant tremper quelques jours dans l'eau.

Ainsi l'ourah et le samourah, l'un renfermé dans l'autre, composent la sarbacane de la Guyane; le bout qui se met à la bouche est entouré d'une petite corde faite avec l'herbe de soie, pour l'empêcher d'éclater; l'autre bout, qui est sujet à frapper contre la terre, est assujéti par le noyau du fruit de l'acuero, coupé horizontalement par le milieu, et au-

PREMIER
VOYAGE.

quel on fait un trou dans le bout pour placer l'extrémité de la sarbacane ; il est attaché extérieurement avec de la corde, et l'intérieur est rempli de cire d'abeilles sauvages.

La flèche.

La flèche a neuf à dix pouces de long : elle est tirée de la feuille d'une espèce de palmier nommé coucourite ; elle est dure et fragile, et aussi pointue qu'une aiguille. Un pouce de la pointe environ est empoisonné ; l'autre bout est passé au feu pour le rendre plus dur, et on l'entoure de coton sauvage à la hauteur d'un pouce et demi. Une grande habitude est nécessaire pour bien mettre ce coton ; il faut qu'il y en ait justement assez pour s'ajuster au creux du tube, et qu'en se prolongeant il vienne finir à rien. Il est attaché par un fil fait avec l'herbe de soie, pour l'empêcher de glisser le long de la flèche.

Le carquois.

Les indiens ont montré du génie dans la façon du carquois destiné à renfermer les flèches : il en contient de cinq à six cents. Il a généralement de douze à quatorze pouces de long, et ressemble, pour la forme, à un cornet de trictrac. L'intérieur est adroitement façonné en corbeille, avec un bois qui ressemble au bambou ; l'extérieur est couvert d'une couche

de cire ; la couverture est d'un seul morceau , et faite avec la peau du tapir. Au milieu est attachée une bride assez longue pour laisser passer le bras et l'épaule où le carquois est suspendu lorsqu'on s'en sert. Au bord est attaché un petit paquet d'herbe de soie et la moitié de la mâchoire du poisson nommé pirai , avec laquelle les indiens aiguisent la pointe de leurs flèches.

PREMIER
VOYAGE.

Avant de mettre les flèches dans le carquois , ils les attachent ensemble par deux liens de coton , un à chaque bout , et ensuite ils les placent autour d'un bâton qui a presque la longueur du carquois. La partie supérieure du bâton est protégée par deux petits morceaux de bois en croix , dont l'extrémité est entourée d'un cerceau , ce qui leur donne l'air d'une roue , et empêche la main d'être blessée lorsqu'on renverse le carquois pour en faire sortir le paquet de flèches. Il y a aussi une espèce de petit panier attaché au carquois , pour contenir le coton sauvage qu'on met au gros bout de la flèche.

Voyons maintenant l'indien Macoushi portant sur son épaule un carquois rempli de dards empoisonnés , et une sarbacane à la

PREMIER
VOYAGE.

main, dans la même position qu'un soldat qui porte un fusil, s'avancer vers la forêt pour chercher des hoccas, des maroudis, des agamis, et d'autre gibier ailé.

L'indien à la
recherche
de sa proie.

Ces oiseaux se tiennent ordinairement à une grande hauteur, dans les arbres élevés et touffus ; mais cependant ils ne sont pas hors de l'atteinte de l'indien, car la sarbacane, dans sa plus grande portée, peut lancer une flèche à trois cents pieds. Muet comme la nuit, il se glisse au-dessous d'eux et foule la terre avec tant de précaution que les feuilles tombées ne craquent pas sous ses pieds ; ses oreilles sont attentives au moindre bruit, tandis que ses yeux percants comme ceux du lynx cherchent à découvrir le gibier dans les ombrages les plus épais. Souvent il imite leur cri et les attire d'arbre en arbre jusqu'à la portée de son arme ; alors, prenant dans son carquois une flèche empoisonnée, il la place dans la sarbacane et recueille son haleine pour le souffle fatal.

A deux pieds environ du bout par lequel il souffle, sont attachées deux dents d'agouti : elles lui servent à viser. La flèche vole rapidement et sans bruit, et manque rarement

de percer l'objet en vue. Quelquefois l'oiseau blessé reste dans l'arbre même où il a été frappé, et au bout de trois minutes, il tombe aux pieds de l'indien; s'il prend l'essor, son vol est de courte durée, et le chasseur, en suivant la même direction, est sûr de le trouver mort.

PREMIER
VOYAGE.

Il est naturel de penser qu'à la plus légère blessure le gibier s'éloignera. Il en est tout autrement : le poison de wourali se mêle instantanément avec le sang ou l'eau, en sorte que si vous mouillez votre doigt et que vous le passiez le plus vite possible le long d'une flèche empoisonnée, vous êtes certain d'entraîner un peu de poison.

Effets
du poison
sur l'oiseau
blessé.

Quoiqu'il se passe généralement trois minutes avant que les convulsions saisissent l'oiseau blessé, elles sont précédées par une sorte de stupeur, et cette stupeur se manifeste par une répugnance apparente à se mouvoir. Cela fut très visible dans une volaille mourante.

M'en étant procuré une jeune et pleine de vie, je rompis une flèche empoisonnée et j'en enfonçai un petit morceau dans sa cuisse, entre la peau et la chair, de manière que la blessure ne gênât pas ses mouvements. Pendant la première minute, elle

PREMIER
VOYAGE.

marcha, mais très doucement, et ne parut nullement agitée; pendant la seconde minute, elle resta tranquille et commença à becqueter la terre, et avant que la moitié d'une autre se fût écoulée, elle ouvrit et ferma souvent le bec; sa queue était abaissée et ses ailes touchaient presque à terre. A la fin de la troisième minute, elle était couchée, ne pouvant plus soutenir sa tête, qui tombait, se relevait, puis retombait encore plus bas à chaque fois, comme celle d'un voyageur fatigué qui sommeille debout; ses yeux étaient alternativement ouverts et fermés. La quatrième minute amena les convulsions, et sa vie finit avec la cinquième.

La chair du gibier n'est pas atteinte par le poison et ne paraît pas se corrompre plus vite que celle qui est tuée par le fusil ou le couteau. Le corps de cette volaille fut gardé pendant seize heures, dans un climat humide et pluvieux, et à sept degrés de l'équateur; au bout de ce temps, il n'avait contracté aucune mauvaise odeur, et ne présentait aucun symptôme de putréfaction; seulement, autour de la blessure, la chair paraissait un peu décolorée.

L'indien , de retour dans sa hutte , suspend soigneusement sa sarbacane au sommet de son toit conique , et la place rarement dans une position oblique , de crainte qu'elle ne se déjette.

PREMIER
VOYAGE.

Laissons la sarbacane ainsi suspendue , pendant que nous examinerons les armes destinées à tuer les plus gros animaux des forêts.

Lorsque l'indien veut chasser le pécari , surprendre le daim , ou faire sortir le tapir de sa retraite marécageuse , il emporte son arc et ses flèches , qui sont très différents des armes déjà décrites.

L'arc a généralement six à sept pieds de long ; il est garni d'une corde faite avec l'herbe de soie. Les forêts de la Guyane produisent plusieurs espèces de bois dur , élastique et raide , dont on fait des arcs très beaux et très bons.

L'arc.

Les flèches ont quatre à cinq pieds de long , et sont faites d'un roseau jaune , sans un nœud ni un joint ; on le trouve en grande abondance dans toutes les parties de la Guyane. Un morceau de bois dur , de neuf pouces de long , est enfoncé dans le bout du roseau et attaché avec du coton bien ciré. On fait

Flèches.

PREMIER
VOYAGE.

ensuite un trou carré, profond d'un pouce, dans le bout de ce morceau de bois dur, serré tout autour avec du coton, pour l'empêcher de se fendre; dans ce trou carré est ajusté un dard de bois de coucourite empoisonné, que l'on peut y laisser ou en retirer à volonté. Un nœud de bambou, à peu près aussi épais que le doigt, est placé sur la pointe empoisonnée, pour prévenir les accidents et la préserver de la pluie. On l'ôte pour se servir de la flèche. Enfin, deux plumes sont attachées à l'autre bout du roseau, pour le rendre plus assuré dans son vol.

Dards.

Outre son arc et ses flèches, l'indien porte une petite boîte de bambou qui contient douze ou quinze dards empoisonnés, de six pouces de long. On les empoisonne de la manière suivante : on trempe un petit morceau de bois dans le poison, et l'on s'en sert pour donner une première couche au dard; on l'expose ensuite au soleil ou au feu. Lorsqu'il est sec, il reçoit une autre couche et on le fait sécher de nouveau; il reçoit encore une troisième couche, et quelquefois une quatrième.

Les indiens ont grand soin de mettre le poison plus épais au milieu que sur les bords,

en sorte que le dard prend la forme d'une épée à deux tranchants. C'est une opération assez ennuyeuse que d'amener une de ces flèches à sa perfection, et comme l'indien n'est pas renommé pour son amour du travail, excepté lorsqu'il est pressé par la faim, il a trouvé un moyen de conserver ses flèches qui mérite d'être remarqué.

A un quart de pouce environ au-dessus de l'endroit où le dard de coucourite est fixé dans le trou carré, il y fait une entaille qui pénètre jusqu'à la moitié. De cette manière, lorsque ce dard est entré dans l'animal, le poids de la flèche le fait rompre en cet endroit, et la flèche tombe à terre sans être endommagée, en sorte que si, par hasard, elle était la seule que l'indien eût avec lui, et qu'un autre coup se présentât, il n'a qu'à tirer un autre dard empoisonné de sa petite boîte de bambou, l'ajuster à sa flèche, et l'envoyer à sa destination.

Ainsi armé d'un poison mortel, et affamé comme la hyène, il parcourt la forêt pour y découvrir les traces des bêtes sauvages. Aucun chien n'a un instinct plus sûr; sans vêtements qui l'enchaînent, sans chaussure qui

PREMIER
VOYAGE.

embarrasse ses pieds, il voit l'empreinte des pas du gibier où l'œil d'un européen n'en apercevrait pas le moindre vestige ; il le poursuit dans tous ses tours et détours avec une persévérance étonnante, et le succès couronne généralement ses efforts. L'animal, après avoir été frappé de la flèche empoisonnée, fait rarement deux cents pas avant de tomber.

On tue
un sanglier.

En traversant les terres depuis l'Essequibo jusqu'au Démérari, nous rencontrâmes une troupe de sangliers. Quoique chargé de bagages et fatigué de la marche pénible d'une journée, un indien apprêta son arc et frappa l'un d'eux d'une flèche empoisonnée ; elle entra dans la mâchoire et se rompit. On trouva le sanglier mort à cent soixante-dix pas du lieu où il avait été frappé ; il nous fournit un souper succulent et sain.

Ainsi, outre les instruments ordinaires de destruction, le sauvage de la Guyane a les moyens de préparer un poison par lequel il peut se procurer une provision de nourriture animale, sans que le gibier tué de cette manière contracte aucune qualité malfaisante. La nature a été généreuse envers lui : non-seulement elle a fait croître des herbes et des

racines vénéneuses dans les forêts immenses qu'il parcourt, mais elle lui a fourni aussi un roseau excellent pour ses flèches, et un autre plus singulier encore pour sa sarbacane. Elle a planté des arbres d'un bois extrêmement dur, ferme et élastique, dont il fait ses arcs; afin que rien ne lui manquât, elle a joint à ces dons un arbre qui lui offre une belle cire, et elle a jeté çà et là une plante assez semblable à l'ananas, qui lui procure des cordes excellentes pour son arc.

PREMIER
VOYAGE.

Maintenant que nous avons suivi l'indien à la chasse et décrit le poison dont il se sert, examinons de plus près son action, et observons un gros animal expirant sous la puissance de son venin mortel.

Beaucoup de personnes ont douté de la force du poison de wourali : si par hasard elles lisent jamais ce qui suit, leurs doutes à ce sujet seront probablement dissipés pour toujours.

Dans la première expérience sur le chien, on observa que la nature faisait quelque faible résistance, comme si la vie eût combattu pour surmonter l'effet du poison; mais, dans l'exemple suivant, tiré d'un paresseux, la vie céda à

Autres
remarques
sur la
malignité du
poison.

PREMIER
VOYAGE.

la mort sans le moindre combat apparent, sans un cri, sans une convulsion, sans un gémissement. C'était un aï ou paresseux à trois doigts, appartenant à un naturaliste qui faisait une collection de curiosités : il voulait le tuer afin d'en conserver la peau, et il eut recours au poison de wourali, comme à la mort la plus facile.

De tous les animaux, sans même excepter le crapaud et la tortue, cette pauvre créature ébauchée est celle qui a la vie la plus dure. Elle existe long-temps après avoir reçu des blessures qui auraient fait périr tout autre animal, et l'on peut dire, en voyant un paresseux mortellement blessé, que la vie dispute à la mort chaque pouce de chair de son corps.

L'aï fut blessé à la jambe, et mis sur le plancher à deux pieds de la table. Il s'efforça d'en atteindre le pied et s'y accrocha comme s'il eût voulu monter ; mais ce furent ses derniers pas : sa vie s'éteignit avec rapidité, quoique imperceptiblement, et cette singulière production de la nature, qui avait été constituée de manière à résister à la mort sous mille formes, ne put se soustraire au poison de wourali.

D'abord, une de ses jambes de devant lâcha prise et tomba sans mouvement sur son côté; l'autre fit bientôt de même. Les jambes de devant ayant perdu leur force, le paresseux se courba lentement, et mit sa tête entre ses jambes de derrière qui tenaient encore à la table; mais, lorsque le poison les eut aussi atteintes, il tomba à terre, si doucement, qu'on n'eût pas pu distinguer cette chute d'un mouvement ordinaire; si l'on avait ignoré qu'il était blessé par une flèche empoisonnée, on n'aurait jamais pensé qu'il se mourait. Sa bouche était fermée : on n'y voyait ni écume, ni salive.

On ne vit ni tressaillement (*subsultus tendinum*), ni altération visible dans sa respiration; pendant la dixième minute après qu'il eut été blessé, il se remua, et ce fut tout : dans la minute suivante, la dernière étincelle de vie s'évanouit.

Depuis le moment où le poison commença à opérer, on aurait cru que le sommeil l'accablait, et on aurait pu s'écrier : « *pressitque jacentem dulcis et alta quies, placidaque simillima morti*¹. »

1. « Un doux et profond sommeil, semblable à une mort tranquille, s'est emparé de cet animal languissant. »

PREMIER
VOYAGE.

Voilà deux preuves positives de l'effet de ce poison fatal ; la mort du chien et celle du paresseux. Cependant, ces animaux n'avaient rien de remarquable pour la taille, et l'on aurait pu douter encore de la force du poison sur de grands animaux, sans ce qui suit.

Epreuve
faite
sur un bœuf.

Un gros bœuf, bien nourri, pesant de neuf cents à mille livres, fut attaché à un poteau par une corde assez longue pour qu'il pût aller et venir. N'ayant pas sous la main de grands dards de coucourite, on trouva nécessaire, à cause de sa grosseur, de le frapper de trois flèches à sanglier. On lui en lanca une dans chaque cuisse, au-dessus du jarret, afin de ne pas blesser une partie vitale ; la troisième lui traversa l'extrémité de narines.

Le poison parut agir au bout de quatre minutes. Sentant qu'il allait tomber, le bœuf s'affermir sur ses jambes et resta immobile à la même place jusqu'à la quatorzième minute, où il flaira la terre et sembla vouloir marcher. Il fit un ou deux pas, chancela, tomba et resta étendu sur le côté, la tête appuyée sur la terre. Ses yeux, quelques minutes auparavant si brillants et si animés, devinrent fixes et ternes, et quand on en ap-

procha la main comme pour lui donner un coup, il ne ferma pas les paupières.

PREMIER
VOYAGE.

Ses jambes étaient agitées par des mouvements convulsifs, et sa tête tressaillait de temps en temps involontairement; mais il ne témoigna pas le moindre désir de la soulever. Sa respiration était pénible, et l'écume sortait de sa bouche. Les tressaillements s'affaiblirent graduellement; ses parties inférieures étaient saisies par la mort, et une ou deux minutes après, sa tête et ses jambes de devant cessèrent de remuer; rien ne marquait plus que la vie existât encore en lui, excepté son cœur qui battait faiblement et palpitait par intervalles. Vingt-cinq minutes après sa blessure, il était tout-à-fait mort. Sa chair fut très bonne et très savoureuse.

En réfléchissant sur les deux différentes espèces de flèches empoisonnées, et sur les animaux qu'elles font périr, on croirait que la quantité de poison doit être proportionnée à l'animal. Ainsi, les personnes qui pensent que la plus petite partie de ce poison, introduite dans le sang, a un effet subit, sont probablement dans l'erreur.

Observations
générales.

Calculez la différence de taille entre l'oi-

PREMIER
VOYAGE.

seau et le bœuf; pesez ensuite une quantité de poison suffisante pour la flèche d'une sarbacane qui tua le premier, et pesez aussi assez de poison pour les trois flèches à sanglier qui firent périr le bœuf, vous verrez que la volaille recut, en proportion, beaucoup plus de poison que le bœuf; voilà pourquoi elle mourut en cinq minutes et le bœuf en vingt-cinq.

Si réellement la plus petite partie du poison introduite dans le sang avait un effet presque subit, les indiens ne trouveraient pas nécessaire de faire la plus grande flèche. Le dard de la sarbacane est beaucoup plus aisé à façonner, et il emploie moins de poison.

Antidotes.

Parlons maintenant des antidotes, ou plutôt des prétendus antidotes. Les indiens vous disent que si l'animal blessé était tenu longtemps dans l'eau, plongé jusqu'à la bouche, le poison ne serait pas fatal; ils disent aussi que le jus de la canne à sucre, versé dans la gorge, en contrarierait l'effet. Ces antidotes furent essayés avec soin sur des volailles saines et adultes, mais elles moururent toutes, comme si l'on n'eût rien fait pour leur sauver la vie. Le rhum fut également conseillé et donné à une autre, mais avec aussi peu de succès.

Quelques personnes supposent que l'air, PREMIER VOYAGE.
introduit dans les poumons par un petit soufflet, rendrait la vie au malade empoisonné, pourvu que l'opération fût continuée assez long-temps; cela est possible, mais ce moyen de guérison est long, difficile, et celui qui est blessé dans la forêt loin de ses amis, ou dans la cabane des sauvages, n'a guère de chances pour être sauvé de cette manière.

Si les indiens connaissaient un antidote certain, il est probable qu'ils le porteraient avec eux ou qu'ils y auraient recours aussitôt après avoir été blessés, s'ils l'avaient sous la main, et leur confiance dans son efficacité diminuerait beaucoup l'horreur qu'ils témoignent lorsqu'on dirige vers eux une flèche empoisonnée.

Un jour, pendant que nous mangions un Anecdote
singe rouge, nommé par erreur babouin dans le *Démérari*, un indien Arowack raconta l'histoire affligeante de ce qui était arrivé à un de ses camarades; il avait été témoin de sa mort. Comme cet indien n'avait aucun intérêt à nous dire un mensonge, il est très probable que sa relation était vraie. Dans ce cas, il semblerait qu'il n'y a aucun antidote certain, ou au moins un antidote auquel on

puisse avoir recours dans une nécessité urgente, car l'indien abandonna toute idée de conserver sa vie aussitôt qu'il fut blessé.

L'indien Arowack nous dit qu'il y avait à peine quatre ans que lui et son compagnon parcouraient la forêt pour chercher du gibier. Ce dernier prit une flèche empoisonnée, et la lança sur un singe rouge qui était dans un arbre au-dessus de lui. Le coup était presque perpendiculaire : la flèche manqua le singe, et en retombant frappa l'indien au bras, un peu au-dessus du coude. Il fut convaincu que tout était fini pour lui. « Jamais » dit-il à son camarade, d'une voix entrecoupée, et regardant son arc tandis qu'il parlait, « jamais je ne banderai plus cet arc. » Ayant dit ces mots, il ôta la petite boîte de bambou, contenant le poison, qui était suspendue à son épaule, et l'ayant mise à terre avec son arc et ses flèches, il s'étendit auprès, dit adieu à son compagnon, et cessa de parler pour toujours.

Celui qui est assez malheureux pour être blessé par une flèche empoisonnée du Macoushi, fait mieux de ne pas compter sur les antidotes ordinaires pour sa guérison. Beau-

coup de ceux qui ont été dans la Guyane conseilleront de se plonger immédiatement dans l'eau, d'avaler le jus de la canne à sucre, ou enfin de se remplir la bouche de sel; et ils conseilleront ces antidotes, parce qu'ils les tiennent des indiens. Mais si on leur demandait s'ils les ont jamais vu employer avec succès, il y a dix contre un à parier que leur réponse serait négative.

PREMIER
VOYAGE.

Il faut donc qu'il rejette ces remèdes comme inutiles; il renferme dans son sein un ennemi actif et mortel qui, comme le cruel sergent La Mort, de Shakespeare, est inflexible dans ses arrêts et ne lui accordera que très peu, très peu de temps.

Dans quelques minutes il sera compté parmi les morts. Il faut, s'il est possible, sauver la vie à quelque prix que ce soit : si la partie blessée le permet, on doit placer une ligature très serrée autour de la blessure, et avoir aussitôt recours au couteau :

« Continuo, culpam ferro compesce priusquam
« Dira per infaustum ser pant contagia corpus ¹. »

Maintenant, ami lecteur, il est temps de

1. « Dans ton corps malheureux
« Le fer devra couper le mal prompt à s'étendre,
« Avant que le venin se puisse au loin répandre. »

PREMIER
VOYAGE.

te dire adieu. Les deux buts de mon voyage ont été atteints : je suis arrivé aux frontières portugaises de l'intérieur, et j'ai recueilli le poison de wourali. Le récit de cette excursion dans l'intérieur de la Guyane a été mis sous tes yeux afin de t'engager à en entreprendre une plus étendue. Les difficultés qui se sont élevées, et les fièvres qui ont pu survenir, ont été causées par les pluies périodiques qui tombent par torrents lorsque le soleil approche du tropique du cancer. Par un temps sec, on n'éprouverait ni obstacles ni maladies.

Parmi les conclusions satisfaisantes que tu pourras tirer de ton voyage, il en est une qui peut-être ne te fera pas peu de plaisir; elle a rapport aux chiens. Tu as sans doute entendu plus d'une fois soutenir chaudement qu'il existait des chiens dans la Guyane avant l'arrivée des Espagnols. Tout ce qu'ils ont introduit, et qui ne ressemblait en rien à ce que les indiens étaient accoutumés à voir, a gardé son nom espagnol jusqu'à ce jour; ainsi les Warows, les Arowacks, les Acoways, les Macoushis et les Caraïbes, nomment un chapeau, *sombrero*; une chemise, ou toute

espèce de vêtements, *camisa*; un soulier, *zapato*; une lettre, *carta*; une poule, *gallina*; de la poudre à canon, *colvora*, (en espagnol, *polvora*); des munitions de guerre, *bala*; une vache, *vaca*; et un chien, *perro*.

Ceci parle fortement contre l'existence des chiens dans la Guyane, avant qu'elle fût découverte par les Espagnols, et te sera probablement utile dans ta prochaine discussion sur les chiens.

Sous un point de vue politique, ce pays présente un vaste champ aux conjectures. Il y a peu d'années, rien n'engageait un Anglais à visiter l'intérieur de ces riches et belles colonies, puisque le gouvernement britannique ne les avait pas jugées dignes d'être conservées, à la paix d'Amiens. Depuis ce temps, leur mère patrie a été rayée de la liste des nations, et l'Amérique a présenté une nouvelle page à la politique. D'un côté, la maison de Bragance, attaquée par un chef ambitieux, a fui le palais de ses ancêtres, et semble maintenant fixée sur les bords du Janeiro; Cayenne a cédé à ses armes; la Plata a levé l'étendard de l'indépendance, et se croit

1. Ceci fut écrit en 1812.



PREMIER
VOYAGE.

assez forte pour obtenir un gouvernement particulier.

De l'autre côté, les colons de Caraccas sont en révolte ouverte, et si Santa-Fé se réunit à eux assez tôt, ils pourront former une association puissante.

Ainsi, de chaque côté de la ci-devant Guyane hollandaise, il s'est opéré des changements inattendus et extraordinaires; l'élèveront-ils ou l'abaisseront-ils dans l'opinion du cabinet de Saint-James? Seront-ils profitables à ces grandes et vastes colonies; à ces colonies qui jouissent d'un été perpétuel, du sol le plus riche, et qui renferment tout ce qui est nécessaire à leur existence; à ces colonies enfin dont la nature et la situation sont si variées, qu'elles peuvent amener à leur perfection toutes les productions des tropiques, et qu'elles n'ont besoin que du soutien du gouvernement et d'un gouverneur éclairé pour devenir aussi belles que les plus belles parties des régions équatoriales?

Ami lecteur, adieu.



APPENDICE.

« Incertus quo fata ferant, ubi sistere detur 1. »

LECTEUR bienveillant, si le voyage à la recherche du poison de wourali a fixé ton attention, tu te souviens sans doute que le voyageur prit congé de toi au fort Saint-Joachim, sur le Rio-Branco. Si tu désires savoir ce qui lui arriva ensuite, sois indulgent pour la relation peu intéressante que tu vas lire.

PREMIER
VOYAGE.

Ayant éprouvé un retour de fièvre, et pensant que plus j'avancerais dans ces régions sauvages et solitaires, moins j'aurais de chances pour recouvrer la santé, j'abandonnai toute idée de continuer mon voyage, et je retournai lentement vers Démérary, à peu près par la même route que j'avais suivie.

Maladie
au fort
St-Joachim.

Retour
à Démérary.

1. « Incertain sur quel bord
« Vont me guider les dieux ou me fixer le sort. »

PREMIER
VOYAGE.
Chutes de
l'Essequibo.

En descendant les chutes de l'Essequibo, qui forment une ligne oblique dans le fleuve, je résolus de m'y engager ; le cours, par sa pente, favorisait la marche du canot. A peu de distance de cet endroit, un gros arbre était tombé dans le fleuve, et le canot fut amarré à l'une de ses branches.

Le mugissement des eaux était effrayant ; l'onde écumait et se précipitait sur les rochers avec une violence terrible, comme des brisants sur un rivage opposé au vent, et menaçait de la destruction tout ce qui l'aurait approchée. On aurait cru, au désordre du fleuve et aux tournants qu'il formait, que Scylla et Charybde et toute leur race avaient quitté la Méditerranée pour s'établir dans ce lieu. Le canal avait à peine douze pieds de large, et le torrent, en s'y précipitant, formait, en travers, des sillons qui montraient combien les rochers étaient près de la surface.

Rien ne peut surpasser l'adresse de l'indien qui gouvernait le canot : il le regardait avec assurance ; ensuite il examinait les rochers, puis jetait les yeux sur le canal, et regardait de nouveau l'embarcation. Il eût essayé en vain de se faire entendre : la voix se perdait dans le

tumulte des eaux; mais ses yeux indiquaient qu'il avait déjà passé le danger en imagination. Il éleva sa rame dans une position qui semblait dire qu'il tiendrait exactement le milieu du canal; puis il fit signe de couper la liane qui attachait le canot à l'arbre tombé. Le canot se précipita dans le torrent avec une rapidité inconcevable, et ne toucha pas une seule fois les rochers. L'indien prouva la bonté de ce conseil : « *medio tutissimus ibis.* »

PREMIER
VOYAGE.

Bientôt après ce passage, la pluie tomba presque jour et nuit; les éclairs se succédaient continuellement, et le fracas du tonnerre était imposant au-delà de toute expression.

Tonnerre et
éclairs.

La fièvre revint et m'accabla tellement, que tout semblait annoncer que mon dernier jour de marche était fini. Cependant elle diminua : mes forces revinrent et je me remis en marche; après bien des retards et des difficultés, j'arrivai chez mon digne ami M. Edmonstone, dont l'habitation est sur la rivière de Mibiri, qui se jette dans le Démérari. Mes paroles ne pourront jamais exprimer dignement l'hospitalité de cet honorable citoyen, dont les combats répétés, dans les forêts, avec les nègres marrons, ont été publiquement

Retour
de la fièvre.

Rivière
de Mibiri.

PREMIER
VOYAGE.

récompensés et resteront dans le souvenir de la colonie pendant de longues années.

Ce fut là que j'appris qu'une éruption avait eu lieu dans l'île de Saint-Vincent, et de cette manière s'explique le bruit entendu la nuit du premier de mai, qui avait causé tant de frayeur aux indiens, et qui avait fait rester sous les armes, pendant le reste de la nuit, toute la garnison du fort Saint-Joachim.

Départ
pour
la Grenade.

Après avoir été l'objet de toutes sortes d'attentions et de bontés de la part de M. Edmonstone, je mis à la voile pour la Grenade, et de là pour Saint-Thomas, peu de jours avant que le pauvre capitaine Peake perdît la vie sur le tillac de son propre vaisseau, en combattant bravement pour son pays sur la côte de la Guyane.

Tour de
St-Thomas.

A Saint-Thomas, on voit, à une petite distance de la ville, une tour qu'on dit avoir appartenu à un chef de pirates. C'est probablement la fureur des assiégeants qui l'a réduite à l'état démantelé où elle se trouve; ce qui en reste encore atteste sa force primitive, et peut braver les ravages du temps pendant des siècles. Il est impossible d'examiner ces ruines sans se rappeler les exploits

de ces farouches et intrépides flibustiers qui furent long-temps la terreur du nouveau monde. PREMIER VOYAGE.
Lorsqu'on admire leur courage indomptable, on s'afflige de le voir si souvent terni par la cruauté. Lorsqu'on vante leur justice scrupuleuse les uns à l'égard des autres, on s'aperçoit qu'ils en manquaient envers le reste des hommes. Souvent possesseurs d'immenses richesses, souvent dans une extrême pauvreté, tantôt triomphants sur l'Océan, tantôt obligés de fuir dans les forêts, leur vie était une scène toujours changeante de marches et de retraites, de gloire et de désordre, d'abondance et de famine.

L'Espagne les traita comme des proscrits et des pirates, pendant que les autres puissances européennes les désavouaient publiquement. Eux, de leur côté, disaient que l'injustice de l'Espagne les avait forcés à prendre les armes pour se défendre, et que pendant qu'ils gardaient inviolablement les lois qu'ils avaient faites pour leur propre avantage et leur sûreté, ils avaient le droit de considérer comme ennemis ceux qui les traitaient en proscrits. Dans cette persuasion, ils prirent les armes, s'élançèrent comme à une guerre

PREMIER
VOYAGE.

légitime, et partagèrent les dépouilles de la victoire dans les balances de la justice.

Départ de
St-Thomas,
et retour en
Angleterre.

Après avoir quitté Saint-Thomas, une violente fièvre-tierce, qui revenait de temps en temps, rappela au voyageur affaibli et devenu l'ombre de lui-même; que sa santé, ébranlée par l'influence des vents inconstants, avait besoin de soins. Trois années s'écoulèrent, après son arrivée en Angleterre, avant que la fièvre le quittât complètement.

Expériences
faites à
Londres avec
le poison
de wourali.

Pendant ce temps, on fit plusieurs expériences avec le poison de wourali. A Londres, on en fit l'essai sur un âne qui mourut en douze minutes. On l'inocula sur la jambe d'un autre, après qu'on eut d'abord placé un bandage autour de l'endroit où l'on introduisit le wourali; l'animal marcha comme à l'ordinaire et mangea sans s'apercevoir de rien. Au bout d'une heure on défit le bandage, et dix minutes après la mort l'avait saisi.

Une ânesse reçut le poison dans l'épaule, et mourut, en apparence, en dix minutes. On lui fit alors une incision dans la trachée artère, et par là on lui gonfla régulièrement les poumons, pendant deux heures, avec un soufflet: l'existence suspendue revint; l'ânesse leva la

tête et regarda autour d'elle, mais l'introduction de l'air ayant été interrompue, elle re- tomba encore dans une mort apparente. On recommença aussitôt la respiration artificielle, et on la continua sans interruption pendant deux heures encore. Ce moyen sauva l'ânesse de la mort : elle se leva et marcha sans paraître éprouver ni agitation, ni douleur. La blessure par laquelle le poison était entré se guérit sans difficulté ; cependant sa constitution fut si profondément altérée, qu'on douta long-temps si elle se rétablirait ; elle fut maigre et malade pendant plus d'un an, mais elle commença à reprendre, le printemps suivant, et vers le milieu de l'été elle devint grasse et pétulante.

Le lecteur sensible sera bien aise d'apprendre que le comte Percy, prenant pitié de ses malheurs, l'envoya de Londres à Walton-Hall, près de Wakefield : là elle porte le nom de Wouralia. Wouralia sera mise à l'abri des frimats de l'hiver, et lorsque l'été viendra, elle se nourrira dans les plus beaux pâturages ; on ne la chargera d'aucun fardeau, et elle finira ses jours en paix.

Pendant trois automnes successifs, tourmenté

PREMIER
VOYAGE.

par la fièvre, je ne vis jamais sans soupirer l'hirondelle diriger son vol vers des régions plus chaudes; je désirais partir aussi, mais je ne le pouvais pas; la maladie m'avait affaibli, et la prudence me faisait voir la folie de recommencer trop tôt un voyage sous le tropique septentrional.

A la vérité, le continent était alors ouvert, et un changement d'air pouvait être favorable, mais il n'y avait rien de bien séduisant dans une promenade sur la Manche, et, quant à faire un tour en Angleterre, l'Angleterre a depuis long-temps cessé d'être le pays aux aventures. En vérité, quand le bon roi Arthur reviendra demander sa couronne, il trouvera les choses étrangement changées. Et ne devons-nous pas attendre sa venue? car il est écrit sur son tombeau :

« Hic jacet Arturus, rex quondam, rexque futurus. »

« Ci-gît Arthur, qui fut autrefois roi,

« Et doit un jour encore être de nouveau roi. »

Don Quichotte pensa toujours que ce roi fameux ne mourut pas, mais qu'il fut changé en corbeau par enchantement, et que les Anglais attendent à tout moment son retour.

Quoi qu'il en soit, il est certain que lorsqu'il régnait sur ce pays, tout était dans l'harmonie et la joie : les troupeaux passaient en brouquant d'un vallon à un autre ; les bergers chantaient dans les bosquets semés de campanules, et les nymphes, avec des églantines et des roses dans leurs cheveux élégamment tressés, allaient, en se donnant la main, dans la prairie émaillée de fleurs, former des guirlandes pour leurs agneaux. Si par hasard un berger discourtois osait les troubler, ou s'il essayait de jeter des épines sur leur route, jamais il ne manquait de se trouver dans le voisinage un chevalier errant prêt à s'élançer pour les défendre. Mais, hélas ! dans ce siècle dégénéré, il n'en est pas ainsi : si par hasard une innocente villageoise s'éloigne du grand chemin pour cueillir une ou deux primevères dans le champ voisin, le propriétaire orgueilleux lui ordonne durement de se retirer, et si un berger compatissant s'empresse de la reconduire, il est peut-être saisi par le chien décharné de la maison, avant qu'il ait pu la joindre.

La route d'Enée de l'autre côté du Styx ne pouvait guère être plus mauvaise que celle

PREMIER
VOYAGE.

que nous venons de parcourir, quoique, d'après sa relation, lorsqu'il revint sur la terre, il eût rencontré, « *bellua Lernaë, horrendùm stridens, flammisque armata Chimæra* »¹.

Et cependant il avait une sybille pour guider ses pas. Comme, maintenant, ni l'amour, ni l'argent ne pourraient procurer une telle conductrice, je trouvai plus prudent de différer mon départ pour cette terre de liberté, et d'attendre avec patience le retour de la santé. Enfin, cet hôte inconstant, long-temps attendu et toujours bien venu, arriva.

1. « L'hydre de Lerne sifflant horriblement, et la Chimère vomissant des flammes. »

NOTA. Le comte Percy, dont on a parlé page 107, est le même qui, sous le nom de duc de Northumberland, vint assister au sacre de Charles X. (Note du Trad.)

SECOND VOYAGE.

DANS l'année 1816, deux jours avant l'équinoxe du printemps, je mis à la voile de Liverpool pour Fernambouc, dans l'hémisphère austral, sur la côte du Brésil. A cette époque de l'année, peu de choses peuvent attirer l'attention du naturaliste dans la portion européenne de l'Atlantique. En descendant la Manche, on voit quelques plongeurs et quelques goëlands. Des mouettes de moyenne grandeur, ayant une tache noire au bout des ailes, vous suivent quelque temps dans la baie de Biscaye. Si le vent souffle avec violence, on voit bientôt paraître le pétrel, ami des tempêtes.

SECOND
VOYAGE.

Départ
pour
Fernambouc.

SECOND
VOYAGE.

Pendant que la mer soulève des montagnes d'eau, et que chaque vague menace d'engloutir les navires fatigués, on aperçoit ce petit avant-coureur des orages se jouer sur ses ailes rapides au milieu des flots mugissants; il disparaît avec la tempête. Il est connu de tous les marins anglais sous le nom de poulet de la mère Carey. Il faut qu'il ait été couvé dans les antres d'Eole, sur un nid bercé par les raffales et les tourmentes, car toutes les fois qu'elles viennent agiter l'Océan, il ne manque pas de se trouver de la partie.

Vents alisés.

Si, dans ces latitudes, on est cruellement vexé par les calmes, les orages et les vents contraires, on est bien dédommagé de toutes ces traverses du moment où l'on trouve les vents alisés. Ces vents se font sentir à environ trente degrés de chaque côté de l'équateur. Cette partie de l'Océan peut être appelée les Champs-Élysées de l'empire de Neptune, et ces vents, dont le souffle est si doux, rendent la zone torride, malgré les paroles d'Ovide : *non est habitabilis æstu*¹, très saine et très agréable. Le navire sillonne doucement la mer, et bientôt on arrive dans le

1. « Elle est inhabitable par la chaleur. »

tropique du nord. Lorsque vous y entrez, le cancer est sur votre tête. Entre le capricorne et lui se trouve la vaste route du zodiaque, large de quarante-sept degrés, et fameuse par les malheurs de Phaëton. Son père le priait, le suppliait de ne point se figurer qu'il pût conduire son char parallèlement aux cinq zones, mais, au contraire, de suivre la grande route qui coupe obliquement l'équateur. « Vous y verrez très distinctement, lui disait-il, les ornières de mes roues, « *manifesta rotæ vestigia cernes.* » Mais, ajoutait-il, en supposant même que vous les suiviez exactement, et que vous évitiez les mauvais chemins, croyez-moi, mon cher fils, vous serez encore cruellement embarrassé. « *Ardua prima via est* », la première partie de la route est prodigieusement escarpée; la dernière est un vrai précipice, « *ultima via prona est.* » De plus, « *per insidias iter est, formasque ferarum* », la route est pleine de pièges et de bêtes féroces; « *cemoniosque arcus* », l'arc du sagittaire, « *sævaque circuitu, curvantem brachia longo scorpio* », un scorpion immense courbant ses bras cruels. » Toutes ces choses ne touchèrent point Phaëton; il voulut partir, il partit lançant ses quatre chevaux

SECOND
VOYAGE.

à bride abattue. Cela lui réussit fort mal, et, après avoir causé une foule de malheurs, il fut, très heureusement pour le monde, renversé de son char et précipité dans le Pô.

De nos jours, quelques jeunes têtes ont été assez folles pour vouloir singer ce téméraire cocher sur une plus petite échelle, en prenant Londres pour leur zodiaque. Heureux si les billets à ordre, ou d'autres embarras d'une nature aussi vulgaire, ne les ont pas précipités dans les prisons royales !

Zone
torride.

Les productions de la zone torride sont d'une grandeur qui étonne. Ses plaines, ses marais, ses savannes, ses forêts abondent en serpents énormes et en bêtes sauvages. Ses arbres sont la demeure des plus brillants oiseaux. Tandis que le voyageur de l'ancien monde s'étonne à la vue de l'éléphant, du tigre, du lion, du rhinocéros, celui qui parcourt les régions brûlantes du nouveau, admire avec ravissement les cotingas, les toucans, les oiseaux-mouches, les aras.

Poissons
volants.

L'Océan fourmille aussi de curiosités, et certes le poisson volant peut être regardé comme une des plus singulières. Ce petit habitant écaillé de l'air et de l'eau semble avoir été

plus favorisé que le reste des hôtes de la mer. Il peut s'élancer au-dessus des flots et visiter au moyen de ses ailes le domaine des oiseaux.

SECOND
VOYAGE.

Après avoir volé deux ou trois cents pas, la chaleur brûlante du soleil a séché ses ailes transparentes, et il est obligé de les mouiller pour continuer son vol; il plonge pour un moment dans la mer, s'élance et reprend son vol. Il redescend encore pour les humecter, et s'élève de nouveau dans l'air; passant ainsi sa vie, tantôt sec, tantôt mouillé, tantôt aux rayons du soleil, tantôt dans le crépuscule des ondes, selon que son plaisir l'y porte ou que ses besoins le demandent. Ses ailes ne lui ont pas été données en vain, et sa vie étant dans un danger perpétuel, il a beaucoup d'occasions d'employer ses nageoires et ses ailes. La bonite et l'albicore lui donnent la chasse nuit et jour; mais son ennemi le plus cruel et le plus rapide est le dauphin. S'il échappe en s'élançant dans l'air, le dauphin nage avec une vitesse égale, et est tout prêt à le saisir au moment où il descend pour mouiller ses ailes.

On voit souvent une centaine de ces petits fugitifs aériens de la mer, voler à la fois. Ils

SECOND
VOYAGE.

paraissent s'efforcer de prolonger leur fuite autant que possible ; mais leur peine est inutile, car aussitôt que la dernière goutte d'eau de leurs ailes est séchée, leur vol est à sa fin, il faut qu'ils plongent dans l'Océan. Quelques-uns sont au même instant dévorés par leur impitoyable persécuteur ; d'autres s'échappent en nageant, ou s'élancent de nouveau aussi rapidement qu'ils le peuvent, et confient encore une fois leur salut à leurs ailes. Il arrive souvent que cette malheureuse petite créature, après une suite alternative de vols et de plonges, voyant tous ses efforts sans fruit, se laisse tomber à bord de quelque navire, vérifiant ainsi l'ancienne remarque :

« Incidit in Scyllam, cupiens vitare Charybdim ». »

Surpris de sa chute, il bat le pont de sa queue et meurt. En le mangeant, on le prendrait pour du hareng frais. Sa plus grande longueur est de quatorze à quinze pouces. Souvent aussi le dauphin, en le poursuivant jusqu'aux navires, y perd la vie.

Au temps jadis, les musiciens avaient l'usage de jouer les airs les plus doux et les plus ten-

f. « Il tombe de Charybde en Scylla. »

dres, et d'aller se promener parmi les dauphins, « *inter delphinis Arion* ». Mais, de nos jours, les marins ont tout-à-fait perdu cette habitude, et, au lieu de gagner le rivage sur un dauphin, ils font venir le dauphin à bord. Tandis qu'il fend les flots et se joue autour du vaisseau, un matelot se place au bout du beaupré, et, muni d'une longue perche plombée d'un bout et armée de l'autre d'une fouanne à cinq branches barbelées, il la lui lance. S'il réussit dans son dessein, cette pêche offre une nourriture fraîche pour tout le monde. Le dauphin mourant offre un spectacle magnifique :

SECOND
VOYAGE.

« Mille trahit, moriens, adverso sole colores ¹. »

Toutes les couleurs de l'arc-en-ciel se succèdent avec rapidité sur son corps jusqu'à ce que la pesante main de la mort vienne terminer la scène.

Depuis les îles du Cap-Vert jusqu'à la côte du Brésil, on voit différentes espèces de mouettes, qui probablement naissent dans l'île de Saint-Paul. Quelquefois le grand oiseau appelé la frégate plane majestueusement sur

1. « Il offre mille couleurs, en mourant au soleil. »

SECOND
VOYAGE.

le vaisseau , tandis que l'oiseau du tropique s'approche d'assez près pour laisser voir parfaitement les longues plumes de sa queue. Sous la ligne, en temps de calme, paraissent des requins d'une grandeur effroyable. Du vaisseau on les distingue par la nageoire dorsale qui dépasse l'eau.

La frégate. En entrant dans la baie de Fernambouc, on voit la frégate guettant, d'une hauteur prodigieuse, les troupes de poissons. Elle fond rarement en vain sur la nombreuse proie qui nage au-dessous d'elle.

Aspect
du pays.

En approchant du rivage, la vue est charmante; les collines couvertes de bois d'une moyenne hauteur s'élèvent en amphithéâtre vers l'intérieur du pays. Un singulier récif s'étend parallèlement à la côte, et forme le port de Fernambouc. Les navires amarrés contre ces rochers et la ville, sont à l'abri de toute tempête. On entre dans le port par un passage très étroit, fermé par un fort bâti sur la roche même. Le coteau d'Olinda, couvert de maisons et de couvents, est à droite; à gauche, une île plantée de caotiers fort serrés ajoute considérablement à la beauté de la scène. Il y a sur l'isthme, entre

Olinda et Fernambouc , deux forts suscep- SECOND VOYAGE.
 tibles d'une bonne défense, et au milieu un pilier qui sert de guide aux pilotes.

Fernambouc renferme probablement plus Fernambouc.
 de cinquante mille ames. Cette ville, située dans une plaine, est divisée en trois parties, une presqu'île, une île et le continent. Quoique à peu de degrés de la ligne, le climat est remarquablement sain et d'une température fort adoucie par les brises de mer. Si l'art et le jugement se fussent réunis pour mettre à profit ses avantages naturels, Fernambouc serait de nos jours le plus magnifique ornement de la côte du Brésil. Ce qui frappe en l'examinant, c'est que chacun a bâti sa maison pour soi-même, sans s'inquiéter le moins du monde de ce que les convenances publiques pouvaient exiger. On souhaiterait que cette ville, si fameuse par son port, si heureuse par son climat, si bien située pour le commerce, se fût élevée sous la bannière de Didon, plutôt que sous celle de Bragance.

En parcourant les rues, l'aspect des maisons Rues, maisons.
 ne prévient pas en leur faveur. Quelques-unes sont très hautes, d'autres très basses; quelques-unes nouvellement blanchies, d'autres

SECOND
VOYAGE.

sales, couvertes de moisissures et négligées comme si elles étaient sans propriétaires.

Les balcons même sont tristes et sombres; ils ne sont pas ouverts en général comme dans la plupart des villes des tropiques, mais fermés par un grillage, comme la laiterie d'une ferme, si ce n'est qu'il est encore plus serré.

Les rues sont d'une malpropreté dégoûtante: les ordures des maisons et les tas de fumier frappent l'étranger de la manière la plus désagréable; il regrette, à chaque pas, le défaut de police, et quand le vent vient à souffler, ses yeux et son nez sont trop souvent exposés à un nuage de poussière très incommode.

Port de *
Fernambouc.

Quand on voit le port de Fernambouc plein de vaisseaux de toutes les nations, les plus riches marchandises de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie y affluer, l'immense quantité de coton, de bois de teinture, de denrées les plus précieuses qui sont apportées dans la ville, on est fondé à s'étonner du peu d'attention que ce peuple apporte aux commodités ordinaires que chacun s'attend à trouver dans une grande et opulente cité. Toutefois, il n'y a rien à dire; si les habitants sont satisfaits. Du moment où ils seront convain-

cus que ce mal existe et que ces inconvénients sont nuisibles, le remède est dans leurs mains.

SECOND
VOYAGE.

Quant à présent, ils y paraissent très insensibles, et le capitaine général de Fernambouc se promène dans les rues avec autant de dignité et de contentement apparent, qu'un homme d'état anglais dans Charing-Cross. L'habitude fait passer sur tout : au bout de quinze jours, l'étranger commence à sentir moins vivement les choses qui l'avaient le plus choqué à son arrivée, et après quelques mois de résidence il n'y pense plus, tandis qu'il jouit de l'hospitalité, de l'élégance et de l'éclat qui règnent dans l'intérieur des habitations de cette grande ville.

Tout près de la rivière s'élève ce qu'on nomme le palais du capitaine général. Le voyageur peut aisément juger à sa forme et à son ensemble qu'il ne fut jamais bâti pour l'usage auquel il est destiné aujourd'hui.

Palais
du capitaine
général.

Lecteur, jette pour un moment un voile sur tes souvenirs; oublie, s'il se peut, les censures cruelles, injustes et sans motif que tu as entendues contre un ordre inoffensif. Ce palais était jadis le collège des jésuites, et fut bâti dans l'origine par ces charitables

SECOND
VOYAGE.

pères. Demande aux habitants respectables et âgés de Fernambouc, ils te diront que la destruction de la société de Jésus fut une calamité publique, et que ses conséquences se font encore durement sentir aujourd'hui.

Destruction
des Jésuites.

Lorsque Pombal prit en ses mains les rênes du pouvoir, la vertu et la science répandaient la lumière la plus pure dans les murs de ce collège. Le catéchisme public pour les enfants, les instructions religieuses pour tous, coulaient chaque jour des lèvres de ces vénérables prêtres.

Ils étaient aimés, révéérés, respectés dans la ville entière. Les philosophes éclairés du jour avaient juré la ruine du christianisme, et le collège de Fernambouc fut condamné à disparaître dans la tourmente universelle. Pour le malheur et à l'éternel regret du Portugal, les philosophes aveuglèrent son roi et flattèrent son premier ministre. Pombal était justement l'homme qu'il fallait à ces destructeurs de toute vertu publique et privée. Le glaive du pouvoir était dans sa main, et son cœur avait la dureté du rocher; il frappa un coup mortel, et la société de Jésus disparut de toutes les possessions portugaises.

Un matin, tous les pères du collège de

Fernambouc, quelques-uns accablés par l'âge et les infirmités, furent subitement mandés dans le réfectoire. La compassion du gouverneur les avait instruits d'avance du fatal orage qui s'avancait, mais pas un seul n'abandonna son poste; ils avaient toujours fait leur devoir, ils n'avaient rien à craindre; ils se soumirent avec résignation à la volonté du ciel. Lorsqu'ils furent tous rendus au réfectoire, ils y furent renfermés et ne revirent plus leurs chambres, leurs amis, leurs élèves ou leurs connaissances. Dans les ténèbres de la nuit suivante, une forte garde de soldats les traîna, à la lettre, au travers des rues jusqu'au rivage; là ils furent conduits dans des chaloupes à bord d'un vaisseau qui les emmena à Bahia. Ceux qui survécurent aux traitements barbares des créatures de Pombal furent ensuite dirigés sur Lisbonne. Le collège de Fernambouc fut mis au pillage, et quelque temps après on y montrait un éléphant!

C'est ainsi que, dans une nuit, la main du pouvoir arbitraire vint frapper les sciences, les enlever à ce pays, et leur fit succéder les viles bouffonneries d'un baladin. Virgile et Cicéron firent place aux bêtes sauvages venues d'An-

SECOND
VOYAGE.

gole ; et maintenant une garde sévère défend , des approches du pauvre , les portes où pendant si long-temps il reçut chaque jour sa nourriture.

Ne crois pas , cher lecteur , aux calomnies que leurs ennemis ont répandues de près comme de loin ; ne crois pas aux histoires de tous ceux qui ont mis la main à cette lugubre tragédie. Vas au Brésil , et vois de tes propres yeux les effets de la politique à courte vue de Pombal ; le vice y règne triomphant , et l'instruction y est dans le dernier abaissement. Il ne faut pas s'en étonner ! Détruisez la boussole et dites-nous comment le vaisseau pourra atteindre ses destinations lointaines ; le troupeau peut-il rester uni et échapper aux loups , lorsque les bergers sont massacrés ? On avait dit aux Brésiliens que l'éducation publique serait soignée comme de coutume ; ils auraient pu dire au gouvernement : « qui sera
« désormais aussi capable d'instruire notre jeu-
« nesse , que ceux dont les vastes connaissances
« sont devenues proverbiales ? Qui y serait
« plus propre que ceux qui jouissent de notre
« entière confiance ? et qui en est plus digne
« que ceux dont la vie est irréprochable ? »

On vit bientôt que ceux qui succédaient aux pères de la société de Jésus ne possédaient ni leur méthode, ni leur habileté; ils n'avaient pas fait de l'instruction de la jeunesse l'objet particulier de leurs études; de plus, ils arrivaient sur le champ de bataille après une défaite où tous les officiers avaient été tués, le plan de campagne perdu, lorsque tout était encore dans le chagrin et l'épouvante. Leurs soins ne purent réunir ce qui était dispersé, ni leur adresse prévenir les fatales conséquences de cette dissolution. Aujourd'hui, le séminaire d'Olinda ressemble à l'ancien collège des jésuites, comme les pâles rayons de la lune en décours ressemblent à ceux du soleil en plein midi.

Lorsqu'on visite les lieux où florissaient jadis ces doctes pères, et que l'on voit de ses propres yeux le mal que leur dispersion a causé, quand on entend les habitants vous dire combien ils étaient bons, habiles, charitables, que penserez-vous de notre poète lauréat qui les appelle, dans son histoire du Brésil, « des missionnaires dont le zèle le plus fanatique était dirigé par la plus froide politique » ?

Etait-ce *fanatique* de renoncer aux honneurs

SECOND
VOYAGE.

et aux jouissances de cette vie transitoire, pour obtenir la gloire éternelle de la vie future, en faisant abnégation d'eux-mêmes et en arborant la croix? Etait-ce *fanatique* de prêcher le salut aux hordes innombrables des sauvages américains, de vêtir les nuds, d'encourager le pécheur repentant, d'aider le chrétien mourant? C'est là ce que faisaient les pères de Jésus, et c'est pour de telles actions que leur zèle est désigné comme le plus fanatique, dirigé par la politique la plus froide! Les intelligences les plus développées auront de la peine à comprendre comment un zèle des plus *fanatiques* peut s'allier à une froide politique. Est-ce dans la nature des choses? Ah! M. le poète, ce pouvoir de tout oser, ce « *quit libet audendi* », dont vous avez fait un si grand usage, peut quelquefois donner de l'éclat au poète, tandis qu'il fait faire une triste figure à l'historien.

Si le père Nobrega pouvait sortir de sa tombe, il vous parlerait en ces termes :

« Ingrat anglais, c'est de nos écrits que vous
« avez tiré presque toutes vos connaissances
« sur ce pays, et, en retour, vous tentez de
« flétrir notre caractère en disant à vos com-
« patriotes que nous enseignons une idolâtrie

« à laquelle nous croyons. En parlant de ma
« personne, vous dites que ce fut un grand
« bonheur pour moi d'être placé dans un pays
« où les bons principes de mon ordre pou-
« vaient seuls être mis en action. Auteur
« sans générosité, l'étroite politique du temps
« couvre de ténèbres le vrai caractère de la
« société de Jésus, et, par une insinuation
« méchante, vous tirez un rideau plus épais
« encore sur les yeux de vos compatriotes.
« J'ai vécu, j'ai enseigné, et je suis mort dans
« ce Brésil, où vous dites qu'on ne pouvait
« mettre en action que les bons principes de
« mon ordre ; et, par une contradiction évi-
« dente, vous faites remarquer que l'idolâtrie
« que nous enseignions au Brésil était l'objet
« de notre foi. Nous ne pouvions mettre en
« œuvre que de bons principes, et pourtant
« nous enseignions l'idolâtrie !

« Vous dites encore qu'il n'est personne aux
« talents de qui le Brésil soit redevable d'une
« manière plus grande et plus durable qu'aux
« miens, et qu'on doit me regarder comme
« fondateur de ce système suivi avec tant de
« succès par les jésuites du Paraguay, système
« capable de produire tous les biens qui sont

SECOND
VOYAGE.

« compatibles avec les fraudes pieuses. Ainsi ,
« vous faites de moi, dans un seul et même
« instant, un homme qui n'enseigne que de
« bons principes et un prédicateur d'idolâtrie,
« un idolâtre et le fondateur d'un système
« qui doit m'attirer la longue et vive recon-
« naissance du Brésil ; système , toutefois ,
« ne pouvant produire que le genre de bien
« compatible avec les fraudes pieuses !

« Que veut dire tout cela ? En lisant tant
« d'absurdités, si vos compatriotes désirent
« plus de lumières sur la compagnie de Jésus ,
« l'Angleterre possède assez de documents pour
« démontrer que le système des Jésuites était
« un système de charité chrétienne envers leur
« prochain, dirigé de la manière la plus propre
« à en assurer le succès, et que l'idolâtrie, dont
« vous leur reprochez si légèrement l'enseigne-
« ment, était réellement, et en effet, cette foi
« que l'église catholique enseigna pendant des
« siècles en Angleterre, qu'elle enseigne encore
« à ceux qui veulent l'entendre, et qu'elle
« continuera d'enseigner, pure et sans tache,
« jusqu'à la fin des temps. »

Environs de
Fernambouc.

Les environs de Fernambouc sont très agréables ; on voit des maisons de campagne dans

toutes les directions, et les plantations de sucre qui apparaissent çà et là enrichissent la scène. Les palmiers, les cacaotiers, les bosquets d'orangers et de citronniers, toutes les espèces de fruits particuliers au Brésil, s'y trouvent en abondance.

Olinde possède un jardin botanique ; mais il demanderait plus d'étendue, plus de plantes et de grandes améliorations. Les bois, qui sont éloignés de quelques lieues, abondent en quadrupèdes, en oiseaux, en insectes et en serpents ; outre un éclatant plumage, beaucoup d'oiseaux ont un chant très agréable. Le troupiale, renommé pour ses belles couleurs, chante délicieusement aux environs de Fernambouc. Une espèce de bouvreuil à tête rouge, un peu plus grosse que le moineau d'Europe, accompagnée de deux espèces de roitelets, font entendre, avant le lever du soleil, des chants doux et variés. Il y a plusieurs sortes de grives dont la voix diffère un peu de celle de la grive d'Europe, et deux variétés de linottes dont les accords sont si doux et si mélodieux, qu'on en élève beaucoup en cage dans les maisons. Un oiseau appelé ici « *sangre de buey,* » sang

SECOND
VOYAGE.

de bœuf, ne peut manquer d'attirer l'attention. Il est du genre moineau, et très commun autour des maisons; ses ailes et sa queue sont noires; tout le reste du corps est d'un rouge ardent. A la Guyane, il y en a une espèce absolument semblable pour la forme, la voix et les habitudes; elle diffère seulement par sa couleur, tout son corps étant comme du velours noir; et sur sa poitrine, une teinte de rouge brille au milieu du noir. Ainsi, la nature a voulu que ce petit tangara fût vêtu de deuil au nord et d'écarlate au sud de la ligne.

Saisons.

Pendant trois mois de l'année, les environs de Fernambouc sont animés au-delà de l'expression. De novembre à mars, le temps est particulièrement beau; alors, riches et pauvres, jeunes et vieux, étrangers et natifs, tous sortent de la ville pour jouir de la campagne, jusqu'aux approches du carême, qui les force à rentrer. Les villages, les hameaux, où l'on ne voyait que des haillons avant cette époque, brillent alors de tout l'éclat des toilettes: toute maison, toute chambre, tout abri, devient alors un logement convenable pour ceux que la plus extrême nécessité seule aurait pu décider à y demeurer quelques

semaines auparavant. Les uns se livrent à des danses joyeuses, les autres courent les bois d'orangers, et sur le soir les routes deviennent une scène mouvante où l'on ne voit que soie et bijoux. Les tables de jeu sont aussi très fréquentées, des sommes énormes s'y perdent et s'y gagnent jour et nuit. On voit même des parties de jeu se former devant les portes, aussi bien que dans les appartements.

« Vestibulum ante ipsum, primisque in faucibus aulae

« Luctus et ultrices posuere sedilia curæ¹. »

A six ou sept milles environ de Fernambouc Monteiro. est un joli petit village appelé Monteiro. La rivière coule tout auprès, et ses beautés agrestes semblent surpasser toutes celles du voisinage. C'est là que réside le capitaine général de Fernambouc, pendant cette saison de plaisir et de joie.

Le voyageur, qui consacre une partie de son temps à étudier son semblable, pendant ces moments donnés au plaisir, et qui s'habitue à lire les petites aventures de chacun, dans

1. Ici l'auteur a fait quelques légers changements aux vers de Virgile. On peut traduire ainsi les siens :

« Devant le vestibule, aux portes des maisons,

« S'asseient les soucis et leurs cruels poisons. »

SECOND
VOYAGE.

les gestes ou dans les regards, peut trouver une ou deux heures d'occupation par jour, et les bien employer dans cette saison, au milieu des scènes variées qu'offre, dans ses environs, le charmant village de Monteiro.

Dans les groupes assis le soir devant les portes, il pourra remarquer en soupirant comment la richesse ou la faveur du prince peut changer un sot en un Solon, et le faire respecter comme tel; tandis que peut-être un pauvre Camoëns négligé se tient silencieusement à l'écart, ébloui par l'éclat de la richesse et de la puissance. Loin du chemin public, il pourra voir la pauvre Marie, assise sous un palmier, le coude sur ses genoux et la tête penchée sur sa main, pleurer de l'empêchement mis à la publication de ses bans. S'il s'avance d'un pas incertain et lent, il peut entendre une nymphe désolée adresser à son parjure amant, ces mots :

« Comment pouvais-tu dire, ingrat, que j'étais belle,
« Lorsqu'en si peu de temps mes traits sont oubliés?
« Comment as-tu gagné mon cœur pur et fidelle?
« En le brisant, crois-tu nos serments déliés? »

Une après-dînée, me promenant dans un lieu solitaire et peu éloigné de Monteiro, toutes

ces aventures de voyage furent sur le point d'être à jamais et bien promptement finies. Six ou sept merles, ayant une tache blanche sur le dos, faisaient grand bruit, voletant çà et là sur les branches inférieures d'un arbre, dans un verger d'orangers abandonné et plein de mauvaises herbes. Au milieu de ces longs végétaux, on croyait voir une sorte de sauterelle d'un vert pâle, voltiger comme si elle était embarrassée dans le feuillage. Quand une fois on s'est imaginé que l'objet que l'on regarde est réellement ce qu'on le croit être, plus on le considère et plus on en reste convaincu. Dans le cas actuel, c'était une grande sauterelle, sans nul doute, et il n'y avait pas autre chose à faire que d'attendre patiemment qu'elle se fût posée, pour ne pas risquer de lui briser les pattes en essayant de la prendre pendant qu'elle voltigeait encore. Elle s'arrêta enfin, et, m'étant approché tout doucement pour m'en saisir, j'aperçus tout-à-coup la tête d'un serpent à sonnette caché dans le gazon. Un saut rapide en arrière me préserva de tout accident fatal. Ce que j'avais pris pour une sauterelle était, dans le fait, le grelot élevé du serpent, s'agitant pour annoncer qu'il

SECOND
VOYAGE.

était sur le point de faire , à la première occasion , un bond aussi sûr que mortel. Il passa peu après lentement sous l'oranger , et se dirigea sur un petit coteau voisin couvert de bois , en rampant sur une place tout-à-fait dépouillée de verdure et de plantes ; il me parut être long de huit pieds. C'était lui qui avait attiré l'attention des oiseaux , et les avait rendus indifférents à tout autre danger ; ils s'envolèrent après sa fuite : un seul perdit sa petite vie dans les airs , pour devenir un échantillon muet et immobile , destiné à satisfaire les curieux d'un autre climat.

Saison
pluvieuse.

Nous étions dans la saison pluvieuse , c'était l'époque de la mue des oiseaux ; j'avais recueilli , aux environs de Fernambouc , cinquante-huit espèces des plus beaux , et il était temps de passer ailleurs. A l'intérieur , nous devions voyager à cheval ; ce mode , joint aux fortes pluies , allait exposer notre collection , si bien soignée , à un dommage presque certain. Le voyage de Maragnon , par terre , devait prendre au moins quarante jours. Le pays n'était pas assez sauvage pour attirer l'attention d'un observateur , ni assez civilisé pour offrir les commodités les plus ordinaires à un

voyageur ; par mer, aucune occasion ne s'offrait, si ce n'est quelques bâtimens négriers ; comme le métier de transporter de pauvres nègres de port en port pour les vendre, donne de gros bénéfices au Brésil, le pont de chaque navire en était couvert : ce moyen ne pouvait me convenir.

Excuse moi, cher lecteur, si je paie ici un faible tribut de reconnaissance à une famille irlandaise dont l'urbanité et la bonté ont conquis depuis long-temps l'estime et le respect de tous les rangs à Fernambouc. Je conserverai jusqu'à mon dernier jour le plus doux souvenir de l'obligeance et des soins de M. Dennis Kearney et de son aimable épouse.

Après avoir dit adieu à cette famille hospitalière, je m'embarquai à bord d'un brick portugais assez peu commode, pour aller à Cayenne, dans la Guyane. La seule place convenable pour dormir était le dessus d'une cage à poules placée sur le pont, et encore dans ce lieu n'était-on pas à l'abri des attaques et de l'appétit d'une incommode petite bête très connue sous le nom de punaise.

Les marins portugais sont renommés pour leur adresse à prendre le poisson. Un soir,

SECOND
VOYAGE.

sous la ligne, on vit quatre requins dans les eaux du navire, et les matelots les prirent tous.

Quinze jours après notre départ de Fernambouc, le brick jeta l'ancre à la hauteur de l'île de Cayenne. L'entrée est de toute beauté. Au vent, à une petite distance, sont deux îles bien boisées, appelées *le Père* et *la Mère*, et nombre d'autres plus petites, nommées *les Enfants*, non moins belles que leurs parents. On en voit une autre très éloignée sous le vent de ce groupe, qui semble égarée loin de la famille, et ne pouvoir retrouver son chemin : les Français l'appellent *l'Enfant perdu*. Quand on passe devant ces îles, les majestueux coteaux qu'elles forment sur l'Océan, ornés de leurs feuillages toujours verts, présentent le plus sublime spectacle qu'offrent les côtes de la mer depuis l'Amazone jusqu'à l'Orénoque. En jetant les regards vers la Guyane hollandaise, les montagnes en petit nombre ne sont plus liées, et, long-temps avant de gagner Surinam, les flots de l'Atlantique ne baignent qu'un rivage bas et fangeux.

Rocher du
connétable.

A une distance considérable au vent de Cayenne, à environ douze lieues des terres, s'élève, comme une tour majestueuse, un vaste

rocher appelé *le Connétable* ; comme il n'y croît rien que les désirs ou l'avidité de l'homme puissent réclamer à titre de propriété, les oiseaux de mer s'y arrêtent et y élèvent leur progéniture. L'oiseau nommé la frégate plane sans cesse autour de son âpre sommet ; le phaëton y exerce son vol rapide, et des troupes de phénicoptères roses y défient l'adresse des oiseleurs. Tout le long de la côte opposée au Connétable, et dans toutes les parties sans culture, on voit d'innombrables quantités d'aigrettes blanches comme la neige, de courlis écarlates, de spatules, et de flamants ou phénicoptères.

SECOND
VOYAGE.

Cayenne est susceptible de devenir une importante et productive colonie. Aujourd'hui on la regarde comme la plus pauvre des côtes de la Guyane. Les propriétés sont trop séparées les unes des autres par d'immenses étendues de forêts, et les guerres de la révolution, semblables à l'aquilon, ont glacé le zèle des planteurs et détruit leurs plus belles espérances.

Colonie
de Cayenne.

A Cayenne, les arbres qui donnent le girofle, la cannelle, le poivre, la muscade, et une foule d'autres épices précieuses de l'Orient et de l'Asie, produisent d'abondantes récoltes.

SECOND
VOYAGE.

La ville.

La ville est agréablement située, et était jadis bien fortifiée; on dit qu'elle pouvait être aisément défendue contre les forces unies des deux nations assaillantes; mais Victor Hugues, son gouverneur, ayant fait baisser le pavillon tricolore, depuis lors l'étendard de Bragance flotta sur les remparts de Cayenne. (1816.)

Ceux que ce gouverneur impitoyable et hautain a maltraités autrefois, peuvent le voir aujourd'hui dépouillé de tous ses honneurs révolutionnaires, ruiné et aux arrêts dans sa propre maison. Il a quatre filles accomplies, respectées de toute la ville. A la chute du jour, lorsque les rayons du soleil ne sont plus accablants, on voit ces dames, que tout le monde plaint, se promener sur leur balcon avec leur vieux père, essayant, par leurs soins et leur tendresse filiale, de dissiper la sombre tristesse qui couvre son front trop coupable.

Habitants.

Le moment n'était pas favorable à un voyageur pour jouir de Cayenne. L'hospitalité des habitants était toujours la même; mais ils avaient perdu en public leur gaité accoutumée, et l'étranger pouvait lire, dans leur contenance, qu'ils étaient sous le poids des humiliations récentes et des malheurs de leur

pays. Gémissants sur leur patrie déchue, le canon ennemi et victorieux de Waterloo résonnait encore à leurs oreilles; leur empereur était prisonnier sur les hideux rochers de Sainte-Hélène, et plusieurs Français qui avaient combattu et versé leur sang pour leur patrie se trouvaient au milieu d'eux, y cherchant les moyens de prolonger une vie qui eût été compromise sur le sol paternel. Pour ajouter encore aux chagrins et à l'amertume dont étaient déjà abreuvés ces aimables colons, ils venaient de recevoir, de la cour de Rio-Janeiro, l'ordre de prendre le grand deuil pour six mois et le demi-deuil pour autant de temps, au sujet de la mort de la reine de Portugal.

A un jour de marche dans l'intérieur, se trouve la fameuse plantation nationale. L'emplacement a été judicieusement choisi, étant hors de la portée des croiseurs ennemis. On l'appelle *la Gabrielle*. Aucune plantation du nouveau monde ne peut se comparer à la Gabrielle; ses épices sont de l'espèce la plus fine; son sol leur est particulièrement favorable; l'arrangement en est superbe, et son directeur, M. Martin, est un botaniste de la plus rare habileté. Cet infatigable naturaliste a voyagé

SECOND
VOYAGE.

— dans l'orient avec une commission du Roi pour faire des recherches sur la botanique, et, pendant son séjour dans le nouveau monde, il a envoyé en Europe vingt à vingt-cinq mille échantillons de botanique et de zoologie. La Gabrielle est établie sur une ligne fort étendue de collines couvertes de bois. Figurez-vous un coteau ayant la forme d'un bol renversé, et des bâtimens construits au sommet, vous aurez alors une idée de l'apparence qu'offre la Gabrielle. Vous arrivez à l'habitation par une belle avenue, longue de cinq cents toises, bordée d'arbres à fruits les plus beaux des tropiques, plantés avec beaucoup de soin et de discernement. Si vous vous y promeniez par hasard après le coucher du soleil, lorsque les girofliers sont en fleur, vous pourriez vous croire dans les bosquets d'Idalie, ou sur les bords du Nil, au moment où l'on y brûlait l'encens le plus fin et le plus pur, quand la reine d'Egypte y passait.

On compte vingt-deux mille girofliers en plein rapport sur la Gabrielle. Ils sont plantés à trente pieds de distance; leurs branches inférieures touchent la terre. En général, les arbres sont étêtés à vingt-cinq pieds de hauteur, quoiqu'on

en voie quelques-uns s'élever à plus de soixante. Le poivre noir, la cannelle et la muscade y abondent aussi, et donnent de grands produits.

SECOND
VOYAGE.

Pendant que l'étranger admire les bosquets aromatiques de la Gabrielle, et qu'il y goûte les fruits les plus délicieux, qui, dans l'origine, y ont été importés de tous les points des tropiques, il doit aussi rendre grâce au gouvernement qui a fondé cette noble collection de végétaux utiles, et admirer les talents de l'homme précieux qui l'a élevée à sa grandeur actuelle. Une vaste pépinière est attachée à la Gabrielle : on y élève et l'on y distribue gratis, aux colons qui veulent les cultiver, des plants de toutes les sortes.

Non loin des rives de l'Oyapoc, au vent de Cayenne, est une montagne où se trouve une immense caverne. Le coq de roche s'y voit en grand nombre. Il est de la grosseur d'un pigeon; sa couleur est un orange vif, sa queue et ses ailes ont l'air d'être frangées; sa tête est ornée d'une superbe huppe double en plumes, bordée de pourpre. Il passe le jour dans le silence et la mélancolie, et sort seulement pour chercher sa nourriture, un peu avant le lever et le coucher du soleil. Il appartient

Le coq
de roche.

SECOND
VOYAGE.

au genre des gallinacés. Les Espagnols de l'Amérique méridionale l'appellent « *gallo del Rio-Negro*, » coq de la rivière Noire, et croient qu'on ne le trouve que dans le voisinage de ce fleuve des terres intérieures; mais il est aussi commun dans l'intérieur de Démérari, au milieu des vastes rochers qui sont dans les forêts du Macoushi, et souvent on l'a tué au sud de la ligne, dans la capitainerie de Para.

L'oiseau appelé par Buffon le grand gobemouche, n'a jamais été vu à Démérari, quoiqu'il soit très commun à Cayenne; il n'est pas tout-à-fait aussi grand qu'un choucas; il est entièrement noir, sauf une large tache d'un violet brillant sous la gorge.

Paramaribo.

On peut aisément aller par mer, en deux jours, de Cayenne dans la rivière de Surinam. Paramaribo, capitale du pays, est belle, riche et populeuse. On la considère même jusqu'ici comme la plus belle ville de toute la Guyane. Mais le temps n'est probablement pas éloigné où la capitale de Démérari pourra réclamer le prix de la supériorité. On peut entrer dans une petite rivière au-dessus de Paramaribo, et traverser l'intérieur de Surinam, jusqu'à

Nicari, qui est proche de la grande rivière Coryntine; au-delà de ce fleuve, une belle grande route conduit à New-Amsterdam, capitale de Berbice.

SECOND
VOYAGE.

En voyant New-Amsterdam, on est immédiatement frappé de la pensée que quelque chose est venu s'opposer au développement de l'importance et des richesses auxquelles son plan originaire démontre que cette ville était appelée. C'est à ceux que cela intéresse à découvrir les causes qui ont pu l'empêcher de s'élever au rang des cités belles et peuplées. Ce qui est certain, c'est que New-Amsterdam languit depuis quelques années, et que le flot des affaires commerciales semble se retirer de Berbice.

New-
Amsterdam.

La colonie de Démérari est, au contraire, gaie et florissante. Peut-être, ami lecteur, n'as-tu pas encore oublié que ce fut de Stabroek, capitale de Démérari, que l'auteur partit, il y a quelques années, pour aller sur les frontières portugaises recueillir le poison de wourali. Lorsque ce second voyage fut résolu en Angleterre, son intention n'était pas de visiter de nouveau Stabroek par la route que nous venons de décrire; son plan

SECOND
VOYAGE.

était de remonter depuis Para la rivière des Amazones, de gagner le Rio-Negro et de revenir de là par les sources de l'Essequibo, afin d'examiner les monts de cristal, et de chercher encore une fois le lac Parima, ou mer Blanche. Mais, en arrivant à Cayenne, les courants étaient d'une rapidité si étonnante, qu'un sloop portugais, parti pour Para depuis un mois, n'était pas encore à mi-chemin. Trouvant que cette course par l'Amazone serait longue, ennuyeuse et même incertaine, et que la saison de se procurer des oiseaux dans leur beau plumage était passée, je quittai Cayenne pour Paramaribo, dans un navire américain. J'arrivai à la rivière Coryntine par les terres, et, m'arrêtant quelques jours à New-Amsterdam, j'allai ensuite à Démérari. Si ta patience, cher lecteur, n'est pas à bout, et que tes yeux ne se ferment pas en lisant les récits de ce nouveau voyage, peut-être me pardonneras-tu une ou deux lignes sur Démérari; nous gagnerons ensuite ses forêts, pour y recueillir les oiseaux les plus beaux et les plus rares, pour y étudier leurs mœurs, et donner aux curieux un nouveau moyen de les conserver.

Stabroeck, capitale de Démérary, s'est considérablement accrue depuis quelques années, et si cette prospérité marche de front avec l'esprit entreprenant qui règne de nos jours, ce sera avant peu une colonie du premier ordre. Cette ville, placée sur la rive orientale de l'embouchure du fleuve Démérary, jouit de tous les avantages des fraîches brises de la mer. Les rues sont spacieuses, bien pavées, les ruisseaux propres, les ponts bien construits, et les maisons belles. Les boutiques de Stabroeck offrent presque toutes les commodités du luxe de Londres; ses marchés laissent à désirer quelque chose; les hôtels sont bien tenus, propres et parfaitement servis. Démérary possède une milice aussi belle et aussi bien disciplinée qu'aucune autre colonie du nouveau monde.

La cour de justice, qui jadis laissait assez souvent tomber le bandeau de dessus les yeux de la déesse, et ne tenait pas toujours ses balances dans un équilibre parfait, voit rehausser sa dignité par la fermeté, les talents et l'urbanité de M. le président Rough.

Les plantations ont une apparence de grande culture. On peut se former une assez juste

SECOND
VOYAGE.
Stabroeck.

Cour
de justice.

Plantations.

SECOND
VOYAGE.

idée de leur valeur, en apprenant que Démérari comptait, au dénombrement de l'année dernière, soixante-treize mille esclaves, et que leur travail avait produit quarante-quatre millions de livres de sucre, deux millions de gallons de rhum, onze millions de livres de café, et environ quatre millions de livres de coton; la recette du fisc s'éleva à 553,956 florins, et la dépense à 451,603.

L'esclavage ne peut jamais trouver de défenseur, ou pour l'être il faudrait avoir un cœur d'acier. Celui qui gémit sur la captivité d'un pauvre nègre, souhaite en même temps de toutes ses forces que ce commerce eût été étouffé dès l'origine; mais malheureusement les gouvernements de l'Europe l'ont favorisé, et aujourd'hui qu'ils voudraient extirper ce mal et assurer la liberté aux fils de l'Afrique, on dépeint la condition d'un esclave des plantations comme déplorable et pleine de misères; cependant il n'en est pas ainsi. L'Anglais, dont le cœur est d'une générosité et d'une bienfaisance proverbiales, ne change pas avec le climat, et sa charité n'est pas desséchée par la chaleur brûlante du soleil de Démérari. Ses nègres sont encouragés dans leurs travaux,

soignés dans leurs maladies et dans leur vieillesse ; il n'oublie pas qu'ils sont ses frères. Quelques exemples de cruauté et de dépravation peuvent certainement se voir ici comme ailleurs ; mais tous les édits du gouvernement colonial sont calculés de manière à les prévenir. Le planteur anglais est généralement sensible au malheur d'un pauvre esclave injustement maltraité ; il le prouve en faisant réparer l'injustice commise à son égard, et en prévenant le retour des abus.

Prosperiez long-temps, paisibles et généreux habitants de Démérary : vos portes sont toujours ouvertes à l'homme sans asile, vos bourses ne sont jamais fermées aux besoins du malheureux. Maint fugitif ruiné des bords de l'Orénoque bénira vos bontés pour lui à l'heure du besoin, lorsque, fuyant les maux des discordes civiles, sans pain, sans vêtements, il vint chercher un abri sous votre toit. Les victimes qui ont tout perdu à la Trinité dans les flammes dévorantes, n'oublieront jamais votre charité. Le voyageur, en quittant votre port, le suit long-temps d'un œil de regret : vos attentions, votre hospitalité aimable et gaie occupent au plus haut

SECOND
VOYAGE.

dégré ses pensées ; votre bonheur est le vœu de son cœur.

Maintenant, ami lecteur, laissons les hommes, et voyageons au milieu des déserts, à la recherche des tribus ailées.

Instructions
pour un
voyageur.

Laissez loin vos mets de haut goût, vos vins et vos délicatesses, et ne portez avec vous que ce qui est nécessaire pour vos besoins et pour l'objet que vous avez en vue ; enfin, ne comptez que sur l'adresse d'un indien ou sur la vôtre, pour vous procurer du poisson ou du gibier. Un drap en toile peinte, de douze pieds de long sur six de large, avec des trous de chaque côté, vous sera d'un grand usage ; en peu de minutes vous pouvez le suspendre entre deux arbres comme une sorte de toit. Sous cet abri, dans votre hamac, vous pourrez défier les torrents de pluie et dormir sans vous inquiéter des rosées de la nuit. Un chapeau, une chemise, une paire de pantalons légers, sont les seuls vêtements qui vous soient nécessaires. L'habitude vous aura bientôt appris à marcher légèrement et pieds nus sur les petites inégalités du sol, et à passer sans vous blesser au milieu des ronces rampantes.

Serpents.

Dans ces solitudes, les serpents sont sans

doute à redouter, quoique peut-être plus en imagination qu'en réalité, si l'on veut bien se souvenir que jamais le serpent n'attaque le premier. Sa dent venimeuse ne lui fut pas donnée pour l'offensive, il ne blesse jamais que pour défendre sa vie. Pourvu qu'on marche avec précaution et sans le toucher absolument, on peut passer en sûreté tout près de lui. Comme il est souvent roulé sur la terre ou suspendu aux branches des arbres, quelques précautions sont nécessaires, de peur de le troubler par inadvertance.

SECOND
VOYAGE.

Les tigres sont trop rares et trop peu disposés à affronter la noble face de l'homme, pour demander un moment d'attention.

Tigre.

La morsure des insectes les plus nuisibles ne peut, au pis aller, causer qu'une petite fièvre passagère, accompagnée d'une douleur plus ou moins vive.

Insectes.

Les oiseaux en général, et à peu d'exceptions près, ne sont pas communs dans les parties les plus reculées des forêts. Les bords des rivières, des lacs, des ruisseaux, l'extrémité des savannes, les habitations de bûcherons ou d'indiens anciennement abandonnées, semblent être leurs demeures favorites.

Oiseaux.

SECOND
VOYAGE.

Oiseau-
mouche.

Quoique l'oiseau-mouche soit le plus petit de tous, son manteau brillant lui donne la première place dans la liste des oiseaux du nouveau monde. On peut véritablement l'appeler l'oiseau du paradis, et, s'il eût existé dans l'ancien monde, il aurait avec raison réclamé ce titre sur l'oiseau qui a aujourd'hui l'honneur de le porter. — Voyez le traversant l'air comme un trait presque aussi rapide que la pensée! — Il est à deux pieds de vous. — En un clin d'œil il s'est éloigné! — Le voici qui voltige de fleurs en fleurs pour humer les gouttes argentées de la rosée. — Tantôt c'est un rubis, — tantôt une topaze; — puis c'est une émeraude, ou l'or dans tout son éclat. Il y aurait de la présomption à vouloir peindre cette pierrerie ailée, vrai bijou de la nature, après l'élégante description que Buffon en a faite.

Cayenne et Démérari produisent les mêmes oiseaux-mouches. Peut-être désireriez-vous connaître quelque chose des lieux qu'ils fréquentent. Dans les mois de juillet et d'août principalement, l'arbre appelé bois immortel, très commun à Démérari, produit en grande abondance une fleur rouge qui dure plusieurs

semaines sur l'arbre. C'est aussi alors que les différentes variétés d'oiseaux-mouches sont les plus nombreuses. La sauge rouge sauvage est également un de leurs arbrisseaux favoris, et on les voit bourdonner comme des abeilles autour des fleurs du wallaba. On compte à peine une fleur dans l'intérieur du pays qui ne reçoive les fréquents hommages d'une espèce ou de l'autre.

A l'entrée des forêts, sur les coteaux de l'intérieur, le bleu et vert, le petit brun, pas plus gros qu'une abeille, avec deux longues plumes à la queue, les oiseaux-mouches à queue fourchue et gorge pourpre, brillent devant vous sous des attitudes toujours variées. Une espèce seule ne montre jamais sa beauté au soleil, et, si ce n'était l'éclat de ses jolies couleurs, on la prendrait à ses habitudes pour une sorte d'engoulevent. C'est le plus grand de tous les oiseaux-mouches; il est tout rouge, changeant en vert doré, excepté la tête qui est noire. Il porte à la queue deux longues plumes qui se croisent et qui lui ont valu, chez les indiens, le nom de *karabimiti*, ou ara oiseau-mouche. On ne le trouve jamais sur les bords de la mer, dans les lieux où

SECOND
VOYAGE.

l'eau est salée, ni dans l'intérieur des forêts, à moins qu'il n'y ait de l'eau douce; il se tient tout près des rivières couvertes de bois ou des ruisseaux sombres et solitaires. Il quitte sa retraite au point du jour, pour se nourrir des insectes qui vivent à la surface des eaux; il y retourne aussitôt que les rayons du soleil commencent à briller, reste sédentaire tout le long du jour, et fait une seconde sortie peu après le coucher du soleil. Il construit, sur une branche au-dessus de l'eau, d'un courant peu fréquenté; un nid qui ressemble à du cuir tanné.

A mesure qu'on avance dans les montagnes de Démérari, plusieurs autres espèces d'oiseaux-mouches se présentent à vous. L'opinion que l'oiseau-mouche se nourrit uniquement du suc mielleux des fleurs, semble être erronée. Presque toutes les fleurs des tropiques renferment des insectes; si l'oiseau-mouche paraît plus empressé auprès des fleurs une heure ou deux après le lever du soleil, ou après une ondée de pluie, c'est que précisément c'est l'instant où les insectes viennent au bord des fleurs pour sécher, aux rayons du soleil, la rosée de la nuit ou la pluie qui

les a mouillés. En ouvrant l'estomac de l'oiseau-mouche, on y trouve presque toujours

SECOND
VOYAGE.

A côté des oiseaux-mouches, les cotingas déploient le plus joli plumage. Ils sont du genre des passereaux, et on en compte cinq espèces entre la mer et le rocher de Saba. Le cotinga écarlate est peut-être le plus beau de tous. Il est du nombre des oiseaux qu'on trouve dans les retraites les plus profondes de la forêt. Sa couronne est d'un rouge ardent; à cette teinte en succède une autre d'un brun foncé brillant, qui arrive à la moitié du dos; le reste du dos, le croupion et la queue, dont l'extrémité est bordée de noir, sont d'un rouge vif; le ventre est d'un rouge un peu plus clair, la poitrine est d'un noir pourpré et les ailes sont brunes. Il ne chante pas, il vit solitaire, et ne fait entendre qu'un sifflement monotone qui ressemble au son figuré par « *quet* ». Il aime beaucoup les graines des hitias et des siloabalis, qui mûrissent en décembre et restent deux mois et plus sur les arbres. On le voit toute l'année à Démérari. Sa manière de couvrir n'est pas connue; tous les in-

Les
cotingas.

SECOND
VOYAGE.

diens s'accordent à dire qu'ils n'ont jamais vu son nid.

Le cotinga à ventre pourpre a la gorge et la poitrine d'un violet foncé, les ailes et la queue noires. Tout le reste de son corps brille du plus beau bleu.

Le cotinga à gorge pourpre a les ailes et la queue noires; le reste du corps est d'un bleu brillant et lustré, excepté la gorge.

Cotinga
pompadour.

Le cotinga pompadour est entièrement pourpre, excepté les ailes, qui sont blanches, et dont les quatre premières plumes sont mouche-tées de brun par le bout. Les grandes plumes des ailes sont raides, étroites et pointues, d'une forme tout-à-fait différente de celles d'aucun autre oiseau. Si vous vous trouvez entre cet oiseau et le soleil, il paraît, dans son vol, d'un éclat extraordinaire. Il fait entendre d'un ton enroué le mot « wallababa », nom que lui ont donné les indiens. Aucun de ces trois cotingas ne chante. Ils vivent des graines et des fruits de hitia, de siloabali, de goyavier sauvage, de figuier, et d'autres arbres à fruit des forêts; on les tue facilement sur ces arbres, durant les mois de décembre, de janvier et une partie de février; la plupart disparaissent ensuite, et

se retirent au loin pour couver. On n'a jamais trouvé leur nid dans l'état de Démérariy.

SECOND
VOYAGE.

La cinquième espèce est le célèbre campanero des Espagnols, appelé *dara* par les indiens, et oiseau-cloche par les Anglais. Il est à peu près de la taille du geai; son plumage est blanc comme la neige. Sur sa tête s'élève un tube conique d'environ trois pouces de long, noir comme du jais, tout parsemé de petites plumes blanches; il communique avec le palais, et, lorsqu'il est plein d'air, il ressemble à un épi; quand il est vide, il reste pendant. Sa voix est éclatante et claire comme le son d'une cloche; elle s'entend à trois milles de distance. C'est au milieu de ces vastes déserts, généralement au sommet desséché d'un vieux mora, et presque hors de la portée du fusil, que l'on voit le campanero. Aucun son, aucun chant des habitants ailés des forêts, pas même le whip-poor-will, si clairement prononcé par le tette-chèvre, ne cause un étonnement semblable au tintement du campanero.

Le
campanero.

Ainsi que la plupart des oiseaux, il paye le tribut de son chant au soir et au matin; et, lors même que le soleil de midi a réduit

SECOND
VOYAGE.

au silence presque toutes les voix de la nature animée, il égaie encore la forêt. Un tintement se fait entendre, une pause d'une minute lui succède; un second tintement, une nouvelle pause; enfin un troisième éclat, suivi d'un dernier repos. Il garde ensuite le silence six ou huit minutes, et recommence de même. Actéon s'arrêterait au milieu de sa chasse, Maria suspendrait sa ballade du soir, Orphée lui-même laisserait tomber son luth pour l'écouter, tant paraît doux, nouveau, romantique; le tintement argentin du joli campanero blanc de neige. On ne le voit jamais prendre sa nourriture avec les autres cotingas, et l'on ignore également dans quelle partie de la Guyane il fait son nid.

Le toucan.

Pendant que les cotingas attirent votre attention par leur plumage distingué, la forme singulière du toucan fait une impression durable sur votre mémoire. Il y a trois espèces de toucans à Démérari, et trois autres plus petites qu'on pourrait appeler toucanets. Le plus grand des premiers se voit au bord de la mer, sur les mangliers. On ne le trouve jamais dans l'intérieur, si ce n'est au Macoushi, où on le voit dans les environs du fleuve Tacatou.

Les deux autres espèces sont très communes; ils se nourrissent uniquement de fruits des bois, et, quoique du genre de la pie, ils ne tuent jamais les petits des autres oiseaux, et ne touchent point aux corps morts. Le plus grand est appelé par les indiens *bouradi*, qui signifie nez, l'autre *scirou*. Ils semblent se complaire dans la compagnie l'un de l'autre; souvent ils mangent sur le même arbre, et se retirent sous le même ombrage à midi. Ils sont très bruyants à toute heure du jour, en temps de pluie, et le matin et le soir, quand il fait beau. La voix du *bouradi* ressemble au jappement d'un petit chien, et on croirait l'entendre prononcer *pia-po-o-co*; aussi les Espagnols de l'Amérique méridionale l'appellent-ils *piapoco*.

Les toucanets se nourrissent sur les mêmes arbres que les toucans, et toutes les espèces de cette famille à énorme bec pendent dans les arbres creux. Ils se réunissent en société, mais ils ne vivent pas en troupes; on en voit quelquefois huit ou dix en compagnie, et l'on pourrait en inférer qu'ils vivent en troupe; mais un examen plus attentif fera voir qu'ils s'étaient réunis seulement à l'instant du repas,

SECOND
VOYAGE.

et qu'ils se dispersent au moment d'aller se jucher.

On se perd à conjecturer pour quelle fin la nature a surchargé la tête de cet oiseau d'un bec si prodigieux. Ce ne peut être pour l'offensive, car il n'a besoin de faire la guerre à aucune des tribus de la nature vivante; sa nourriture se compose de fruits et de graines qui surabondent toute l'année dans les lieux où il vit. Ce ne peut être pour la défense, puisque le toucan n'est la proie d'aucun oiseau dans cette partie du monde, et, s'il était forcé de combattre, la texture de son bec est peu propre à donner ou à recevoir des coups, comme on peut le voir en le disséquant. Ce ne peut être pour protéger sa langue d'une manière particulière, car cette langue est une plume parfaite.

Son vol.

Le vol du toucan est par élans. Dans cette action, il semble incommodé de ce trait si disproportionné qui le distingue. Sa tête paraît penchée vers la terre contre sa volonté. Si la forme extraordinaire et la taille de son bec exposent le toucan au ridicule, les belles couleurs de ce bec sont une compensation.

Si vous avez sous les yeux un échantillon de chaque espèce de toucan, vous reconnaîtrez que le bec du bouradi est le plus riche et le plus beau. Sur le sommet de la mandibule supérieure, une large raie du plus beau jaune s'étend depuis la tête jusqu'à la pointe; une bande de même largeur, mais d'un jaune un peu plus foncé, descend de celle-ci à angle droit, et près de la tête, sur le bord de la mandibule; une raie noire y succède, moitié moins large, venant du sommet à angle droit, et courant ensuite plus étroite le long du bord, jusqu'à un demi-pouce de la pointe; le reste de la mandibule est d'un rouge foncé brillant. La mandibule inférieure n'a point de jaune; le rouge et le noir y sont disposés de la même manière qu'à la supérieure, avec cette différence que le noir va jusqu'à un pouce de la pointe. La bande correspondante au jaune foncé de la mandibule supérieure est bleu de ciel. Il est digne de remarque que toutes les brillantes couleurs de ce bec se retrouvent dans le plumage du corps et dans la peau nue qui entoure l'œil.

SECOND
VOYAGE.

Couleur
du bec.

Toutes ces couleurs, excepté le bleu, sont inhérentes à la corne. La partie qui paraît

SECOND
VOYAGE.

bleue est en réalité d'un blanc transparent, et ne doit cette couleur qu'à une petite peau bleue, mince et intérieure. Ce superbe bec se fane à la mort, et en trois ou quatre jours il a totalement perdu ses couleurs primitives.

Manière
de conserver
un bec
de toucan.

Jusqu'à ces dernières années, on ne pouvait se former, en Europe, aucune idée des vraies couleurs de ce bec, par les toucans rembourrés qu'on y porte. Il y a huit ans environ que, mangeant un toucan bouilli, je fus frappé de l'idée qu'on pourrait conserver au bec d'un de ces oiseaux empaillé tout l'éclat des couleurs qu'il a pendant sa vie. Une série d'expériences mit cette idée hors de doute. En enlevant avec un canif le palais de la mandibule supérieure, vous trouverez l'espace qui le sépare de l'écaille extérieure rempli d'un grand nombre de vaisseaux et de petites fibres osseuses courant dans toutes les directions et dans toute l'étendue du bec. Nettoyez tout cela avec le canif, et vous arrivez à une substance plus ferme que la peau, mais d'un tissu moins fort que la corne même; enlevez la encore, et derrière vous découvrirez une membrane mince et tendre, jaune dans l'endroit

où elle touche la partie jaune du bec, bleue dans l'endroit où elle touche la partie rouge, et noire aux bords et à la pointe. Quand elle est sèche, cette mince et tendre membrane devient presque noire. Aussitôt qu'elle est ôtée, il ne reste plus que la corne extérieure rouge et jaune, devenue alors transparente; la mandibule inférieure est soumise à la même opération. Il faut prendre beaucoup de soin, et se servir du canif avec une grande précaution, en travaillant aux différentes parties du bec qui touchent à la tête. Si vous en enlevez trop, le bec se détache; si vous appuyez trop, le canif traverse la corne; si vous laissez une trop grande partie de membrane, elle se voit au travers, devient noire en se desséchant; alors la corne paraît noire aussi, ce qui produit un mauvais effet. L'intelligence, les précautions, l'adresse et la pratique vous répondent du succès.

Maintenant, le bec est nettoyé de tous ces corps qui occasionnent son changement apparent; car, ainsi qu'on l'a déjà dit, ces corps se séchent à la mort, changent totalement de couleur, paraissent ainsi à travers la corne, et, en revoyant le bec en cet état, on

SECOND
VOYAGE.

est tenté de conclure qu'il a perdu ses premières et si brillantes couleurs.

Mais il reste encore quelque chose à faire. Le bec est devenu transparent par l'opération, et cette transparence doit lui être ôtée pour qu'il paraisse parfaitement naturel. Broyez de la craie bien pure, et trempez la d'eau jusqu'à consistance de goudron; ajoutez-y une proportion de gomme arabique pour lui donner de l'adhérence; prenez ensuite un pinceau de poil de chameau, et donnez une couche à l'intérieur des deux mandibules; appliquez en une seconde quand la première est sèche, puis une troisième, et enfin une quatrième pour terminer. La gomme arabique empêche la craie de se fendre et de tomber. Vous vous rappelez que la mandibule inférieure offre un petit espace d'un blanc transparent, qui paraissait bleu dans l'origine, et qui a dû sa blancheur transparente à l'enlèvement de ce petit morceau mince de peau bleue: il faut le peindre en bleu à l'intérieur. Quand tout sera complètement terminé, ce bec vous plaira et vous offrira toutes ses couleurs primitives. Probablement votre industrie vous suggèrera des procédés plus adroits que ceux que j'ai

décrits ; une petite gouge peut aider beaucoup au canif, et rendre l'opération moins difficile.

SECOND
VOYAGE.

Par sa beauté, le houtou tient un haut rang parmi les oiseaux de Démérari. Tout son corps est vert, avec un reflet bleuâtre sur les ailes et la queue. Les plumes qui couronnent le sommet de la tête, et qu'il relève à volonté, sont noires au centre, entourées d'un bleu charmant de différentes nuances. Derrière l'œil se trouve une tache noire triangulaire bordée de bleu, et s'étendant jusqu'à l'ouïe ; sur la poitrine est une touffe noire composée de neuf plumes également bordées de bleu. Cet oiseau semble croire que sa beauté peut être augmentée en taillant sa queue, qui subit la même opération que nos cheveux dans la boutique d'un perruquier, seulement avec cette différence qu'il ne se sert que de son bec, dentelé comme une scie, au lieu d'une paire de ciseaux. Aussitôt que sa queue a atteint toute sa grandeur, il commence son travail à environ un pouce de l'extrémité des plus longues plumes ; il en coupe les barbes des deux côtés de la côte, y faisant ainsi un vide d'un pouce à peu près. Les mâles et les femelles ajustent leurs queues de cette manière, ce qui leur donne

Le houtou.

SECOND
VOYAGE.

une apparence fort remarquable au milieu des autres oiseaux. Tandis que nous regardons la queue du houtou comme déshonorée et défectueuse, s'il venait au milieu de nous, il est probable qu'il ne verrait pas d'un meilleur œil nos têtes écourtées et sans cheveux. Celui qui veut observer ce bel oiseau dans ses retraites naturelles, doit être dans la forêt à l'aube du jour. Le houtou évite l'homme; les plantations et les lieux cultivés ne sont pas assez calmes pour l'engager à s'y établir; les forêts sombres et épaisses sont les lieux préférés par le solitaire houtou. Dans ces vastes déserts, au lever du soleil, on l'entend articuler d'un ton triste et distinct : « houtou, houtou. » En avançant avec précaution à l'endroit d'où vient le son, on le voit dans le taillis, à quelques pieds du sol, agitant sa queue de haut en bas chaque fois qu'il prononce « houtou ». Il vit d'insectes et de baies sur les arbustes; rarement on le voit sur les grands arbres, excepté sur le siloabali bâtard, dont il aime la graine. Il ne fait pas de nid, mais il élève ses petits dans un trou sur le sable, généralement sur le bord d'un monticule.

En cherchant le houtou, on trouve de temps en temps le geai de la Guyane, que les indiens appellent *ibibirou*. Le devant de sa tête est noir, et le reste blanc; la gorge et la poitrine comme celles de la pie; environ un pouce du bout de la queue est blanc; le dos et les ailes sont d'un gris pourpre changeant; le ventre est blanc. Ils sont ordinairement six ou huit en compagnie, babillards et craintifs, restant très peu de temps en place; on ne les voit jamais dans les parties cultivées.

SECOND
VOYAGE.

Le geai
de la
Guyane.

Dans toute l'étendue des forêts, principalement depuis le point du jour jusqu'à neuf heures du matin, on entend un son de « wow, wow, wow ». C'est l'oiseau appelé par les indiens *boclora*; il est un peu plus petit que le pigeon ordinaire, et semble, en quelque sorte, participer de sa nature. Sa tête et sa poitrine sont bleues, le dos et le croupion ressemblent un peu, pour la couleur, au cou du paon; le ventre est d'un jaune brillant; ses jambes sont si petites, qu'il paraît toujours assis sur la branche. Il est aussi peu fait pour la marche que l'hirondelle; son cou, à plus d'un pouce dans son pourtour, est totalement dénué de plumes, mais on ne s'en aperçoit pas, parce

Le boclora.

SECOND
VOYAGE.

qu'il se pose toujours la tête renversée sur les épaules. On le voit quelquefois se nourrir avec les cotingas sur les goyaviers et les hitias ; mais sa nourriture principale paraît être les insectes, et, de même que beaucoup d'oiseaux qui en font leur proie, il a le bec armé de soies. On le trouve toute l'année à Démérari. Son nid ressemble à celui du ramier. Cet oiseau ne fait pas de vols étendus, et, quand il traverse une rivière, c'est par bonds alongés.

Le boclora n'est pas sauvage, et paraît tout-à-fait inattentif au danger ; le bruit d'un coup de fusil à vingt pas ne lui fait point quitter la branche sur laquelle il se pose, et l'on peut souvent en approcher assez près pour le toucher du bout de son arc. Il n'y a peut-être pas d'oiseau connu dont les plumes soient si faiblement fixées à la peau, que celles du boclora ; après l'avoir tiré, s'il touche une branche en tombant ou s'il arrive sur un terrain dur, d'épais flocons de plumes se détachent ; et, sous ce rapport, il est extrêmement difficile de se procurer un individu pour le bien conserver ; une fois que la peau est sèche dans l'oiseau préparé, les plumes y sont aussi solidement adhérentes que celles de tout autre oiseau.

Une autre espèce plus grande que le bo-clora attire fortement les regards dans ces lieux sauvages. Les naturels du pays l'appellent *cuia*, du son de sa voix ; ses mœurs sont celles du bo-clora, mais ses couleurs diffèrent : la tête, la poitrine, le dos et le croupion sont d'un beau vert changeant ; sa queue n'est pas tout-à-fait aussi éclatante. Une raie noire la traverse à l'extrémité, et les plumes extérieures sont en partie blanches comme celles du bo-clora ; le ventre est entièrement vermillon, et une bande blanche le sépare du vert de la poitrine.

Il y a des diminutifs de ces deux oiseaux ; ils ont les mêmes habitudes, avec quelques différences dans le plumage, et environ la moitié de leur grosseur.

Vêtu du plus beau noir, de la tête à la queue, le padda, appelé oiseau de riz, aime les champs cultivés par la main de l'homme. La demeure des bûcherons, sur les petits coteaux de l'intérieur, l'habitation du planteur sur les bords de la mer, attirent également ce volatile muet du genre de la pie, pourvu que les maïs y soient mûrs. Il est à peu près gros comme un choucas, et fait son nid très loin des lieux

SECOND
VOYAGE.

Le cuia.

Oiseau
de riz.

SECOND
VOYAGE.

habités par les hommes. On peut vraiment l'appeler l'oiseau noir. Indépendamment de son plumage, son bec, en dedans et en dehors, ses pattes, ses doigts, ses ongles, sont d'un noir de jais.

L'homme, en cultivant le sol et en semant une grande variété de graines, invite beaucoup d'oiseaux à quitter les bois où ils sont nés et à venir s'établir près de lui ; mais leurs petites déprédations sur les fruits et les graines prouvent que c'est la propriété et non le propriétaire qui les attire.

Le cassique. Un oiseau, cependant, à Démérary, n'est point mu par ces motifs d'égoïsme : c'est le cassique. Il est un peu plus gros que l'étourneau ; il cultive la société de l'homme, mais il ne vit point de ses travaux. Quand la nature lui fait sentir le besoin de manger, il va dans la forêt voisine y prendre sa part des fruits et des graines qu'elle offre en abondance à toutes les tribus de l'air. Quand son repas est fait, il se rapproche de l'homme et lui paye le petit tribut qu'il doit à sa protection. Il se poste sur un arbre près de la maison, et là, pendant plusieurs heures consécutives, il fait entendre une succession de chants imi-

tatifs. Son chant naturel est doux, mais très bref. Si quelque toucan glapit dans le voisinage, il s'interrompt et l'imité. Il amuse son protecteur par les cris de différentes sortes de grimpereaux; quand les moutons bêlent, il leur répond très distinctement, ensuite il fait entendre son chant naturel; si quelque petit chien ou une pintade l'interrompt, il les copie admirablement; et, en voyant les gestes qu'il fait pendant que tout cela dure, on croirait que ces plaisanteries l'amuse beaucoup.

Le cassique vit en troupes, et imite tous les sons qu'il entend avec tant d'exactitude, que les colons ne lui donnent pas d'autre nom que celui d'oiseau moqueur.

Au temps de la ponte, nombre de ces petits musiciens se rendent sur un arbre près de la maison d'un planteur, et y tressent leurs nids suspendus aux branches extérieures. Ils semblent avoir tellement la conscience qu'ils ne font aucun mal, et qu'ils ne doivent pas en redouter de la part de l'homme, qu'ils choisissent un arbre à quarante pas d'une maison, pour y faire leurs nids à des branches si basses, que l'on peut regarder dedans. Un

arbre sur le cours d'eau de Waratilla en offre la preuve.

Les proportions du cassique sont si parfaites, qu'on peut le citer comme un modèle de symétrie en ornithologie. Sur chaque aile, il a une tache d'un jaune brillant; le croupion, le ventre et la moitié de la queue sont de la même couleur; tout le reste du corps est noir. Son bec est couleur de soufre, mais cette couleur disparaît à la mort, et, pour la conserver, il faut y faire la même préparation qu'au bec du toucan. En remontant les rivières dans l'intérieur, on trouve un autre cassique de même taille, avec les mêmes habitudes, mais qui n'est point doué de cette puissance d'imitation. Excepté pendant l'incubation, on en voit des centaines aller se percher sur les arbrisseaux et les plantes aquatiques des bords du fleuve Démérari, quand on a passé la première île, car ils ne sont pas communs sur les bords de la mer. Le croupion de ce cassique est d'un rouge écarlate; tout le reste du corps est d'un beau noir lustré; son bec est jaune soufre. Souvent, d'un côté d'un arbre, on voit une foule d'oiseaux de cette espèce tisser leurs nids suspendus,

tandis que, de l'autre côté, une quantité de ceux de l'autre espèce sont occupés à faire leurs nids; et, quoique si proches voisins, on n'a jamais vu les femelles se déranger ou se battre.

SECOND
VOYAGE.

Une autre sorte de cassique, aussi grosse qu'une corneille, est très commune sur les plantations. Le matin, cet oiseau se perche ordinairement sur un grand arbre, et là, faisant la roue et agitant ses ailes abaissées, il rend des sons qui, bien qu'on ne puisse les appeler un chant, ont quelque chose de doux et d'agréable en eux-mêmes. Son nid est de la même forme que celui des autres cassiques; il a environ quatre pieds de long, et, lorsqu'on passe sous un arbre qui souvent en contient cinquante ou soixante, on ne peut s'empêcher de s'arrêter avec admiration, en les voyant flotter çà et là, jouets des vents et de l'orage. Le croupion est brun, dix plumes de la queue sont d'un beau jaune, les deux autres, celles du milieu, sont noires, et d'un pouce plus courtes que les jaunes. Son bec est couleur de soufre; le reste du corps est noir avec des nuances de brun. Il a sur le derrière de la tête cinq ou six plumes longues, étroites et noires, qu'il relève à volonté.

Autre espèce
de cassique.

SECOND
VOYAGE.

Il y a encore à Démérary une espèce de cassique qui préfère toujours les forêts aux lieux cultivés; sa manière de vivre est celle des autres cassiques. Un peu plus petit que le précédent, son corps est verdâtre, sa queue et le croupion sont plus pâles que chez celui que nous venons de décrire, et la moitié de son bec est rouge.

Pics ou
grimpereaux.

On ne peut être long-temps dans les forêts de Démérary sans remarquer les pics ou grimperaux; on les rencontre cherchant leur nourriture, à toutes les heures du jour. Ils font bien d'en agir ainsi; s'ils suivaient l'exemple de la plupart des autres oiseaux, qui ne se repaissent que le matin et le soir, ils auraient une bien petite portion, étant obligés de travailler quelquefois trois ou quatre heures autour d'un arbre avant d'y trouver leur proie. Le bruit que fait la plus grosse espèce en frappant sur l'écorce de l'arbre est si fort, que l'on ne croirait jamais qu'il est produit par les efforts d'un oiseau; on le prendrait pour celui qu'un bûcheron ferait avec sa hache par un coup vigoureux souvent répété, en essayant si un arbre est sain ou non. Il y en a ici quatorze espèces; la plus grande est de la taille d'une

pie, et la plus petite n'est pas plus grosse qu'un roitelet. Elles sont toutes magnifiques, et ont pour la plupart la tête ornée d'une belle huppe, mobile à volonté.

SECOND
VOYAGE.

On dit vulgairement que si l'on fait une mauvaise renommée à un chien, innocent ou coupable il la gardera toujours; elle lui restera partout où il ira; elle lui vaudra force coups et force rebuffades, et personne ne prendra sa défense. Les pics sont dans ce cas. Les propriétaires de bois, en Europe, les ont longtemps accusés de faire tort à leurs propriétés, en perçant des trous qui laissent entrer l'eau et pourrissent bientôt les arbres. Les colons de l'Amérique élèvent contre eux les mêmes plaintes. Si l'un d'eux pouvait parler, comme faisaient les oiseaux d'Ovide au temps jadis, il se défendrait bien vite : « Puissant maître des forêts, dirait-il à l'homme, pourquoi m'accuser à tort? Pourquoi me poursuivre à mort de tous côtés pour une offense imaginaire? Je n'ai jamais gâté une feuille de vos propriétés; encore moins votre bois. Votre plomb meurtrier m'atteint au moment même où je vous rends service. Mais vous n'êtes pas assez éclairé pour le voir, ou votre

orgueil souffrirait peut-être d'examiner avec attention les actions d'un petit oiseau si peu important que moi. S'il existe dans votre cœur une étincelle de ce sentiment que l'homme possède, dit-on, ou devrait posséder par-dessus tous les autres animaux, faites à une pauvre créature calomniée la grâce de l'observer dans vos bois seulement pendant une journée. Jamais je n'attaque un arbre sain; je mourrais de besoin dans cette tentative : une écorce saine résisterait aisément à la force de mon bec, et quand je viendrais à bout de la percer, je n'y trouverais rien qui pût me plaire ou que mon estomac pût digérer. Je les visite souvent, il est vrai, mais un ou deux coups m'ont bientôt convaincu que je dois chercher ma subsistance ailleurs, et si vous écoutez attentivement le son produit par mon bec, vous saurez bientôt s'il a frappé un arbre sain ou gâté. Le bois et l'écorce ne sont pas ma nourriture; je ne vis que des insectes qui se sont déjà formé un logement dans un arbre malade. Quand j'ai reconnu, par le son, que ma proie s'y trouve, je travaille des heures entières pour l'avoir, et, en m'en saisissant, je prévins de plus grands dégats : je vous

découvre ainsi des ennemis cachés que vous ne soupçonniez pas, et qui dévoreraient votre bois en secret, sans que vous pussiez vous en douter. Le trou que j'ai fait pour me procurer ce pernicieux insecte, vous le verrez en passant sous cet arbre, et vous en devrez conclure qu'il a vécu assez long-temps. Son terme est arrivé, ses parties les plus vitales sont la proie d'un million d'animaux, et avant peu ce ne serait plus qu'un bloc de bois prêt à tomber et devenu inutile. Ainsi averti, coupez cet arbre, il en est temps; mais épargnez, ah! de grâce, épargnez l'innocent grimpereau.»

On compte, sur les rivières et les divers courants, six espèces de martin-pêcheurs; ils font leur nid dans un trou, dans le sable, sur le bord d'un rivage. Comme ces lieux offrent toujours un épais et abondant feuillage pour les protéger contre la chaleur du soleil, on les voit se repaître à toutes les heures du jour. Quoique leur plumage soit agréablement varié, il est cependant loin de l'éclat que déploie le martin-pêcheur d'Angleterre; ce petit natif de la Grande-Bretagne l'emporterait tout-à-fait dans les balances de la beauté.

Le martin-
pêcheur.

On prend souvent pour un martin-pêcheur Le jacamar.

SECOND
VOYAGE.

un oiseau appelé jacamar; mais il n'a aucun rapport de famille avec ce genre. Il se perche souvent sur les arbres qui bordent les eaux, et comme son bec a quelque rapport avec celui du martin-pêcheur, c'est probablement ce qui l'a fait prendre pour un de ceux-ci. Il vit uniquement d'insectes; il se pose sur une branche dans une attente immobile, et sitôt qu'une mouche, un papillon, une phalène, passent près de lui, il se précipite dessus comme un trait, et revient aussitôt sur la branche qu'il avait quittée. Il paraît être un oiseau indolent et sédentaire, évitant la société de tous les autres dans les forêts. Il ne vient jamais près des plantations; mais on le trouve au bois dans tous les temps de l'année. Il y a quatre espèces de jacamar à Démérari : toutes sont très belles; la plus grande est d'une richesse et d'une beauté extraordinaires; son plumage est d'un bleu changeant, et d'un vert doré si éclatant, qu'il égale en couleur les plus brillants oiseaux-mouches. La nature lui a refusé le chant, mais elle lui a donné en place la plus riche parure. La plus petite espèce est très commune dans les savannes sèches. On trouve dans les forêts de wallaba l'espèce de seconde

taille, qui est totalement vert doré sur le dos ; la troisième se trouve dans toute l'étendue de ces déserts ; et la quatrième, qui est la plus grande, habite l'intérieur, dans les lieux où l'on commence à apercevoir quelques rochers sur le sol.

SECOND
VOYAGE.

Quand vous pénétrez dans l'intérieur du district de Macoushi, vous entendez le plus aimable des chantres, appelé troupiale, faire résonner l'air d'une variété de tons doux et plaintifs. C'est l'oiseau que les Portugais appellent le rossignol de la Guyane. Ses couleurs dominantes sont un orange vif et un noir brillant, arrangés de la manière la plus avantageuse. Ses formes délicates et bien prises paraissent le rendre incapable de supporter la captivité. Les indiens apportent quelquefois des troupiales à Stabroeck, mais, au bout de peu de mois, ils languissent et meurent en cage. Ils deviennent promptement familiers ; si on leur permet de parcourir la maison, ils vivent plus long-temps que dans une cage et conservent plus de vivacité ; mais, au moment où l'on s'y attend le moins, ils tombent et meurent en épilepsie.

Le
troupiale.

Plus petite, d'une couleur moins riche et

SECOND
VOYAGE.

un peu différemment arrangée, une autre espèce de troupiale égaie encore Démérary de ses chants mélodieux; elle affectionne particulièrement le bûcheron, car, pendant que la femelle est sur son nid, ordinairement fait sur le toit de la maison d'un bûcheron, le mâle, qui se tient auprès, y chante des heures entières. Cette espèce préfère les forêts aux pays cultivés.

On ne regrettera pas de s'arrêter quelques minutes, en se promenant dans les plantations, pour observer une troisième espèce de troupiale. Ses ailes, sa queue, sa gorge, sont noires; le reste de son corps est du plus beau jaune. Son chant, qui est beaucoup plus bref que celui du troupiale de l'intérieur, a quelque chose de très doux et de plaintif. Une quatrième espèce vole en troupes de place en place dans les lieux cultivés, lorsque le maïs est mûr. Elle est toute noire, excepté la tête et la gorge qui sont jaunes; son chant ne vaut pas la peine d'être cité.

Tangaras.

Partout où les fruits du figuier sauvage sont mûrs, on est sûr de trouver une nombreuse espèce d'oiseaux appelés tangaras. Leur plumage est très riche et très varié. On en compte

dix-huit espèces, toutes très belles. Quelques-unes se font remarquer par six couleurs différentes bien séparées; sur d'autres, le bleu, le pourpre, le vert et le noir, sont si agréablement fondus ensemble, qu'il serait absolument impossible de tracer leurs limites, tandis que chez d'autres encore ces couleurs sont fortes, distinctes et tranchées. La plupart de ces tangers ont une jolie voix; ils semblent tenir beaucoup de la nature de nos linottes, moineaux et pinsons; les uns se plaisent au milieu des plantations, d'autres ne s'y voient jamais, et préfèrent les graines sauvages des forêts à celles d'une nature plus parfaite, cultivées par la main de l'homme.

Sur les mêmes figuiers où vivent les tangers, et accidentellement dans les forêts, on trouve quatre espèces de manakins. La plus grande est blanche et noire, et les plumes de la gorge sont remarquablement longues. La seconde en grosseur est moitié rouge et moitié noire; la troisième est noire, avec une couronne blanche; la quatrième noire aussi, avec une couronne dorée et des plumes rouges au genou. L'espèce moitié rouge et moitié noire est la plus rare. Il y a, dans le fleuve Démé-

Manakins.

SECOND
VOYAGE.

rary, un bras appelé Camouni. A environ dix minutes de son embouchure, on voit, à main droite en montant, un figuier de moyenne grandeur, suspendu au-dessus de l'eau; il produit deux fois par an une petite figue; quand ce fruit est mûr, cette sorte de manakin s'y trouve du matin jusqu'au soir.

Le petit
oiseau-tigre.

Sur tous les figuiers de la forêt, dans leur maturité, on trouve le petit oiseau-tigre. Semblable à plusieurs de nos belles et de nos élégants, il voile d'un habit somptueux un corps mal fait; la gorge et une partie de la tête brillent d'un beau rouge; la poitrine et le ventre ont des taches noires sur un fond jaune; les ailes sont vert foncé, noires et blanches, le croupion et la queue noirs et verts. Ainsi que le manakin, il n'a point de chant, et ne compte que sur sa riche parure pour se faire admirer.

Yawaraciry.

Également privé de chant, mais sous un vêtement plus magnifique encore, le yawaraciry¹ vient se nourrir sur le même arbre. Il porte une raie de velours noir, de l'œil au bec; ses jambes sont jaunes; sa gorge, ses ailes et sa queue sont noires; tout le reste du corps est

1. Un des grimperaux de Buffon.

d'un bleu charmant. Dans les savannes sèches, et parfois dans les forêts, on voit un autre yawaraciry, muet aussi, mais encore plus beau. Sa couronne est d'un bleu pâle, disposée comme une cotte de mailles; sa queue est noire, ses ailes sont noires et jaunes, ses jambes rouges, et tout son corps est d'un bleu lustré. Pendant qu'on parcourt les forêts, on voit à tout moment des individus du genre roitelet, voletant au milieu des feuilles tombées, ou cherchant des insectes au pied des arbres.

SECOND
VOYAGE.

Dans ces lieux, on trouve encore six ou sept espèces de petits oiseaux, dont le dos paraît couvert d'un plumage soyeux. L'un d'eux, avec une poitrine brune, le dos couleur de fumée, la queue rouge, et des plumes blanches placées sur la tête comme des cornes, ayant des plumes blanches étroites et pointues sous le bec, vit entièrement de fourmis. Lorsqu'un nid de certaines fourmis, grandes, brillantes et brunes, émigre l'une à la suite de l'autre sur des lignes sinueuses qui ont près d'un mille de longueur, on voit cet oiseau les guetter et en enlever à chaque instant. Quand elles disparaissent, on ne le voit plus. Peut-être n'aime-t-il que cette espèce de fourmi; mais

SECOND
VOYAGE.

lorsqu'elles se mettent en mouvement, on est sûr de le trouver auprès d'elles. On ne peut se méprendre sur l'espèce de ces fourmis lorsqu'une fois on a fait connaissance avec elles, car leur piquûre est fort douloureuse, et l'on ne peut tuer un de ces oiseaux et le ramasser, sans en avoir cinq ou six sur soi.

Perroquets
et
perruches.

Les perruches et les perroquets sont ici fort nombreux, et de différentes sortes. On reconnaît qu'ils sont près de soi dans les forêts, non-seulement au bruit qu'ils font, mais aussi aux graines et aux fruits qu'ils laissent tomber en mangeant.

Le hia-hia.

Le perroquet hia-hia, appelé en Angleterre perroquet du soleil, est très remarquable. Il peut dresser à volonté un beau cercle rayonnant de plumes bariolées tout autour du derrière de sa tête, d'un côté du bec à l'autre. Le devant de sa tête est blanc; son dos, sa queue, ses ailes, sont verts; sa poitrine et son ventre bariolés comme un plaid écossais.

L'ara.

Supérieur en taille et en beauté à tous les perroquets de l'Amérique méridionale, l'ara vous force à détourner vos regards de tout le reste de la nature animée, et à le contempler avec admiration. Sa force imposante, le brillant

écarlate de son corps, l'agréable variété de rouge, de bleu, de jaune et de vert de ses ailes, la longueur extraordinaire de sa queue écarlate et bleue, tout semble se réunir et demander pour lui le titre de roi des perroquets. Il est rare dans l'état de Démérarj, jusqu'à ce que l'on ait atteint les confins du canton de Macoushi, où on le trouve dans la plus grande abondance; il se nourrit principalement sur des arbres de l'espèce des palmiers. Quand les coucourites portent des fruits mûrs, ces arbres sont couverts de ce magnifique perroquet. Il n'est ni timide, ni farouche; on peut prendre sa sarbacane et son carquois de traits empoisonnés, et en tuer plus qu'on ne peut en rapporter dans sa cabane. Ils sont très bruyants, et, comme le perroquet commun, ils se lèvent en masse au coucher du soleil, puis s'en vont deux à deux au lieu de leur repos. C'est un grand spectacle en ornithologie que de voir des milliers d'aras voler au-dessus de sa tête et assez bas pour laisser voir en plein leur manteau de pourpre. Les indiens trouvent leur chair très bonne, et se servent des plumes pour orner leurs têtes. Les aras pondent dans des creux d'arbres. On les élève,

SECOND
VOYAGE.

on les apprivoise avec facilité, et ils apprennent à parler assez distinctement.

Une autre espèce fréquente les terres basses de Démérari; elle est à peu près de la grosseur de l'ara rouge, mais d'un plumage inférieur. Le bleu et le jaune y sont les couleurs dominantes.

Le butor. Le long des cours d'eau dans l'intérieur, sur le bord des rivières, et dans les savannes humides, six espèces de butor attirent votre attention; toutes sont belles. La plus petite n'est pas aussi grande que la poule d'eau d'Angleterre.

L'aigrette. On surprend aussi quelquefois dans les savannes l'aigrette blanc de neige, dont le dos est orné des plumes d'où elle tire son nom. On y voit encore la poule d'eau aux ailes éperonnées, la poule d'eau bleue et verte, et deux autres espèces d'un plumage ordinaire. Pendant qu'on est à leur recherche, on voit souvent lever devant soi le héron bleu, le grand et le petit héron brun, le savacou, et le canard de Moscovie.

Le
tette-chèvre.

Lorsque le soleil a disparu, dans les bois à peine agités par la brise du soir, et que l'on ne voit plus qu'un ou deux traîneurs des tri-

bus ailées aller rejoindre leurs compagnes déjà rendues sur l'arbre où ils doivent se percher, c'est alors le moment où le tette-chèvre sort des forêts, où il est resté tout le long du jour assoupi et sans prendre part aux scènes gaies et animées de la nature. Ses yeux sont trop délicats pour supporter la lumière; il est forcé de fuir l'éclat du jour et d'attendre patiemment que la nuit l'invite à partager les plaisirs que peut offrir sa sombre présence.

Le doux et inoffensif tette-chèvre, depuis le temps d'Aristote jusqu'à nos jours, a encouru la disgrâce de l'homme. C'est une tradition de père en fils et d'un auteur à l'autre que ce voleur de nuit subsiste en suçant le lait des troupeaux. Pauvre petit oiseau nocturne, on t'outrage! Que n'as-tu pas souffert et quelle odieuse tache n'a-t-on pas jetée sur ton caractère par une observation inattentive des faits! Tu n'as jamais privé l'homme de la moindre partie de ses propriétés, ni la chèvre d'une goutte de son lait.

Par un beau clair de lune, on a une bonne occasion d'observer le tette-chèvre. Vous le verrez tout près des vaches, chèvres ou brebis, sautant à tout moment sous leur ventre.

SECOND
VOYAGE.

Approchez-vous un peu plus près : il n'est pas sauvage il ne craint ; aucun danger, car il ne se connaît aucun tort ; voyez combien les mouches de nuit tourmentent les troupeaux, et avec quelle dextérité il saute et les attrape aussitôt qu'elles paraissent sur le ventre, les jambes ou les mamelles des animaux ; observez combien ceux-ci restent tranquilles et paraissent sensibles à ses bons offices. Jamais ils ne cherchent à le frapper du pied, de la queue ou de la tête, ni à le renvoyer comme un incivil parasite. Si on le dissèque, on ne trouve pas de lait dans son estomac ; il est, au contraire, plein de ces mouches qui vexent les troupeaux.

Le plumage agréablement bigarré du tette-chèvre, comme celui de la chouette, manque de ce lustre qu'on observe dans les plumes des oiseaux de jour ; ce qui le fait sur-le-champ connaître comme un amant nocturne des pâles rayons de la lune. On en compte ici neuf espèces ; la plus grande paraît être de la grosseur de la chouette des bois en Angleterre. Son cri est tellement remarquable, qu'après l'avoir une fois entendu, on ne peut l'oublier. Lorsque la nuit règne sur ces incommensu-

rables solitudes, étendu dans votre hamac, vous entendrez les lamentations du tette-chèvre comme celles d'une personne plongée dans la plus profonde douleur. Un étranger ne peut concevoir que ce soit là le cri d'un oiseau; on croirait que c'est la voix mourante d'une victime assassinée au milieu de la nuit, ou les derniers gémissements de Niobé sur ses pauvres enfants, avant d'être changée en pierre. Supposez-vous vous-même dans un chagrin sans espoir; commencez sur un ton élevé, et prononcez ha, ha, ha, ha, ha, ha, ha, en baissant chaque note jusqu'à ce que la dernière soit à peine sensible, et faisant une pause entre chacune, et vous aurez une idée des gémissements du plus grand tette-chèvre de Démérari.

Quatre autres espèces prononcent si distinctement quelques mots, qu'elles ont reçu leurs noms des phrases qu'elles profèrent, et qui, plus d'une fois, ont égaré l'étranger arrivant dans ces contrées. La plus commune se voit tout près des portes des maisons, vole et descend à trois ou quatre pas de vous, au moment où vous passez sur un chemin en criant : « *who are you, who, who, who are you* » ;

1. Qui êtes-vous?

SECOND
VOYAGE.

une autre vous dit : « *work away, work, work, work away* ¹ » ; une troisième crie tristement : « *willy come go, willy, willy, willy come go* ² » ; et, plus avant dans le pays, une quatrième s'écrie : « *whip poor will, whip, whip, whip poor will* ³. »

On ne persuadera jamais à un nègre de détruire un de ces oiseaux, ou à un indien de leur lancer ses flèches. Ce sont des oiseaux de présage craints et respectés. Jumbo, le démon d'Afrique, les a sous ses ordres ; ils obéissent aussi à Yabahou, le diable des indiens de Démérari. Ils recèlent les âmes de ceux qui reviennent sur la terre, privés de repos pour les crimes commis pendant leur vie. Ils sont expressément envoyés par Jumbo, ou Yabahou, pour hanter les demeures des maîtres durs et cruels, et se venger des maux qu'ils en ont soufferts. Si le grand tette-chèvre se fait entendre par hasard près de la porte de l'homme blanc, la douleur et le chagrin seront bientôt dans sa demeure, et ils s'attendent à voir le maître se consumer dans une maladie de langueur. S'il est entendu près de

1. Allez-vous-en.

2. William va venir.

3. Fouettez le pauvre William.

la hutte du nègre ou de l'indien, dès cette nuit le malheur va les atteindre, et ils attendent l'événement dans une pénible angoisse.

SECOND
VOYAGE.

Il faut excuser le pauvre indien de la Guyane : il n'en sait pas davantage, et il n'a personne pour l'instruire ; mais c'est une honte pour nos pays civilisés qu'un chat noir et un manche à balai soient considérés comme des moyens de communiquer avec les régions occupées par les esprits ou les âmes des morts.

J'ai connu, il y a bien des années, la pauvre et inoffensive Mary. Elle était courbée sous le poids de la vieillesse, justement comme vous et moi le serons un jour, si nous avons à porter comme elle le poids des ans et des chagrins. Les vieillards du village disaient qu'elle avait été très jolie dans sa jeunesse, et que rien n'avait plus de grâce que Mary dansant sur le gazon. Celui à qui elle avait donné son cœur l'abandonna pour une autre moins belle, mais plus riche. Depuis lors, elle devint triste et pensive ; les roses disparurent de ses joues ; on ne la vit plus danser sur l'herbe autour du mai. Son avenir était perdu : elle devint totalement indifférente à ce qui se passait autour d'elle, et ne sembla plus penser

Anecdote.

SECOND
VOYAGE.

qu'aux moyens de mieux soigner sa mère qui était boiteuse, n'attachant aucun prix à la vie. Sa mère avait obtenu de quelques jeunes garçons un petit chat noir qu'ils allaient noyer, et, dans sa dernière maladie, elle recommanda à Mary d'en avoir soin pour l'amour d'elle.

Lorsque l'âge et la pauvreté eurent détruit la symétrie des belles formes de Mary, le village commença à la considérer comme ayant commerce avec les esprits, et son chat confirma les gens dans cette opinion. Si une vache mourait, ou qu'un villageois vînt à dépérir par quelque mal inconnu, Mary et son chat devaient en répondre. Son balai lui servait quelquefois de canne, et s'il lui arrivait d'appuyer sur lui sa démarche vacillante jusqu'à l'endroit où l'on plantait autrefois le mai, et où jadis, dans la fleur de sa jeunesse et de sa beauté, elle avait attiré les yeux de tout le monde, les enfants l'entouraient, et se moquaient d'elle. Son chat ne pouvait trouver ni ami, ni asile, hors des murs de sa chaumière. Personne ne regardait comme cruel ou contraire à la charité de tourmenter une sorcière; il est probable que depuis long-temps ces cruautés, la vieillesse et la misère, ont usé

sa vie, et que la pauvre Mary et son chat ont cessé d'exister.

SECOND
VOYAGE.

Si vous désirez poursuivre toutes les espèces de gibier, à Démérari la chasse est abondante et sans bornes. Là, personne ne vous gêne et ne s'informe clandestinement si vous avez cent livres sterling de rente en terre, pour vous permettre de jouir de ce féodal amusement; ici, aucun garde importun ne vient vous demander si vous avez une licence en vertu de laquelle il vous soit permis de tuer les oiseaux nés même sur votre propre terrain. Ici,

« Vous êtes libre, ainsi qu'aux premiers jours du monde,

« Avant que l'oppression eût inventé des lois

« Et que le noble indien se cachât dans les bois. »

Avant l'aube du jour, on entend résonner La perdrix. dans les forêts un bruit qui ressemble à « duraquaura », fréquemment répété. C'est la perdrix, un peu plus petite et quelque peu différente en couleur de celle d'Angleterre. Elle vit entièrement dans les bois, et il est probable que les petits quittent leurs parents de très bonne heure, car on rencontre rarement plus de deux oiseaux dans la même place, et en général on n'en voit qu'un seul.

SECOND
VOYAGE.

Tinamou.

A peu près à la même heure, et souvent dès minuit, on entend deux espèces de maams, ou tinamous, pousser leurs sifflements longs et plaintifs dans la profondeur des forêts. Leur chair est délicieuse; la plus grande est plus grasse et presque aussi grosse que le coq noir du Northumberland. La caille se voit aussi, dit-on, mais rarement.

Hannaquoi.

Le hannaquoi, que quelques-uns comparent au faisan, quoique avec peu de raison, est très commun.

Powis
ou hocco.

Il y a ici deux espèces de powis, ou hocco, et deux sortes de petits dindons sauvages, appelés maroudis. Ils mangent les graines et les fruits mûrs des forêts, et se trouvent dans toutes les directions de ces immenses déserts.

On admire, comme un oiseau superbe et majestueux, le kamichy. Il est à peu près de la taille d'un coq dinde; il porte sur sa tête une longue corne mince, et chaque aile est armée d'un éperon fort, aigu, triangulaire, d'un pouce de long.

Troupes
d'agamis.

Quelquefois on tombe sur des troupes de deux ou trois cents waracabas, ou oiseaux trompettes (agamis), ainsi nommés du singulier bruit qu'ils font entendre. Leur poitrine

est ornée de belles plumes d'un bleu pourpre changeant. Leur tête et leur cou ressemblent à du velours; ils ont les ailes et le dos gris, et le ventre noir. Ils courent avec la plus grande vitesse, et quand ils sont devenus domestiques, ils suivent leur maître à la promenade avec autant d'affection apparente qu'un chien. Ils n'ont point d'ergots; mais ils sont si fiers et si actifs, qu'ils dominent tous les animaux d'une basse-cour, et forcent les pintades, les dindons, et même les chiens, à reconnaître leur supériorité.

Bon et cher lecteur, si tu visites jamais ces contrées avec le désir d'en étudier les productions, peut-être le peu d'observations que contient l'exposé de ces courses lointaines te serviront-elles utilement. Excuse leur brièveté : j'aurais pu en écrire davantage, dépeindre plus minutieusement chaque oiseau, mais c'eût été abuser de ton temps et de ta patience.

Bientôt après ton arrivée dans ces lieux, tu trouveras que les espèces ici décrites ne sont que l'échantillon d'une collection immense. On n'a rien dit des aigles, des faucons, des éperviers, des pies-grièches, rien des différentes

SECOND
VOYAGE.

espèces de vautours, dont le roi est très beau et paraît être le seul oiseau réclamant de la tribu qui l'entoure les honneurs de la royauté. C'est un fait hors de toute discussion, que lorsque l'odeur d'une charogne a rassemblé des centaines de vautours communs autour d'elle, ils abandonnent tous cette carcasse aussitôt que le roi des vautours vient à paraître. Lorsque sa majesté a satisfait les dévorantes exigences de son estomac royal par les meilleurs morceaux des chairs les plus infectes et les plus corrompues, il se retire sur un arbre voisin : alors les vautours communs reviennent en foule se gorger de ses restes. Les indiens ont observé ce fait aussi bien que les blancs, et lorsqu'un d'eux, sachant un peu d'anglais, voit l'oiseau roi et désire vous en donner une notion exacte, il dit : voici le gouverneur des corbeaux de carnage, « *carrion crows* ». Les indiens n'ont jamais entendu parler à Démérari d'un personnage plus important qu'un gouverneur, et les colons, par une erreur vulgaire, appellent ces oiseaux corbeaux de carnage; de là vient que, pour rendre l'idée de la domination de cet oiseau sur les vautours communs,

l'indien vous dit : c'est le gouverneur des corbeaux de carnage. Les espagnols l'ont observé de même, car, dans tout le continent espagnol, il est appelé « *rey de zamuros* », roi des vautours. On n'a point fait mention non plus des nombreuses espèces de chouette, ni des oiseaux du genre pigeon. Les variétés prodigieuses d'oiseaux d'eau qui se trouvent sur les rives de la mer, n'ont été qu'indiquées.

Ici, et sur les bords ainsi qu'à la surface des eaux intérieures, dans les cours d'eau et les marais, outre le flamant, le courlis rouge et la spatule, déjà mentionnés, on trouvera le courlis gris, les culs-blancs, les râles, la poule d'eau, les mouettes, les pélicans, les jabirus, les nanda-poas, les crabiers, les bécassines, les pluviers, les canards, les oies, les grues, les aningas; la plupart de ces oiseaux dans la plus prodigieuse abondance. Quelques-uns fréquentent seulement les rivages de la mer, d'autres seulement l'intérieur des terres, selon leur différente nature; ils sont tous dignes des recherches et de l'attention du naturaliste, tous dignes de prendre place dans le cabinet des curieux.

Si ton esprit étendu ne se borne pas uniquement aux oiseaux, tous les objets qui

SECOND
VOYAGE.

t'entourent ont un aspect grandiose. Tu es dans un pays riche en botanique et en minéralogie, riche en zoologie et en entomologie. L'ardeur brillera dans tes regards, et l'exercice développera la vigueur de ton corps; ton estomac, déjà fatigué peut-être par les sauces londo-parisiennes, se fortifiera pendant ton éloignement des tables somptueuses, et une nouvelle provision de santé te donnera un appétit propre à te faire jouir des mets salubres de ta chasse. Jamais tu n'attendras le sommeil fidèle, au moment où il vient plonger dans le repos tout le reste de la nature animée; et, avant que les rayons du soleil paraissent sur l'horizon, tu bondiras de ton hamac, frais et joyeux comme l'alouette du printemps. Sois convaincu, d'ailleurs, que les dangers et les difficultés que l'on suppose toujours accompagner un voyageur dans ses courses en pays lointain, sont de moitié moins nombreux et moins terribles qu'on ne le pense ordinairement.

Dangers
imaginaires.

Le jeune homme qui, au sortir d'une table consacrée au dieu du vin, parcourt d'un pas chancelant les galeries de Drury-Lane, est exposé à des maladies, à un dépérissement, à une

ruine plus certaine que celui qui voyagerait une année entière dans les solitudes de Démérary. Mais c'est ce qu'on ne croira pas : les malheurs qui résultent des excès sont si communs, si fréquents dans la vie civilisée, qu'on y est complètement habitué, et l'on voit chaque jour les victimes descendre dans la tombe longtemps avant le terme fixé par la nature, sans s'alarmer des causes qui les y ont imprudemment précipitées. Mais les dangers auxquels un voyageur s'expose dans les pays étrangers sont nouveaux et hors des habitudes ordinaires de l'homme dans ses foyers. Les craintes éloignées de rencontrer un tigre redoutable, d'être enlevé par un dragon volant ou dévoré par un cannibale affamé, oh ! cela fait frémir, cela résonne aux oreilles comme l'éclat d'une bombe ; grâce à Dieu, on est plus en sûreté au coin de son feu.

Prudence et résolution doivent toujours être les compagnes inséparables d'un voyageur : la première lui fera éviter nombre de pièges semés sur sa route ; la seconde lui tendra constamment une main secourable, s'il s'y trouvait inévitablement engagé. Les petites distinctions dont il était l'objet, dans son propre

SECOND
VOYAGE.

pays, doivent être entièrement oubliées quand il voyage au loin. Les étrangers ne connaissent pas son mérite ancien, et il est nécessaire qu'ils puissent en juger avant de lui payer ce tribut d'estime qu'il était habitué à recevoir dans son premier domaine. Ainsi, être obligeant et affable pour ceux qu'on rencontre, se mêler à leurs amusements, adresser quelques compliments à leurs mœurs et à leurs habitudes; respecter les vieillards; faire de légers dons aux pauvres et aux nécessiteux, agir et sentir au milieu d'eux comme si l'on était chez soi, sont, des moyens sûrs de passer agréablement partout, et de trouver mille commodités, mille secours aussi doux, aussi *comfortables* que ceux que l'on est accoutumé à recevoir de ses amis et de ses connaissances, dans son pays natal.

Transportons-nous en imagination sur les ailes d'Icare, et prenons une vue générale de la Guyane. Nous voyons une immense plaine située entre deux des plus grands fleuves du monde, unie comme un gazon, excepté à Cayenne, et couverte d'arbres tout le long des côtes jusqu'aux flots de l'Atlantique, si ce n'est dans les lieux où les plantations laissent un vide dans le feuillage.

Quoique dans le centre à peu près de la zone torride, les rayons du soleil n'y sont pas aussi intolérables qu'on pourrait le croire, grâce aux effets d'une verdure perpétuelle et des brises rafraîchissantes du nord-est. Voyez quel nombre de larges et rapides rivières traversent ce pays dans leur cours vers l'Océan! Pas une pierre, pas un caillou ne se trouve sur leurs rivages ou dans aucune partie de la contrée, jusqu'à ce que les yeux puissent rencontrer les montagnes de l'intérieur. Combien sont beaux et magnifiques les lacs dans le cœur des forêts! Que de charme dans les forêts elles-mêmes, pendant une longue suite de milles, de chaque côté des fleuves! Combien paraissent étendues les savannes ou prairies naturelles, couvertes d'innombrables troupeaux de bétail dans les établissements portugais et espagnols, et désertes comme le Sahara dans les possessions anglaises et hollandaises! Combien l'aspect du pays s'élève graduellement! D'abord, des collines de sable surgissent du niveau de la terre, toutes couvertes de bois; ensuite des montagnes un peu plus hautes, hérissées de roches escarpées dont les sommets sourcilieux s'élancent au-dessus d'arbres énormes

SECOND
VOYAGE.

SECOND
VOYAGE.

d'une végétation étonnante; viennent ensuite les plaines, les vallées d'une vaste étendue, parées du plus riche feuillage; au-dessus d'elles, des monts entassés l'un sur l'autre, quelques-uns chargés de forêts prodigieuses, d'autres d'un aspect nu et stérile. L'œil parcourt ainsi des scènes variées pleines de charme ou de grandeur, jusqu'à ce qu'il s'arrête enfin sur les sommets gigantesques de la grande chaîne des Cordilières des Andes, qui s'élèvent comme des tours majestueuses et semblent dominer toute l'Amérique. Combien doivent être fertiles les basses terres, par l'accumulation des feuilles et des arbres tombés depuis des siècles! Combien ces marais, ces rivières fangeuses, échauffés par un soleil perpendiculaire, sont-ils favorables au développement surprenant des alligators, des serpents, des insectes sans nombre! Quels attraits pour toutes les tribus ailées, que ces forêts où le même arbre porte à la fois des boutons, des fleurs, des fruits verts et des fruits mûrs, des feuilles pleines de sève, d'autres prêtes à tomber! Quelle sécurité n'offrent-elles pas aux bêtes sauvages, pour rôder dans leurs labyrinthes sans fin! Peut-être aussi ces montagnes, qui nous parais-

sent si nues, si arides, entièrement négligées, sont-elles, comme le Potosé, pleines de métaux précieux.

SECOND
VOYAGE.

Rendons maintenant à Icare les ailes que nous lui avons empruntées, et disons adieu aux déserts. Le temps que nous avons consacré à ces courses instructives tire à sa fin. Chaque jour de nos six derniers mois a été employé à donner une attention suivie à l'histoire naturelle dans les forêts de Démérari. Environ deux cents échantillons des plus beaux oiseaux ont été réunis, et nous avons acquis une connaissance assez juste de leurs mœurs et des lieux qu'ils habitent.

Conclusion.

Depuis mon départ d'Angleterre, en mars 1816, jusqu'à ce jour, rien n'est venu interrompre le cours d'une heureuse santé, si ce n'est une fièvre quarte qui ne dura pas, et qui disparut aussi subitement qu'elle était venue.

Maintenant, je prends congé de toi, mon cher lecteur : je n'oublierai pas la nouvelle méthode de conserver les oiseaux que je t'ai anciennement promise. Le plan en est tracé dans mon imagination, et sera mis par écrit en traversant l'Atlantique. Si les observa-

SECOND
VOYAGE.

tions que renferment mes récits ont eu assez de poids pour exciter en toi le désir de voyager et d'explorer les vastes et fertiles régions de Démérary, mon but est rempli.

Adieu.

CH. WATERTON.

6 Avril 1817.

TROISIÈME VOYAGE.

« Desertosque videre locos, littusque relictum ¹. »

AMI lecteur, après être resté quelques mois en Angleterre, j'allai franchir les Alpes et les Apennins, et je revins ensuite dans ma patrie; mais je ne pus m'y arrêter : la Guyane m'appelait encore tout bas, et semblait m'inviter à parcourir de nouveau ses forêts lointaines.

TROISIÈME
VOYAGE.

Si tes loisirs te permettent de lire ce qui suit, je te prie d'excuser l'usage fréquent de

1. « On aime à voir..... »

« Ces lieux abandonnés, ces rivages déserts. »

TROISIÈME
VOYAGE.

ce fâcheux monosyllabe *je*. Tu verras plus tard qu'il n'était guère facile de l'éviter.

Au mois de février 1820, je m'embarquai sur la Clyde, à bord du Glenbervie, beau bâtiment des Indes occidentales. Il fut poussé vers le nord-ouest de l'Irlande, et eut à combattre un vilain vent d'hiver pendant quinze jours. Le vent changea enfin, et nous eûmes une traversée agréable sur l'Océan atlantique.

Fièvre jaune
à Démérary.

Nous apprîmes de tristes et affligeantes nouvelles en entrant dans le fleuve Démérary. La fièvre jaune avait emporté un grand nombre des anciens habitants, et les restes mortels de plus d'un étranger traversaient journellement les rues, en procession lente et silencieuse, pour gagner leur dernier lieu de repos.

Ancienne
résidence
sur la rivière
Mibiri.

Après être resté quelques jours dans la ville, je remontai le Démérary jusqu'à l'ancienne habitation de mon digne ami M. Edmonstone, sur la rivière de Mibiri.

La maison avait été abandonnée depuis quelques années. En arrivant sur la montagne, le souvenir de scènes passées depuis long-temps se présenta naturellement à mon esprit. Tout était changé, la maison était en ruines et cé-
dait par degrés à l'influence de la pluie et du

vent ; le toit s'était presque écroulé intérieurement, et le salon où des gouverneurs et des généraux s'étaient autrefois réunis dans de joyeux festins, était maintenant délabré et habité par les vampires. On pouvait dire :

TROISIÈME
VOYAGE.

- « Ces lieux sont aujourd'hui hantés par le vampire ;
- « Le crapaud dégoûtant a souillé ces lambris ;
- « La chique venimeuse ainsi qu'eux s'y retire ;
- « Le labarri cruel cache sous ces débris
- « Ses petits dont la mousse abrite le repaire. »

Au-dehors de la maison, la nature avait repris ses anciens droits : quelques arbres fruitiers se distinguaient encore, de place en place, au milieu des teintes variées de la forêt qui gagnait le terrain ; ils avaient l'air d'étrangers perdus, égarés et délaissés sur une terre lointaine, destinés à languir quelque temps et à disparaître ensuite pour toujours.

Je louai à un bûcheron d'un autre canton quelques nègres pour réparer le toit, et la maison, ou du moins ce qui en restait, devint le quartier général de l'histoire naturelle. Les grenouilles et quelques serpents furent exposés au genre de procédé que les faibles en ce monde éprouvent ordinairement des forts, et que la loi nomme communément une expulsion.

L'auteur
en fait son
habitation.

TROISIÈME
VOYAGE.

Mais cette fois, ni les grenouilles ni les serpents ne furent maltraités; ils partirent sans essayer ni coups, ni rebuffades, pour chercher une autre demeure; le monde entier leur était ouvert. Les chouettes s'en allèrent de leur plein gré, préférant la retraite d'un arbre creux à la société de leur nouvel hôte. Les chauve-souris et les vampires restèrent avec moi, et continuèrent à aller et venir comme à l'ordinaire.

C'était sur cette montagne que j'avais autrefois essayé d'apprendre à John, l'esclave noir de M. Edmonstone, la véritable manière de préparer les oiseaux.

Mais John avait peu d'intelligence, et il fallait beaucoup de temps et de patience pour faire entrer quelque chose dans sa tête. Quelques années après, son maître l'emmena en Ecosse, où, devenant libre, John le quitta et fut employé d'abord au muséum de Glasgow, et ensuite dans celui d'Edimbourg.

M. Robert Edmonstone, neveu de mon ami, avait un beau mulâtre en état de recevoir toute espèce d'instruction : il me pria de lui enseigner cet art; je le fis. Il était docile et actif, et m'accompagna tout le temps que je restai

dans la forêt. Je le laissai dans ce pays pour y continuer cette nouvelle méthode de conserver les oiseaux et la communiquer à d'autres.

TROISIÈME
VOYAGE.

J'établis donc mon quartier général dans les ruines de cette maison autrefois gaie et hospitalière. Tout auprès, dans une petite cabane qui avait servi, à une époque éloignée, de magasin pour garder des provisions, vivaient un homme de couleur et sa femme ; leur nom était Backer. Ils me rendirent beaucoup de services ; je leur avais été souvent utile, ainsi qu'à leurs enfants, en employant à les soulager, lorsqu'ils étaient malades, le peu de connaissances que j'avais acquises en médecine.

Je voudrais ici, cher lecteur, attirer ton attention pour quelques minutes sur les remèdes, l'habillement et le régime à suivre, si tu parcours jamais ces déserts éloignés et sauvages. N'oublie pas d'emporter avec toi du quinquina, du laudanum, du calomel, du jalap et la lancette ; on n'y trouve pas de boutique de pharmacien, ni de fils de Galien pour y avoir recours en cas de nécessité. Je ne suis jamais chargé de beaucoup de vêtements : un gilet de flanelle légère sous une chemise de

Habillement
et régime.

TROISIÈME
VOYAGE.

couleur, un pantalon et un chapeau, composaient toute ma garde-robe ; je portais rarement des bas et des souliers. Par un temps sec, ils m'auraient irrité les pieds et m'auraient retardé dans la poursuite des bêtes sauvages ; et, dans la saison des pluies, ils m'auraient maintenu dans un état perpétuel d'humidité. Je mange modérément, et, dans aucun climat, je ne bois jamais de vin, d'eau-de-vie, ni de liqueurs fermentées. Cette sobriété m'a toujours fidèlement protégé ; elle m'a fait triompher de l'épidémie à Malaga, où la mort fit tant de ravage au commencement de ce siècle ; et, depuis, elle m'a été favorable dans plusieurs maladies causées par la chaleur du soleil de midi, les rosées de la nuit, les pluies impétueuses et une nourriture malsaine.

Il ne serait peut-être pas mal à propos de parler ici d'une fièvre qui me prit, et de son traitement. Il serait possible que cela te devînt utile si tu voyageais sous les tropiques. Je dirai aussi deux mots d'une blessure que je me fis dans la forêt, et nous ne parlerons plus des petits accidents qui arrivent quelquefois, pour ne nous occuper que d'histoire naturelle.

Nous aurons l'occasion de voir les animaux sauvages dans leurs asiles naturels, que l'homme n'a jamais violés ni détruits. Nous aurons le temps et le loisir de les examiner de plus près, et probablement de rectifier quelques erreurs qui, faute de renseignements exacts ou d'observations attentives, se sont glissées dans leur histoire.

TROISIÈME
VOYAGE.

Ce fut au mois de juin, lorsque le soleil était à quelques jours du cancer, que j'eus une violente atteinte de fièvre. Il était tombé un déluge de pluie, accompagnée d'éclairs et d'un tonnerre effrayant, et le soleil n'avait pas paru; rien ne pouvait surpasser l'humidité de l'atmosphère. Depuis deux ou trois jours, j'étais dans un état de santé mixte, ni mal, ni bien : je bâillais et j'étais fatigué sans faire d'exercice; mon sommeil n'était qu'un assoupissement. C'était alors le moment de prendre une médecine; mais je négligeai de le faire. Je m'éveillai à minuit : un cruel mal de tête, de la soif, des douleurs dans les reins, m'apprirent ce qui m'arrivait. Chiron lui-même se fût trouvé là, qu'il ne m'aurait pas dit plus clairement que j'allais éprouver une violente secousse, et qu'il fallait la supporter

Fièvre
violente

TROISIÈME
VOYAGE.

avec courage. Je m'assoupis, puis je m'éveillai en tressaillant; je m'endormis de nouveau, et je me réveillai tout-à-coup croyant tomber dans un précipice.

Le retour des chauve-souris à leur retraite ordinaire pendant le jour, (c'était le chaume au-dessus de mon hamac,) m'avertit que le soleil approchait de l'horizon. Je me levai dans un état de langueur et de souffrance, ayant le pouls à cent vingt battements par minute. Je pris dix grains de calomel, un scrupule de jalap, et je bus pendant la journée de grandes tasses de thé faible et chaud. La médecine fit son effet, mais la fièvre et le mal de tête ne cessèrent pas, quoique les douleurs de reins fussent moins vives; je n'eus pas la peine de songer à rafraîchir la chambre, car le vent y entraît de tous côtés.

A cinq heures du soir, le pouls s'était élevé à cent trente battements, et le mal de tête était presque insupportable, surtout lorsque je tournais les yeux à droite ou à gauche. Alors, je m'ouvris une veine et j'y fis une large ouverture pour que le sang en jaillît rapidement; je la fermai après en avoir perdu seize onces. Je mis ensuite mes pieds dans de l'eau chaude,

et je me recouchai après la saignée ; le pouls tomba à quatre-vingt-dix pulsations , et la tête fut très soulagée. Mais, pendant la nuit, qui fut fort agitée, le pouls s'éleva de nouveau à cent vingt battements , et par moments le mal de tête était insupportable. Je le diminuais de temps en temps en appliquant de l'eau froide sur les tempes, et en y tenant un mouchoir mouillé. Le lendemain, la fièvre fut très forte, et je pris encore cinq grains de calomel et dix de jalap, bien décidé, quoi qu'il arrivât, à ne plus prendre de calomel. A deux heures environ de l'après midi, la fièvre se calma et une transpiration abondante survint. Je n'avais plus de mal de tête, de soif, ni de douleur dans les reins, et la nuit suivante fut bonne par comparaison. Le lendemain matin, j'avalai une grande dose d'huile de castor¹ ; elle était naturelle, car Louisa Backer l'avait faite avec les graines des arbres qui se trouvaient près de la porte. Je fus alors débarrassé de tout symptôme de fièvre et de la crainte qu'elle ne revînt ; le jour suivant, je commençai à prendre du quinquina, et je

TROISIÈME
VOYAGE.

1. Huile de ricin ou de palma-christi. On en fait un grand usage en Angleterre, sous le nom vulgaire d'huile de castor.

TROISIÈME
VOYAGE.

continuai pendant quinze jours ; ce qui me rendit la santé.

Accident.

L'histoire de la blessure que je me fis dans la forêt, et des moyens de guérison que j'employai, est très courte. J'avais poursuivi un pic à tête rouge pendant plus d'un mille dans la forêt, sans pouvoir le tirer. Dans ma course, pensant davantage au pic qu'au chemin qui se trouvait devant moi, je marchai sur un petit morceau de bois dur qui s'élevait d'un pouce à peu près au-dessus du terrain ; il entra dans le creux de mon pied, en y faisant une blessure aigüe et profonde. Elle m'avait fait tomber par terre, et j'y restai jusqu'à ce qu'un accès de douleur momentanée fût passé. Je la laissai saigner librement, et, en arrivant à mon quartier général, je la lavai bien et je la sondai pour m'assurer qu'il n'y était resté aucun corps étranger ; voyant qu'il n'y en avait point, je rapprochai les bords de la plaie, j'y mis de la charpie, et par dessus un très grand cataplasme que je renouvelais le matin, à midi et le soir. Heureusement, Backer avait une ou deux vaches sur la montagne ; et comme la chaleur et l'humidité sont les deux principales vertus d'un cataplasme, rien ne pouvait

mieux offrir ces deux qualités que de la bouse de vache fraîche et bouillie. S'il ne se fût pas trouvé de vaches en cet endroit, j'aurais fait un cataplasme avec de l'herbe et des feuilles bouillies. Je restai ensuite tout-à-fait dans mon hamac, plaçant mon pied plus haut que le genou. Cette position empêcha les élancements, et c'était la seule dans laquelle je pusse vraiment être à mon aise. Lorsque l'inflammation fut tout-à-fait dissipée, j'appliquai un linge mouillé sur la blessure, et, de temps en temps, je plongeais mon pied dans l'eau froide pendant le jour; pendant la nuit j'y remettais un cataplasme. La blessure se ferma promptement, et, trois semaines après l'accident, il n'y restait plus qu'une cicatrice; alors je partis de nouveau, bien portant et joyeux, me disant à moi-même :

TROISIÈME
VOYAGE.

« I pedes quó te rapiunt et auræ,
 « Dum favet sol, et locus, i secundo
 « Omine, et conto latebras, ut olim,
 « rumpe ferarum ¹. »

Dans cette occasion, ce *contus* était un bâton

1. « Vas où te portent et tes pieds et les vents, favorisé par le soleil et la beauté des lieux; vas, sous d'heureux augures, briser, comme autrefois, de ta lance, les repaires des bêtes féroces. »

TROISIÈME
VOYAGE.

dur et léger, long de huit pieds, au bout duquel était attachée une vieille baïonnette. Je n'entrais jamais dans un canot sans l'avoir : il était très utile pour faire sortir les animaux et les serpents des arbres creux ; et en cas de besoin, c'était une excellente défense.

Dernière
conversation
avec sir
Jos. Banks.

Ce fut en 1819 que j'eus ma dernière conversation avec sir Joseph Banks. Je vis avec douleur que la mort allait nous l'enlever ; nous parlâmes beaucoup de la méthode employée actuellement dans tous les musées pour empailler les quadrupèdes, et nous la condamnâmes comme très imparfaite, mais sans pouvoir en découvrir une meilleure ; nous conclûmes enfin qu'il fallait couper les lèvres et le nez et les remplacer par de la cire, car il est impossible de donner à ces parties l'apparence de la vie, puisqu'en se desséchant elles se réduisent à rien et rendent les animaux des différents musées horribles à voir. Les défauts des jambes et des pieds ne seraient pas tout-à-fait aussi frappants, puisqu'ils sont recouverts de poil.

J'avais donné beaucoup d'attention à cet art pendant quatorze ans, et toutefois je ne pouvais encore arriver à mon but. Cepen-

dant, une nuit que j'étais dans mon hamac, toujours occupé de l'objet de toute ma sollicitude, je devinai, par induction, la méthode convenable. Il me parut évident que c'était la seule manière de procéder, et, avant que le sommeil fermât mes yeux, je pus me convaincre qu'il n'y avait pas d'autre moyen de réussir. Je l'essayai le lendemain, et le succès répondit à mes espérances.

Par ce procédé, qui est très simple, on peut maintenant rendre tous les traits de la face de l'animal après qu'il a été dépouillé; et, lorsque cela est nécessaire, y imprimer la douleur, la souffrance, le plaisir, la rage ou la douceur. Mais nous en parlerons plus tard.

Tournons maintenant notre attention sur le paresseux, dont les demeures natales ont été jusqu'à présent si peu connues et probablement si peu observées. Ceux qui ont écrit sur ce singulier animal ont remarqué qu'il est dans un état continuel de souffrance, que la lenteur de ses mouvements a passé en proverbe, qu'il est prisonnier dans l'espace, et qu'aussitôt qu'il a consommé toutes les feuilles de l'arbre sur lequel il était monté, il se met

TROISIÈME
VOYAGE.Le
paresseux.

TROISIÈME
VOYAGE.

en boule et se laisse tomber à terre ; cela n'est pas exact.

Si les naturalistes qui ont écrit l'histoire du paresseux avaient été dans les déserts pour examiner ses demeures et ses habitudes, ils n'en n'auraient pas porté le jugement que nous venons de lire : ils auraient appris que, quoiqu'on puisse décrire tous les autres quadrupèdes lorsqu'ils sont sur la terre, le paresseux fait exception à cette règle, et qu'il faut écrire son histoire pendant qu'il est dans les arbres.

Il habite les
forêts
sombres.

Ce singulier animal est destiné par la nature à naître, à vivre et à mourir dans les arbres, et, pour lui rendre justice, les naturalistes doivent l'examiner dans ces régions élevées. C'est un animal rare et solitaire, et comme sa chair est une bonne nourriture, on ne le laisse jamais s'échapper. Il habite les forêts sombres et reculées où les serpents font leur séjour, où les scorpions et les fourmis dont la piqure est cruelle, les marais, les buissons et les arbrisseaux épineux, arrêtent les pas de l'homme civilisé. Si vous aviez à porter un jugement sur les descriptions qu'on a faites du paresseux, vous soupçonneriez probablement qu'aucun

naturaliste n'est allé dans les déserts avec la détermination arrêtée de le découvrir et d'examiner les lieux qu'il habite ; que pas un n'a cherché à savoir si la nature avait commis une bévue dans la formation de cette créature extraordinaire, qui nous semble si abandonnée et si misérable, si mal conformée, si complètement incapable de jouir des bienfaits qui ont été si généreusement répandus sur le reste de la nature animée ; car, ainsi qu'on l'a déjà remarqué, il n'a pas d'assiette au pied, et il est évidemment mal à son aise quand il essaie de se mouvoir sur la terre ; c'est alors qu'il lève les yeux vers vous, d'un air qui semble dire : « Ayez pitié de moi, car je suis dans la souffrance et l'affliction. »

Il arrive le plus souvent que ce sont les indiens et les nègres qui attrapent le paresseux et qui l'apportent aux blancs. On peut donc supposer que les relations erronées qu'on a faites du paresseux ont été écrites sans la moindre intention de tromper le lecteur ou de lui faire une histoire exagérée, mais que ces erreurs ont eu lieu naturellement pour avoir examiné le paresseux dans des lieux où la nature ne l'avait jamais destiné à paraître.

TROISIÈME
VOYAGE.

Anatomie
du
paresseux.

Mais nous voici dans son domaine. L'homme fréquente peu ces épaisses et majestueuses forêts qui s'étendent au loin de tous côtés : c'est ici le lieu où il faut chercher le paresseux. Examinons-le d'abord de près. En prenant connaissance de son anatomie, il nous sera plus facile de nous rendre compte de ses mouvements, quand nous le verrons dans ses demeures natales. Ses jambes de devant, ou, pour parler plus correctement, ses bras, sont beaucoup trop longs en apparence, tandis que ses jambes de derrière sont très courtes et semblent pouvoir se tourner presque dans la forme d'un tire-bouchon.

Ses jambes de devant et de derrière, par leur forme et par la manière dont elles sont jointes au corps, sont incapables d'agir dans une direction perpendiculaire, ou de le soutenir sur la terre, comme celles des autres quadrupèdes supportent leur corps. Par conséquent, lorsqu'on le place sur le plancher, son ventre touche à terre. Maintenant, en supposant qu'il pût se tenir sur ses jambes comme les autres animaux, il souffrirait encore, car ses pieds n'ont point d'assiette, et ses ongles sont très aigus, longs et courbés ;

en sorte que si son corps était soutenu par ses pieds, ce serait par leurs extrémités, et précisément dans la même position que si vous vous mettiez à quatre pattes, et que vous essayassiez de vous tenir sur les ongles de vos pieds et de vos mains. — Position peu commode.

TROISIÈME
VOYAGE.

Si le sol était de verre ou d'une surface polie, le paresseux y serait tout-à-fait stationnaire; mais les petites protubérances, telles que les pierres, les racines, etc., dont la terre est généralement couverte, favorisent le paresseux, et il fait mouvoir ses jambes de devant dans toutes les directions pour trouver quelque chose à quoi il puisse s'accrocher. Lorsqu'il y a réussi, il se tire en avant, et il fait ainsi un peu de chemin, mais d'une manière si lente et si maladroite, qu'elle lui a valu le nom de paresseux.

A la vérité, ses regards et ses gestes trahissent clairement sa situation douloureuse; et, comme un soupir lui échappe de temps en temps, nous sommes fondés à croire qu'il souffre effectivement.

Il y a quelques années, je gardai un paresseux dans ma chambre pendant plusieurs mois.

TROISIÈME
VOYAGE.

Je le portais souvent hors de la maison, afin d'avoir l'occasion d'observer ses mouvements. Si le terrain était raboteux, il s'avancait en se traînant avec ses jambes de devant d'un assez bon pas, et il dirigeait invariablement sa course vers l'arbre le plus voisin; mais si je le plaçais sur une partie unie et bien foulée de la route, il paraissait inquiet et malheureux. Son séjour favori était le dossier d'une chaise; après avoir placé ses quatre jambes en ligne sur la partie la plus élevée, il y restait suspendu des heures entières, et souvent, par un cri bas et sourd, il semblait m'engager à faire attention à lui.

Le paresseux, dans son état sauvage, passe toute sa vie dans les arbres, et ne les quitte jamais que de force et par accident. Une providence qui règle tout a ordonné à l'homme de fouler la surface de la terre, à l'aigle de planer dans l'étendue des cieux, au singe et à l'écureuil d'habiter les arbres; cependant ces différents êtres peuvent changer leurs situations relatives sans en éprouver beaucoup d'inconvénients; mais le paresseux est destiné à passer toute sa vie dans les arbres, et, ce qui est plus extraordinaire, non pas *sur* les bran-

ches comme le singe et l'écureuil, mais *sous* les branches. Il s'avance suspendu aux branches; il se repose suspendu, et dort aussi suspendu.

TROISIÈME
VOYAGE.

Pour accomplir cette destinée, il a dû avoir une conformation très différente des autres quadrupèdes connus.

Ce but justifie sa structure estropiée en apparence, et le paresseux, au lieu de mener une vie pénible et de léguer une existence triste et misérable à sa progéniture, nous laisse l'idée consolante qu'il jouit de la vie autant qu'un autre animal. Sa conformation extraordinaire et ses habitudes singulières sont seulement de nouveaux exemples qui nous engagent à admirer les merveilleux ouvrages de la toute-puissance divine.

Il faut remarquer que le paresseux ne se suspend pas la tête en bas comme le vampire. Lorsqu'il dort, il se soutient à une branche parallèle à la terre: il saisit d'abord la branche avec un bras, puis avec l'autre; ensuite il réunit ses jambes l'une après l'autre sur la même branche, en sorte que toutes les quatre sont sur la même ligne. Il semble se reposer parfaitement dans cette position. S'il

TROISIÈME
VOYAGE.

avait une queue, il ne saurait qu'en faire dans cette situation : s'il la ramenait entre ses jambes, elle s'y mêlerait; et s'il la laissait pendre, elle deviendrait le jouet des vents. Ce qui paraît un défaut est donc un bienfait pour lui. Voilà de quoi justifier une queue qui n'a pas plus d'un pouce et demi de longueur.

J'ai observé qu'en grim pant il ne faisait jamais agir ses deux bras à la fois, mais d'abord l'un, et ensuite l'autre, et toujours de même alternativement.

Il y a dans son poil une singularité qui le distingue de celui de tous les autres animaux, et qui, je crois, n'a pas encore été remarquée par les naturalistes. Ce poil est épais et grossier à l'extrémité, et s'amincit par degrés jusqu'à la racine, où il est aussi fin que le fil d'araignée le plus délié. Sa fourrure a tellement la couleur de la mousse qui croît sur les branches d'arbres, qu'il est très difficile de le découvrir lorsqu'il est tranquille.

Le mâle du paresseux à trois doigts (aï), a une bande longitudinale d'un poil noir très fin sur le dos, un peu au-dessous des omoplates. De chaque côté de cette bande est un espace de poil jaune également fin; il semble

avoir été pressé contre le corps, et il a tout-à-fait l'air d'avoir été roussi. Si nous examinons l'anatomie de ses jambes de devant, nous verrons aussitôt, par leur texture ferme et musculuse, comment elles peuvent très bien soutenir le poids suspendu de son corps en grimant et en dormant; et, au lieu de les déclarer une composition estropiée, comme l'a fait un célèbre naturaliste, nous les trouverons admirablement bien calculées pour exécuter leur fonction extraordinaire.

Comme le paresseux est un habitant des forêts des tropiques, où les arbres se touchent avec la plus grande profusion, on ne voit pas de raison pour qu'il se bornât à chercher sa nourriture sur un seul arbre, et qu'il le dépouillât entièrement de ses feuilles. Pendant le nombre d'années que j'ai passées dans les forêts, je n'ai jamais vu un arbre dans cet état de nudité; je pourrais même hasarder la conjecture qu'au moment où l'animal finirait la dernière des anciennes feuilles, il y en aurait une nouvelle récolte à recommencer pour lui sur la partie de l'arbre qu'il aurait dépouillée d'abord, tant la végétation est rapide dans ces contrées.

TROISIÈME
VOYAGE.

Il est passé en proverbe, chez les indiens, que quand le vent souffle le paresseux commence son voyage. Par un temps calme, il reste tranquille, n'aimant probablement pas à s'accrocher à l'extrémité fragile des branches, de crainte qu'elles ne rompent sous son poids en passant d'un arbre à l'autre; mais, quand le vent s'élève, les branches des arbres voisins s'entrelacent : alors le paresseux les saisit et poursuit sa route en sûreté. Il y a rarement un jour entier de calme dans ces forêts; les vents alisés s'élèvent ordinairement vers dix heures du matin; ainsi le paresseux peut partir après déjeuner et faire une longue route avant dîner.

Il voyage d'un très bon pas, et si vous le voyiez passer d'un arbre à l'autre comme je l'ai vu moi-même, vous ne penseriez jamais à l'appeler paresseux.

Il semble donc que les différentes histoires que nous avons de ce quadrupède sont erronées, par deux raisons : la première est que les écrivains, détournés par des obstacles et des incommodités dépendantes des lieux, ne l'ont pas assez examiné dans ses forêts natales; la seconde, qu'ils l'ont décrit dans une situa-

tion où la nature ne l'a jamais destiné à figurer, c'est-à-dire sur la terre. Le paresseux éprouve autant de difficultés pour avancer sur un terrain lisse et de niveau, qu'un homme qui serait obligé de parcourir un mille avec des échasses sur des lits de plumes.

TROISIÈME
VOYAGE.

Un jour, en traversant l'Essequibo, je vis un grand paresseux à deux doigts (unau) par terre sur le rivage. Comment y était-il venu ? c'est ce que personne ne put dire. Un indien m'assura qu'il n'avait jamais vu auparavant de paresseux dans une telle position. On ne pouvait guère supposer qu'il y fût venu pour boire, car, plus haut et plus bas, les branches des arbres baignaient dans le fleuve, et lui offraient un chemin facile pour l'atteindre. Quoi qu'il en soit, bien que les arbres ne fussent pas à vingt pas de lui, il ne put marcher sur le sable assez vite pour s'échapper avant que nous fussions débarqués. Aussitôt que nous fûmes près de lui, il se jeta sur le dos et se défendit bravement avec ses jambes de devant. « Va, pauvre malheureux, lui dis-je : si tu n'es pas alerte aujourd'hui, tu n'en souffriras pas ; je ne profiterai pas de ton malheur ; la forêt est assez

Le
paresseux à
deux doigts.

TROISIÈME
VOYAGE.

grande pour que nous y puissions voyager tous deux. Poursuis ta route dans ces régions élevées, et jouis de la vie dans ces solitudes sans bornes; il est plus que probable que tu n'auras jamais d'autre entrevue avec les hommes; ainsi, adieu. » En parlant ainsi, je ramassai un long bâton qui se trouvait là: je le lui tendis pour qu'il s'y accrochât, et je le portai vers un grand et majestueux mora. Il monta avec une rapidité étonnante, et en une minute il fut presque au sommet de l'arbre; il prit alors une direction oblique, saisit la branche d'un arbre voisin, et s'avança vers l'intérieur de la forêt. Je considérais avec étonnement cette singulière manière de voyager. Je le suivis des yeux jusqu'à ce que les branches se fussent croisées entre nous, et je perdis de vue pour toujours le paresseux à deux doigts. J'allais ajouter que je n'avais jamais vu un paresseux tourner les talons avec tant de hâte; mais cette expression ne vaut rien, car un paresseux n'a pas de talons.

Ce que les naturalistes ont avancé de la ténacité de sa vie est très exact; j'ai vu le cœur d'un de ces animaux battre pendant une demi-heure après avoir été enlevé du corps. Le

poison de wourali semble la seule chose qui le tue promptement. En se reportant à la première partie de ces voyages, on verra qu'une flèche empoisonnée tua un paresseux en dix minutes.

TROISIÈME
VOYAGE.

En voilà assez sur cet animal doux et innocent ; il tient une place remarquable dans le catalogue des animaux du nouveau monde. Quoique les naturalistes n'aient pas mentionné le fait suivant, il n'en est pas moins vrai. Le paresseux est le seul quadrupède connu qui passe toute sa vie suspendu par les pieds aux branches d'un arbre ; je l'ai examiné avec la plus grande attention dans son lieu natal. Le singe et l'écureuil saisissent une branche avec leurs jambes de devant, y grimpent et s'y reposent, ou courent sur cette branche ; mais le paresseux, après l'avoir saisie, reste encore suspendu, et c'est dans cette position qu'il avance sous la branche jusqu'à ce qu'il en saisisse une autre. Toutes les fois que je l'ai vu dans ses forêts natales, en repos, endormi ou en marche, j'ai toujours observé qu'il était suspendu à la branche d'un arbre. Lorsqu'on examinera attentivement sa forme et son anatomie, on verra clairement que le

TROISIÈME
VOYAGE.

paresseux ne peut être à son aise dans aucune situation où son corps sera plus élevé que ses pieds. Prenons maintenant congé de lui.

Fourmis.

Dans les immenses déserts de la Guyane, le voyageur sera étonné de l'énorme quantité de fourmis qu'il verra sur la terre et dans les arbres. C'est sur les branches qu'elles font leurs nids, qui sont gros quatre ou cinq fois comme ceux des freux. Elles y arrivent par un chemin couvert qui part de terre; elles y passent et repassent par milliers, et si l'on en détruit une partie, elles s'y rassemblent et la réparent aussitôt.

D'autres espèces n'ont pas de chemin couvert, mais voyagent exposées aux regards sur la surface de la terre; on voit quelquefois un cordon de ces fourmis long d'un mille: chacune porte au nid, dans sa bouche, une feuille verte de la grandeur d'une pièce de douze sous. Il est admirable d'observer l'ordre dans lequel elles marchent, et avec combien de peines et de travail elles surmontent les obstacles du terrain.

Trois
espèces de
fourmiliers.

Les fourmis ont leurs ennemis, aussi bien que le reste de la nature animée. Au premier rang se placent les trois espèces de fourmiliers.

La plus petite n'est pas beaucoup plus grosse qu'un rat ; l'autre est de la taille d'un renard, et la troisième est un robuste et puissant animal qui a plus de six pieds depuis le museau jusqu'au bout de la queue. C'est le plus innocent de tous les animaux : il n'attaque jamais la propriété de l'homme. On le trouve surtout dans les retraites les plus profondes de la forêt, et il semble affectionner les parties basses et marécageuses près des courants d'eau où croît le troëly.

C'est là qu'il cherche les fourmis, qui ne sont jamais rares, en sorte qu'il a bientôt trouvé, avec très peu de peine, une quantité suffisante de nourriture.

Sa marche est lente : l'homme le dépasse facilement ; quoiqu'il n'ait ni vitesse pour échapper à ses ennemis, ni dents pour se défendre, ni moyens de creuser la terre pour se soustraire à ses persécuteurs, il peut cependant parcourir ces forêts en sûreté sans craindre la pression fatale des plis du serpent ni les dents du jaguar affamé. La nature lui a donné des jambes de devant extrêmement grosses, fortes et musculeuses, et elle a armé ses pieds de trois ongles redoutables, aigus et

crochus. Lorsqu'il saisit un animal avec ces armes formidables, il le serre contre lui, et l'y tient jusqu'à ce qu'il meure de suffocation ou de faim. Le fourmilier, pendant ce temps, ne souffre pas beaucoup de manquer de nourriture, car c'est un fait bien connu qu'il peut vivre sans manger plus long-temps peut-être qu'aucun autre animal, excepté la tortue de terre. Sa peau est d'une texture qui résiste parfaitement à la morsure d'un chien; ses parties inférieures sont protégées par un poil épais et hérissé, pendant que sa queue immense est assez grande pour couvrir tout son corps.

Les indiens craignent beaucoup d'être atteints par le fourmilier, et, lorsqu'ils l'ont blessé à la chasse, ils ne pensent pas à s'en approcher qu'il ne soit tout-à-fait mort. C'est peut-être à cause de cette précaution que les naturalistes n'ont jamais publié un dessin exact et correct de ce singulier animal, et n'ont jamais décrit la position particulière de ses pieds de devant lorsqu'il marche ou qu'il est debout. Si, en dessinant un fourmilier mort, vous jugez de sa position lorsqu'il est debout par celle de tous les autres animaux terrestres,

excepté le paresseux, vous serez dans l'erreur.

TROISIÈME
VOYAGE.

Examinez seulement une figure de cet animal dans les livres d'histoire naturelle, ou jetez les yeux sur un individu empaillé dans les plus beaux musées, vous verrez que ses ongles sont placés en avant, comme ceux d'un chien ou d'un ours, quand ils marchent; mais cette position contournée est contre nature, et serait une attitude pénible et intolérable pour le fourmilier pendant sa vie. La longueur et la courbure de ses ongles ne permettent pas une telle position; lorsqu'il marche ou qu'il est debout, ses pieds ont en quelque sorte l'apparence d'une massue. Il marche tout-à-fait sur le côté extérieur de ses pieds de devant, qui sont entièrement courbés en dedans, les ongles réunis en pointes et revenant sous le pied.

Dans cette position, il ne souffre pas, et en même temps ses longues griffes sont disposées de manière à ne pas le blesser et à ne pas s'émousser ni s'user elles-mêmes comme celles du chien, ce qui arriverait inévitablement si leurs pointes étaient en contact continuel avec le terrain; car ses ongles n'ont pas ce pou-

TROISIÈME
VOYAGE.

voir rétractile qui a été donné aux animaux du genre *felis*, et par lequel ils peuvent conserver la pointe aiguë de leurs ongles sur le terrain le plus pierreux. Une examen léger des pieds de devant du fourmilier vous convaincra de l'erreur où sont tombés les artistes et les naturalistes en plaçant ses pieds dans la même position que ceux des autres quadrupèdes, car vous remarquerez que tout l'extérieur de son pied est non-seulement sans poil, mais dur et calleux, preuve positive de son contact perpétuel avec la terre, tandis qu'au contraire l'intérieur de son pied est doux et un peu velu.

Particularité
dans
l'anatomie
du
fourmilier.

Il y a dans l'anatomie du fourmilier une autre singularité, qui, je crois, n'a pas encore été signalée en histoire naturelle. Il a deux très grosses glandes placées au-dessous de la racine de la langue qui est fort longue; il en sort un liquide glutineux dont elle est enduite lorsqu'il la met dans les nids de fourmis. Ces glandes sont de la même substance que celles de la mandibule inférieure du pic.

Leur sécrétion, lorsqu'elle est fraîche, est visqueuse et tenace; mais lorsqu'elle est sèche, elle perd ces qualités, et l'on peut la pulvé-

riser entre les doigts, en sorte que si, dans la dissection, il en est tombé sur le poil de l'animal ou sur les plumes de l'oiseau, on n'a qu'à la laisser sécher, et on l'enlève ensuite sans qu'elle laisse la moindre trace.

Le fourmilier est un animal paisible : il n'est jamais le premier à attaquer. Sa devise pourrait être « *noli me tangere*¹ » ; comme ses habitudes et sa résidence diffèrent essentiellement de celles des autres habitants de la forêt, leurs intérêts ne se froissent jamais, et il pourrait atteindre à une grande vieillesse et mourir en paix, si sa chair n'était pas une bonne nourriture. Ce motif engage l'indien à lui faire une guerre perpétuelle, et comme il ne peut échapper par la fuite, il est facilement victime de la flèche empoisonnée partie de l'arc de l'indien éloigné. Lorsqu'il est attaqué de près par des chiens, il se jette aussitôt sur le dos, et, s'il est assez heureux pour se saisir de son ennemi avec ses terribles ongles, l'assaillant est certain de payer sa témérité de la vie.

Examinons maintenant le vampire. Comme le vampire entrait et sortait librement dans

1. « Ne me touchez pas. »

TROISIÈME
VOYAGE.

le grenier où je couchais, j'eus plus d'une fois l'occasion de bien observer ce chirurgien nocturne. Il ne se nourrit pas toujours de sang; lorsque la lune brillait et que le fruit du bananier était mûr, je le voyais s'en approcher et le manger. Il apportait aussi de la forêt, dans le grenier, un fruit vert et rond de la grosseur d'une muscade, qui ressemblait un peu à la goyave sauvage. Il y avait aussi dans la fleur du noyer sawarri quelque chose qui lui plaisait; car, en remontant le courant de Waratilla, par un clair de lune, je vis plusieurs vampires voltigeant autour du sawarri, et à chaque instant les fleurs qu'ils avaient arrachées tombaient dans l'eau; elles ne se détachaient certainement pas naturellement, car, en les examinant, je vis qu'elles étaient toutes fraîches. J'en conclus que les vampires les arrachaient de l'arbre, soit pour atteindre le fruit noué, ou pour attraper les insectes qui habitent souvent les fleurs.

Le vampire, en général, a environ vingt-six pouces d'envergure, quoique j'en aie tué un qui mesurait trente-deux pouces. Il fréquente les vieilles maisons abandonnées et les arbres creux, et quelquefois on en voit,

dans la forêt, un groupe suspendu la tête en bas à la branche d'un arbre.

TROISIÈME
VOYAGE.

Goldsmith semble avoir deviné que les vampires se suspendaient en groupe, car, dans le *Village abandonné*, en parlant de l'Amérique, il dit :

« Les vampires, muets, en groupes engourdis,
« S'accrochent dans ces bois où les oiseaux se taisent. »

Le vampire a une membrane curieuse qui s'élève sur son nez et lui donne un aspect très singulier. On a déjà remarqué qu'il y a dans la Guyane deux espèces de vampires ; l'une grande, l'autre plus petite. La plus grande suce le sang des hommes et des animaux ; la plus petite semble surtout s'attacher aux oiseaux.

J'appris d'une personne qui habitait sur le fleuve Démérari qu'il lui était absolument impossible de réussir à élever des volailles, à cause du petit vampire. On m'en montra quelques-unes qui avaient été sucées la nuit précédente, et qui pouvaient à peine marcher.

Il y a quelques années, je gagnai le fleuve Paumaron, avec un gentilhomme écossais nommé Tarbet. Nous avons suspendu nos

Anecdote.

TROISIÈME
VOYAGE.

hamacs dans le grenier couvert en chaume de la maison d'un planteur. Le lendemain matin, j'entendis mon compagnon murmurant dans son hamac, et laissant de temps en temps échapper une imprécation, précisément vers le temps où il aurait dû faire sa prière du matin. « Qu'avez-vous, Monsieur? » lui dis-je doucement, « est-il arrivé quelque malheur? » — « Ce que j'ai? » répondit-il de mauvaise humeur; « les vampires m'ont sucé à me faire mourir. » Aussitôt qu'il y eut assez de jour, je m'approchai de son hamac, et je le vis très taché de sang. « Tenez, » me dit-il en sortant son pied du hamac, « voyez comme ces diables infernaux ont tiré mon meilleur sang! »

En examinant son pied, je vis que le vampire avait fait une saignée à son gros orteil. Il y avait une blessure un peu moins grande que celle d'une sangsue; le sang en coulait encore; je supposai qu'il en avait perdu de dix à douze onces. Pendant cet examen, je le mis, je crois, fort en colère, en remarquant qu'un chirurgien européen n'aurait pas été assez généreux pour le saigner sans faire un mémoire. Il me regarda sans dire une seule

parole : je vis qu'il pensait que j'aurais mieux fait de garder cette plaisanterie déplacée.

TROISIÈME
VOYAGE.

Ce ne fut pas la dernière tribulation de ce bon gentilhomme sur la rivière de Paumaron.

La nuit suivante, il fut destiné à subir une sorte d'épreuve inconnue en Europe.

Il y a, dans la Guyane, une grosse espèce de fourmis rouges nommées quelquefois rodeuses, quelquefois couchies. Ces fourmis traversent le pays par millions, en troupes serrées comme un régiment de soldats. Elles dévorent tous les insectes qui se trouvent sur leur passage; et si une maison fait un obstacle à leur route, elles ne se détournent pas, mais elle la traversent. Quoiqu'elles piquent cruellement lorsqu'on les blesse, le planteur n'est cependant pas fâché de les voir dans sa maison, car leur visite n'est que passagère, et elles détruisent tous les insectes nuisibles qui habitent sous son toit.

Grosses
fourmis
rouges.

Dans les plantations anglaises de la Guyane, aussi bien qu'en Europe, il y a toujours un petit temple dédié à la déesse Cloacina. Notre dîner avait été composé surtout de crabes accommodés de différentes manières très succulentes; le Paumaron est renommé pour ses

TROISIÈME
VOYAGE.

crabes, et les étrangers qui le visitent les regardent comme un mets très délicat. Le gentilhomme écossais avait copieusement mangé des crabes, et ce changement de régime amena des circonstances très désagréables; il s'éveilla, au milieu de la nuit, dans l'état où Virgile décrit Céléno¹ : « *fedissima ventris proluviæ.* » Il se leva pour vérifier la remarque :

« *Seriùs aut citiùs, sedem properamus ad unam* ². »

Malheureusement pour lui et pour la tranquillité nocturne de la maison du planteur, les fourmis couchées traversaient précisément alors le siège du temple de Cloacina. Il ne s'en doutait pas, et, tournant sa figure vers la porte, il se plaça dans la position usitée par les adorateurs de la déesse.

Une mèche allumée, tombée sur une livre de poudre, comme il le dit ensuite, n'eût pas causé une plus violente secousse. Il fit un saut, et, bravant les obstacles, il s'élança en criant pour avoir du secours et de la lumière, car il était déchiré tout vivant par dix mille diables. Le fait est qu'il s'était assis sur

1. Une des Harpies, qui souillaient tout de leurs immondices.

2. « *Tôt ou tard, nous allons à la même demeure.* »

une bande de fourmis couchies; plusieurs de celles qui avaient échappé au danger d'être écrasées, revinrent pour se venger, et piquèrent cruellement l'innocent interrupteur de leur voyage.

Le domestique était endormi : il se passa quelque temps avant que l'on pût avoir de la lumière, parce que le feu était éteint; pendant ce temps, le pauvre gentilhomme souffrait un martyre inexprimable; il se serait trouvé plus commodément dans les étables d'Augias que dans la maison du planteur.

J'ai souvent désiré d'être une fois piqué par le vampire, afin de pouvoir dire que cela m'était réellement arrivé. Cette opération ne doit pas causer de douleur, car le patient est toujours endormi lorsque le vampire le suce; et, quant à perdre quelques onces de sang, ce serait une bagatelle.

Je me suis endormi plus d'une fois avec un pied hors de mon hamac pour tenter ce chirurgien ailé, espérant qu'il y viendrait, mais ce fut en vain : le vampire ne m'a jamais sucé, et je n'en peux pas deviner le motif, car nous avons habité le même grenier pendant des mois entiers.

TROISIÈME
VOYAGE.

L'armadille.

L'armadille est très commun dans ces forêts. Il fouille dans les montagnes de sable, comme un lapin. Comme il faut souvent beaucoup de temps pour le tirer de sa retraite, ce serait un long et pénible travail que d'attaquer indistinctement tous les trous sans savoir si l'animal y est ou non. Pour n'être pas trompés, les indiens en examinent attentivement l'ouverture et y enfoncent un petit bâton ; s'il en sort des moustiques, l'armadille y est certainement ; s'il n'y a pas de moustiques, il n'y a pas d'armadille. L'indien s'en étant assuré, coupe aussitôt un bâton long et mince, et l'introduit dans le terrier. Il observe soigneusement la direction que prend le bâton, et creuse un trou dans le sable pour en attraper le bout ; cela fait il enfonce davantage son bâton et fait un autre trou, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il atteigne l'armadille qui s'est fait un passage dans le sable jusqu'à ce que ses efforts aient épuisé toutes ses forces.

J'ai quelquefois passé les trois quarts d'un jour à déterrer un armadille, et j'ai été obligé de faire une demi-douzaine de trous de sept pieds de profondeur avant de l'atteindre. Les

indiens et les nègres en aiment beaucoup la chair; je lui trouvais un goût fort et rance.

TROISIÈME
VOYAGE.

En saisissant l'armadille, il faut prendre garde à ne pas être touché par ses pieds : ils sont armés d'ongles aigus qui blessent cruellement quand il se défend. Lorsqu'on ne l'attaque pas, c'est un animal doux et innocent : il rappelle le lièvre des fables de Gay.

« Il mettait tous ses soins à ne jamais blesser.

« Voulant de tous les cœurs ainsi se faire aimer. »

L'armadille nage bien en cas de nécessité, mais il ne va jamais dans l'eau par goût; on le voit rarement pendant le jour, et quand on le surprend, c'est près de son trou.

Tout le corps de l'armadille, à l'exception de ses oreilles, est protégé par son écaille. Lorsqu'il est vivant, ce test est très flexible, en sorte que l'animal peut s'étendre ou se rouler en boule, suivant l'occasion.

En examinant l'arrangement de l'écaille, elle rappelle tout-à-fait une armure, et c'est réellement une armure naturelle pour l'armadille. Etant composée d'écaille et d'os, elle le met parfaitement en sûreté. Elle est d'un effet agréable.

TROISIÈME
VOYAGE.

La tortue
de terre.

Souvent, en parcourant les déserts, je rencontrais la tortue de terre. C'est encore un animal inoffensif. Elle vit des fruits tombés dans la forêt. Lorsqu'un ennemi s'en approche, elle ne pense pas à faire un mouvement, mais elle se retire tranquillement dans son écaille, et attend patiemment son sort. Elle ne paraît avoir que deux ennemis à craindre. L'un est le boa constrictor : ce serpent avale la tortue vivante avec son écaille; mais un boa assez gros pour le faire est très rare; ainsi il n'y a guère à craindre de ce côté. L'autre ennemi est l'homme, qui prend la tortue et l'emporte. L'homme est rare aussi dans ces forêts sans bornes, et le mal qu'il peut faire aux tortues est rien ou fort peu de chose. Les dents du tigre ne peuvent pas pénétrer dans son écaille, et un coup de ses griffes n'y peut faire aucun mal : elle est d'une nature si compacte et si forte, qu'on dit en proverbe qu'un chariot de Londres pourrait passer dessus sans la briser.

Avant de continuer, jetons encore un coup d'œil sur les cinq animaux dont nous venons de parler; ce sont tous des quadrupèdes, et ils ont quelques marques particulières ou une

manière de vivre qui diffère de tous les autres animaux.

TROISIÈME
VOYAGE.

Le paresseux a quatre pieds, mais il ne s'en sert jamais pour soutenir son corps sur la terre; ils n'ont point d'assiette, ce qui est un trait marquant dans les pieds des autres animaux. Le fourmillier n'a pas une seule dent, et cependant il se promène sans crainte dans les mêmes forêts que le jaguar et le boa constrictor. Le vampire ne fait pas usage de ses pieds pour marcher, mais pour étendre une membrane qui lui sert à s'élever dans un élément où l'on ne voit aucun autre quadrupède. L'armadille a, çà et là, quelques poils rares; il n'a ni fourrure, ni laine, ni soies; mais, pour les remplacer, il a reçu une coquille mobile sur laquelle sont des écailles qui ressemblent beaucoup à celles des poissons. La tortue est ovipare; elle n'a aucune apparence de poil, et est obligée de se contenter d'une écaille dure et fixe, qui n'obéit en aucune façon à la volonté ni au plaisir de l'animal. L'œuf de la tortue de terre est couvert d'une coquille très dure, tandis que celui de la tortue de mer est très mou.

J'ai vu, dans quelques parties de ces forêts, La vanille.

TROISIÈME
VOYAGE.

la vanille croître avec profusion; elle grimpe le long des arbres, à la hauteur de trente ou quarante pieds. J'eus de la peine à en cueillir une gousse mûre, parce que les singes en sont très friands, et ils avaient ordinairement le soin d'y venir avant moi. La gousse pend de l'arbre, sous la forme d'un petit fourreau. *Vayna*, en espagnol, signifie fourreau, et *vannilla*, un petit fourreau. C'est de là que vient son nom.

On tue
un caïman
dans
la rivière
Mibiri.

Il existait un caïman de la petite espèce dans la rivière Mibiri : il avait environ cinq pieds de long; je le voyais au même endroit depuis plusieurs mois sans pouvoir le tirer, car, au moment où je me croyais sûr de l'avoir, il plongeait sous l'eau avant que je pusse lâcher la détente. A la fin, je pris un indien armé de son arc et de sa flèche : il se tint dans le canot avec son arc bandé, et lorsque nous passâmes devant le caïman, il lui décocha sa flèche dans l'œil et le tua raide. La peau de cette petite espèce est beaucoup plus forte et plus dure que celle de la plus grosse; sa chair est une bonne nourriture, elle a le goût du veau.

Mon ami M. Edmonstone m'avait très obligeamment prêté un de ses vieux nègres, qui

m'accompagna constamment. Son nom était Daddy Quashi. Son estomac supportait admirablement toute sorte de nourriture, il digérait et mangeait même avec plaisir des caïmans, des singes, des faucons et des larves d'insectes. Daddy fit trois ou quatre repas de ce caïman avant qu'il fût tout-à-fait corrompu, et il sala le reste. Je ne pus jamais lui faire envisager un serpent : lorsqu'il en voyait, il manifestait une terreur inexprimable ; je lui demandai pourquoi il était si alarmé à leur aspect, il me répondit que c'était d'avoir vu tant de chiens tués par eux.

J'eus dans ce lieu l'occasion d'examiner plusieurs espèces de tette-chèvres. Je suis entièrement persuadé que ces innocents petits oiseaux ne tettent jamais les bestiaux, car, lorsqu'ils les approchent et qu'ils sautent vers leurs mamelles, c'est pour attraper les mouches et les insectes qui s'y trouvent. Lorsque la lune brillait, j'allais souvent me placer à trois pas d'une vache, et je voyais distinctement le tette-chèvre attraper les mouches qui étaient sur ses mamelles. En les cherchant dans la forêt pendant le jour, je les trouvais à terre, ou posés invariablement en longueur sur la bran-

TROISIÈME
VOYAGE.Espèces de
tette-chèvres.

TROISIÈME
VOYAGE.

che d'un arbre, et non en travers comme tous les autres oiseaux.

Les guêpes
ou
maribuntas.

Les guêpes, ou maribuntas, sont de grands fléaux dans les forêts, et exigent du naturaliste beaucoup de prudence dans ses courses. Les unes suspendent leurs nids aux branches, les autres les fixent au-dessous d'une feuille; si vous en dérangez un en passant, elles s'élancent pour vous punir sévèrement. La plus grande espèce est bleue; son aiguillon, lorsqu'il pénètre, fait venir le sang et cause une douleur et une inflammation qui peuvent donner la fièvre. Les indiens allument du feu sous le nid, et, après avoir tué ou chassé les vieilles, ils font rôtir les jeunes larves dans les cellules, et les mangent. J'en essayai une fois comme de dessert après dîner, mais mon estomac se révolta contre ce mets. Ce fut probablement l'imagination plutôt que le goût qui en fut cause.

Serpents
et bêtes
sauvages.

Le temps et l'expérience m'ont convaincu qu'il n'y a pas beaucoup de danger à marcher au milieu des serpents et des bêtes sauvages, pourvu qu'on ait du sang-froid. Il ne faut jamais s'en approcher brusquement, car, dans ce cas, on est sûr de payer sa témérité; le

sentiment de la défense domine chez tous les animaux ; ainsi, le serpent, pour se défendre de ce qu'il regarde comme une attaque, fait sentir à l'assaillant les effets mortels de ses terribles crochets. Le jaguar s'élançe sur vous, et d'un coup de sa patte vous renverse sans connaissance, tandis que, si vous n'étiez pas arrivé sur lui trop brusquement, il y a dix contre un à parier qu'il se fût retiré au lieu de vous disputer le passage. Le serpent labarri est très venimeux, et je me suis souvent approché à deux pas de lui sans crainte. J'avais soin d'avancer sans bruit et lentement, sans remuer les bras, et il m'a toujours laissé l'examiner à mon aise sans manifester la moindre intention de s'élançer sur moi ; il semblait me regarder fixement et avec défiance, mais c'était tout. J'ai quelquefois pris un bâton de dix pieds de long et je l'ai placé sur le dos du labarri ; il glissait alors et s'en allait sans faire de résistance ; mais, lorsque je mettais brusquement le bout du bâton devant sa tête, il ouvrait aussitôt la gueule, et se jetait dessus pour le mordre.

Un jour, désirant savoir comment le poison sort des crochets du serpent, je pris un labarri

TROISIÈME
VOYAGE.

L'auteur
prend
un labarri
vivant.

TROISIÈME
VOYAGE.

vivant; il avait environ huit pieds de long. Je le tenais par le cou, et ma main était si près de sa mâchoire, qu'il ne pouvait tourner sa tête pour me mordre. C'était la seule position où je pusse le tenir avec sûreté et avec l'espoir de réussir; il ne fallait pour cela qu'un peu de résolution et de sang-froid. Je pris alors un petit bâton de l'autre main, et je l'appuyai contre le crochet qui est invariablement dans la mâchoire supérieure. Vers la pointe du crochet, il y a une petite ouverture oblongue du côté convexe; de là il y a un conduit à travers la dent jusqu'à la racine, où se trouve un petit sac qui contient le poison. Lorsqu'on appuie sur cette pointe, la racine du crochet appuie aussi sur le sac et fait sortir une certaine quantité du poison qu'il contient. Ainsi, lorsque j'appliquai un morceau de bois sur l'extrémité du crochet, il sortit du trou une liqueur épaisse et jaune comme du thé de camomille très fort; c'était le poison, si terrible dans ses effets, qui rend le serpent labarri un des plus venimeux des forêts de la Guyane.

J'attrapai une fois un beau labarri, et je le fis se mordre lui-même. J'enfonçai le crochet

empoisonné dans son ventre. Au bout de quelques minutes; je crus qu'il allait mourir, car il paraissait engourdi et pesant, mais une demi-heure après il était aussi vif et aussi vigoureux qu'auparavant, et pendant le reste du jour il ne parut éprouver aucun malaise. La vie du serpent est-elle donc à l'épreuve de son propre poison? Ce sujet n'est pas indigne de l'attention du naturaliste.

Dans la Guyane, il y a sur l'herbe et dans les buissons un petit insecte que les Français nomment bête rouge; il est d'une belle couleur écarlate, et si petit qu'il faut mettre ses yeux tout auprès avant de l'apercevoir. Il est très nombreux dans la saison des pluies. Sa morsure cause une démangeaison insupportable; le meilleur moyen de s'en débarrasser est de frotter la partie affectée avec de l'huile ou du rhum. Il faut prendre garde de se gratter et d'écorcher la peau, car on s'exposerait à avoir une plaie.

Dans la première année que je passai à la Guyane, mon inexpérience, et je peux ajouter le peu d'attention que je fis à la piquûre d'une bête rouge, me causèrent un ulcère au-dessus de la cheville qui me tourmenta pendant six

TROISIÈME
VOYAGE.La
bête rouge.

TROISIÈME
VOYAGE.

mois; si je me promenais en boitant dans l'herbe, une foule de bêtes rouges se fixaient sur les bords de la plaie, et augmentaient l'inflammation.

La chique. Un autre petit fléau nommé la chique est encore plus désagréable, plus douloureux et plus incommode. Cet insecte ressemble exactement à une très petite puce, et un étranger s'y tromperait; cependant, avant vingt-quatre heures, il se douterait qu'il s'est mépris dans les idées qu'il avait de cet animal.

Il attaque différentes parties du corps, mais principalement les pieds, entre les ongles et la chair; il s'y enfonce et cause d'abord une démangeaison qui n'est pas désagréable; un jour après, en examinant cette partie, on aperçoit un endroit de la grandeur d'un pois, un peu décoloré et bleuâtre. La démangeaison est quelquefois si indifférente, qu'on ne se doute pas que le mineur travaille. Le temps, dit-on, amène de grandes découvertes; l'endroit décoloré se trouve être le nid de la chique, contenant des centaines d'œufs. Si on les y laisse éclore, les petits commenceront bientôt à former d'autres nids, et avec le temps causeront un ulcère qui s'étendra. Aussitôt

qu'on s'aperçoit qu'une chique a pénétré dans la chair, il faut prendre une aiguille ou un canif très aigu et la faire sortir; si le nid est formé, il faut beaucoup de soin pour ne pas le briser, autrement quelques œufs resteraient dans la chair, et l'on serait bientôt incommodé d'un plus grand nombre de chiques. Après avoir enlevé le nid, il est bon de faire couler de l'esprit de térébenthine dans le trou; ceci détruira infailliblement les chiques qui y seraient cachées. J'ai quelquefois enlevé quatre nids de mes pieds dans un seul jour. Tous les soirs, avant le coucher du soleil, une partie de ma toilette consistait à examiner mes pieds et à voir s'il n'y avait point de chiques. De temps en temps, un nid échappait à cet examen, et il m'en cuisait un jour ou deux après. Une chique se posa une fois sur le dos de ma main; désirant savoir comment elle travaillait, je la laissai faire; elle se mit aussitôt à l'œuvre, la tête en avant, et au bout d'une demi-heure, elle était entièrement ensevelie sous la peau: je lui fis alors sentir la pointe de mon canif et je la tuai.

Plus d'une fois, après m'être assis sur un tronc pourri, je me suis trouvé couvert de

TROISIÈME
VOYAGE.

Tiques.

TROISIÈME
VOYAGE.

tiques. Il y a un moyen court et facile de se débarrasser de ces hôtes désagréables ; faites un grand feu et tenez-vous auprès , et , quand vous seriez couvert de tiques , elles tomberaient toutes.

Oublions pour un moment les quadrupèdes , les serpents et les insectes , et jetons un coup d'œil sur les indiens qui habitent ces forêts.

Nations
principales
ou tribus
d'indiens.

Il y a cinq nations principales ou tribus d'indiens dans la ci-devant Guyane hollandaise. Ils sont généralement connus sous le nom de Warrows , d'Arowacks , d'Acoways , de Caraïbes et de Macoushis.

Ils habitent de petits hameaux composés de quelques cabanes , dont le nombre n'est jamais au-delà de douze. Ces huttes sont toujours dans la forêt , près d'une rivière ou d'un courant d'eau ; elles sont ouvertes de tous côtés , excepté celles des Macoushis , et couvertes des feuilles d'une espèce de palmier.

Leurs
hamacs.

Leur meuble principal est le hamac : il leur sert à la fois de chaise et de lit ; il est ordinairement fait de coton ; cependant les Warrows font les leurs avec les filaments de l'oeta (palmier). Le soir , ils font toujours du feu auprès ; ils jouissent de sa chaleur , et la

fumée chasse les moustiques et les mouches de sable. On trouve quelquefois une table dans la cabane ; elle n'est pas faite par les indiens, mais par quelque charpentier nègre ou mulâtre.

TROISIÈME
VOYAGE.

Ils défrichent environ une ou deux acres des bois qui entourent les huttes, et ils y plantent du poivre, des papayers, de la cassave douce et amère, des plantains, des patates douces, des ignames, des ananas et de l'herbe de soie. En outre, ils ont généralement quelques acres dans une partie fertile de la forêt, pour y faire croître la cassave qui leur sert de pain. Ils font des pots de terre pour faire bouillir leurs aliments, et ils achètent aux blancs des plaques de fer, circulaires et plates, sur lesquelles ils font cuire leur pain de cassave. Il faut râper la cassave pour en exprimer le suc, avant de la faire cuire. Les indiens, qui sont trop enfoncés dans les déserts pour se procurer des râpes par l'entremise des blancs, se servent d'un morceau de bois plat garni de pierres aiguës.

Ils n'ont ni vaches, ni chevaux, ni mulets, ni chèvres, ni moutons, ni ânes. Les hommes chassent et pêchent, et les femmes travaillent

Occupations.

TROISIÈME
VOYAGE.

à la culture de la terre, et préparent les aliments.

Liqueur
fermentée.

Il y a dans chaque hameau un gros tronc d'arbre creusé comme une cuve; c'est là qu'ils font avec leur cassave une sorte de liqueur fermentée d'un goût abominable et aigre, nommée piwarri. Ils l'aiment beaucoup, et ne manquent jamais de s'enivrer chaque fois qu'ils la brassent. Cette opération est plus ou moins fréquente, suivant la quantité superflue de cassave.

Vêtements.

Les hommes et les femmes vont nus. Pour les hommes un pagne de coton, pour les femmes un morceau de coton carré, orné de petits grains, et de la grandeur de la main, remplacent la feuille de figuier. Ceux qui habitent très loin dans l'intérieur se servent de l'écorce d'un arbre; ils sont très propres et se lavent dans les rivières ou les courants, au moins deux fois par jour. Ils se peignent avec du rocou parfumé d'hayawa ou d'accâïari.

Leurs cheveux sont noirs et plats, et jamais frisés. Les femmes les relèvent bizarrement en tresses et leur donnent un peu la forme de la coiffure de Diane dans les modèles antiques.

Ils ont très peu de maladies. La vieillesse

et les affections du poumon paraissent être les seules causes qui les font passer dans un autre monde. Les affections du poumon sont ordinairement amenées par un rhume violent dont ils ne savent pas arrêter les progrès par le moyen de la lancette. Je n'ai jamais vu un idiot parmi eux, et je n'en ai remarqué aucun qui fût difforme de naissance. Leurs femmes ne meurent jamais en couches, ce qui est dû sans doute à ce qu'elles ne portent jamais de corsets.

TROISIÈME
VOYAGE.

Ils n'ont point de cérémonies religieuses publiques. Ils reconnaissent deux êtres supérieurs, l'un bon, l'autre méchant. Ils prient le dernier de ne pas leur faire de mal, et ils pensent que le premier est trop bon pour leur en faire; je crois que si la vérité était connue, on verrait que les habitants du village ne font jamais une prière en particulier. Ils ont une sorte de prêtre nommé Pee-ay-man, qui est un sorcier : il retrouve les choses perdues; il marmotte des prières au mauvais esprit sur eux et leurs enfants, quand ils sont malades.

Coutumes et
cérémonies
religieuses.

Si la fièvre se déclare dans le village, le Pee-ay-man se promène autour pendant toute la nuit en hurlant et faisant un bruit terrible,

TROISIÈME
VOYAGE.

et il supplie le mauvais esprit de s'en aller, mais il est très rare qu'il ait ce devoir à remplir, car la fièvre ne visite guère les hameaux indiens. Cependant, lorsqu'une fièvre survient et que ses enchantements n'ont point de succès, ce qui, j'imagine, arrive le plus souvent, les indiens abandonnent ce lieu pour toujours, et s'établissent ailleurs. Ils croient que la chouette et le tette-chèvre sont des favoris du mauvais esprit, et ils ne les tuent jamais.

Je ne trouvai aucun monument ni aucune marque d'antiquité parmi ces indiens, en sorte qu'après m'être avancé depuis les rivages de l'Océan occidental jusqu'au Rio-Branco, si quelqu'un m'eût questionné sur ce sujet, j'aurais répondu : Je n'ai rien vu parmi ces indiens qui indiquât qu'ils ont passé un siècle dans ces lieux, quoique j'aie, au contraire, sujet de penser qu'ils peuvent y avoir existé avant la Rédemption; mais leur manque absolu de civilisation les a assimilés aux forêts qu'ils parcourent.

Ainsi, un arbre chargé d'années tombe et se réduit en poussière sans qu'on puisse dire quels furent son aspect, ses beautés, ses maladies, au milieu des arbres voisins; un autre

s'est élevé à sa place, et lorsque la nature aura suivi son cours, il fera aussi place à un successeur. Il en est de même de l'indien de la Guyane : il est là, couché dans la poussière; il n'a pas laissé derrière lui de titres sur le parchemin, sur la pierre ou sur la poterie, pour perpétuer le souvenir de ses actions. Peut-être le lieu où sont ensevelis ses restes était-il malsain; ses descendants l'ont abandonné depuis longues années, et se sont avancés dans les déserts.

Tout ce qu'on peut dire est ceci : les arbres sous lesquels je suis paraissent plus bas et plus petits que les autres; de là je conjecture que peut-être quelques indiens y ont eu jadis une habitation.

Si je rencontrais par hasard le fils du sauvage qui repose ici, il pourrait me dire que son père était fameux pour tuer les tigres et les serpents, et célèbre à la chasse du tapir et du sanglier, mais qu'il sait peu de chose ou même rien de son grand père.

Ils sont très jaloux de leur liberté et très attachés à leur manière de vivre. Quoique ceux qui habitent dans le voisinage des établissements européens aient des communica-

tions continuelles avec les blancs, ils n'ont aucun penchant pour la civilisation. Quelques indiens qui ont accompagné des blancs en Europe, revenus dans leur patrie, ont jeté leurs vêtements et sont retournés dans les forêts.

A George-Town, ville principale de Démérary, se trouve un grand bâtiment ouvert de tous côtés et construit pour les sauvages, par ordre du gouvernement. Les indiens y viennent, avec des singes, des perroquets, des arcs, des flèches, et des corbeilles qu'ils nomment *pegalls*¹. Ils les vendent aux blancs contre de l'argent, avec lequel ils achètent trop souvent du rhum, dont ils sont fort avides.

Le gouvernement leur fait des présents annuels, afin d'obtenir leurs services lorsque la colonie les juge nécessaires, pour battre les forêts à la recherche des nègres fugitifs. Autrefois ces expéditions étaient commandées par Charles Edmonstone, esq., qui habite maintenant Cardross-Park, près de Dumbarton. Ce brave colon ne revint jamais des forêts que victorieux. Une fois, en attaquant le camp

1. Elles sont faites de bois fendu presque aussi fin que la paille dont on fait les chapeaux des dames. On emploie ces *pegalls* aux mêmes usages que les porte-manteaux en Europe.

des nègres rebelles, il marchait le premier et reçut deux balles dans le corps; au moment où il fut blessé, deux de ses indiens tombèrent morts à côté de lui. Il se rétablit, quoiqu'on eût désespéré de sa vie, mais on ne put jamais extraire les balles.

TROISIÈME
VOYAGE.

Je ne crois pas qu'il y ait dans la ci-devant Guyane hollandaise un seul indien qui sache lire ou écrire, et je ne pense pas qu'aucun homme blanc ait réduit leur langage à des règles grammaticales. Quelques-uns peuvent avoir fait un court vocabulaire manuscrit des mots les plus nécessaires, mais voilà tout; de temps en temps, on rencontre un homme blanc et quelques gens de couleur qui parlent bien ce langage.

Remarques
générales.

Le caractère de l'indien de la Guyane est doux et paisible; il aime tendrement ses enfants.

Quelques voyageurs et colons ignorants nomment ces indiens une race paresseuse. L'homme, en général, n'agit pas sans but: or, quand l'indien a pêché assez de poisson et tué assez de gibier pour la provision d'une semaine, quel besoin a-t-il de parcourir la forêt? Il n'a pas l'idée de faire des jardins d'agrément;

TROISIÈME
VOYAGE.

l'argent lui est inutile, car, dans ces déserts, il n'y a pas de marchés à fréquenter ni de boutiques de marchandes de modes pour sa femme et ses enfants; il n'a pas de taxes à payer, de grands chemins à entretenir, de pauvres à soulager, d'armée ni de marine à soutenir. Il reste dans son hamac la nuit et le jour (car il n'a ni lit, ni chaise, et il n'en a pas besoin), et c'est là qu'il façonne son arc, qu'il fait ses flèches et qu'il répare ses instruments de pêche. Mais, aussitôt qu'il a consommé ses provisions, il se lève, et, comme le lion, il bat la forêt pour chercher du gibier. Il plonge dans la rivière en poursuivant le daim et le tapir, et la traverse à la nage. Il franchit les marais et les fondrières, et ne manque jamais de se procurer une quantité suffisante de nourriture. Si l'approche de la nuit suspend sa course pendant qu'il chasse le sanglier, il s'arrête pour la nuit seulement, et continue sa chasse dès le lendemain matin.

J'en eus la preuve dans mon voyage à travers les déserts jusqu'aux frontières portugaises. Nous étions huit, six indiens, un nègre et moi; à dix heures du matin, nous aperçûmes l'empreinte des pieds des sangliers; nous ju-

geâmes par la fraîcheur des marques qu'ils y avaient passé de bonne heure le jour même. Comme nous n'étions point doués d'odorat comme les chiens, et que nous n'avions pas de ces animaux avec nous, nous suivîmes la piste des yeux : l'indien, à la poursuite du gibier, est aussi sûr avec ses yeux que le chien avec son nez. Nous poursuivîmes la troupe jusqu'à trois heures de l'après-midi, et nous abandonnâmes la chasse pour le moment. Nous fîmes du feu près d'un courant où il y avait une grande abondance de poisson, et nous arrangeâmes les hamacs. En une heure, les indiens tuèrent avec leurs flèches plus de poisson que nous n'en pûmes consommer. La nuit était parfaitement claire et sereine, et l'éclat de la lune était presque aussi brillant que celui du jour.

Le lendemain, nous nous levâmes dès l'aurore ; nous déjeunâmes et fîmes nos paquets ; chacun prit le sien, et nous nous mîmes à la piste des sangliers que nous avions poursuivis la veille. Nous avons supposé qu'ils passeraient aussi la nuit dans la forêt ; ainsi notre halte ne pouvait nous faire aucun tort. La chose arriva précisément ainsi, car, à neuf

TROISIÈME
VOYAGE.

heures du matin, leurs traces devinrent de plus en plus fraîches. Nous doublâmes le pas, mais sans donner de voix comme les chiens; nous avancâmes en silence, et bientôt nous les rencontrâmes. Il y en avait plus d'un cent; on en tua six, les autres s'enfuirent dans différentes directions. Mais revenons à notre sujet.

Parmi nous, l'indigent travaille depuis le matin jusqu'au soir pour son entretien. Si par hasard cet homme acquiert une fortune, il change bientôt ses habitudes; n'étant plus sous l'empire absolu de la rigoureuse nécessité, il trouve bon de se lever entre neuf et dix heures du matin; son domestique l'aide à s'habiller; il marche sur un tapis moelleux jusqu'à la table du déjeuner; sa femme lui verse le thé, et son domestique lui présente sa rôtie. Après le déjeuner, le médecin lui conseille un exercice doux en voiture pendant une heure à peu près. A l'heure du dîner, il s'assoit à une table qui gémit sous le poids d'un luxe de toute espèce: il reste là sur une chaise pendant trois ou quatre heures, mange, boit et parle (souvent à tort et à travers) jusqu'à ce qu'on annonce le thé; il se dirige lentement vers le salon, où il passe la plus grande partie

du temps assis, jusqu'au moment où sa femme l'engage à prendre quelque chose de chaud pour souper. Après ce repas, il s'étend encore sur sa chaise, jusqu'à ce qu'il se retire pour se reposer le reste de la nuit; il monte commodément l'escalier sur un tapis, et entre dans sa chambre à coucher. Il faut espérer que là au moins il fait quelque prière, quoique peut-être sans fléchir le genou; il se laisse ensuite tomber dans un lit de duvet, sur lequel la gracieuse Jenny vient de passer la bassinoire.

TROISIÈME
VOYAGE.

Si l'indien voyait ceci, il appellerait à son tour les blancs une race paresseuse et indolente. Peut-être, après mûre réflexion, tirez-vous la conclusion que les hommes seront toujours indolents lorsqu'aucun objet ne les excitera.

Comme l'indien de la Guyane n'a aucune idée de transmettre ses pensées par écrit, il a trouvé un moyen sûr et simple de communication.

Méthode
indienne
de commu-
nication.

Lorsque deux ou trois familles ont résolu de descendre le fleuve pour vous faire visite, elles envoient auparavant un indien avec des grains enfilés dans un cordon; vous retirez

TROISIÈME
VOYAGE.

tous les jours un grain, et le jour où il n'en reste plus au cordon, elles arrivent chez vous.

Lorsque les indiens cherchent leur route dans ces déserts où les pas de l'homme n'ont point laissé de traces, le soleil est pour eux ce que le fil d'Ariane fut pour Thésée. Quand il est au méridien, ils s'arrêtent ordinairement, et poursuivent leur course aussitôt qu'il est assez descendu vers l'occident. Ils n'ont pas besoin d'autre boussole. Lorsqu'ils chassent, ils cassent, en passant, une petite branche des buissons, tous les trois ou quatre cents pas, et cette précaution les empêche souvent de s'égarer en revenant.

Vous ne serez pas long-temps dans les forêts de la Guyane sans remarquer combien elles sont peu habitées; on peut errer pendant toute une semaine sans voir une cabane. Les bêtes sauvages, les serpents, les marais, les arbres, la profusion sans borne de tout ce qui vous entoure, se réunissent pour vous dire que l'homme n'a pas d'habitation dans ces lieux, que l'homme a rarement foulé ce sentier.

Revenons maintenant à l'histoire naturelle. Il y avait, à peu de distance de la montagne

Mibiri, une personne qui faisait des lattes, avec vingt ou trente nègres. J'avais offert une récompense à celui d'entr'eux qui trouverait dans la forêt un serpent d'une belle taille et qui viendrait m'avertir du lieu où il serait ; ces nègres avaient souvent cherché un gros serpent, et avaient été aussi souvent trompés dans leurs désirs.

TROISIÈME
VOYAGE.

Un dimanche matin, je rencontrai l'un d'eux dans la forêt, et je lui demandai où il allait : il me dit qu'il allait vers le courant de Wawatilla chasser un armadille ; il emmenait son petit chien. En revenant, vers midi, le chien se mit à aboyer auprès de la racine d'un gros arbre qui avait été déraciné par un ouragan, et qui se détruisait graduellement. Le nègre crut que son chien aboyait à un agouti qui s'était probablement réfugié sous l'arbre, et il s'avança pour le tuer ; il y aperçut un serpent, et il accourut m'en avertir.

Le soleil venait de passer le méridien dans un ciel sans nuages ; on voyait à peine un seul oiseau, car les habitants ailés de la forêt, accablés par la chaleur, s'étaient retirés sous les ombrages les plus épais. Le silence de la nature aurait été semblable à celui de la

L'auteur
part à la
recherche
d'un
serpent.

TROISIÈME VOYAGE.
— nuit, sans la voix aiguë du pi-pi-yo qui retentissait d'un arbre éloigné. J'étais assis, un petit Horace à la main, sur ce qui avait été autrefois les marches qui conduisaient à l'habitation, maintenant dégradée et ruinée. Le nègre et son petit chien descendirent la montagne précipitamment, et j'appris bientôt qu'on avait découvert un serpent, mais on me dit que c'en était un jeune, nommé le maître des buissons, serpent rare et venimeux.

Je me levai aussitôt, et, saisissant la lance de huit pieds qui était près de moi : « Eh bien, Daddy, lui dis-je, nous allons jeter un coup d'œil sur ce serpent ». J'étais nu-pieds, j'avais un vieux chapeau, une chemise de couleur, un pantalon et une paire de bretelles pour le soutenir. Le nègre avait son coutelas, et pendant que nous gravissions la montagne, un autre nègre armé d'un coutelas nous joignit, jugeant à notre pas qu'il y avait quelque chose à faire. Le petit chien nous accompagna, et lorsque nous eûmes fait environ un demi-mille dans la forêt, le nègre s'arrêta et me montra l'arbre tombé. Tout était calme et silencieux : je dis aux nègres de ne pas bouger de l'endroit où ils étaient, de retenir le petit

chien, et j'allai en avant pour reconnaître les lieux.

TROISIÈME
VOYAGE.

Je m'approchai de l'endroit indiqué, lentement et avec précaution; le serpent était bien caché, mais enfin je le découvris. C'était un coulacanara; il n'était pas venimeux, mais assez gros pour étouffer et broyer l'un de nous. En le mesurant ensuite, nous vîmes qu'il avait un peu plus de quatorze pieds. Cette espèce de serpent est très rare et beaucoup plus grosse, en proportion de sa longueur, qu'aucun autre serpent des forêts. Un coulacanara de quatorze pieds est aussi gros qu'un boa commun de vingt-quatre.

Il trouve
et saisit
un énorme
coulacanara.

Lorsque j'eus dépouillé ce serpent, je pouvais facilement mettre ma tête dans sa gueule, car la conformation singulière de ses mâchoires leur permet une extension prodigieuse.

Un Hollandais de mes amis, nommé Brouwer, tua un boa de vingt-deux pieds qui avait les deux bois d'un cerf dans la gueule. Il avait avalé le cerf sans pouvoir se débarrasser des cornes; ainsi, il lui fallait attendre patiemment, avec cette bouchée désagréable, que son estomac eût digéré le corps et que les cornes tombassent. Il était dans cette attente

TROISIÈME
VOYAGE.

lorsque le Hollandais l'aperçut, en remontant le fleuve dans son canot, et lui envoya une balle dans la tête.

M'étant assuré de la taille du serpent que le nègre venait de trouver, je me retirai doucement par le même chemin et je promis quatre dollars au nègre qui me l'avait montré, et un à celui qui nous avait joints. Voyant que le jour était sur son déclin, et que l'approche de la nuit serait nuisible à la dissection, je fus frappé de l'idée que je pourrais le prendre vivant : je pensai que, si je pouvais le frapper avec la lance derrière la tête et le clouer sur la terre, je pourrais réussir à le prendre. Lorsque je communiquai cette idée aux nègres, ils me prièrent et me supplièrent de leur permettre d'aller chercher un fusil et d'amener du secours, parce qu'ils étaient sûrs que le serpent tuerait l'un de nous.

J'avais passé neuf ans au siège de Troie, il n'était pas convenable que je retournasse alors en Grèce : « *nil decimo nisi dedecus anno* » ; c'est-à-dire que j'avais cherché pendant des années un gros serpent, et en ayant maintenant rencontré un, il ne me convenait pas

1. « Point de gloire avant la dixième année. »

de reculer. Ainsi, prenant le coutelas de l'un des nègres, et les plaçant tous deux derrière moi, je leur dis de me suivre, et que je les taillerais en pièces s'ils essayaient de fuir. Je souriais en leur parlant ainsi; mais ils secouèrent la tête en silence, comme s'ils avaient de mauvais pressentiments.

TROISIÈME
VOYAGE.

Lorsque nous arrivâmes, le serpent n'avait pas bougé, mais je ne pus découvrir sa tête, et je pensai, par les plis de son corps, qu'elle devait être à l'extrémité de son repaire. Une sorte de chèvre-feuille avait formé sur les branches de l'arbre tombé un manteau presque impénétrable à la pluie et aux rayons du soleil. Il est probable qu'il se retirait depuis long-temps dans ce lieu solitaire, car il portait des marques d'une habitation ancienne.

Je pris alors mon couteau, étant décidé à couper le chèvre-feuille et à briser les rameaux le plus doucement possible jusqu'à ce que je découvrisse sa tête. Un nègre veillait derrière moi avec la lance, et l'autre avec le coutelas; celui du premier nègre que j'avais pris était par terre près de moi, en cas de nécessité.

Il se prépare
à lutter avec
le serpent.

Après avoir travaillé dans un profond silence pendant un quart d'heure, un genou à

TROISIÈME
VOYAGE.

terre pendant tout le temps, j'avais fait assez de jour pour voir sa tête : elle paraissait sortir entre le premier et le second pli de son corps, et était à plat sur la terre; c'était précisément la position où je la désirais.

Je me levai en silence et me retirai très doucement en faisant signe aux nègres de faire de même; le chien était arrêté à quelque distance, dans une observation muette. Je pus lire sur le visage des nègres qu'ils regardaient cette affaire comme très désagréable, et ils firent une nouvelle tentative pour me persuader de les laisser aller chercher un fusil. Je souris avec bonté, et je fis mine de les frapper de l'arme que je tenais à la main; ce fut toute la réponse que je fis à leur demande, et ils en parurent très troublés.

Il faut remarquer que nous étions alors à vingt pas environ du gîte du serpent; je rangai alors les nègres derrière moi, et je dis à celui qui était le plus près de saisir la lance au moment où je frapperais le serpent, et à l'autre de faire attention à tous mes mouvements. Il ne restait plus qu'à leur ôter leurs coutelas, car j'étais sûr, si je ne les désarmais pas, qu'ils seraient tentés de frapper le serpent

au moment du danger, et qu'ils gâteraient ainsi sa peau pour toujours.

TROISIÈME
VOYAGE.

Autant que j'en pus juger par leurs physiologies, ils parurent regarder l'enlèvement de leurs coutelas comme un acte de la tyrannie la plus insupportable de ma part. Probablement ils ne se retinrent d'éclater que par l'idée consolante que je me trouverais entre eux et le serpent. A la vérité, mon cœur, en dépit de tout ce que je pouvais faire, battait plus vite qu'à l'ordinaire, et j'éprouvais les mêmes sensations qu'un passager à bord d'un vaisseau marchand, en temps de guerre, lorsque le capitaine ordonne à tout le monde sur le pont de se préparer pour le combat, tandis qu'un vaisseau inconnu s'approche sous des couleurs suspectes.

Nous nous avançâmes en silence, sans remuer la tête ni les bras, afin d'éviter autant que possible toute alarme, de peur que le serpent ne s'échappât ou ne nous attaquât pour se défendre. Je portais la lance perpendiculairement devant moi, la pointe à un pied environ de la terre; le serpent n'avait pas bougé, et, m'élançant vers lui, je le frappai avec la lance du côté gauche, précisément derrière le

TROISIÈME
VOYAGE.

cou, et je le clouai sur la terre ; dans ce moment, le nègre qui était près de moi saisit la lance et la tint ferme à sa place, pendant que je me précipitais la tête la première dans le repaire du serpent pour lutter avec lui et m'emparer de sa queue avant qu'il pût faire aucun mal.

Lorsque je le clouai sur la terre, il fit entendre un sifflement épouvantable ; et le petit chien s'enfuit en hurlant. Nous eûmes ensemble un combat opiniâtre ; les rameaux brisés volaient de tous côtés, chaque parti s'efforçait d'obtenir l'avantage.

Je criai au second nègre de se jeter sur moi parce que je ne me trouvais pas assez lourd ; il le fit, et son poids ajouté au mien me fut d'un grand secours. Je m'emparai fortement de la queue du serpent, et, après une ou deux violentes secousses, il céda, se trouvant dominé. C'était le moment de s'assurer de lui ; pendant que le premier nègre continuait à tenir la lance ferme sur la terre, et que l'autre m'aidait, je trouvai moyen de détacher mes bretelles et je m'en servis pour lui lier les mâchoires.

Le serpent, se trouvant alors dans une posi-

tion désagréable, essaya de se dégager et se mit à l'œuvre avec courage ; mais nous fûmes les plus forts. Nous réussîmes à le faire rouler autour du bois de la lance, et nous nous préparâmes alors à l'emporter hors de la forêt. Je me plaçai à la tête, et je la tenais ferme sous mon bras ; un nègre soutenait le ventre, l'autre la queue.

Dans cet ordre, nous commençâmes à nous avancer lentement vers l'habitation, et nous y arrivâmes après nous être reposés dix fois, car le serpent était trop lourd pour que nous pussions le porter sans nous arrêter afin de reprendre des forces.

Pendant que nous avançons avec lui, il combattit bravement pour regagner sa liberté ; mais ce fut en vain. Le jour était trop avancé pour penser à le disséquer ; si je l'eusse tué, une putréfaction partielle aurait commencé avant le lendemain.

J'avais apporté avec moi dans la forêt un sac solide et assez grand pour renfermer tout animal que je voudrais disséquer. Je regardais ce moyen comme le meilleur pour garder vivants des animaux sauvages, lorsque j'étais pressé par le jour ; car le sac, cédant à leurs

TROISIÈME
VOYAGE.

efforts dans toutes les directions, ils n'avaient rien de ferme ni de fixe pour travailler, et par conséquent ils n'y pouvaient pas faire de trou; je dis rien de fixe, car, après que l'ouverture du sac était fermée, le sac lui-même n'était attaché à rien, mais se promenait partout où l'animal qu'il renfermait le faisait aller.

Après avoir de nouveau assujetti la bouche du coulacanara afin qu'il ne pût pas l'ouvrir, on le fit entrer de force dans ce sac, et on l'abandonna à son sort jusqu'au lendemain matin.

Je ne puis pas dire qu'il m'accorda une nuit tranquille; mon hamac était dans l'étage au-dessus de lui, et le plancher qui nous séparait était à moitié ruiné; en sorte que, dans quelques parties, il n'y avait pas de planches entre son appartement et le mien. Il fut très remuant et très irrité, et quand Méduse eût été ma femme, je n'aurais pas entendu des sifflements plus continuels et plus désagréables dans ma chambre pendant cette nuit. A la pointe du jour, j'envoyai demander dix des nègres qui coupaient du bois à quelque distance; la moitié de ce nombre aurait pu me suffire, mais je

jugeai plus prudent d'être en force dans le cas où il essaierait de s'échapper de la maison lorsqu'on ouvrirait le sac. Cependant il n'arriva rien de dangereux.

TROISIÈME
VOYAGE.

Lors de l'ouverture du sac, on tint le serpent à terre, et je lui coupai la gorge; il saigna autant qu'un bœuf. A six heures du soir, le même jour, il était tout-à-fait disséqué. En examinant ses dents, je remarquai qu'elles étaient toutes courbées comme des clous à crochet, la pointe dirigée vers son gosier, et qu'elles n'étaient pas si grandes ni si fortes que je m'y attendais; mais elles sont exactement appropriées aux fonctions que la nature les a destinées à remplir. Le serpent ne mâche pas sa nourriture; ainsi le seul service que ses dents aient à lui rendre est de saisir sa proie et de la retenir jusqu'à ce qu'il l'avale tout entière.

Il tue
et dissèque
le serpent.

En général, on envoie dans les musées les peaux des serpents sans leurs têtes; car lorsque les indiens et les nègres en tuent, ils manquent rarement de leur couper la tête, et ils n'ont plus alors rien à craindre des dents. Quand on bourre ces peaux dans les musées, on y adapte une tête de bois armée

TROISIÈME
VOYAGE.

de dents assez grandes pour les mâchoires d'un tigre. Ce changement tend à tromper le spectateur, et à lui donner des idées erronées.

Pendant ce combat avec le serpent, le vieux nègre Daddy Quashi était allé à George-Town chercher des provisions; il revint précisément à temps pour aider à le dépouiller. Il avait passé la plus grande partie de sa vie dans la forêt avec son ancien maître M. Edmonstone, et m'amusait beaucoup en me racontant leurs diverses aventures avec les animaux sauvages. Daddy avait une horreur particulière pour les serpents, et il déclara franchement qu'il n'aurait jamais pu attaquer celui dont il est ici question.

L'auteur
attaque
un autre
serpent.

La semaine suivante, son courage fut mis à l'épreuve, et il ne démentit pas ses paroles; ce fut une lutte curieuse qui eut lieu près de l'endroit où j'avais pris le gros serpent. J'avais poursuivi le matin une nouvelle espèce de perruche; la journée étant pluvieuse, j'avais pris un parapluie pour conserver mon fusil sec, et je l'avais laissé sous un arbre. Dans l'après-midi, j'emmenai avec moi Daddy Quashi pour le chercher. Pendant ce

temps, la curiosité me conduisit au lieu du dernier combat; il y avait un sentier par lequel on avait autrefois enlevé du bois; j'y remarquai un jeune coulacanara de dix pieds de long, s'avancant lentement; je vis qu'il n'était pas assez gros pour me casser le bras, dans le cas où il se roulerait autour. Il n'y avait pas un moment à perdre; je saisis sa queue de la main gauche, en mettant un genou à terre, de la droite je pris mon chapeau, et je le tins comme un bouclier pour me défendre.

Le serpent se retourna aussitôt, et s'avança vers moi, la tête à trois pieds de terre environ, comme pour me demander ce qui m'autorisait à prendre des libertés avec sa queue. Je le laissai venir en sifflant et la bouche ouverte, jusqu'à deux pieds de mon visage, et alors, avec toute la force dont j'étais capable, j'enfonçai mon poing, protégé par mon chapeau, dans ses mâchoires. Il fut étourdi et confondu du coup, et avant qu'il pût se reconnaître, je l'avais saisi à la gorge de mes deux mains, dans une position où il ne pouvait pas me mordre. Je le laissai alors se rouler autour de mon corps, et je me mis en marche avec lui comme avec

TROISIÈME
VOYAGE.

ma légitime capture; il me serrait fortement, mais pas assez pour m'effrayer.

Cependant, Daddy Quashi ayant trouvé le parapluie et entendant le bruit du combat, s'approchait avec précaution; aussitôt qu'il vit en quelle compagnie j'étais, il se retourna et s'enfuit vers la maison; je le suivis en criant pour augmenter sa crainte. Lorsque je le grondai de sa poltronnerie, le vieux drôle me pria de lui pardonner, parce que la vue du serpent lui avait réellement fait mal au cœur.

Lorsque je n'eus plus besoin de la carcasse du gros serpent, on la porta dans la forêt, car j'espérais qu'elle attirerait le roi des vautours, aussitôt que le temps l'aurait rendue assez savoureuse. Au bout de peu de jours, elle portait l'odeur ordinaire aux charognes, et une vingtaine de vautours arrivèrent se percher sur les arbres voisins; le roi des vautours y vint aussi. Je remarquai que pas un des vautours ordinaires n'osait commencer son repas avant que sa majesté eût fini. Lorsqu'il en eut pris autant que la nature le lui indiquait, il se retira sur la cime d'un mora élevé; alors tous les vautours communs s'abattirent et firent un solide repas.

La tête et le cou du roi des vautours n'ont point de plumes, mais le bel aspect qu'ils présentent disparaît après la mort. La gorge et le derrière du cou sont d'une belle couleur citron; les deux côtés du cou depuis les oreilles sont d'un écarlate brillant; derrière la partie ridée, il y a une tache blanche. Le sommet de la tête est écarlate. Entre la mandibule inférieure et l'œil, tout près de l'oreille, est un endroit d'un beau bleu argenté; la partie ridée est d'un brun clair et sale; par-derrière et au-dessus de la tache blanche, une partie de la peau est bleue, le reste rouge. La peau qui fait saillie derrière le cou, et qui ressemble à une caroncule oblongue, est en partie bleue et en partie orange.

TROISIÈME
VOYAGE.

Le roi
des
vautours.

Le bec est orange et noir, les caroncules du front sont orange, et celles du bec de même couleur; les orbites sont écarlates, et les iris blancs. Au-dessous de la partie nue du cou, il y a une fraise cendrée; la poche de l'estomac, lorsqu'elle est tendue par la nourriture, est du blanc le plus pur, traversé de veines bleues qui ressemblent absolument à celles qu'on voit sur le bras d'une personne qui a une belle peau. La queue et les longues plumes des

Son bec.

TROISIÈME
VOYAGE.

ails sont noires, le ventre est blanc, et le reste du corps d'une belle couleur satinée.

Je ne crois pas que les vautours se nourrissent jamais d'animaux vivants, pas même de lézards, de rats, de souris ou de grenouilles. Je les ai examinés pendant des heures entières, et je ne les ai jamais vu toucher à aucun animal vivant, quoiqu'une énorme quantité de lézards, de grenouilles, de petits oiseaux fourmillassent autour d'eux. J'ai tué des lézards et des grenouilles, et je les ai mis en évidence; aussitôt qu'ils commençaient à sentir mauvais, le vautour appelé *aura* venait constamment les enlever.

J'ai souvent remarqué que, lorsqu'on brûlait le chaume dans un champ de cannes, le vautour *aura* y arrivait inmanquablement le lendemain pour se repaître des serpents, des lézards et des grenouilles qui avaient péri dans le feu. J'ai souvent vu un gros oiseau (qui ressemblait beaucoup de loin au vautour sociable commun) attraper et dévorer des lézards; mais, quand j'en eus tué un, il se trouva que ce n'était point un vautour, mais un faucon, dont la queue était beaucoup plus

1. Vautour urubu de Buffon.

carrée et plus courte que les faucons ne l'ont en général. Les vautours, comme les tettechèvres et les pics, semblent être dans la disgrâce de l'homme; on les qualifie communément d'espèce vorace, sale, cruelle et ignoble. Dans cette persuasion, le chasseur tire sur eux et croit probablement bien faire en délivrant la terre d'une telle engeance.

TROISIÈME
VOYAGE.

Quelques gouvernements ont imposé une amende à celui qui tue un vautour; c'est une loi salubre, et il serait à désirer que d'autres gouvernements suivissent un si bon exemple. Je dirais ici volontiers deux mots en faveur de ce précieux oiseau chargé de purifier le sol; la sage Providence a accordé un bienfait aux pays chauds en leur donnant le vautour: elle lui a ordonné de consommer tout ce qui infecterait l'air et causerait la peste si la putréfaction s'en emparait. Lorsque le vautour est gorgé de nourriture, il paraît certainement un oiseau indolent: il restera des heures entières sur la branche d'un arbre ou sur le sommet d'une maison, les ailes tombantes, ou bien il les tiendra étendues et élevées après la pluie, pour recevoir les rayons du soleil. Les naturalistes ont observé que

TROISIÈME
VOYAGE.

le vol de cet oiseau est pénible. J'ai attentivement examiné le vautour de l'Andalousie, ceux de la Guyane, du Brésil et des Indes occidentales, et j'ai conclu que ces oiseaux ont le vol long, égal et élevé. Quiconque observera le vautour aura, sera réellement convaincu que son vol est d'une majesté étonnante et de longue durée.

Cet oiseau a plus de cinq pieds d'envergure : on le voit planant à une prodigieuse hauteur dans l'étendue des airs sur des ailes qui ne fléchissent jamais, et qui, en même temps, lui font traverser les plaines éthérées avec une rapidité égale à celle de l'aigle doré.

Les lois de Paramaribo protègent le vautour, et les Espagnols d'Angustura n'ont jamais l'idée de le troubler. En 1808, je vis dans cette ville les vautours aussi familiers que des oiseaux domestiques ; une personne qui n'en aurait jamais vu, les aurait pris pour des dindons. Ils sont très utiles aux Espagnols : sans eux les débris des abattoirs à Angustura auraient causé une incommodité insupportable.

Le vautour commun, noir, à queue courte et carrée, vit en troupes. Il n'en est pas de

même du vautour aura; quoiqu'on en puisse voir quinze ou vingt se repaître des animaux morts dans les champs de cannes, après que le chaume a été brûlé, cependant, si on fait attention à leur arrivée, on remarquera qu'ils sont venus séparément et qu'ils s'en vont de même; ainsi, leur réunion dans le même champ était tout-à-fait accidentelle et causée par les exhalaisons que chacun a senties en planant dans les airs pour découvrir de la nourriture. J'en ai vu vingt arriver dans un champ de cannes; ils venaient l'un après l'autre et de différents points de l'horizon. On peut en conclure que si les autres espèces de vautours vivent en troupes, il n'en est pas de même du vautour aura.

Si vous disséquez un vautour qui vient de se repaître d'une charogne, vous devez vous attendre à ce que vos nerfs olfactifs seront blessés des exhalaisons fortes de son jabot, précisément comme si vous disséquiez un citoyen après le dîner du lord-maire. Si, au contraire, le vautour est à jeun quand vous commencez l'opération, il n'y a pas d'exhalaisons désagréables, mais une forte odeur de musc.

TROISIÈME
VOYAGE.

J'avais long-temps désiré d'examiner le séjour natal du caïman, mais, comme le fleuve Démérary ne présentait pas d'individus de la grande espèce, je fus obligé d'en aller chercher dans le fleuve Essequibo.

Il descend
en canot
jusqu'à
l'Essequibo.

Je fis préparer le canot, et je descendis à George-Town; là, j'y fis placer les objets nécessaires à mon expédition, sans oublier une couple de grands hameçons à requin attachés à des chaînes et un rouleau de fortes cordes neuves; je hissai ensuite une petite voile que j'avais fait faire à dessein, et à six heures du matin je dirigeai notre course vers l'Essequibo. J'avais mis une paire de souliers pour empêcher le goudron du fond du canot de s'attacher à mes pieds. Le soleil était brûlant, et, depuis onze heures jusqu'à deux, il frappa perpendiculairement le dessus de mes pieds entre les souliers et le pantalon; ne trouvant pas cette chaleur désagréable, et ne me doutant pas le moins du monde de ses douloureuses conséquences, puisque j'avais passé des mois entiers nu-pieds, je négligeai de mettre une paire de chaussettes que j'avais avec moi; je ne réfléchis pas qu'être assis immobile, les pieds exposés au soleil,

était très différent d'être exposé au soleil en marchant.

TROISIÈME
VOYAGE.

Nous descendîmes sur le rivage de l'Essequibo à trois heures environ de l'après-midi, afin de choisir un lieu de repos pour la nuit, de ramasser du bois pour faire du feu, et de placer les hameçons. Ce fut alors que je commençai à trouver mes jambes fort douloureuses; elles devinrent bientôt très enflammées, rouges et couvertes de cloches. Il fallut beaucoup de précaution pour ne pas crever ces cloches, ce qui aurait causé des plaies. Je me mis aussitôt dans le hamac, et j'y passai une nuit pénible et sans sommeil; pendant deux jours, il me fut impossible de marcher.

La chaleur
excessive
lui cause un
grand mal
aux pieds.

Vers minuit, étant éveillé et souffrant beaucoup, j'entendis l'indien me dire : « Massa, massa, vous pas entendre un tigre? » J'écoutai attentivement, et j'entendis le bruit très doux de ses pieds lorsqu'il approcha de nous. La lune était couchée, mais de temps en temps nous apercevions l'animal à la lueur de notre feu. C'était un jaguar, car je distinguais les taches de sa peau. Quand même j'eusse désiré le tirer, je n'aurais pu le viser juste, car je souffrais tellement que je ne pouvais pas

Visite
d'un jaguar
pendant
la nuit.

TROISIÈME
VOYAGE.

me tourner dans mon hamac. L'indien aurait voulu tirer, mais je ne lui permis pas de le faire, parce que je voulais examiner davantage notre nouveau visiteur. Il est bien rare qu'un voyageur soit assez favorisé pour jouir du plaisir de voir à son aise le jaguar dans ses forêts.

Lorsque le feu s'éteignait, le jaguar s'approchait davantage, et quand l'indien le ranimait il se retirait brusquement. Quelquefois il s'approchait jusqu'à vingt pas, et alors nous le voyions assis sur ses jambes de derrière comme un chien; tantôt il allait et venait lentement; et d'autres fois nous l'entendions hâter son pas comme s'il eût été impatient. A la fin, l'indien, peu satisfait d'avoir une telle compagnie dans le voisinage, ne put se contenir plus long-temps et poussa un cri terrible. Le jaguar bondit comme un cheval de course et ne reparut plus. Le lendemain l'empreinte de ses pieds nous fit connaître que c'était un jaguar adulte.

Arrivée
aux chutes
de
l'Essequibo.

Deux jours après, nous atteignîmes les premières chutes de l'Essequibo. Il y avait une superbe barrière de rochers au travers du fleuve. Dans la saison des pluies, ces rochers

sont en grande partie sous l'eau ; mais , nous y trouvant alors dans la saison sèche , nous les vîmes à notre aise , tandis que l'eau du fleuve au-dessus d'eux se précipitait par différentes ouvertures avec une grande majesté. Là , sur une petite colline qui s'avance dans le fleuve , est placée la maison de mistriss Peterson ; c'est la dernière habitation de gens de couleur sur les bords de ce fleuve. Elle me loua un nègre et un homme de couleur qui prétendaient connaître les retraites du caïman et savoir la manière de le prendre. Nous fûmes un jour à passer ces chutes et ces rapides , célèbres pour le pacou qu'on y trouve ; c'est le poisson le plus gras et le plus délicieux de la Guyane. L'homme de couleur était dans son élément : il se tenait à la proue du canot , et frappait les pacous avec ses flèches pendant qu'ils nageaient ; la flèche avait à peine quitté l'arc , qu'il s'élançait la tête la première dans le fleuve , et saisissait le poisson pendant qu'il se débattait ; il plongeait et nageait comme une loutre , et manquait rarement le poisson qu'il visait.

Si ma plume , ami lecteur , possédait le talent de la description , je te donnerais ici une idée

TROISIÈME
VOYAGE.

de la vue ravissante de l'Essequibo ; mais comme il en est autrement , tu devras te contenter d'un simple essai de ma bonne volonté.

Paysage.

Rien ne peut être plus délicieux que l'aspect de la forêt des deux côtés de ce noble fleuve. Les montagnes se groupent dans une belle gradation et sont couvertes d'arbres d'une grosseur et d'une taille gigantesques. Ici, leurs feuilles étaient d'un beau pourpre, là, du vert le plus foncé. Quelquefois le caracara étendait ses fleurs écarlates de branche en branche, et donnait à l'arbre l'apparence d'être orné de guirlandes.

Ce délicieux paysage de l'Essequibo inonde l'ame de la plus vive joie, et transporte l'imagination dans les régions des fées, jusqu'à ce que, tournant un angle du fleuve, elle soit ramenée à des réflexions plus sérieuses en voyant le mora autrefois élevé et majestueux, maintenant mort et dépouillé dans ses branches les plus hautes, tandis que son vieux tronc, miné par l'impétuosité du torrent, est tristement penché sur le fleuve qui, avant peu, le recevra et l'entraînera pour toujours.

Pendant la journée, les vents alisés soufflaient comme un zéphir doux et rafraîchissant, qui

tombait lorsque la nuit arrivait, et le fleuve était alors uni comme une glace.

TROISIÈME
VOYAGE.

La lune approchait de son plein, en sorte que nous ne regrettions pas l'absence du soleil, qui se couchait dans toute sa splendeur. A peine était-il descendu derrière les montagnes de l'ouest, que les tette-chèvres faisaient entendre leurs voix douces et plaintives, les uns répétant souvent : « *who are you, who, who, who are you* », les autres : « *willy, willy, willy come go* ».

L'indien et Daddy Quashi secouaient souvent la tête à ces cris, et disaient qu'ils apportaient des nouvelles de Yabahou, qui est le mauvais esprit de l'Essequibo. Il était délicieux de s'asseoir sur une branche d'arbre tombé au bord de l'eau, pour écouter ces innocents oiseaux répétant leur chant nocturne, et pour examiner les chouettes et les vampires qui volaient sur le fleuve.

Le lendemain, vers midi, en poursuivant notre route, nous entendîmes le tintement du campanero dans les profondeurs des forêts. Quoique je n'eusse pas alors dû m'arrêter, même pour disséquer un oiseau rare, ayant un plus grand objet en vue, je ne pus cependant résister à l'occasion qui s'offrait d'acquérir le

Le
campanero.

TROISIÈME
VOYAGE.

campanero. Le lieu où il tintait était bas et marécageux, et mes jambes n'étant pas entièrement guéries des effets du soleil, j'envoyai l'indien tuer le campanero. Il atteignit l'arbre, qu'il me dépeignit comme très élevé, avec une cime dépouillée, et situé dans un marais. Il tira l'oiseau, mais il le manqua, ou ne le blessa pas assez pour l'abattre; cette occasion fut la seule que j'eus de me procurer un campanero pendant cette expédition : nous n'en avions pas entendu un seul tinter auparavant, et nous n'en entendîmes plus.

Environ une heure avant le coucher du soleil, nous arrivâmes au lieu désigné par les deux hommes qui s'étaient joints à nous aux chutes, comme très propre à trouver un caïman. Il y avait auprès un large courant et un banc de sable qui s'inclinait doucement dans l'eau. Précisément au-dessus de ce banc, dans la forêt, nous coupâmes les broussailles, nous suspendîmes nos hamacs aux arbres, et nous ramassâmes assez de bois mort pour entretenir le feu.

L'indien trouva une grosse tortue de terre, qui, avec une abondance de poisson frais que nous avions dans le canot, nous offrit un souper qui n'était point à dédaigner.

Les tigres avaient rugi constamment toutes les nuits depuis que nous étions entrés dans l'Essequibo ; ce bruit était d'une beauté imposante. Quelquefois il était tout-à-fait dans notre voisinage , quelquefois très éloigné , et retentissait dans les montagnes comme le tonnerre à une grande distance.

TROISIÈME
VOYAGE.

Rugissement
des tigres.

Il ne sera peut-être pas mal à propos de remarquer ici que le mot tigre , lorsqu'il est employé , ne signifie pas le tigre du Bengale ; il se rapporte au jaguar , dont la peau est gracieusement tachetée , et non pas rayée comme celle du tigre oriental. Cet animal est , à la vérité , le tigre du nouveau monde , et , ayant reçu le nom de tigre de ceux qui découvrirent l'Amérique méridionale , il l'a conservé depuis. Le jaguar est cruel , fort et dangereux ; mais il n'est pas aussi courageux que le tigre du Bengale.

Nous amorçâmes un hameçon à requin , avec un gros poisson , et nous le placâmes sur une planche de trois pieds de long et d'un pied de large que nous avions apportée à dessein. Cette planche fut portée dans le canot , à quarante pas environ sur le fleuve. Au moyen d'une corde assez longue pour atteindre le fond de l'eau , et au bout de laquelle était attachée une

TROISIÈME
VOYAGE.

Pierre, la planche était pour ainsi dire à l'ancre. On passa, dans la chaîne de l'hameçon, un bout de la corde neuve que j'avais achetée à la ville, et l'autre bout fut attaché à un arbre sur le banc de sable.

Le soleil était couché depuis une heure, le ciel était sans nuages, et la lune brillait de tout son éclat. Il n'y avait pas un souffle de vent dans les cieux, et le fleuve ressemblait à une vaste plaine de vif-argent.

De temps en temps, un gros poisson touchait au bord et plongeait ensuite dans les eaux; les chouettes et les tette-chèvres faisaient entendre leurs lamentations, mais leurs voix se perdaient dans le grondement des tigres qui rôdaient autour de nous. Tout redevenait ensuite calme et silencieux comme la nuit.

Bruit
des caïmans.

Les caïmans commençaient à se mettre en mouvement, et par intervalles on distinguait leur voix au milieu de celles du jaguar, des chouettes, des tette-chèvres et des grenouilles. C'était un bruit singulier et imposant : il ressemblait à un soupir étouffé qui s'exhalait tout-à-coup et qui était si fort qu'on l'aurait entendu à un mille de distance. Un d'entre eux fit d'abord entendre cet horrible bruit,

et puis un autre lui répondit. En examinant la contenance des hommes qui m'entouraient, je vis clairement qu'ils s'attendaient à prendre un caïman cette nuit même.

TROISIÈME
VOYAGE.

Nous étions à souper, lorsque l'indien, qui semblait avoir un œil sur le plat de tortue, et l'autre sur l'amorce dans le fleuve, dit qu'il voyait venir le caïman.

En y jetant les yeux, on voyait sur l'eau quelque chose qui ressemblait à un bloc de bois noir. Cet objet avait si peu l'air d'un être vivant que je doutais que ce fût un caïman; mais l'indien sourit et me dit qu'il était sûr que c'en était un, car il se souvenait d'en avoir vu quelques années auparavant, quand il était sur l'Essequibo.

A la fin, il approcha doucement de l'amorce, et la planche commença à remuer. La lune était si brillante que nous le vîmes distinctement ouvrir ses vastes mâchoires et mordre l'hameçon; nous tirâmes la corde, il laissa aussitôt aller sa proie, et nous vîmes sa tête noire se retirer de la planche à la distance de quelques pieds. Il y resta tout-à-fait immobile. Il ne paraissait pas disposé à avancer de nouveau; aussi nous achevâmes notre souper. Au bout d'une heure,

TROISIÈME
VOYAGE.

il se remit en mouvement et saisit l'amorce; mais, soupçonnant probablement qu'il avait affaire à des malins et à des trompeurs, il la garda dans sa gueule sans l'avalier. Nous tirâmes de nouveau la corde, mais sans plus de succès que la première fois. Il se retira et revint encore au bout d'une heure; nous le surveillâmes attentivement jusqu'à trois heures du matin, où, fatigués de notre mauvaise réussite, nous allâmes nous mettre dans nos hamacs pour dormir.

Lorsque le jour parut, nous vîmes qu'il avait réussi à détacher l'appât de l'hameçon, quoique nous l'eussions attaché avec de la corde. Nous n'avions plus l'espoir de prendre un caïman avant le retour de la nuit. Les indiens s'écartèrent dans les bois et rapportèrent une belle provision de gibier, et nous remontâmes le fleuve en canot pour tuer du poisson; on en prit plus que nous n'en pouvions manger.

En approchant des bas fonds, nous voyions les grosses raies pastenaques s'agiter sur le sable; l'homme de couleur ne les manquait jamais avec sa flèche. Le temps était délicieux, pas un nuage n'interceptait les rayons du soleil.

Oiseaux.

Je vis plusieurs aras écarlates, des anhingas

et des canards; je ne pus pas les tirer. Les perroquets traversaient le fleuve en quantités innombrables, volant toujours par couples. J'y vis aussi l'oiseau du soleil, appelé tyran par les Espagnols de l'Orénoque, et j'en tuai un. Le pinson blanc et noir, à tête rouge, y était très commun. Je n'ai jamais vu cet oiseau dans le Démérari, et je n'ai pas entendu dire qu'il y existât.

TROISIÈME
VOYAGE.

Nous arrivâmes enfin à un grand banc de sable qui avait à peu près deux milles de circonférence; comme nous en approchions, nous pûmes distinguer deux ou trois cents tortues d'eau douce sur le bord du banc. Avant que nous fussions assez près pour leur envoyer une flèche, elles plongèrent toutes et ne reparurent plus.

Nous descendîmes sur le banc de sable pour chercher leurs nids, car c'était la saison de la ponte. L'homme de couleur nous enseigna à les trouver. Partout où le sable paraissait plus uni qu'ailleurs, on était sûr de trouver un nid de tortue; en creusant avec nos mains à neuf pouces de profondeur environ, nous trouvions de vingt à trente œufs blancs. Nous mangeâmes le même jour ceux qui avaient quelques petites

Nids
de tortue.

TROISIÈME
VOYAGE.

taches noires sur la coquille, parce que c'était un signe qu'ils n'étaient pas frais, et que par conséquent ils ne se garderaient pas; on mit ceux qui n'avaient pas de tache dans du sable sec, et ils étaient encore bons quelques semaines après.

A minuit, deux de nos gens allèrent à ce banc de sable, pendant que les autres restèrent pour guetter le caïman. Les tortues s'étaient avancées sur le sable pour déposer leurs œufs, et les hommes se placèrent entr'elles et l'eau; ils rapportèrent une demi-douzaine de tortues très belles et bien nourries.

Les œufs des tortues d'eau douce n'ont pas une coquille aussi dure que ceux des tortues de terre. Leur enveloppe ressemble à du parchemin blanc, et cède à la pression des doigts; mais elle est très solide et ne se brise pas. Sur ce banc de sable, tout près de la forêt, nous trouvâmes plusieurs nids d'iguanes, mais ils n'avaient pas plus de quatorze œufs chacun. Le jour s'écoula ainsi entre l'exercice et l'instruction, jusqu'à ce que le globe du soleil descendant vers l'horizon nous rappelât qu'il était temps de retourner au lieu d'où nous étions partis.

L'essai de la seconde nuit pour prendre le

caïman fut une répétition du premier, et tout-à-fait sans succès. Nous allâmes à la pêche le jour suivant; elle fut très abondante, et nous revînmes pour éprouver un troisième désappointement la nuit suivante. Le quatrième jour, vers quatre heures du soir, nous commencâmes à élever un échafaudage au milieu des arbres près du bord de l'eau. Nous avions le projet de lancer de là une flèche au caïman. Au bout de cette flèche devait être attachée une petite corde qui serait liée à une plus grosse, et aussitôt que le caïman serait frappé, nous devions monter dans le canot et le poursuivre dans le fleuve.

Pendant que nous étions occupés à prépa- Le cougar.
rer l'échafaudage, un tigre commença à rugir; nous jugeâmes au son qu'il n'était pas à plus d'un quart de mille, et qu'il était près du bord du fleuve. Malheureusement l'indien me dit que ce n'était pas un jaguar qui rugissait, mais un cougar. Le cougar est d'un brun rougeâtre pâle et n'est pas si grand que le jaguar. Comme il n'y avait rien de remarquable dans cet animal, je crus qu'il valait mieux m'occuper de la machine à prendre le caïman que d'aller à la recherche du cougar. Les autres, cependant, descendirent en canot jusqu'à l'endroit

TROISIÈME
VOYAGE.

où il rugissait. En s'approchant, ils virent que ce n'était point un couguar, mais un énorme jaguar qui se tenait sur le tronc d'un vieux mora penché sur le fleuve. Il gronda et montra les dents lorsqu'ils s'approchèrent; l'homme de couleur le tira à balle, mais il le manqua probablement; le tigre descendit aussitôt et s'enfonça dans les bois. J'y allai avant la nuit, et nous battîmes la forêt jusqu'à un demi-mille dans la direction où il avait fui; mais nous ne trouvâmes pas une trace ni une tache de sang. J'en conclus que la peur avait empêché l'homme de couleur de viser avec assurance.

Nous passâmes la plus grande partie de la quatrième nuit en essais pour attraper un caïman, mais sans résultat. Je fus alors convaincu qu'il y avait quelque défaut essentiel; nous aurions dû réussir par notre vigilance et notre attention, ayant vu des caïmans à plusieurs reprises. Il était inutile de rester là plus long-temps; en outre, l'homme de couleur commençait à prendre des airs et s'imaginait qu'il m'était absolument nécessaire. C'est ce que je n'ai jamais souffert dans aucune expédition dont j'ai été le chef; aussi

Renvoi
de l'homme
de couleur.

je convainquis cet homme, à son grand regret, que je pouvais me passer de lui; je lui payai ce que j'étais convenu de lui donner, ce qui montait à huit dollars, et je le renvoyai dans son propre canot, chez mistriss Peterson, sur la montagne près des premières chutes. Je demandai ensuite au nègre s'il y avait quelque habitation indienne dans le voisinage; il me dit qu'il en connaissait une à un jour et demi de marche. Nous allâmes à sa recherche, et vers une heure, le lendemain, le nègre me montra le courant sur les bords duquel elle était située.

TROISIÈME
VOYAGE.

L'entrée en était tellement cachée par des buissons épais qu'un étranger l'aurait dépassée sans se douter que ce fût un courant. En le remontant, nous le trouvâmes obscur, sinueux, et plus embarrassé qu'aucune petite rivière que j'eusse jamais vue.

On arrive
à un courant
et à une
habitation
indienne.

Lorsque Orphée ramena sa jeune épouse du Styx, le chemin qu'il suivit devait ressembler à celui-ci, car Ovide dit qu'il était :

« Arduus, obliquus, caligine densus opacâ ». »

Tel était exactement ce courant.

1. « Raboteux, de travers, plein d'une sombre horreur



TROISIÈME
VOYAGE.

Lorsque nous en eûmes remonté les deux tiers, nous rencontrâmes les indiens qui allaient à la pêche. Je vis, par la manière dont leurs effets étaient empaquetés dans le canot, qu'ils ne devaient pas revenir de quelques jours. Cependant, en leur disant ce que nous voulions, et en leur promettant de grands présents de plomb, de poudre et d'hameçons, ils renoncèrent à leur expédition et nous invitèrent à gagner l'habitation qu'ils venaient de quitter, et où nous fîmes provision de cassave.

Dîner
indien.

Ils nous donnèrent pour dîner du fourmilier et du singe rouge bouillis, deux plats inconnus, même chez Beauvilliers à Paris ou dans une fête de la ville de Londres.

Le singe était vraiment très bon, mais le fourmilier avait été gardé au-delà du temps raisonnable : il avait l'odeur de la venaison en Angleterre ; aussi, après en avoir goûté, je préférerai ne manger que du singe.

Après nous être reposés, nous retournâmes au fleuve. Les indiens, au nombre de trois, nous accompagnèrent dans leur canot, et lorsque nous entrâmes dans la rivière, ils nous indiquèrent, un peu au-dessus, un endroit très propre à cacher un caïman. L'eau était pro-

fonde et calme , et bordée par un immense banc de sable ; il y avait aussi tout auprès un petit courant peu profond.

TROISIÈME
VOYAGE.

Les hommes qui m'accompagnaient se firent un abri pour la nuit sur ce banc de sable , près de la forêt ; le mien était déjà fait , car je porte toujours avec moi un drap de toile peinte , de douze pieds sur dix. Ce drap , jeté sur une perche soutenue par deux arbres , procure avec très peu de peine un toit excellent.

Nous montrâmes l'hameçon à l'un des indiens : il secoua la tête et se mit à rire , en disant qu'il ne valait rien. Lorsqu'il était enfant , il avait vu son père prendre des caïmans , et il promit de faire le lendemain quelque chose qui réussirait bien. Cependant , nous placâmes l'hameçon à requin , toujours sans succès : un caïman vint le prendre , mais il ne voulut pas l'avaler.

Voyant qu'il était inutile de surveiller davantage l'hameçon , nous le laissâmes pour la nuit et nous retournâmes à nos hamacs.

Avant de m'endormir , quelques réflexions se présentèrent à mon esprit ; je remarquai qu'autant que le jugement de l'homme civilisé pouvait s'étendre , nous avions tout employé et

TROISIÈME
VOYAGE.

tout fait pour nous assurer le succès. Nous avons des hameçons, des lignes, des amorces et de la patience. Nous avons passé des nuits à veiller; nous avons vu le caïman prendre l'appât, et après que nos espérances avaient été montées au plus haut degré, tout s'était terminé par une mauvaise réussite. Probablement ce pauvre sauvage des forêts devait réussir par des moyens très simples, et prouver ainsi à son frère plus civilisé, que, malgré les livres et les écoles, il y a une vaste moisson de connaissances à recueillir à chaque pas, de quelque côté qu'on se dirige.

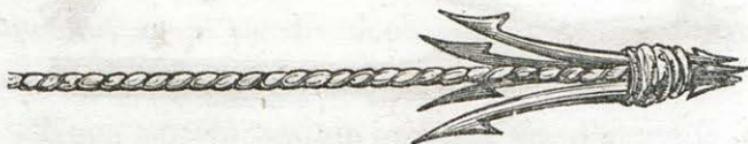
Le lendemain, comme à l'ordinaire, nous trouvâmes l'amorce enlevée de l'hameçon. Les indiens allèrent chasser dans la forêt, et nous prîmes le canot pour tirer du poisson et ramasser une autre provision d'œufs de tortue, que nous trouvâmes en grande abondance sur ce vaste banc de sable.

Nous allâmes dans le petit courant, et nous tuâmes quelques jeunes caïmans de deux pieds de long; il était curieux de voir le dépit et la rage de ces petits êtres lorsque la flèche les frappait; ils se retournaient pour la mordre et s'efforçaient de nous saisir lorsque nous étions

dans l'eau pour les prendre. Daddy Quashi en fit bouillir un pour son dîner, et le trouva très bon et très tendre. Je ne vois pas pourquoi ce ne serait pas aussi bon que des grenouilles ou du veau.

TROISIÈME
VOYAGE.

Le jour baissait rapidement, et l'indien avait terminé son instrument pour prendre le caïman. Il était fort simple; il consistait en quatre morceaux de bois dur et solide d'un pied de long, à peu près de la grosseur du petit doigt, et barbelés aux deux bouts. Ils étaient attachés à l'extrémité de la corde, de telle manière que si vous vous représentez la corde comme une flèche, ces quatre morceaux en formeront la tête; un bout des quatre bâtons réunis figurait la pointe de la flèche, tandis que l'autre bout s'éloignait à distances égales de la corde, comme on le voit ici.

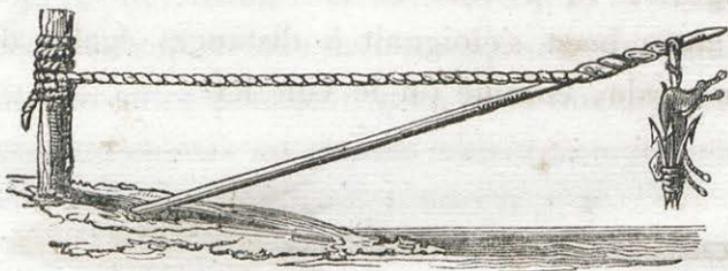


Il est évident que si le caïman l'avalait (l'autre bout de la corde, qui avait quatre-vingt-dix pieds de long, étant attaché à un

TROISIÈME
VOYAGE.

arbre), plus il tirerait, plus les barbes s'enfonceraient dans son estomac. Cet hameçon de bois, si l'on peut lui donner ce nom, était bien amorcé avec la chair d'un agouti dont les entrailles entouraient la corde jusqu'à un pied au-dessus.

A près d'un mille de l'endroit où nous avions placé nos hamacs, le banc de sable cessait brusquement et le fleuve était tranquille et profond. Ce fut là que l'indien enfonça un bâton dans le sable; il avait deux pieds de long, et à son extrémité la machine était suspendue à un pied de l'eau environ. Le bout de la corde était attaché à un pieu bien enfoncé dans le sable.



L'indien prit alors l'écaille vide d'une tortue de terre, et lui donna plusieurs grands coups avec une hache; je lui demandai pourquoi il le faisait, il me répondit que c'était pour appren-

dre au caïman qu'il se passait quelque chose. Le fait est que l'indien destinait ce bruit à servir de cloche du dîner au caïman.

TROISIÈME
VOYAGE.

Ensuite nous retournâmes à nos hamacs, n'ayant pas l'intention de revenir avant le lendemain matin. Pendant la nuit; les jaguars rugirent et grondèrent dans la forêt comme s'ils eussent été irrités contre l'univers, et par intervalles nous entendions les caïmans dans l'éloignement. Le rugissement des tigres était imposant, mais il était mélodieux en comparaison du bruit affreux que faisaient ces hideux et cruels reptiles.

Vers cinq heures et demie du matin, l'indien partit sans bruit pour jeter un coup d'œil sur l'hameçon. En y arrivant, il poussa un cri terrible; nous nous élançâmes tous de nos hamacs, et nous courûmes à lui. Les indiens arrivèrent avant moi, car ils n'avaient pas de vêtements à mettre, et je perdis deux minutes à chercher mon pantalon et à le passer.

On réussit
à prendre
un caïman.

Nous trouvâmes un caïman de dix pieds et demi de long pris au bout de la corde. Il ne nous restait plus qu'à le tirer de l'eau sans gêner ses écailles, « *hoc opus, hic labor* ». Nous nous rassemblâmes tous; il y avait là trois indiens de

l'habitation voisine, mon indien nommé Yan, Daddy Quashi, le nègre de mistriss Peterson, James, l'esclave de M. R. Edmonstone, auquel j'apprenais à empailler des oiseaux, et enfin moi. Je fis connaître aux indiens que mon intention était de le tirer doucement de l'eau et de le saisir ensuite. Ils se regardèrent avec surprise les uns les autres, et dirent que je n'avais qu'à le faire moi-même, mais qu'ils ne voulaient pas s'en mêler, parce que le caïman mettrait quelqu'un de nous en pièces. Là dessus, « *consedere duces* », ils s'accroupirent sur leurs jarrets avec la plus complète indifférence.

Les indiens de ces forêts n'ont jamais été soumis à la plus légère contrainte : je les connaissais assez pour savoir que si j'essayais de les faire agir contre leur volonté, ils partiraient sans s'inquiéter, ni de moi, ni de mes présents, et qu'ils ne reviendraient jamais.

Daddy Quashi était d'avis que nous eussions recours à nos fusils, comme à l'ordinaire, les regardant comme nos meilleurs et nos plus sûrs amis. Je le menaçai aussitôt de le frapper pour sa poltronnerie ; il se recula en frémissant, et me supplia d'être prudent et de ne pas me

faire dévorer, en s'excusant de son défaut de courage.

TROISIÈME
VOYAGE.

Mon indien était en conversation avec les autres, et ils demandaient si je voulais leur permettre de lancer une douzaine de flèches au caïman et de le mettre hors d'état de nuire.

Cela aurait tout perdu. J'avais fait plus de trois cents milles pour acquérir un caïman qui ne fût pas endommagé, et non pas pour rapporter un individu mutilé. Je rejetai cette proposition avec fermeté, et je jetai un œil dédaigneux sur les indiens.

Daddy Quashi recommençant ses remontrances, je le poursuivis sur le banc de sable pendant un quart de mille. Il m'a dit depuis qu'il croyait qu'il serait tombé mort de frayeur, car il était fermement persuadé que si je l'avais atteint, je l'aurais jeté tout d'une pièce dans la gueule du caïman. Nous étions là silencieux comme le calme qui précède un orage. « *Hoc res summa loco. Scinditur in contraria vulgus.* » Ils voulaient le tuer, et je voulais le prendre vivant.

Je me promenais en long et en large sur le sable, roulant une douzaine de projets dans ma tête. Le canot était très éloigné ; j'or-

TROISIÈME
VOYAGE.

donnai qu'on l'amenât près de l'endroit où nous étions. Le mât avait huit pieds de long et n'était pas plus gros que mon bras. Je le tirai du canot, et je roulai la voile autour du bout. Il me semblait alors certain que si je mettais un genou à terre, et que je tinsse le mât dans la même direction qu'un soldat tient sa baïonnette lorsqu'il fait une charge, je pourrais l'enfoncer dans la gorge du caïman s'il venait à moi la gueule ouverte. Lorsqu'on communiqua ce projet aux indiens, ils rayonnèrent de joie et dirent qu'ils m'aideraient à le tirer du fleuve. « Vous êtes braves à présent, » me dis-je à moi-même, « *audax omnia perpeti*, maintenant que vous me voyez entre vous et le danger! » Je rassemblai alors tout le monde pour la dernière fois avant le combat. Nous étions, quatre sauvages de l'Amérique méridionale, deux nègres d'Afrique, un créole de la Trinité, et moi-même, homme blanc du comté d'Yorck, absolument un petit groupe de la tour de Babel, les uns vêtus, les autres nus, tous différents d'adresse et de langage.

On veut
l'avoir
vivant.

Daddy Quashi se tenait en arrière : je lui montrai un grand couteau espagnol que je por-

tais toujours à ma ceinture ; cela lui parla mieux que tous les discours, et il haussa les épaules dans un profond désespoir. Le soleil venait de se montrer au-dessus des hautes forêts qui couvraient les montagnes à l'orient, comme pour nous surveiller et nous ordonner d'agir avec le courage convenable. Je plaçai tout le monde à l'extrémité de la corde, et j'ordonnai de tirer jusqu'à ce que le caïman parût à la surface de l'eau, et ensuite, s'il plongeait, de lâcher de la corde et de le laisser retourner dans les profondeurs du fleuve.

Je pris alors le mât du canot dans ma main, (la voile étant attachée autour du bout,) et je mis un genou à terre à quatre pas environ du bord de l'eau, décidé à enfoncer le mât dans la gorge du caïman, s'il m'en donnait l'occasion. Je me trouvais certainement dans une position un peu désagréable, et je pensais à Cerbère de l'autre côté du Styx. On tira le caïman jusqu'à la surface ; il plongea avec violence aussitôt qu'il arriva dans ces régions élevées, et s'enfonça dans le fleuve lorsqu'on lâcha la corde. J'en vis assez pour n'être pas séduit du premier coup d'œil. Je dis alors qu'il fallait tout risquer et l'amener aussitôt à

terre; on tira de nouveau, et il parut, « *monstrum horrendum, informe* ». C'était un moment intéressant; je gardai ma position avec fermeté, les yeux attachés fixement sur lui.

Lorsque le caïman fut à deux pas de moi, je vis qu'il était dans un état de crainte et de trouble; je lâchai tout-à-coup le mât, pour m'élançer et sauter sur son dos en faisant un demi-tour au même instant, en sorte que je me trouvai assis le visage tourné convenablement. Je saisis aussitôt ses jambes de devant, et en y mettant toutes mes forces, je les tordis sur son dos; de cette manière, elles me servaient de bride.

Il parut alors revenu de sa surprise, et se trouvant probablement dans une société dangereuse, il commença à plonger avec violence et battait le sable avec sa longue et forte queue. J'étais hors de ses atteintes, étant placé près de la tête; il continua à plonger et à frapper, ce qui rendait ma situation très peu commode. Ce spectacle devait être curieux pour un témoin désintéressé. Mes gens poussaient des cris de triomphe et étaient si bruyants qu'il se passa quelque temps avant que je pusse leur faire entendre de me tirer avec ma monture

plus avant sur le rivage. Je craignais que la corde ne rompît, et alors il y avait toutes sortes de probabilités que je serais descendu dans les régions aquatiques avec le caïman. Ceci aurait été plus dangereux que la promenade matinale d'Arion sur la mer.

TROISIÈME
VOYAGE.

« *Delphini insidens vada cœrula sulcat Arion* ¹. »

On nous tira plus de quarante pas sur le sable : ce fut la première et la dernière fois de ma vie que je montai sur le dos d'un caïman. Si l'on demandait comment je fis pour garder ma position, je répondrais : « J'ai chassé le renard quelques années avec les chiens de lord Darlington. »

Après des tentatives répétées pour regagner sa liberté, le caïman épuisé céda et devint tranquille ; je vins à bout de lui lier les mâchoires, et j'assujettis fortement ses pieds de devant dans la position où je les avais tenus. Nous eûmes alors une violente lutte à soutenir ; mais il fut bientôt vaincu et resta tranquille.

Pendant que quelques-uns de mes gens pesaient sur sa tête et ses épaules, je me jetai

1. « Assis sur un dauphin, Arion fend les flots azurés. »

TROISIÈME
VOYAGE.

sur sa queue, et, la tenant abaissée sur le sable, je l'empêchai d'en faire voler davantage. Il fut enfin porté au canot, et ensuite à l'endroit où nous avions suspendu nos hamacs. Là je lui coupai la gorge, et après le déjeuner je commençai la dissection.

Maintenant que le combat avait cessé, Daddy Quashi joua fort bien des doigts et du pouce à déjeuner. Il dit qu'il se trouvait tout-à-fait remis et devint très babillard et très officieux, parce qu'il n'y avait plus de danger. C'était un nègre fidèle et honnête. Son maître, mon digne ami M. Edmonstone, avait eu la bonté d'envoyer des ordres particuliers à la colonie pour que Daddy m'accompagnât tout le temps que je serais dans la forêt.

Il avait habité les déserts de Démérariy avec M. Edmonstone, pendant plusieurs années, et il m'amusait souvent par le récit des combats que son maître avait eus dans les bois avec les serpents, les bêtes sauvages et les nègres fugitifs.

La vieillesse lui arrivait à grands pas; il avait été adroit dans sa jeunesse, et même galant, car il avait sur le sourcil une grande cicatrice due à un coup de coutelas donné par un

autre nègre, pendant que Daddy était engagé dans une intrigue.

TROISIÈME
VOYAGE.

Le dos du caïman est presque impénétrable aux balles; mais ses flancs ne sont pas à beaucoup près aussi durs, et une flèche les perce aisément. En effet, s'ils étaient aussi durs que son ventre et son dos, il n'y aurait dans le caïman aucune partie assez molle et assez élastique pour s'étendre lorsqu'il prend de la nourriture.

Dos
du caïman.

Le caïman n'a pas de dents molaires; ses dents sont faites pour saisir et avaler; il en a trente-deux dans chaque mâchoire. Il n'y a peut-être pas un animal dans l'univers qui porte dans sa conformation des marques plus décidées de cruauté et de malignité que le caïman. Il est le fléau et la terreur de tous les grands fleuves de l'Amérique méridionale, près de la ligne.

Ses dents.

Il y a quelques années, me promenant un dimanche soir avec don Felipe de Ynciarte, gouverneur d'Angustura, sur les bords de l'Orénoque: « Arrêtez-vous ici une ou deux minutes, don Carlos, » me dit-il, « je vous raconterai un triste accident. Un beau soir de l'année dernière, lorsque les habitants d'Angustura

Anecdote

TROISIÈME
VOYAGE.

s'amusaient à courir ici, dans l'Alameda, j'étais à vingt pas de cet endroit; je vis un gros caïman s'élançer du fleuve, saisir un homme et l'emporter avant que personne pût le secourir. Les cris du pauvre malheureux furent terribles lorsque le caïman s'éloigna en l'entraînant; le monstre plongea dans le fleuve avec sa proie, nous le perdîmes de vue, et jamais nous ne le revîmes. »

Je fus un jour et demi à disséquer le caïman, et ensuite nous nous disposâmes tous à retourner à Démérary.

Il était beaucoup plus dangereux de descendre que de remonter les chutes de l'Essequibo. L'endroit que nous avions à passer avait été fatal à quatre indiens un mois auparavant. Le fleuve, couvert d'écume, se précipitait et bouillonnait au milieu des rochers escarpés; il semblait nous engager à la prudence si nous nous engagions dans ce passage.

Grand danger
en
descendant
les chutes de
l'Essequibo.

J'étais d'avis que tout le monde sortît du canot, et ensuite, après avoir amarré une longue corde à la proue et à la poupe, nous aurions grimpé de rochers en rochers, nous l'aurions soutenu dans sa chute, et notre départ l'aurait

beaucoup allégé ; mais le nègre qui nous avait joints chez mistriss Peterson dit qu'il était certain qu'il valait mieux rester dans le canot pendant qu'il descendrait les chutes. J'avais de la répugnance à lui céder, mais je le fis cette fois, contre mes meilleurs raisonnements, parce qu'il m'assura qu'il était accoutumé à passer et repasser ces chutes.

TROISIÈME
VOYAGE.

Nous décidâmes donc de poursuivre : j'étais au gouvernail, les autres à leurs rames ; mais avant que nous eussions fait la moitié du trajet, la violence des eaux ôta toute possibilité de gouverner le canot, et il devint le jouet du torrent. En une seconde, il fut à moitié plein d'eau, et j'en suis encore à comprendre comment il ne coula pas. Heureusement, les rameurs firent les plus grands efforts, le canot reprit sa position, et ils le firent sortir du gouffre. Etant tout-à-fait à l'arrière du canot, une portion de vague me frappa et me fit presque sauter par dessus le bord.

On rama vers quelques rochers peu éloignés ; on quitta le canot, et l'ayant déchargé, on fit sécher la cargaison au soleil qui était très chaud et très fort. Si c'eût été la saison des pluies, presque tout aurait été gâté.

TROISIÈME
VOYAGE.

Après cet évènement, le voyage sur l'Essequibo fut rapide et agréable jusqu'aux bords de la mer. Là nous eûmes un jour d'épreuve. Le vent était terrible contre nous, et le soleil extrêmement chaud; nous échouâmes deux fois sur des bancs de vase, et nous fûmes deux fois obligés de nous mettre dans la vase jusqu'à la ceinture, afin de pousser le canot en avant. A la moitié du chemin entre l'Essequibo et Démérary, la marée montante nous atteignit; enfin, après les plus grands efforts, nous arrivâmes à George-Town, à plus de six heures et demie du soir.

Nous étions depuis six heures du matin dans un canot découvert sur le bord de la mer, sans parasol ni tente, et nous avions passé toute la journée exposés aux rayons brûlants d'un soleil du tropique.

Mon visage était si douloureux que je ne pus pas dormir de la nuit, et le lendemain mes lèvres étaient toutes couvertes de cloches. L'indien Yan avait descendu l'Essequibo ayant la peau cuivrée, mais la réflexion du soleil sur la mer et les bancs de sable du fleuve, l'avaient fait devenir presque noir. Il riait de lui-même, et disait que les indiens de Démérary ne le

reconnaîtraient plus. Je restai un jour à George-Town, et je partis le lendemain pour mon quartier général sur la rivière Mibiri, où j'achevai de préparer le caïman.

TROISIÈME
VOYAGE.

Je passai le reste de mon temps à recueillir des oiseaux et à observer attentivement leurs retraites et leurs habitudes. La saison pluvieuse ayant commencé, le temps devint mauvais et orageux ; les éclairs et le tonnerre étaient continuels, les jours sombres, les nuits froides et brumeuses.

J'avais passé onze mois dans les forêts ; j'avais recueilli quelques insectes rares, deux cent trente oiseaux, deux tortues de terre, cinq armadilles, deux gros serpents, un paresseux, un fourmilier et un caïman.

Je quittai les déserts et je m'en allai à George - Town, passer quelques jours avec M. R. Edmonstone, avant de m'embarquer pour l'Europe.

Je dois ici faire mes bien sincères remerciements à ce digne ami, pour ses nombreuses attentions pour moi ; son amitié me fut de la plus grande utilité, et il ne manqua jamais de m'envoyer des provisions dans les forêts, par toutes les occasions.

TROISIÈME
VOYAGE.

Départ pour
l'Angleterre.

Je m'embarquai pour l'Angleterre sur la *Dee*, navire des Indes occidentales, commandé par le capitaine Gray.

Sir Joseph Banks m'avait souvent dit qu'il espérait que je ferais une leçon publique sur la nouvelle manière que j'avais découverte de préparer des objets d'histoire naturelle pour les musées. J'avais toujours refusé de le faire, parce que je désespérais de pouvoir jamais trouver une méthode convenable pour empailler des quadrupèdes, et je sentais que la leçon eût été imparfaite si je n'eusse traité que des oiseaux. Je fis part de mes faibles connaissances, chez sir Joseph, aux malheureux voyageurs qui allaient en Afrique pour visiter le Congo, et ce fut la seule leçon que je donnai. Maintenant que j'avais trouvé la manière de préparer les quadrupèdes, je traçai, à bord de la *Dee*, un plan que je pensais devoir être utile aux naturalistes. En leur prouvant la supériorité de ce nouveau plan, je les eusse probablement engagés à abandonner la méthode ancienne et ordinaire, qui fait honte au siècle actuel et rend hideux tous les animaux de tous les musées que j'ai visités jusqu'à présent. J'avais le projet de faire trois leçons : une sur les insectes et les serpents, une

sur les oiseaux, une sur les quadrupèdes; mais, comme on le verra bientôt, ce plan ne devait pas être offert aux yeux du public : la mesquinerie du gouvernement le flétrit dans sa fleur.

TROISIÈME
VOYAGE.

Notre traversée sur l'Atlantique fut agréable, et nous arrivâmes dans la Mersey en bon état et l'esprit bien disposé. Je reçus beaucoup d'attentions du commandant de la *Dee*; lui et son second, M. Spence, prirent tous les soins possibles de ma collection.

En débarquant, Messieurs de la douane de Liverpool me reçurent comme une ancienne connaissance, et m'offrirent obligeamment leurs services.

Arrivée
à Liverpool.

J'avais déjà deux fois débarqué à Liverpool, et j'avais eu deux fois sujet d'admirer leur conduite et leurs bons procédés.

Ils savaient que j'étais incapable d'essayer d'introduire quelque chose en contrebande, et que je n'avais jamais pensé à tirer aucun profit des objets que j'avais recueillis. Ils considéraient que j'avais quitté une habitation commode pour aller à la recherche de la science, que j'avais parcouru des contrées très éloignées, que j'avais traversé nu-pieds, mal vêtu et mal nourri, des marais et des bois, pour me

TROISIÈME
VOYAGE.

procurer des objets d'histoire naturelle dont quelques-uns n'avaient jamais été vus en Europe ; ils considéraient encore qu'il serait difficile de fixer un prix à des objets qui n'avaient jamais été vendus ni achetés , et qui ne le seraient jamais , puisqu'ils étaient destinés à orner ma maison : il serait pénible , disaient-ils , de s'être exposé pendant plusieurs années à des dangers , et d'être ensuite obligé de payer en revenant dans sa patrie. Par ces différents motifs , ils fixèrent un droit modéré qui satisfit tout le monde.

Cependant , cette dernière expédition ne devait pas finir ainsi : elle me fit connaître combien il est pénible d'apprendre cette grande leçon : « *aequam memento rebus in arduis servare mentem* »¹.

Mais je n'avais rien à reprocher à mes bons amis de la douane de Liverpool ; au contraire , ils firent tout ce qui était en leur pouvoir pour rendre mes contrariétés plus légères ; mais ce fut en vain.

Ils désignèrent un officier très poli pour m'accompagner au vaisseau. Pendant que nous

1. « Souviens-toi de conserver un esprit calme dans les circonstances difficiles. »

examinions quelques - unes des caisses pour nous assurer que les objets étaient convenablement arrangés avant de les transporter à l'entrepôt royal, un autre officier entra dans la cabane. Il m'était tout - à - fait étranger, et semblait singulièrement persuadé de son importance.

Sans préliminaire ni excuses, il avança sa tête sur mon épaule, et dit que nous n'aurions pas dû ouvrir une seule caisse sans sa permission. Je lui répondis qu'elles avaient été ouvertes presque tous les jours depuis qu'elles avaient été embarquées, et que je croyais qu'il n'y avait pas de mal à le faire. Alors il quitta la cabane, et je me dis lorsqu'il sortit : je crois que je reverrai cet homme à Philippines. Les caisses, au nombre de dix, furent portées en sûreté du navire à l'entrepôt, et je me rendis à la douane : les formalités nécessaires furent observées, et un droit proportionné aux circonstances fut payé.

Cela fait, nous retournâmes de la douane à l'entrepôt, accompagnés de plusieurs de ces Messieurs qui désiraient voir la collection : ils assurèrent qu'ils en étaient extrêmement satisfaits ; les caisses furent fermées, et il ne restait

TROISIÈME
VOYAGE.

plus qu'à les porter sur la charrette qui attendait à la porte de l'entrepôt.

Précisément lorsqu'un des employés inférieurs y portait une caisse, je vis entrer l'homme que je croyais revoir à Philippes. Il déclara brusquement qu'il n'était pas satisfait de l'évaluation que MM. les douaniers avaient faite de la collection, et il dit qu'il devait la retenir; je fis des remontrances, mais tout fut inutile.

Après cette pitoyable preuve de son pouvoir et ce mauvais compliment aux officiers de la douane qui avaient été satisfaits de l'évaluation, cet homme eut l'idée singulière de me prendre à part, et, après m'avoir assuré qu'il avait beaucoup de considération pour les arts et les sciences, il regretta que sa conscience l'eût obligé à ce qu'il venait de faire; il désirait, disait-il, s'être trouvé à cinquante milles de Liverpool au moment où son devoir avait été de retenir ma collection. S'il m'eût regardé en parlant ainsi, il n'aurait vu sur mon visage aucune marque de crédulité.

Je retournai alors à la douane, et, après avoir exprimé mon opinion sur la conduite de l'officier à l'entrepôt, je tirai de ma poche un

trousseau de clefs qui appartenait aux caisses retenues, je les posai sur la table, je pris congé des officiers présents, et je partis bientôt après pour le comté d'York.

Je ne sauvai rien des griffes de l'officier étranger^t, si ce n'est une paire de volailles de l'espèce malaise, vivantes, dont un habitant de George-Town m'avait fait présent. J'avais recueilli dans les forêts plusieurs œufs d'oiseaux curieux, dans l'espoir d'en introduire l'espèce en Angleterre, et j'avais pris beaucoup de peine à les enduire extérieurement de gomme arabique et à les emballer dans du charbon, suivant une recette que j'avais vue dans une gazette, tirée du *Journal philosophique d'Edimbourg*. Mais ils furent retenus à l'entrepôt, au lieu d'être placés sous une poule, ce qui renversa entièrement toutes mes espérances d'élever une nouvelle espèce d'oiseaux en Angleterre. De grands personnages de Londres s'intéressèrent en faveur de la collection, mais inutilement. Les représentations publiques et particulières du premier officier de la douane de Liverpool, en ma faveur, furent inutiles aussi.

Enfin il arriva un ordre de la trésorerie pour dire que tous les objets que M. Waterton avait

l'intention de présenter à des établissements publics passeraient exempts de droits, mais que ceux qu'il avait l'intention de garder pour lui-même devraient payer le droit.

Un ami m'écrivit alors de Liverpool, en m'engageant à venir payer les droits pour sauver la collection qui avait été retenue six semaines; je le fis. En payant un droit additionnel (car le droit modéré, fixé d'abord, avait déjà été payé), l'homme qui retenait la collection me la remit, en m'assurant qu'on en avait pris grand soin, et qu'on avait souvent fait du feu dans la chambre. Il est juste de dire qu'en ouvrant les boîtes rien ne s'y trouva gâté.

Je ne pus jamais démêler le motif de ces mesures rigoureuses et inattendues, si ce n'est qu'il y avait eu des fraudes nouvellement découvertes à Liverpool, et que l'homme en question avait été envoyé de Londres pour jouer le rôle d'Argus. S'il en est ainsi, je débarquai dans un mauvais moment « *nefasto die* »; justifiant le proverbe espagnol : « *Pagan a las veces justos por peccadores* »; quelquefois l'innocent paie pour le coupable. Après tout, j'aurais pu espérer un léger encouragement sous la forme d'une

exemption de droits pour cette collection ; mais la chose tourna autrement , et , après avoir dépensé beaucoup d'argent dans mes recherches d'histoire naturelle , en revenant dans ma patrie j'étais obligé de payer ma réussite.

TROISIÈME
VOYAGE.

« Hic finis Caroli fatorum , hic exitus illum ,
« Sorte tulit ! »

Ainsi ma toison , déjà déchirée en lambeaux par les épines et les ronces que l'on doit s'attendre à rencontrer dans des déserts éloignés où l'homme n'a point encore passé , fut tondue , je puis le dire , en revenant en Angleterre.

Néanmoins , ceci n'est pas nouveau. Sancho Pança doit avoir entendu parler de choses semblables , car il dit : « *Muchos van por lana , y vuelven trasquilados* » ; beaucoup vont chercher de la laine , et reviennent tondu.

Conclusion.

Afin de ramasser des matériaux pour l'histoire naturelle , j'ai parcouru les parties les plus sauvages des régions équatoriales de l'Amérique méridionale. J'ai attaqué et tué un moderne python , et je suis monté sur le dos d'un caïman près du rivage d'un fleuve ; position très différente de celle d'un *dandy* d'Hyde-Park montant

1. L'auteur s'appelle Charles. — « Telle fut la fin que le sort réservait aux destinées de Charles. »

TROISIÈME
VOYAGE.

son cheval de parade du dimanche, en présence des dames. Seul et nu-pieds, j'ai arraché des serpents venimeux de leurs repaires, j'ai grimpé aux arbres pour chercher dans les trous des chauve-souris et des vampires, et je me suis avancé dans les parties les plus épaisses des forêts, exposé des jours entiers au soleil et à la pluie, pour me procurer des individus que je n'avais jamais trouvés auparavant; enfin, j'ai poursuivi les bêtes sauvages dans les montagnes et les vallées, au travers des marais et des fondrières, tantôt brûlé par le soleil de midi, tantôt trempé par une pluie impétueuse, et je revenais à mon hamac pour satisfaire les exigences de la faim, souvent avec un pauvre et mince souper.

Ces vicissitudes ont donné une couleur cuivrée à un teint jadis anglais, et ont changé la couleur de mes cheveux avant que le temps s'en soit mêlé. La saisie de ma collection, qui avait d'abord passé librement à la douane, et l'ordre venu de la trésorerie pour l'assujettir à un droit, à moins qu'elle ne fût offerte à un établissement public, ont éteint mon énergie et ont approché de mes lèvres la coupe du Léthé. En la vidant, j'ai oublié mes premières

intentions de donner une leçon publique sur la manière de préparer les animaux destinés à orner les musées; enfin, c'est cet odieux traitement qui a paralysé mes plans et m'a fait abandonner l'idée que j'avais d'insérer ici la manière que j'ai nouvellement découverte de préparer les quadrupèdes et les serpents, et sans cela, le récit de cette dernière excursion dans les déserts de la Guyane n'est rien qu'un — fragment.

Adieu, ami lecteur.

QUATRIÈME VOYAGE.

« Nunc huc, nunc illuc et utrinque sine ordine curro ». »

AMI lecteur , lorsque je pris dernièrement congé de toi , je pensais que ces voyages étaient à leur fin ; souvent mon imagination s'égarait dans ces contrées éloignées renommées pour l'histoire naturelle ; mais je ne sentais pas un vif désir d'y aller , dégoûté par la vexation inattendue qui avait terminé ma dernière excursion. Le départ du coucou , de l'hirondelle et des

QUATRIÈME
VOYAGE.

1. « Sans règle je cours partout, tantôt ici, tantôt là. »

QUATRIÈME
VOYAGE.

autres oiseaux voyageurs de l'été pour des climats plus chauds, autrefois si intéressant pour moi, maintenant me faisait à peine tourner le visage du côté du sud. Je demeurai donc trois ans dans ce froid et triste climat. Durant cette période, rarement ou même jamais je ne montai mon califourchon; en effet, je pouvais dire, avec cette vieille chanson,

« Et la selle et la bride au crochet furent mises. »

Je ne les décrochai qu'une fois, un soir que je fus invité à faire une lecture dans la salle de philosophie à Leeds. Peu après cette séance, l'Ornithologie des Etats-Unis, de Wilson, tomba entre mes mains.

Départ pour
New-York.

Le désir que j'avais de voir ce pays, joint à la description animée que Wilson avait donnée de ses oiseaux, ralluma une flamme prête à s'éteindre. J'oubliai les vexations dont j'avais été l'objet, et je m'embarquai pour New-York dans le superbe paquebot John-Wells, commandé par le capitaine Harris. Le passage fut long et froid; mais les élégantes et commodes dispositions du navire, jointes aux attentions polies de celui qui le commandait, le rendirent très agréable, et j'abordai en joie et en

santé dans la magnifique capitale du nouveau monde. QUATRIÈME VOYAGE.

Nous donnerons bientôt, mais non sur-le-champ, quelques remarques sur cette opulente cité; je dois m'aventurer d'abord dans la contrée nord-ouest, et gagner le grand canal dont on parle tant dans le monde; bien que je craigne que ce soit une œuvre difficile de cheminer au milieu des punaises¹, des ours, des gens brutaux et des buffles, que nous autres européens nous figurons être si nombreux et si terribles dans les déserts sans fin du nouveau monde.

Je quittai New-York dans une belle matinée de juillet, sans une seule lettre d'introduction, pour la ville d'Albany, située à environ cent quatre-vingts milles sur le célèbre fleuve Hudson. J'ai rarement le soin de me pourvoir de lettres d'introduction, étant du nombre de ceux qui comptent beaucoup sur une connaissance acci-

Voyage de
New-York
à Albany.

1. La plupart des Anglais, dans leurs préjugés, ont une grande crainte d'être mordus des punaises, et croient être sûrs, en voyageant à l'étranger, d'en trouver dans tous les lits. Avant de quitter l'Angleterre, un négociant anglais donna à l'auteur le conseil de ne pas s'avancer dans les établissements reculés des États-Unis, en lui disant qu'il y serait dévoré par de cruelles punaises. C'est pour tourner en ridicule cette notion erronée de ses compatriotes, que l'auteur assimile la petite punaise à de grands animaux et à des gens grossiers. Il y revient plusieurs fois.

QUATRIÈME
VOYAGE.

dentelle. Je vois çà et là, en courant le monde, une foule de visages dont l'œil doux, les traits calmes et agréables, semblent me faire signe et me dire à peu près : « parlez-moi avec politesse, je ferai ce que je pourrai pour vous. » Un tel visage vaut mieux qu'une douzaine de lettres de recommandation, et je le trouvai à bord du bateau à vapeur qui conduit de New-York à Albany.

Il y avait sur ce bâtiment un grand nombre de dames et d'hommes bien mis : tous m'étaient totalement étrangers. Je m'imaginai que j'en verrais plusieurs dont l'aspect pourrait engager un voyageur inconnu à s'approcher et à s'asseoir à côté d'eux ; mais il s'en trouva un qui m'encouragea plus que les autres. Je voyais clairement que c'était un américain, et je jugeai à ses manières et à son apparence qu'il n'avait pas passé sa vie entière sur le sol natal. Je ne m'étais pas trompé dans mes conjectures, car il me dit ensuite qu'il avait été en France et en Angleterre. Je le saluai comme un étranger doit en saluer un autre quand il en attend quelques informations, et bientôt après je glissai un ou deux mots qui pouvaient lui faire conjecturer que j'étais étranger au pays ; mais je ne le lui

dis point : je désirais lui en laisser faire la découverte à lui-même. Il entra en conversation avec l'ouverture et la candeur qui sont si remarquables dans l'américain, et en peu de temps il me fit observer qu'il présumait que j'étais de l'ancienne patrie : je dis qu'il ne se trompait pas, et j'ajoutai que j'étais totalement étranger à bord. Je vis son œil briller à la perspective de pouvoir rendre quelques services à un de ses semblables, et il conquit tout-à-fait mon estime par une affabilité que je n'oublierai jamais. Cet obligeant compagnon m'indiquait tout ce qu'offrait de grand et d'intéressant la route parcourue par le bateau à vapeur en avançant sur le majestueux Hudson. Ici, les monts Catskill élevaient leurs nobles sommets, et là les coteaux arrivaient en pente douce jusqu'au bord de l'eau. Il me fit remarquer un vieux et vénérable chêne qui, ayant échappé à la hache nivelante de l'homme, semblait pour ainsi dire défier le souffle des tourmentes et la main désolante du temps ; ailleurs, il me pria d'observer une vaste étendue de bois d'après laquelle je pouvais juger l'aspect de richesse et de grandeur que ce pays avait autrefois. C'était ici que, dans la grande et importante querelle, les colons

QUATRIÈME
VOYAGE.

avaient perdu la bataille ; là ils avaient tout entraîné devant eux :

« Le combat fut sanglant ; dans l'une et l'autre armée,
« La valeur des guerriers brilla d'un vif éclat.
« Ce jour vit succomber plus d'un noble soldat ;
« De morts et de mourants la terre était jonchée. »

Ici, enfin, était posté un régiment célèbre ; là était le centre des mouvements de leur grand capitaine ; ici les flottes s'envoyaient leurs bordées, et là toute l'armée s'élança pour combattre.

« Hic Dolopum manus, hic magnus tendebat Achilles,
« Classibus hic locus, hic acies certare solebat ¹. »

A l'heure du thé, nous en prîmes quelques tasses ensemble, et le lendemain matin ce digne américain me conduisit à l'un des hôtels d'Albany, me prit la main et alla à ses affaires. Je lui dis et redis adieu, espérant que la fortune pourrait nous réunir encore une fois : cela peut arriver, et si c'est en Angleterre, je le prendrai chez moi comme un vieil ami et une ancienne connaissance ; il peut compter sur le meilleur accueil.

Le
grand canal.

C'est à Albany que le grand canal s'ouvre

1. « Ici du grand Achille étaient les pavillons ;
« Ici c'était la flotte, et là les bataillons. »

dans l'Hudson, et joint les eaux de ce fleuve à celles du lac Erié. L'Hudson, à Albany, est éloigné du lac Erié d'environ trois cent soixante milles. Le niveau du lac est de cinq cent soixante-quatre pieds (anglais) plus haut que celui de l'Hudson, et le canal compte quatre-vingt-une écluses. C'est au génie et à la persévérance de Dewitt Clinton que les Etats-Unis sont redevables des avantages presque incalculables de cette navigation intérieure. « *Exegit monumentum ære perennius* ¹. » On peut aller par cette voie jusqu'à Buffalo, sur le lac Erié, ou par les voitures publiques, ou bien tantôt d'une manière, tantôt de l'autre, selon le goût du voyageur. Le paysage est plein de grandeur sur les deux routes, et on y trouve abondamment toutes les commodités de la vie. Il faudrait être bien froid, bien flegmatique, pour ne pas être enflammé d'admiration par la beauté des sites qui vous entourent, et charmé de l'affabilité des voyageurs qu'on rencontre sur son chemin.

C'était alors la saison des courses, de la joie et du plaisir pour les gens bien élevés de cet heureux pays. Des milliers d'individus

1. « Il a élevé un monument plus durable que l'airain. »

QUATRIÈME
VOYAGE.

sont en mouvement , de toutes les parties de l'Union, pour les eaux minérales, les lacs et les chutes du Niagara. Il n'y a rien de hautain ou de repoussant dans les américains : partout où on les rencontre, ils ont l'air d'être tout-à-fait chez eux. C'est ce qui doit être, et cela est très favorable à l'étranger qui voyage au milieu d'eux. Le nombre immense de femmes de la plus haute compagnie qui voyagent par les voitures publiques pour visiter les différents lieux de plaisir, ou pour aller voir les prodigieuses curiosités de la nature dans ce vaste pays, prouve incontestablement qu'elles sont certaines d'y trouver des égards, de la sécurité, et que la plus légère tentative de grossièreté y serait immédiatement réprimée d'un commun accord.

Lorsque j'eus gagné Schenectady, je commençai à croire que j'avais fort mal choisi ce pays pour y chercher des punaises, des ours, des brutaux et des buffles. D'Albany à Schenectady, et de là au lac Erié, le trajet est enchanteur. La situation de la ville d'Utique est particulièrement attrayante ; l'indien mohawk, qui s'en approche de très près dans ses courses, les champs fertiles, les montagnes couvertes

de forêts, les chutes du Trenton engagent d'une manière irrésistible l'étranger à s'y arrêter un jour ou deux avant de pousser plus loin sur le lac.

QUATRIÈME
VOYAGE.

Dans une période de temps fort éloignée, lorsqu'il ne sera plus possible de trouver la place où nombre de cités fameuses de l'Orient existèrent jadis, le monde devra rendre grâce aux Etats-Unis d'Amérique, pour avoir porté leurs noms dans les régions australes; en effet, c'est une belle idée à ces peuples de donner à leurs villes naissantes les noms de lieux si fameux et si remarquables dans l'antiquité.

Un soir que j'étais assis sous un chêne, sur les hauteurs qui s'élèvent derrière Utique, je ne pouvais laisser tomber mes regards sur cette ville sans penser à Caton et à ses malheurs. Que la ville se fût appelée Crofton, Warmfield ou Dewsbury, rien n'y eût attiré mon attention; mais Utique faisait revivre dans mon esprit des scènes à demi oubliées, souvenirs éloignés de collège; ce nom me reportait avec rapidité en Italie, et de là en Afrique. Je passais le Rubicon avec César, je combattais à Pharsale, je voyais le malheureux

QUATRIÈME
VOYAGE.

Pompée à Larisse, et je m'efforçais d'arracher le glaive fatal des mains de Caton à Utique. Quand je vis qu'il n'était plus, je donnai des larmes à ce noble caractère qui prit le parti qu'il croyait le plus utile à sa patrie. Il y a quelque chose de sublime dans l'idée d'un homme adoptant par choix le côté du vaincu; les dieux de Rome agirent autrement.

« *Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.* »

Aspect
du pays.

Toute la contrée d'Utique à Buffalo est agréable, et la rencontre des lacs intérieurs, vastes, profonds et transparents, ajoute considérablement à l'effet du paysage. L'étendue spacieuse des hôtelleries, leurs provisions excellentes et les attentions dont le voyageur est l'objet en allant d'Albany à Buffalo, lui apprennent en un moment que ce pays est très fréquenté par les étrangers, et il doit en tirer la conclusion qu'il renferme des choses du plus grand intérêt, pour attirer un tel concours de voyageurs.

La nature perd rapidement son ancienne parure, et se couvre de nouveaux vêtements dans ces vastes régions. La plupart des bois majestueux sont tombés, des milliers d'arbres

sont étendus sur le sol; tandis que des prairies, des champs de blé, des villages, des pâturages se présentent à tout moment à la vue du voyageur, à mesure qu'il traverse les parties de forêts qui sont encore sur pied. Je ne peux m'empêcher de dire un mot en faveur des bois qui subsistent encore : épargnez-les, bons habitants, pour l'amour de votre pays; ces nobles fils des forêts embellissent vos paysages au-delà de toute expression; quand ils seront détruits, un siècle ne pourra réparer leur perte. Vous ne pouvez, vous ne devez pas les abattre : leur fraîcheur au printemps, leur magnificence en été, leurs teintes dans l'automne, plaisent et récréent l'œil de l'homme, et même, lorsque les jours de plaisir et de chaleur sont écoulés, le souffle de l'hiver, empreint d'une sublime et douce mélancolie, flatte encore l'oreille quand il siffle entre leurs branches dépouillées.

QUATRIÈME
VOYAGE.

- « Ces arbres, différents dans leur beauté sauvage,
- « Offrent, en un tableau qu'on ne peut oublier,
- « Le pin mélancolique et le vert peuplier,
- « Le hêtre jaunissant et l'if au noir feuillage,
- « Le sapin qui s'élance en cône gracieux,
- « Auprès du chêne altier qui menace les cieux. »

A quelques milles avant d'arriver à Buffalo,

QUATRIÈME
VOYAGE.

la route est basse et mauvaise. En descendant de voiture, je me foulai le pied violemment : il enfla d'une manière prodigieuse et me causa bien des jours de contrariété et de douleur, comme on le verra par la suite.

Buffalo.

Buffalo, qui domine le lac Erié, possède une auberge belle et commode. A peu de distance est situé le roc noir, au-delà duquel on entre dans le Canada. Une voiture attend les voyageurs pour les conduire aux chutes, à quinze ou vingt milles plus loin. Long-temps avant d'y arriver, on entend le violent fracas des eaux, et l'on voit les vapeurs du fameux saut du

Le saut
du Niagara.

Niagara s'élever comme une colonne jusqu'au ciel et se mêler aux nuages qui passent. A cette étonnante cascade de la nature, les eaux du lac tombent de cent soixante-seize pieds perpendiculaires; il a été calculé, j'ai oublié par qui, que la quantité d'eau fournie par cette grande cascade s'élève à six cent soixante-dix mille deux cent cinquante-cinq tonnes par minute. Il y a deux grandes auberges du côté du Canada; mais, après avoir satisfait votre curiosité par la vue des chutes et par celle de l'arc-en-ciel qui se forme dans la poussière écumeuse bien au-dessous du lieu

où vous êtes, ne vous arrêtez, je vous prie, à aucune des deux : passez du côté américain, et là une hôtellerie spacieuse vous offrira tout ce qui peut attirer; vous y serez servi avec les plus grands soins, et vous y trouverez les plus grandes commodités.

QUATRIÈME
VOYAGE.

La journée se passe à voir les chutes et à parcourir les bois et les rochers qui environnent le Niagara; souvent, le soir est animé par quelques danses joyeuses.

Les mots peuvent difficilement rendre les grâces naturelles et l'élégance des dames américaines qui viennent visiter le saut du Niagara. Le voyageur n'a pas besoin de transporter son imagination en Circassie pour y trouver de belles formes, ou en France, en Angleterre, en Espagne, pour y rencontrer des femmes d'une politesse recherchée. Le nombre de celles qui arrivent continuellement de toutes les parties de l'Union confirme la justesse de cette remarque.

Dames
américaines.

Je regardais, un soir, une danse à laquelle je ne pouvais prendre part à cause de l'accident qui m'était arrivé près de Buffalo, lorsqu'une jeune américaine entra dans la salle de bal avec tant de bienséance et de grâce,

QUATRIÈME
VOYAGE.

qu'il était impossible de n'être pas frappé de sa tournure.

« Sa fraîcheur égalait la fleur nouvelle éclosé
« Que la douce rosée est venue embellir.
« Son teint avait l'éclat du bouton de la rose,
« Qu'un seul matin a vu s'épanouir »

Je ne pus réprimer le désir de connaître où tant de beauté avait pris naissance et s'était développée. On répondit à ma demande qu'elle était de la ville d'Albany. Plus je considérai cette belle albanaise, et plus je restai convaincu que dans les Etats-Unis d'Amérique on peut trouver, en beauté, en grâce, en régularité, l'égal de tout ce que l'ancien monde offre de mieux.

Alors j'abandonnai pour tout de bon, et c'était bien le cas, l'idée de trouver dans ce pays des punaises, des ours, des gens brutaux et des buffles, et je vis que je m'étais étrangement mépris en pensant que j'en pourrais rencontrer.

Je désirai me mêler aux danses où figurait la belle albanaise, mais l'état de mon malheureux pied s'y opposa tout-à-fait, et comme je m'asseyais en m'étendant sur un sofa, plusieurs personnes s'arrêtèrent pour me demander la cause de mon malheur, présumant

en même temps que j'étais pris d'une attaque de goutte. J'avoue que ce soupçon de leur part me mortifia, car je n'ai jamais eu d'attaque de goutte en ma vie, et, bien plus, j'espère n'en avoir jamais.

QUATRIÈME
VOYAGE.

Dans la plupart des hôtelleries des Etats-Unis, il y a sur la table un album dans lequel les voyageurs inscrivent leur départ et leur arrivée, et où ils donnent de temps en temps carrière à quelque trait d'esprit.

Je pensai que, dans les circonstances présentes, il n'y aurait pas de mal à conter brièvement ma mésaventure; je pris la plume, j'écrivis ce qui suit, et depuis on ne me fit plus de question sur la goutte :

« C. Waterton, of Walton-hall, in the county of York,
« England, arrived at the falls of Niagara, in July, 1824,
« and begs leave to pen down the following dreadful ac-
« cident :

« He sprained his foot, and hurt his toe,
« On the rough road near Buffa!o
« It quite distresses him to stagger a—
« Long the sharp rocks of famed Niagara.
« So thus he's doomed to drink the measure
« Of pain, in lieu of that of pleasure.
« On hope's delusive pinions borne
« He came for wool, and goes back shorn. »
« *N. B.*—Here he alludes to nothing but
« Th' adventure of his toe and foot;

QUATRIÈME
VOYAGE.

« Save this,—he sees all that which can
 « Delight and charm the soul of man,
 « But feels it not,—because his toe
 « And foot together plague him so ¹. »

Je me rappelle m'être donné autrefois une violente entorse à la jointure du pied, et le docteur m'ordonna de le tenir sous une pompe deux ou trois fois par jour. Or, excepté les impôts, tout est sur une grande échelle aux Etats-Unis d'Amérique, et je suis convaincu que les idées d'un voyageur s'agrandissent à mesure qu'il traverse ce pays. Dans cet état de choses, je peux facilement expliquer le désir que j'eus de tenir mon pied foulé sous la chute du Niagara. Je descendis l'escalier tournant qui a été pratiqué pour la commodité des voyageurs, et me rendis en boitant sur le lieu de la scène. En mettant ma jambe sous la chute, j'essayai de méditer sur l'im-

¹ « C. Waterton, de Walton-hall, dans le comté d'York, en Angleterre, est arrivé au saut du Niagara en juillet 1824. Il prend la liberté de faire ici le tableau d'un terrible accident :

« Il s'est foulé le pied et s'est blessé le doigt sur le chemin raboteux qui mène à Buffalo. Il est désespéré de ne pouvoir que se traîner sur les rochers aigus du célèbre Niagara; sa mauvaise destinée l'oblige ainsi à boire la coupe de la douleur au lieu de celle du plaisir. Porté sur les ailes trompeuses de l'espérance, « il était venu chercher de la laine, et s'en retourne tondu ».

« N. B. Ceci n'a rapport qu'au malheur arrivé à son pied. A cette exception près, il voit tout ce qui peut pénétrer l'ame de ravissement et de charme : mais il ne le sent pas, tant son pied le fait souffrir. »

mense différence qui existe entre une pompe ordinaire et cette effrayante cascade naturelle, et sur l'effet qu'elle pourrait produire sur ma foulure; mais la grandeur du sujet était trop accablante, et je fus obligé de l'abandonner.

QUATRIÈME
VOYAGE.

Peut-être, en effet, y avait-il une teinte de vanité inexcusable dans un voyageur inconnu qui désire pouvoir dire au monde qu'il a tenu son pied enflé sous une chute qui verse six cent soixante-dix mille deux cent cinquante-cinq tonnes d'eau par minute : l'onde murmurante d'un ruisseau eût beaucoup mieux valu; mais il eût été tout-à-fait convenable que Washington, après une bataille, eût éteint sa soif au saut du Niagara; il y avait quelque chose de royal dans l'idée de Cléopâtre buvant dans le vinaigre la plus grande perle de l'Égypte; il convenait bien à Caius Marius d'envoyer dire qu'il était assis sur les ruines de Carthage. Ici, la grandeur des personnages s'accordait avec celle des choses, et la grandeur des choses avec celle des personnages.

Si tu veux bien encore, cher lecteur, accorder quelque indulgence aux divagations innocentes de ma plume, je te dirai que, comme

QUATRIÈME
VOYAGE.

tant d'autres, j'ai eu dans ma vie du haut et du bas; car j'ai grimpé jusqu'à la pointe du paratonnerre qui est sur la croix au sommet du dôme de Saint-Pierre, à Rome, et j'y laissai mon gant. Je me suis tenu sur un pied, sur la tête de l'ange gardien au château Saint-Ange, et je viens de te dire que l'on m'a vu descendre sous la chute du Niagara. Mais ceci est une digression; passons à autre chose.

Lorsque la douleur de mon pied fut moins violente, et que l'enflure eut diminué, je ne pus résister au désir de descendre au lac Ontario, de voir Montréal, Quebec, et de visiter, en retournant à Albany, les lacs George et Champlain.

Au moment où je venais de prendre ce parti, une famille du Boulingrin, à New-York, qui allait suivre la même route, m'invita poliment à me réunir à elle. Rien ne pouvait m'arriver de plus heureux; cette famille était accomplie, les jeunes dames chantaient délicieusement, et tout le monde contribua à rendre cette excursion agréable et amusante.

Bien des voyageurs ont déjà rempli le monde par les descriptions de la magnificence et de

la sublimité des scènes qu'offre le pays depuis le lac Erié jusqu'à Québec; ils ont peint

QUATRIÈME
VOYAGE.

- « La source qui jaillit, le fleuve et ses rivages,
- « Les vallons et les bois au feuillage éternel,
- « Le sommet orageux des montagnes sauvages,
- « Dont le front sourcilleux s'élançe vers le ciel. »

A peine y en a-t-il un seul qui n'ait décrit les exploits des temps anciens et modernes sur les divers champs de bataille. Ici, le grand Wolf mourut; le brave Montcalm fut emporté, mortellement blessé, par cette porte que vous voyez. Ce lieu vit tomber le vaillant Brock, et là le général Sheaffee fit prisonniers tous les assaillants. Dans ce port un peu plus éloigné, on peut encore voir les restes des vaisseaux anglais se détruire peu-à-peu : le moment où ils furent conquis est passé depuis long-temps; les vainqueurs n'en peuvent faire aucun usage dans un lac intérieur. Quelques-uns ont coulé; d'autres, démantelés et à moitié démâtés, attendent sur l'eau, dans un état pitoyable, cette destinée qui tôt ou tard anéantit les plus beaux ouvrages de l'homme.

La perfection, la rapidité des bateaux à vapeur, et la compagnie qu'un voyageur est certain d'y trouver à cette époque de l'année,

QUATRIÈME
VOYAGE.

rendent le trajet de Montréal à Québec fort agréable.

Canadiens.

Les Canadiens sont un peuple tranquille, et en apparence heureux. Ils sont très polis et très affables pour les étrangers. En les comparant au caractère qu'il a plu à une certaine dame voyageuse et journaliste de leur donner, l'étranger douterait beaucoup s'il est ou non au milieu des Canadiens.

Fortifications
de Québec.

Montréal, Québec et les chutes de Montmorency, sont bien dignes d'être vus. On fait à Québec des fortifications redoutables : ce sera le Gibraltar du nouveau monde. Quand on considère sa distance de l'Europe, et que l'on voit son puissant et entreprenant voisin, la remarque de Virgile s'offre rapidement à l'esprit :

« Sic vos non vobis nidificatis, aves ! »

Je quittai Montréal avec regret. J'avais eu le bonheur d'être présenté aux professeurs du collège. Ces pères forment une réunion d'hommes respectables et savants. En prenant congé d'eux, je sentis un poids sur le cœur,

1. « C'est ainsi, petits oiseaux, que vous faites des nids qui vous seront ravés. »

en réfléchissant combien peu de temps j'avais pu cultiver leur connaissance.

QUATRIÈME
VOYAGE.

Sur toute la route de Buffalo à Quebec, je n'ai trouvé qu'une punaise; encore je ne pourrais jurer qu'elle appartenait bien aux Etats-Unis. En descendant le fleuve Saint-Laurent dans le bateau à vapeur, je sentis quelque chose passer sur mon cou, et, m'en saisissant avec le premier doigt et le pouce, il se trouva que c'était une petite punaise rachitique et mal conformée. Maintenant, allait-elle d'Amérique au Canada, ou venait-elle du Canada en Amérique, en empruntant mes épaules pour faire cette traversée, c'est ce que je serais fort embarrassé de dire. Quoi qu'il en soit, je me rappelai mon oncle Tobie et sa mouche, et, au lieu de la placer sur le pont et de mettre l'ongle de mon pouce verticalement sur elle, je la plaçai tranquillement parmi quelque bagage qui était tout près, en lui recommandant d'aller à terre à la première occasion.

Après avoir vu tout ce qui était digne de l'être à Quebec et aux chutes de Montmorency, après avoir été à bord de l'énorme vaisseau le Columbus, nous retournâmes pour

QUATRIÈME
VOYAGE.

un jour ou deux à Montréal, et nous allâmes à Saratoga, par les lacs Champlain et George.

Emigrants
irlandais.

Le bateau à vapeur de Québec à Montréal avait à bord plus de cinq cents émigrants irlandais ; ils allaient, sans trop savoir où, loin de leur chère Irlande. On avait le cœur serré en les voyant ainsi pêle-mêle, sans aucun espoir de revoir jamais leur sol natal. Nous craignons que le chagrin d'abandonner leurs foyers pour toujours, les misérables emménagements du navire qui les avait entraînés loin de leur patrie, les secousses d'un Océan irrité pendant un long et triste voyage, ne les eussent rendus indifférents à se bien conduire : il en était tout autrement ; ils se comportaient avec la plus grande convenance. Tous les américains qui étaient à bord étaient sensibles à leur sort, qui pourtant était plein de misère. Le besoin et l'oppression avaient creusé leurs yeux ; leur corps était couvert de lambeaux. Le monde n'était pas leur ami. Comme je parlais à une femme âgée : « Pauvre chère Irlande, » s'écria-t-elle, « je ne la verrai plus ! » et ses larmes se mirent à couler. Probablement, l'aspect des bords

du Saint-Laurent rappelait à son esprit des lieux qui l'avaient intéressée autrefois.

QUATRIÈME
VOYAGE.

« Sa fille, aimable enfant, qu'embellissent les larmes ,
 « Doux appui d'un vieillard qui s'avance en tremblant ,
 « Triste, silencieuse, et négligeant ses charmes,
 « Dans les bras de son père oubliait son amant.
 « D'une voix douloureuse, une mère éplorée
 « Bénissait le hameau témoin de son bonheur ;
 « Pressait contre son sein sa famille adorée,
 « Et sentait son amour accru par le malheur :
 « Tandis que son époux, déguisant sa souffrance,
 « Lui laissait faiblement entrevoir l'espérance. »

Nous allâmes à peu de milles hors de la route jeter un regard sur la forteresse de Ticonderago, jadis formidable. Depuis longtemps elle tombe en ruines, et semble destinée à disparaître tout-à-fait.

« De moment en moment, s'écroulent sous vos yeux
 « Les restes chancelants de ces murs orgueilleux.
 « Le temps, qui dans sa course élève la faiblesse
 « Et voit avec dédain les grandeurs qu'il abaisse,
 « A vu ce monument, aux jours de sa splendeur,
 « Briller de tout l'éclat des fêtes, du bonheur.
 « Mais les faveurs du sort sont de courte durée. »

L'aspect du lac George est superbe ; l'auberge est remarquable, vaste et bien servie, et les moyens de transport de là à Saratoga sont très commodes. Il faudrait être cruellement attaqué par le spleen et la jaunisse, pour

QUATRIÈME
VOYAGE.

dire, en arrivant à Saratoga, que rien ne mérite d'y être vu. C'est un lieu à la mode et agréable : il possède quatre hôtels d'une beauté peu commune ; ses eaux ne sont surpassées par aucune autre du monde connu pour leurs vertus médicinales, et il est fréquenté pendant tout l'été par des étrangers et des indigènes du premier rang. Saratoga me plut infiniment, et m'offrit une belle occasion de me former une idée avantageuse du beau monde des Etats-Unis.

Il y a chez les dames américaines une franchise aimable, une dignité pleine d'aisance et de charme ; et l'absence de toute hauteur et de fatuité chez les hommes doit donner au voyageur une haute idée du genre de société qui visite ce fameux Spa.

Durant mon séjour, tout respirait la joie, l'affabilité et la gaieté. Le matin, les dames chantaient et faisaient de la musique pour nous, et les soirées étaient généralement animées par le plaisir de la danse. C'est là que je pris congé de la charmante famille dans la compagnie de laquelle j'avais passé des jours si heureux, et je continuai mon chemin pour Albany.

La voiture s'arrêta quelques instants dans la ville de Troye. Ce nom seul était bien suffisant pour rappeler à l'esprit des scènes passées depuis long-temps. Pauvre roi Priam ! Les chagrins de Napoléon, quelque cruels et cuisants qu'ils aient été, n'ont jamais surpassé ceux de cet infortuné monarque. Les Grecs, d'abord, mirent sa ville en cendres et commencèrent alors à agir en maîtres.

QUATRIÈME
VOYAGE.

Troye.

« Incensâ Danaï dominantur in urbe ¹. »

Un de ses fils fut massacré sous ses yeux, « *ante ora parentum concidit* ». Un autre eut les membres broyés par des boas constrictors, « *immensis orbibus angues* ». Sa ville fut rasée jusqu'au sol, « *jacet Ilion ingens* ». Et Pyrrhus le perça d'un coup d'épée, « *capulo tenuis abdidit ensem* ». Ce dernier coup peut être regardé comme un bonheur pour le pauvre vieux roi. Si sa vie eût été épargnée dans cette conjoncture, il n'aurait pu vivre long-temps encore, et il serait mort le cœur brisé. Il aurait vu son gendre, autrefois possesseur d'un noble haras, maintenant obligé, faute d'un

1. « Les Grecs sont triomphants dans la ville embrasée. »

Le reste des citations est à peu près traduit phrase par phrase.

QUATRIÈME
VOYAGE.

cheval, d'emporter son père sur ses épaules dans les montagnes, « *cessi et sublato montem genitore petivi* ». Il eût vu son petit-fils précipité du haut d'une tour élevée, « *mittitur Astianax illis de turribus* ». Il eût entendu parler de sa femme, arrachant avec ses ongles les yeux du roi Odrysius, « *digitos in perfida lumina condit* ». Bientôt après, perdant les formes d'une femme, elle fut changée en chienne,

« *Perdidit infelix hominis post omnia formam* »,

et remplissait l'air de ses hurlements,

« *Externasque novo latratu terruit auras* » ;

puis, devenue folle par le souvenir de ses malheurs « *veterum memor illa malorum* », elle porta ses hurlements dans les champs de la Thrace ;

« *Tum quoque sithonios ululavit mœsta per agros* ».

On entendit Junon, épouse et sœur de Jupiter, déclarer que la pauvre Hécube n'avait pas mérité un si cruel destin ;

« *Ipsa Jovis conjuxque sororque,*

« *Eventus Hecubam meruisse negaverit illos* ».

Si le pauvre Priam eût échappé à la ruine

de Troye, une chose, une seule eût pu lui donner un faible moment de satisfaction, c'eût été d'apprendre qu'une de ses filles avait noblement préféré quitter ce monde, plutôt que de vivre esclave de quelque vieille femme grecque ;

QUATRIÈME
VOYAGE.

« Non ego Mirmidonum sedes, Dolopumve superbas
« Adspiciam, aut Graiis servitum matribus ibo ¹. »

Dans quelque période future, si une force armée étrangère ou des guerres intestines, (que Dieu veuille éloigner), devaient élever Troye au rang de ville fortifiée, la prophétie de Virgile pourrait se réaliser,

« Atque iterum ad Trojam magnus mittetur Achilles ². »

En quittant Troye, je traversai un beau pays pour me rendre à Albany, et je descendis l'Hudson par le bateau à vapeur jusqu'à New-York.

Les voyageurs hésitent s'ils doivent donner ^{Philadelphie.} la préférence à Philadelphie ou à New-York. Philadelphie est certainement une belle ville et ses environs sont superbes, mais on y trouve

1. « Non, des Thessaliens les superbes demeures
« Ne verront point servir le sang des Dardanus. »
2. « Un Achille nouveau marcherait contre Troye. »

QUATRIÈME
VOYAGE.

un calme et une tranquillité qui, quoique agréable sans doute pour l'homme dont les habitudes sont paisibles et sédentaires, n'a point d'attraits pour ceux dont la vie est plus active. La quantité de marbre blanc employée dans les bâtimens donne à Philadelphie un coup d'œil vif et gai; mais la similitude de toutes les rues et leur coupe à angle droit ont quelque chose de monotone. Les ouvrages qui fournissent de l'eau à la ville sont un monument somptueux de l'habileté et des efforts de ses habitans. Le marché est digne de toute l'attention d'un étranger.

Son Musée.

Quand vous irez à Philadelphie, il ne faut pas oublier de visiter son Musée; il vous procurera une vive jouissance. On y trouve constamment quelqu'un de la famille de M. Peale, toujours prêt à en montrer les curiosités aux étrangers, et à leur donner toutes les informations qu'ils peuvent désirer. M. Peale a maintenant passé sa quatre-vingtième année, et paraît posséder toute la vivacité et je pourrais ajouter toute l'activité de la jeunesse.

C'est aux soins infatigables de ce savant que le nouveau monde doit ce magnifique musée;

M. Peale est, en outre, un artiste distingué. Regardez attentivement, je vous prie, son portrait peint par lui-même, sur la demande de l'état de Pensylvanie. En entrant dans la salle, il paraît dans la position de lever un rideau pour montrer ses curiosités. L'effet de la lumière sur sa tête est extrêmement frappant; je n'ai jamais rien vu de plus beau comme effet d'ombre et de lumière. Le squelette du mammoth est un trésor tout-à-fait national. La description n'avait pu m'en donner qu'une faible idée jusqu'à ce que je l'eusse vu : c'est le plus étonnant squelette de l'univers. La ville ne doit jamais oublier les grandes dépenses que M. Peale a faites, l'habileté et l'énergie qu'il a montrées pendant nombre de mois employés à fouiller les marais où ces os gigantesques avaient été cachés aux yeux du monde pendant des siècles.

Les vastes squares (places) de Philadelphie sont ornés d'arbres d'une belle végétation.

L'attention qu'on y porte sans relâche à la littérature, peut la faire nommer à juste titre l'Athènes des États-Unis. C'est ici le siège des belles-lettres et de la science. Les associations littéraires et philosophiques, l'enthousiasme

QUATRIÈME
VOYAGE.

Littérature
américaine.

QUATRIÈME
VOYAGE.

des habitants, l'activité de la presse et le bon marché de ses publications, doivent placer très haut le nom de Philadelphie dans le temple des connaissances humaines.

C'est des presses de cette ville qu'est sortie la fameuse Ornithologie de Wilson. En observant les oiseaux dans les lieux mêmes où ils naissent et qu'ils fréquentent, il a été à même de purger leur histoire des absurdités sans nombre que des théoriciens inexpérimentés y avaient introduites. C'est un ouvrage brillant et agréable; nous n'avons, dans nos publications européennes, aucune description d'oiseaux qui surpasse celle-ci. En étudiant attentivement l'Ornithologie de Wilson avant de quitter l'Angleterre, j'appris où je devais chercher les oiseaux, et je les reconnus immédiatement dans leur pays natal.

Aigle à tête
blanche.

Depuis le temps où il écrivait, je crains que les aigles à tête blanche ne soient devenus fort rares. Je regardais perpétuellement, dans l'espoir d'en découvrir, mais j'en aperçus fort peu; j'en vis un ou deux paraître de temps en temps, et planer dans leur vol élevé au-dessus des chutes du Niagara.

Les Américains s'enorgueillissent de l'image

de cet oiseau, et leur cœur se réjouit en le voyant flotter sur leurs bannières. Ne pourrait-on donc pas les engager à protéger l'aigle à tête blanche, et à lui permettre de planer en toute sûreté sur ses forêts natales? Si j'étais américain, je croirais commettre une espèce de sacrilège en tuant un aigle à tête blanche. L'ibis était un oiseau sacré chez les Égyptiens; les Hollandais protègent la cigogne; le vautour se pose, sans crainte d'être inquiété, sur le sommet des maisons dans la ville d'Angustura, et le petit rouge-gorge est chéri des Anglais pour sa charité.

- « Pour ces pauvres enfants, morts de froid, de besoin,
 « Aucun homme ne vint bâtir de mausolées;
 « Mais le rouge-gorge avec soin
 « Les couvrit de feuilles tombées¹. »

Le pauvre Wilson fut atteint par la mort avant d'avoir terminé son ouvrage. Le prince Charles Bonaparte, neveu de l'empereur Napoléon, aidé de quelques-uns des hommes les plus savants de la Pensylvanie, continue cette précieuse et intéressante publication.

1. Ceci est imité d'un petit poème anglais, qui célèbre l'anecdote de deux enfants morts dans les bois, et couverts de feuilles mortes par les rouge-gorges.

QUATRIÈME
VOYAGE.

New-York.

New-York peut, à juste titre, être nommée la capitale du commerce du nouveau monde.

« *Urbs augusta, potens, nulli cessura* ! »

Avant peu, cette ville sera, sur les côtes de l'Amérique septentrionale, ce qu'était Tyr autrefois sur les côtes de la Syrie. Son port reçoit des navires de toutes les nations, et dans ses rues se voient des marchandises de toutes les parties du monde connu. Ajoutez à cela que ses abords sont enchanteurs ; la verdure des champs, les bois qui couvrent les coteaux, les maisons de campagne et les fermes, forment un paysage admirable lorsqu'on arrive par mer à New-York.

Rues,
maisons.

Broadway est la rue principale ; elle a trois milles et demi de long. Je serais fort embarrassé de trouver une rue, dans aucune partie du monde, qui pût offrir autant d'agrémens que celle-ci. Là, point de machines à vapeur pour vous incommoder en versant dans l'air des flots de suie et de fumée. Les maisons ont une apparence opulente, et l'œil se repose agréablement de l'uniformité qui règne dans la

1. « Ville auguste, puissante, qui ne le cède à aucune autre. »

plupart des rues, sur des arbres élevés, d'une végétation vigoureuse.

QUATRIÈME
VOYAGE.

Rien n'est au-dessus de la tournure des dames américaines, à leur promenade du matin dans Broadway, de midi à trois heures. L'étranger remarquera au premier coup d'œil qu'elles ont rejeté les superfluités extravagantes qui paraissent dans les modes de Londres et de Paris, et qu'elles n'ont conservé de ces costumes que ce qui embellit les formes d'une femme; ceci, joint à leurs justes idées sur la toilette, est ce qui rend les dames de New-York si élégantes dans leur parure. La manière dont elles portent les chapeaux de paille d'Italie mérite d'être remarquée. Chez nous, la main prétentiveuse de la marchande de modes donne au bord du chapeau une forme déterminée qui n'est pas des plus belles. Celle qui le porte est obligée de faire faire à sa tête un tour entier de quatre-vingt-dix degrés pour voir la personne qui est à côté d'elle; mais, à New-York, ce bord n'est point enchaîné par le laiton, les gances ou le ruban; il est totalement libre et ondulant; et en y mettant la main, une dame peut cacher ou montrer de sa figure autant que la circonstance l'exige. Cette

Dames
américaines.

QUATRIÈME
VOYAGE.

manière de cacher et de laisser voir alternativement son visage est certainement un très dangereux mouvement, et il est souvent fatal au galant qui passe. Pour moi, je suis convaincu que plus d'un brave jeune homme a été, sans s'en douter, frappé au cœur par cette manœuvre soudaine, avant de s'être aperçu qu'il était à portée de la batterie.

Les américaines ont une sorte d'horreur pour les bonnets, et elle est bien fondée. Lorsque l'on considère que les femmes portent longs les cheveux que la nature leur a donnés, tant pour l'ornement que pour tenir la tête chaude, on doit s'étonner du mauvais goût qui les porte à les enfermer dans un bonnet. Bonnet à la folle, bonnet de dentelle, bonnet bas, bonnet haut, bonnet plat, bonnet à rubans flottants, bonnet à rubans noués sous le menton, bonnet pointu, bonnet rond, bonnet pyramidal ! A quoi ressemblerait la Vénus de Canova avec un bonnet à la folle ? Si le bonnet peut servir d'ornement à une tête, à coup sûr c'est un faux ornement. Les américaines pensent que la tête peut être parée sans bonnet. Un ou deux boutons de rose, du chèvre-feuille, une

tige d'églantine se mêlent très bien aux tresses de cheveux ; celles dont la chevelure le dispute à l'aile du corbeau peuvent y placer , avec beaucoup de succès , un lis ou une boule de neige.

QUATRIÈME
VOYAGE.

Maintenant que les paquebots sont si sûrs et font un trajet si rapide aux États-Unis , il serait bon que quelques-unes de nos meilleures marchandes de modes voulussent bien s'y embarquer , au lieu de monter dans la diligence de Paris ; elles rapporteraient plus de goût et moins de caricatures ; et si elles pouvaient ramener avec elles une ou deux douzaines de jeunes filles de ferme , nous aurions bientôt la preuve positive que l'on peut faire d'aussi bon beurre et d'aussi bon fromage en portant des cheveux tressés avec une marguerite ou une primevère , qu'avec un bonnet d'une forme barbare qui peut-être n'a pas été lavé depuis un mois.

New-York possède de très bons hôtels et d'excellentes pensions. Tout compris , on ne paie pas plus de deux dollars par jour ; c'est peu si l'on considère le luxe de toute espèce et l'abondance de la nourriture.

Hôtels.

Dans cette ville , aussi bien que dans quel-

QUATRIÈME
VOYAGE.

ques autres que j'ai visitées, chacun semble marcher à son aise. On ne cherche point à se couvoyer; on n'est pas exposé aux regards insolents d'un impertinent; on ne voit point de ces foules créées pour dévaliser vos poches. J'ai voulu rester une heure de suite dans Broadway pour y observer la multitude des passants; il y a certainement dans ce peuple une urbanité qu'on doit à la fois admirer et imiter. Je vis un très petit nombre de femmes grasses dans les rues de New-York. Il y a, dans cette ville, très peu de chiens, et encore moins de chats. Le climat est la seule chose à laquelle j'aie trouvé à redire, et, comme l'automne approchait, je me préparai à gagner des pays plus chauds.

Climat.

Les étrangers sont sujets à prendre de gros rhumes par suite des changements rapides de l'atmosphère. A midi, la chaleur est souvent presque égale à celle des tropiques, et à la chute du jour l'air est froid et glacé. Cette variation agit quelquefois d'une manière cruelle sur l'étranger nouvellement arrivé, et demande plus de soin et d'attention que je ne suis susceptible d'en prendre. J'y contractai un rhume violent et opiniâtre qui ne m'abandonna

qu'après avoir atteint la chaleur régulière du soleil, près de l'équateur.

QUATRIÈME
VOYAGE.

On pourrait me demander si, pendant mon séjour aux États-Unis, je rencontrais partout civilité et bonne compagnie; si quelque personne un peu trop vive ne causa aucune offense; s'il n'y eut point d'exemple d'ivresse, de jurements, de grossièretés, ou de cette conduite qui déshonore l'homme civilisé dans d'autres contrées? Je répondrai: très peu en vérité; à peine quelques-uns qui méritassent un souvenir, et aucun qui fût l'objet d'une attention sérieuse. C'est un peuple poli et bon; et si un voyageur, dans une longue tournée, était témoin de quelques-unes des scènes auxquelles on vient de faire allusion, il ne devrait pas conclure d'un ou deux exemples que telles sont les mœurs du pays. En errant dans les solitudes de la Guyane, j'ai quelquefois rencontré un arbre creux, fracassé, sans feuilles; néanmoins je n'ai pas dit de mal de ses vigoureux voisins et mis en note que les bois étaient mauvais; au contraire, je faisais intervenir un coup de tonnerre, un tourbillon, un vent pernicieux, qui pouvaient l'avoir dépouillé de sa fleur et

Société.

QUATRIÈME
VOYAGE.

être cause de son triste aspect; et, en quittant la forêt, j'emportais l'impression que, quoiqu'un petit nombre d'arbres fussent défectueux, le reste, formant l'ornement des déserts, était propre à mille usages par ses qualités précieuses, et pouvait être très utile aux hommes.

En général, un homme voyage dans des contrées étrangères pour son propre intérêt, et je crois qu'on trouverait à peine un exemple d'une personne quittant ses foyers uniquement dans l'intention d'être utile à ceux au milieu desquels elle voyage. Une spéculation commerciale, la curiosité, un désir de s'instruire, l'espoir de recueillir quelque avantage par la connaissance de nos semblables, sont les motifs généraux qui décident un homme à quitter le coin de son feu. C'est ce qu'on ne devrait jamais oublier, et alors le voyageur avancerait dans sa route, persuadé que c'est à lui à faire sa cour et qu'il ne doit point s'attendre qu'on la lui fasse, puisque des vues personnelles sont le principal objet de ses voyages. Sous ce point de vue, il s'efforcera toujours d'être agréable aux naturels d'un pays, et ceux-ci paieront ces petits actes de politesse

d'un gros intérêt et d'un fonds de connaissances qui lui seront fort utiles.

QUATRIÈME
VOYAGE.

Aux États-Unis, j'ai trouvé nos frères du nouveau monde de fort bonne compagnie, mais leur portrait a été tracé sous tant d'aspects divers, par différents voyageurs qui ont parcouru leur territoire, qu'une entrevue personnelle est absolument nécessaire pour se former une idée correcte de leur véritable caractère. L'américain est fort curieux; mais ce serait tout-à-fait à tort que, pour cela, on le taxerait d'une sorte d'impertinence; il n'interroge que pour s'instruire, et quand vous l'avez satisfait sur ce point, vous pouvez l'interroger à votre tour sur tout ce qui concerne son pays: il vous répondra surtout de très bonne humeur et en excellent langage. Il a certainement trouvé le moyen, je ne sais comment, de parler un anglais beaucoup plus pur que celui que l'on parle en général sur le sol de notre patrie. Cela m'étonna beaucoup, mais c'est cependant un fait. Au milieu de ces bonnes qualités, il a une inclination qui n'est point à envier et qu'on pourrait appeler mauvaise, c'est d'aimer à fumer immodérément. Il pourrait dire qu'il l'a appris de sa nourrice,

QUATRIÈME
VOYAGE.

chez laquelle cela était jadis fort en vogue. Du temps du hollandais Guillaume (c'était un homme de mauvais goût), un gentilhomme anglais ne pouvait paraître sans sa pipe. Pendant le court espace de temps que le caporal Trim mit à s'informer à l'auberge de la santé du pauvre Lefebvre, mon oncle Tobie avait secoué les cendres de trois pipes. « Mon oncle
« Tobie n'avait pas encore fini de secouer les
« cendres de sa troisième pipe, etc. » Ces temps sont heureusement passés, et avec eux a presque totalement disparu l'habitude de fumer parmi les gens bien élevés d'Angleterre. Cet usage est malpropre, ainsi que les lieux où se tiennent les fumeurs; il donne une mauvaise haleine; mais chaque nation a ses fantaisies : John Bull aime la venaison faisandée; un français dépeuple des marais entiers de leurs grenouilles; un hollandais n'a jamais la pipe hors de la bouche; un russe mange des chandelles, et l'américain se délecte avec son cigarre.

« *De gustibus non est disputandum.* »

« Il ne faut pas disputer des goûts. »

Nos frères de l'Amérique possèdent un pays

qui renferme tout ce qui peut contribuer au bonheur de l'homme et aux douceurs de la vie.

QUATRIÈME
VOYAGE.

Le code de leurs lois, épuré par l'expérience et le bon sens, a pleinement répondu à l'attente du public, et en agissant conformément au véritable esprit de ce code, ils en ont retiré d'immenses avantages. Comme nation, leurs progrès ont été au-dessus de tout calcul, et l'on peut dire avec vérité que ce pays, dans sa jeunesse, donne aujourd'hui une leçon salutaire au reste du monde civilisé.

Lois
et gouverne-
ment.

Il y a environ quarante ans que l'américain eut une dispute avec sa nourrice à l'occasion d'une tasse de thé; elle voulait forcer l'enfant à le boire d'après sa propre recette. Il dit qu'il ne l'aimait pas, et qu'ainsi préparé il lui faisait absolument mal. Après beaucoup de querelles, elle prit la verge de bouleau et se mit à le fouetter d'une manière un peu rude. Quand le pauvre garçon vit qu'il fallait avaler la désagréable tasse de thé ou être fouetté à mort, il se retourna contre elle pour se défendre, la mit hors de la maison, et ne lui permit plus de se mêler de ses affaires.

Depuis l'indépendance, la population s'est

QUATRIÈME
VOYAGE.

augmentée de trois à dix millions; une belle marine a été créée, et tout a été dirigé de manière à assurer la prospérité au dedans et le respect au dehors.

Les anciens déserts de l'Amérique septentrionale portent la preuve évidente de l'activité remarquable de ce peuple entreprenant. Des forêts ont été déblayées, des marais desséchés, des canaux creusés, des établissements florissants fondés. Des rives de l'Atlantique, une masse immense de lumières s'est répandue dans l'intérieur. La navigation du Mississipi, de l'Ohio, du Missouri, et de leurs affluents, en a été étonnamment améliorée. La civilisation paraît maintenant s'avancer vers les montagnes de roche¹, et ne devoir s'arrêter qu'aux bords de l'Océan pacifique. Ce territoire presque incommensurable offre un abri, des foyers, une patrie à l'humanité en général. Juif ou gentil, royaliste ou républicain, chacun trouve aux États-Unis une réception amicale. Ses opinions, ses persécutions, ses erreurs, ses fautes, ont pu lui nuire dans d'autres contrées; ici,

1. On appelle ainsi une immense chaîne de montagnes qui s'étend du nord au sud, derrière le territoire des États-Unis, et qui les sépare de la Nouvelle-Albion.

elles sont totalement oubliées, et à son arrivée elles ne sont pour lui la source d'aucun avantage ou d'aucune peine; pourvu que l'on soit tranquille on est sûr d'y trouver le repos.

QUATRIÈME
VOYAGE.

Des politiques étrangers au pays s'imaginent que des querelles intestines causeront une division dans cette république. Jusqu'à présent rien, certes, ne paraît justifier une telle conjecture. Dieu veuille qu'elle ne se réalise pas; le monde en souffrirait au loin. Puisse cette grande république continuer à être, dans les siècles à venir, les États-Unis de l'Amérique septentrionale !

Le soleil allait, dans une semaine ou deux, passer dans l'hémisphère austral; les matinées et les soirées étaient trop froides pour être agréables.

Je m'embarquai pour l'île d'Antigoa avec l'intention de visiter différentes îles de la mer des Caraïbes, en me dirigeant encore une fois vers les solitudes de la Guyane.

Départ pour
Antigoa.

Nous fûmes trente jours à atteindre Antigoa, et nous eûmes à remercier la Providence d'avoir arrangé pour nous une si longue traversée. Un coup de vent épouvantable, approchant d'un ouragan, avait fait de grands ravages dans

QUATRIÈME
VOYAGE.

les Indes occidentales; si notre traversée eût été d'une longueur ordinaire, nous eussions été inévitablement enveloppés dans la tempête.

Saint-John's.

Saint-John's est la capitale d'Antigoa. Dans de meilleurs temps cette ville peut avoir eu des agréments et de la gaîté; aujourd'hui elle paraît mélancolique et vouée au malheur. Ses maisons, qui sont presque toutes de bois, paraissent n'avoir pas reçu une couche de peinture depuis longues années; les rues sont inégales, mal pavées, et lorsqu'un étranger les parcourt, il pourrait s'imaginer qu'elles offrent une promenade tout-à-fait adaptée aux idées d'un homme qui, avant de se pendre, vient y prendre congé des misères humaines dont il est entouré. Il n'y avait pas eu de pluie depuis quelque temps, et les pâturages stériles et desséchés des environs de la ville pouvaient, avec justice, être nommés les pâturages de Rossinante. Les mules qui y paissaient rappelaient à l'esprit la description de la famine, donnée par Ovide :

« Dura cutis, per quam spectari viscera possent ¹. »

Une chose fort singulière, c'est qu'il n'y a

1. « Une peau desséchée au travers de laquelle on peut voir les entrailles. »

pas une seule rivière ni un seul ruisseau dans toute l'île d'Antigoa; elle ne diffère que sous ce rapport du Tartare dans l'autre monde, qui, selon les anciens, a cinq fleuves, savoir : l'Achéron, le Phlégéon, le Cocyte, le Styx et le Léthé.

QUATRIÈME
VOYAGE.

Dans cette île, j'ai trouvé le rossignol de muraille décrit dans l'Ornithologie des Etats-Unis de Wilson. Je désirais savoir si quelques-uns de ces oiseaux demeuraient toute l'année à Antigoa et y couvaient, ou s'ils partaient tous pour le nord quand le soleil abandonne l'hémisphère austral, mais personne ne put m'en instruire.

Après une semaine ennuyeuse passée à Antigoa, je fis voile pour la Guadeloupe, dont les montagnes élevées et couvertes de nuages ont une apparence de grandeur quand on approche de l'île. La Basse-Terre, sa capitale, est une jolie ville, ayant au milieu une belle promenade publique, agréablement ombragée par une allée de beaux tamarins de chaque côté. Derrière la ville, la Soufrière élève son sommet romantique, et, dans un jour serein, on en voit sortir la fumée volcanique.

La
Guadeloupe.

A moitié chemin environ entre la Guade-

QUATRIÈME
VOYAGE.

Ioupe et la Dominique on découvre les Saintes. Quoique hautes, grandes et couvertes de rochers, elles n'ont qu'une faible apparence au milieu de leurs deux gigantesques voisines. Au vent de celles-ci on voit Marie-Galande s'élever un peu sur l'horizon, à quelques lieues de là.

La
Dominique.

La Dominique offre à l'œil d'après et majestueuses montagnes. En naviguant sur ces rivages on ne peut s'empêcher d'admirer ses magnifiques plantations de café, dans des lieux si escarpés et si rapides qu'ils semblent presque inaccessibles. Roseau, la capitale, n'est qu'une petite ville et n'a rien d'attrayant que l'hospitalité bien connue du capitaine de port actuel; il est plein d'attentions pour les étrangers, et leur donne une foule d'informations sur les Indes occidentales. Roseau a vu de meilleurs jours, et l'on peut se faire une idée du bon goût et du jugement qui avaient présidé originairement à la construction de cette ville.

Il y a quelques années, une série de malheurs successifs vint la frapper si cruellement, que depuis elle n'a pu recouvrer son ancien éclat. Une flotte française considérable la bombarda,

et un feu dévorant détruisit ses plus beaux édifices. Quelque temps après un torrent épou-
vantable descendit des crevasses des montagnes voisines, entraînant tout devant lui : hommes, femmes, enfants, maisons, terres, tout fut balayé par ce torrent impétueux. Cette terrible scène fut au-dessus de toute description, et la perte fut immense.

La Dominique est fameuse par une grande espèce de grenouille que les habitants réservent pour leur table. Dans les bois de cette île, le grand coléoptère rhinocéros est très commun : il atteint une taille de plus de six pouces de longueur. Dans les mêmes bois on trouve le bel oiseau-mouche, dont la poitrine et la gorge brillent d'un beau violet changeant. J'ai cherché cet oiseau au Brésil et dans toute l'étendue des déserts depuis Rio-Branco, qui est un bras de l'Amazone, jusqu'au fleuve Paumarôn, sans pouvoir le trouver. Un homme me dit, à la salle Égyptienne, dans Piccadilly, que cet oiseau-mouche se trouvait au Mexique; mais, en le questionnant un peu davantage sur ce point, je découvris que ses informations n'étaient fondées que sur des ouï-dires, et j'en conclus qu'on ne le voit pas au Mexique.

QUATRIÈME
VOYAGE.

Je pense qu'il n'a jamais été trouvé hors des Antilles.

La
Martinique.

En quittant la Dominique, on atteint bientôt la grande et magnifique île de la Martinique. Saint-Pierre, sa capitale, est une belle ville bien pourvue de tout ce qui peut être utile et agréable. Les habitants paraissent donner beaucoup d'attention à la culture de toutes les productions des tropiques. Un courant d'eau traverse les rues avec rapidité, et y produit, pour le passant, un effet agréable.

J'eus l'occasion d'y voir un coucou, qui venait d'être tué; c'était exactement le coucou métallique de l'Ornithologie de Wilson. On me dit qu'il était oiseau de passage à la Martinique. Il est probable qu'il y arrive après avoir quitté les États-Unis.

A peu de distance de la Martinique s'élève majestueusement le fameux rocher du Diamant; dans la dernière guerre avec la France il fut fortifié et bravement défendu par un capitaine anglais.

En peu d'heures on va de la Martinique à Sainte-Lucie, dont les monts élevés et sauvages remplissent l'ame de sublimes idées, à mesure

que l'on approche des rochers qui bordent ses rivages. La ville de Castries est tout au fond d'une baie; elle a été, à la lettre, détruite de fond en comble dans le fatal ouragan où l'infortuné gouverneur et sa femme perdirent la vie. Son état actuel d'abandon et de tristesse, l'herbe qui croît dans les rues, montrent trop clairement que le temps de sa prospérité est passé, et que, pour ainsi dire, elle est en deuil, comme le reste des colonies anglaises dans les Indes occidentales.

De Sainte-Lucie j'allai à la Barbade, espérant y trouver un navire pour l'île de la Trinité.

Auprès de Bridge-town, capitale de la Barbade, je vis encore le coucou métallique déjà cité.

La Barbade n'est plus cette île amusante que j'avais visitée quelques années auparavant.

Barbade.

« *Infelix habitum temporis hujus habet*. »

Il y a une vieille chanson populaire, sur l'air de la belle Catherine, qui a été évi-

1. « Elle se ressent du malheur des temps. »

QUATRIÈME
VOYAGE.

dèment composée dans des temps plus
heureux :

« Allons, chantons et dansons;
« Pour nous donner une aubade,
« Des cloches de la Barbade
« On entend les carillons.
« Quashy ¹ racle un violon
« Dès le lever de l'aurore,
« Et Vénus, sur sa mandore,
« Fait danser un cotillon. »

Le violon de Quashy fut silencieux, et le luth de Vénus fut muet pendant mon séjour à la Barbade. La différence entre les îles françaises et les îles anglaises était frappante. Les premières paraissaient heureuses et contentes; les secondes ne faisaient entendre que murmures et que plaintes. Les derniers actes de l'Angleterre touchant la traite des noirs, et l'insurrection de Démérari, étaient la cause évidente de ce mécontentement.

L'abolition de l'esclavage est une question pleine de philanthropie, de beaux sentiments, de difficultés et de danger.

« *Tantum ne noceas, dum vis prodesse videto* ². »

Elle demande une prudence consommée et

1. Quashy, Vénus, noms de nègre et de négresse.

2. « Prenez garde de nuire en voulant être utile. »

les renseignements les plus exacts et les plus étendus, pour tirer de justes conclusions sur cet important objet. Phaëton, par la maladroite conduite de son char, mit le monde en feu. « *Sylvæ cum montibus ardent.* » Dédale donna des ailes à son fils sans en calculer les conséquences; le jeune homme sortit de toutes les bornes, perdit ses ailes et se précipita dans la mer.

QUATRIÈME
VOYAGE.

« Icarus, Icaris nomina fecit aquis ¹. »

Lorsque le vieillard vit ce qui était arrivé, il maudit son adresse à fabriquer des ailes, « *devovitque suas artes.* » La prudence est une vertu cardinale.

« Omnia consultâ mente gerenda tegens ². »

Prévoyance est moitié bataille : « *hombre apercebido, medio combatido,* » dit don Quichotte ou Sancho, je ne sais lequel des deux.

Si la reine Bess³ avait bien pesé dans son esprit les conséquences probables de ce lamentable trafic, il est présumable qu'elle n'aurait pas été propriétaire de deux navires dans la

1. « Icare donna son nom à la mer Icarienne. »

2. « Elle protége tout de ses profondes réflexions. »

3. Nom que les Anglais donnent à la reine Élisabeth.

QUATRIÈME
VOYAGE.

flotte de sir John Hawkins, qui commit le premier enlèvement de nègres sur la côte d'Afrique; et comme la philanthropie est véritablement la vie, l'âme de cette grande question d'esclavage, qui est certainement mêlée de beaucoup de difficultés et de dangers, peut-être la nation anglaise ferait-elle, en ce moment, aussi bien en tournant ses pensées sur cette pauvre infortunée Irlande, où l'oppression, la pauvreté et les haillons font un appel déchirant au cœur et aux sentiments de l'homme bienveillant.

Mais poursuivons. Une autre chose ajoutait encore à la triste position de la Barbade, et semblait avoir pour effet de tenir les étrangers éloignés de cette île. La législature a rendu le bill le plus extraordinaire, en vertu duquel toute personne arrivant à la Barbade est obligée de payer deux dollars à son arrivée et deux autres dollars à son départ. On l'appelle *alien-bill*, et tout barbadien, tout anglais qui sort de l'île ou y rentre, paie cette taxe!

Ne trouvant pas ici de navire pour la Trinité, je m'embarquai pour Démérari sur un schooner, et j'arrivai après avoir failli échouer sur un banc de sable; je m'avançai sans perdre

de temps dans les forêts de l'intérieur; nous étions dans la saison sèche, qui rend délicieux le séjour des bois.

QUATRIÈME
VOYAGE.

On trouve trois espèces de jacamars dans les différentes collines de sable et savannes sèches de Démérari; mais il y en a une autre bien plus grande et beaucoup plus belle quand on arrive à cette partie du pays où se voient des rochers. Le jacamar, malgré ce que disent les voyageurs, n'a aucun rapport avec les pics et les martins-pêcheurs, ni dans ses habitudes, ni dans son anatomie. Le jacamar ne vit que d'insectes, mais ne va jamais à leur poursuite; il reste patiemment des heures entières sur la branche d'un arbre, et quand un insecte imprudent s'approche, il fond sur lui avec la rapidité d'une flèche, le saisit, et généralement retourne le manger sur la branche qu'il vient de quitter. Il n'a pas la moindre apparence de voix; il est très solitaire, et si peu farouche qu'on s'en approche à trois ou quatre pas avant qu'il s'envole. Les mâles de toutes les espèces que j'ai examinés ont des plumes blanches sur la gorge, et je crois que tous les jacamars mâles découverts jusqu'à présent portent cette marque distinctive. Je

Le jacamar.

QUATRIÈME
VOYAGE.

n'ai pu rien savoir sur leur incubation; les indiens m'ont dit qu'une espèce de jacamar dépose ses œufs dans les nids des fourmis de bois, qui sont si communs dans les arbres de la Guyane, et qui ressemblent à d'énormes boules noires. J'eusse bien désiré en avoir une preuve positive, mais le temps des couvées était passé, et, dans tous les nids de fourmis que j'ai examinés, je n'ai pu découvrir aucun indice que des oiseaux y eussent jamais été. Au commencement de janvier, le plumage du jacamar est le plus beau pour le cabinet du naturaliste. La grande espèce porte dix pouces et demi, de la pointe du bec au bout de la queue. Son nom, parmi les indiens, est *una-waya-adoucati*, c'est-à-dire grand-père du jacamar. C'est, sans nul doute, un oiseau magnifique, et il ne le cède à aucune des tribus ailées de l'Asie ou de l'Afrique pour le brillant et le chatoyant de ses couleurs métalliques. La femelle brille de couleurs presque aussi éclatantes que celles du mâle, mais elle n'a pas, comme lui, de plumes blanches à la gorge. Le grand jacamar est assez commun à deux cents milles environ, en remontant le fleuve Démérari.

J'eus, dans ces lieux, une belle occasion d'examiner encore une fois le paresseux trydactile ; il demeura dans la même maison que moi un jour ou deux. Si j'en eusse donné une description tandis qu'il rampait à terre, j'aurais induit le monde en erreur et outragé l'histoire naturelle. Sur terre, il paraissait tout-à-fait un être ébauché et défectueux en tous points : toute sa contenance était gauche, misérable, et quand je le faisais avancer, il soupirait comme quelqu'un qui souffre. Peut-être était-ce en le voyant de même hors de son élément, pour ainsi dire, que le comte de Buffon, dans son histoire du paresseux, fait cette question : « Pourquoi n'y aurait-il pas des espèces d'animaux créés pour la misère, puisque, dans l'espèce humaine, le plus grand nombre des individus y est voué dès sa naissance ? » Si la question m'eût été posée, j'aurais répondu : « Je ne puis concevoir qu'aucun d'eux ait été créé pour la misère. Qu'il y ait des milliers de misérables, c'est ce qui ne peut être mis en doute, mais, en ce cas, la misère les a atteints dans le sentier de la vie, et, toutes les fois qu'on les examinera de près, on sera porté

QUATRIÈME
VOYAGE.

Le paresseux
trydactile
(ai).

QUATRIÈME
VOYAGE.

à croire qu'ils auraient pu souvent échapper à une partie de leurs maux. »

Après m'être donc bien persuadé qu'on ne peut qu'induire le monde en erreur en décrivant le paresseux tandis qu'il est à terre, ou partout ailleurs que sur un arbre, je ramenai celui que j'avais en ma possession à ses demeures natales. Aussitôt qu'il fut en contact avec la branche d'un arbre, tout rentra dans l'ordre pour lui. Je remarquai, lorsqu'il regagnait en grimpant la contrée qui lui était propre, qu'il était sur la véritable route du bonheur, et je demeurai plus persuadé que jamais que jusqu'ici le monde a erré dans ses conjectures sur le paresseux, faute, par les naturalistes, de l'avoir décrit dans la seule position où il eût dû l'être, celle de s'accrocher aux branches d'un arbre.

Comme cette partie du pays ressemble beaucoup à Cayenne, et en est fort rapprochée, j'espérais y trouver le grand gobe-mouche de Buffon et le tangara septicolor, qui sont l'un et l'autre communs à Cayenne; mais, après les recherches les plus diligentes, je n'y réussis point, et je ne pus jamais savoir des indiens

s'ils avaient rencontré ces deux espèces d'oiseaux dans ces régions.

QUATRIÈME
VOYAGE.

Je me procurai ici le gros-bec, dont le corps est d'un écarlate brillant; sa tête et sa gorge sont noires. Buffon le donne comme venant d'Amérique. Je l'avais cherché pendant plusieurs années sans avoir pu le voir, et j'en concluais qu'on ne le trouvait pas à Démérary. Cet oiseau est d'un brun verdâtre avant d'acquérir son riche plumage.

Le gros-bec.

Au milieu des racines d'arbres mises à nu le long de cette partie du fleuve, on voit quelquefois paraître, en se promenant çà et là, un crabe rouge. Il est la proie d'une grande espèce de chouette que je fus assez heureux pour me procurer. Sa tête, son dos, ses ailes, sa queue, sont d'un brun si foncé qu'il paraît presque noir; le ventre et les cuisses sont d'un blanc jaune sale. Les plumes du tour des yeux sont d'un brun aussi foncé que le reste du corps; vient ensuite un cercle de blanc qui a beaucoup de ressemblance avec la bordure d'une grande paire de lunettes. Je soupçonne fortement que le blanc jaunâtre sale des cuisses et du ventre était originairement d'un blanc pur, et que sa couleur actuelle

Grande
espèce de
chouette.

QUATRIÈME
VOYAGE.

est due aux habitudes de l'oiseau, qui se précipite dans la vase pour avoir sa proie ; mais c'est une simple conjecture.

Le tyran.

Je vis aussi fréquemment tout près du fleuve l'oiseau nommé par les colons anglais oiseau du soleil, et tyran par les espagnols de l'Orénoque. Il est très élégant, et se rapproche, par ses formes extérieures, de l'espèce du héron. Toutefois il ne mange pas de poisson : les mouches et les insectes forment sa nourriture, et il les prend précisément comme le héron prend le poisson. Il s'en approche très près, et alors il lance son bec avec une telle rapidité, qu'ils n'ont aucune chance d'échapper. Le superbe mélange de gris, de jaune, de vert, de noir, de blanc, de noisette qui se trouve dans le plumage de cet oiseau, défie toutes les descriptions qu'on voudrait faire de la distribution de ces couleurs, de manière à satisfaire le lecteur.

Le grand
tinamou.

Il y a dans le grand tinamou quelque chose de remarquable qui, je crois, a échappé jusqu'ici aux observateurs. Ce gros oiseau juche invariablement sur les arbres, mais ses pieds sont si petits en proportion de son corps, qu'ils ne peuvent lui être d'aucun usage pour

saisir les branches ; bien plus, le doigt postérieur est si court qu'il ne touche pas la terre lorsque l'oiseau marche. Le derrière de la jambe, au-dessous du genou, est tout uni et un peu concave ; on y voit de fortes écailles pointues, très rudes, et qui arrêtent le doigt en descendant du genou à l'ergot ; or, au moyen de ces écailles et de l'aplatissement de cette partie de la jambe, l'oiseau peut dormir en sûreté sur la branche d'un arbre. A la chute du jour, le grand tinamou fait entendre un sifflement élevé, monotone et plaintif, et s'élance immédiatement après dans les arbres. Au clair d'une pleine lune, le naturaliste vigilant et adroit peut le voir perché dans la position que nous venons de décrire.

Le petit tinamou n'a, pour ainsi dire, pas de queue ; il ne pond jamais plus d'un œuf, qui est de couleur chocolat ; il ne fait point de nid, mais il gratte un petit trou dans le sable, généralement au pied d'un arbre.

Petit
tinamou.

C'est ici l'exemple unique d'un oiseau de la grosseur d'une perdrix, et de la même famille, ne pondant qu'un œuf, tandis que tous les autres, depuis le paon jusqu'à la caille, sont

QUATRIÈME
VOYAGE.

connus pour en pondre un très grand nombre. Le pied de cet oiseau est très petit en proportion du corps; mais le derrière de ses jambes n'offre aucune ressemblance avec celles du grand tinamou, ce qui pourrait faire conclure qu'il dort à terre.

Indépendamment des arbres creux, les vampires ont encore un autre lieu de retraite. Ils déblayent l'intérieur des nids de grandes fourmis, et prennent possession de l'enveloppe. J'avais descendu le fleuve pendant environ une demi-journée, jusqu'à une partie de la forêt où les wallabas étaient très abondants; leurs graines avaient mûri, et je me flattais de l'espérance d'y trouver le grand ara écarlate qui s'en nourrit, mais malheureusement le temps avait toujours marché, et les graines étaient tombées.

Pendant que nous parcourions cette forêt, nous nous arrêtâmes sous un nid de fourmis, et, par l'ordure qui était dessous, nous conjecturâmes qu'il avait de nouveaux habitants. Ne croyant point mal faire de les déloger, « *vi et armis*, » un jeune indien monta à l'arbre; mais, avant d'avoir atteint le nid, il s'en échappa plus d'une douzaine de vampires.

J'ai fait observer précédemment que je désirais beaucoup être à même de dire que j'avais été sucé par un vampire. Je leur en offris mainte occasion, mais ils battirent toujours en retraite, et, quoiqu'un jeune homme de race indienne eût été sucé très dangereusement pendant qu'il dormait dans son hamac sous un hangar tout à côté du mien, ils ne voulurent point avoir affaire à moi. Son gros orteil paraissait avoir subi toute la succion. Je l'examinai avec grand soin au moment où il allait le baigner dans la rivière, au point du jour; le chirurgien nocturne y avait fait un trou d'une forme à peu près triangulaire, et le sang en coulait avec abondance. Son hamac était tellement taché de sang caillé, qu'il fut obligé de prier une vieille négresse de le laver. Pendant qu'elle l'emportait au bord de la rivière, elle le déploya devant moi en secouant la tête, et comme je lui faisais la remarque que je croyais son orteil trop vieux et trop dur pour inviter le docteur vampire à en faire son souper, elle me répondit, en faisant la grimace, que les docteurs préféraient toujours les jeunes gens.

Personne n'a encore pu me dire comment

QUATRIÈME
VOYAGE.

Le vampire.

QUATRIÈME
VOYAGE.

le vampire peut tirer une aussi grande quantité de sang, et généralement de l'orteil, sans que, pendant tout ce temps, le patient sorte d'un profond sommeil; je n'ai pas entendu parler d'un seul exemple d'un homme qui se soit éveillé pendant cette opération; au contraire, il reste profondément endormi, et ce n'est qu'au moment de se lever que ses yeux lui apprennent qu'un ennemi altéré s'est attaché à son doigt.

Ses dents.

Les dents du vampire sont très aiguës. Si c'est avec les dents qu'il fait la blessure (et il semble n'avoir pas d'autre instrument), on croirait que la vivacité de la douleur devrait éveiller la personne qui est sucée. La matière est fort obscure, et je ne connais aucun moyen d'y jeter de la lumière; il faut espérer que quelque voyageur futur dans les déserts de la Guyane sera plus heureux que moi, et saisira ce déprédateur nocturne sur le fait. J'ai déjà dit une fois que j'avais tué un vampire qui portait trente-deux pouces d'envergure, mais d'autres, que j'ai examinés depuis, n'avaient que vingt à vingt-six pouces de dimension, d'un bout d'une aile à l'autre.

Le grand oiseau-mouche, appelé par les indiens karabimiti, fait invariablement son nid sur les branches déliées des arbres qui s'avancent sur les ruisseaux ou les rivières. Il ressemble à du cuir tanné, brun, sans la moindre apparence de revêtement intérieur; le bord du nid est replié en dedans. Pendant long-temps j'avais conjecturé qu'il avait pris cette forme par le poids du corps de l'oiseau qui le presse pendant qu'il pond, mais c'était tout-à-fait une fausse conjecture. L'instinct seul enseigne à l'oiseau cette forme qu'il doit lui donner pour que les œufs ne puissent rouler au-dehors.

QUATRIÈME
VOYAGE.

Le
karabimiti.

Les arbres qui croissent sur le bord de la rivière sont particulièrement exposés à de violents coups de vent; pendant que j'étais dans le canot à regarder, j'ai vu les branches flexibles de l'arbre qui porte le nid de l'oiseau-mouche si violemment agitées, que l'on voyait tout le dedans du nid, et, s'il n'y avait eu rien au bord pour arrêter les œufs, ils eussent été inévitablement lancés dans l'eau. Je crois que l'oiseau-mouche ne pond jamais plus de deux œufs; je n'en ai jamais trouvé davantage dans les nombreux nids que j'ai rencon-

QUATRIÈME
VOYAGE.

très sur mon chemin : les œufs étaient tout-à-fait blancs et sans aucune tache.

Singes.

Les voyageurs se sont probablement trompés en assurant que les singes de l'Amérique méridionale jettent des bâtons et des fruits à ceux qui les poursuivent. J'ai eu de belles occasions pour examiner de près les différentes espèces de singes qu'on trouve dans les déserts entre le fleuve des Amazones et l'Orénoque. Je les disculpe entièrement de jamais prendre l'offensive. Lorsque les singes sont dans les arbres élevés au-dessus de votre tête, les branches mortes tombent de temps en temps en se rompant sur leur passage, mais elles ne sont jamais lancées de leurs mains.

Trois classes
de singes.

Les singes, communément ainsi appelés, tant dans l'ancien que dans le nouveau continent, peuvent être classés en trois grandes divisions. Les singes, qui n'ont aucune espèce de queue ; les babouins, qui n'ont qu'une queue courte, et les guenons, qui ont de longues queues. On n'a pas encore découvert de singes ni de babouins dans le nouveau monde. Les singes-guenons peuvent très bien et très brièvement être rangés en deux ordres, savoir : ceux qui ont la queue velue et touffue, et ceux qui

ont une queue dépourvue de poils en dessous, à environ six pouces de l'extrémité. Les premiers montent aux arbres absolument comme les écureuils, et ne font aucun usage de leur queue pour sauter de branche en branche ; les autres, dont le bout de la queue est dégarnie de poils en dessous, s'en servent avec le plus grand avantage pour monter et descendre ; ils l'appliquent aux branches d'un arbre comme le doigt le plus souple, et s'y suspendent fréquemment, se balançant comme le pendule d'une horloge ; ce doigt répond à tous les usages d'une cinquième main pour le singe, comme les naturalistes l'ont déjà remarqué.

Le grand singe rouge de Démérari n'est pas un babouin, quoiqu'il porte ce nom, ayant une longue queue prenante. Rien ne retentit d'une manière plus effrayante que ses hurlements nocturnes. Couché dans son hamac dans ces sombres et incommensurables déserts, le voyageur l'entend hurler par intervalles, depuis onze heures du soir jusqu'au point du jour, et l'on croirait que la moitié des animaux de la forêt se réunissent pour une œuvre de carnage. Tantôt c'est le terrible rugissement du jaguar quand il s'élançe sur sa proie ; tantôt

QUATRIÈME
VOYAGE.Grand singe
rouge de
Démérari.

QUATRIÈME
VOYAGE.

ses affreux grincements, profondément accentués, lorsqu'il est entouré de tous côtés par une force supérieure; enfin, ses derniers gémissements quand il tombe frappé d'une blessure mortelle.

Quelques naturalistes ont pensé que ces sons imposants, que l'on s'imaginerait être ceux de bêtes féroces enragées et mourantes, sont dus à un certain nombre de singes rouges hurlant de concert. Un seul est capable de produire tout ce fracas, et les anatomistes, à l'inspection de sa trachée, en seront pleinement convaincus; en le regardant assis sur la branche d'un arbre, on voit dans sa gorge un corps de la taille d'un gros œuf de poule. Ce singe hurle souvent pendant le jour, quand le temps est sombre et couvert, et immédiatement avant une averse. En avançant avec précaution, de manière à parvenir sous les arbres hauts et touffus où il se repose, on a une excellente occasion de vérifier le pouvoir étonnant qu'il a de produire ces sons terribles et discordants.

Chair
du singe.

Sa chair est une bonne nourriture; mais, quand il est écorché, son aspect est tellement semblable à celui d'un petit enfant, qu'un

goût délicat pourrait aisément se révolter à l'idée d'y mettre le couteau ou la fourchette. QUATRIÈME VOYAGE.

Cependant je peux assurer, par expérience, qu'après une marche longue et fatigante au travers de ces forêts profondes, la chair de singe n'est point à dédaigner, bouillie avec du poivre de Cayenne, ou rôtie à la broche devant un bon feu; les jeunes ont à peu près le goût du chevreau, et les vieux celui du bouc.

J'ai déjà parlé, dans un précédent voyage, d'un plan entièrement nouveau formé par moi, pour que les peaux des quadrupèdes conservassent parfaitement leurs formes et leur port. Une application soutenue sur ce sujet m'a mis depuis dans le cas d'abrégier beaucoup les procédés, de rendre le caractère d'un animal avec la plus grande vérité, et de conserver parfaitement les lèvres épaisses, les fossettes, les rugosités et les rides de la face. J'ai préparé un bel individu du singe hurleur; j'y ai mis beaucoup de soins pour montrer la différence immense qui existe entre les traits de ce singe et ceux de l'homme.

Je me procurai aussi un animal qui n'a pas excité peu de conjectures et d'étonnement.

QUATRIÈME
VOYAGE.

A mon avis, son épais vêtement de poils et la grande longueur de sa queue, mettent son espèce hors de doute; mais, quant à sa face et à sa tête, elles forcent l'observateur à s'arrêter un moment avant de se hasarder à prononcer sur sa classification. C'était un grand animal; j'étais pressé par la chute du jour, et, de plus, je ne me sentais aucune inclination à avoir sur mon dos le poids entier de ce corps. Je me contentai de la tête et des épaules que je détachai, et je les ai apportées avec moi en Europe¹. Depuis, j'ai trouvé que j'avais très bien fait d'en agir ainsi, ayant eu bien assez de répondre pour la tête, sans rien dire de ses mains, de ses pieds et de sa queue, qui, selon l'assertion de lord Kames, est un accessoire qui nous est propre.

Les traits de cet animal sont tout-à-fait d'une forme grecque; il a dans son maintien un calme qui montre que sa vie était bien ordonnée. Quelques personnes de beaucoup d'habileté et de talent restèrent persuadées, à

1. Mon jeune ami, M. J.-H. Foljambe, fils aîné de Thomas Foljambe, esquire, de Wakefield, a fait un dessin de la tête et du buste de cet animal, qui offre la ressemblance la plus frappante et la plus correcte avec l'original. (*N. de l'Auteur.*) [Voir la lithographie en tête de ce volume, d'après le dessin anglais.]

l'inspection de cette tête, que l'ensemble de ses traits avait été changé; d'autres, au contraire, ont hésité et témoigné leurs doutes, ne pouvant se décider à croire que l'on pût donner à la face brute d'un singe le noble aspect de celle de l'homme. « *Scinditur vulgus* ^{1.} » On pourrait disputer long-temps sur ce nouveau texte, et peut-être, après tout, ne produirait-on guère plus qu'un ramas de pédanterie prolix. « *Vox et præterea nihil* ^{2.} »

Supposons, pour un instant, que c'est une espèce nouvelle. C'est très bien. « *Una golondrina non hace verano,* » une hirondelle ne fait pas le printemps, comme dit Sancho. Toutefois, elle me semble assez curieuse pour mériter que l'on aille à sa recherche, et ces temps d'entreprises pasco-péruviennes³ y sont favorables. Peut-être, chers lecteurs, désireriez-vous que j'y allasse moi-même; mais je prendrai la liberté de répondre que la route est incertaine, longue et pénible, et, quoique malheureusement je ne puisse alléguer l'excuse

1. « Les avis sont partagés. »

2. « Du bruit et rien de plus. »

3. L'auteur écrivait ceci dans un moment où l'exploitation des mines de l'Amérique du Sud était une sorte de fureur qui a ruiné bien des familles.

QUATRIÈME
VOYAGE.

de « *me pia conjux detinet* ¹ », cependant je désire ardemment un peu de repos. J'ai été long-temps errant :

« Longa mihi exilia et vastum maris æquor aravi :

« Ne mandate mihi, nam ego sum defessus agendo ². »

Si quelqu'un se décidait à faire le voyage, que de grandes et innombrables découvertes sont encore à faire dans ces déserts éloignés ! Et s'il réussissait à rapporter chez lui, ne fût-ce qu'une seule tête dont les traits seraient aussi parfaits que ceux de la tête que je possède, bien loin d'être jaloux de lui, je le regarderais comme un nouvel Alcide, ayant de justes droits à vanter un treizième travail. Maintenant si, d'un autre côté, on prétend que tous les traits de la tête en question ont été détruits, et que de nouveaux ont été substitués à leur place, par quels moyens un pareil changement, inouï jusqu'ici, a-t-il pu s'effectuer ?

Jusqu'à présent, dans nos musées, personne n'a bien su rendre aux animaux empaillés

1. « Une douce compagne me retient. »

2. « J'ai parcouru la vaste mer et les pays lointains : n'ordonnez plus de nouveaux voyages, car je suis fatigué. »

leur expression naturelle, et si quelqu'un pouvait en douter, je l'invite à prendre un chien ou un chat vivant, et à les comparer avec un chien ou un chat empaillé dans nos musées de premier rang; un simple coup d'œil suffira pour dissiper toute espèce de doute sur ce point.

QUATRIÈME
VOYAGE.

Si j'ai réussi à effacer les traits d'une brute pour substituer ceux d'un homme à leur place, nous serions fondés à dire que les temps de Protée sont revenus pour nous.

« Unius hic faciem, facies transformat in omnes,
« Nunc homo, nunc tigris, nunc equa, nunc mulier ». »

Si j'en suis venu à bout, nous pourrions donc donner à un côté de la face d'un homme l'apparence d'un vieillard de quatre-vingts ans, et à l'autre côté celle d'un jeune homme de dix-sept ans; nous pourrions donner au front et aux yeux toute la sérénité de la belle jeunesse; à la bouche et aux mâchoires toute la malignité d'un vieux singe. C'est un nouveau champ ouvert aux essais et aux expériences du naturaliste; je l'ai parcouru assez

1. « Unique dans sa forme, il peut les prendre toutes, tour à tour homme, tigre, cavale ou femme. »



QUATRIÈME
VOYAGE.

long-temps pour en être presque fatigué, et, pour y arriver, j'ai moi-même tâtonné long-temps sur un chemin que l'on peut nommer avec Ovide

« Arduus, obliquus, caligine densus opacâ. »

Je te prie, cher lecteur, laisse-moi le quitter pour un moment : le temps passe avec rapidité ; j'ai le désir de te prendre avec moi pour jeter un regard sur les lieux où l'on croit qu'il existe des mines à la Guyane, et comme l'histoire de cette tête singulière ne s'est pas tout-à-fait terminée à ta satisfaction peut-être (et je peux le dire presque dans les mêmes termes que le caporal Trim), dans quelque longue et ennuyeuse soirée d'hiver, mais non à présent, j'en pourrai dire davantage sur son compte, et parler en même temps d'une autre tête qui n'est pas moins étonnante.

Mines d'or
et d'argent.

On dit généralement (et il n'y a aucune raison pour douter de ce fait), que lorsque Démérarj et Essequibo étaient réunis sous le pavillon hollandais, des mines d'or et d'argent furent ouvertes près du fleuve Essequibo. Les mineurs ne réussirent pas dans leur entre-

prise ; mais on pense, en général, que leur mauvaise réussite fut due à leur inexpérience.

En remontant l'Essequibo, environ cent milles au-dessus de l'endroit où l'on croit que se trouvaient les mines, on entre dans un pays élevé, plein de montagnes et de rochers. La plupart de ces monts offrent l'aspect le plus stérile, ne produisant que quelques broussailles rabougries et quelques touffes rares de mauvais gazon. Je n'ai pu savoir si ces lieux avaient jamais été explorés, et en ce moment leur minéralogie nous est totalement inconnue. Les indiens sont si clair-semés dans cette partie de la contrée, qu'on pourrait très bien dire qu'elle est inhabitée.

« Apparent rari errantes in gurgite vasto ' . »

Il reste encore à savoir si cette partie de la Guyane mérite qu'on l'étudie sous le rapport de ses mines supposées.

Les spéculations de ce genre se dirigent, quant à présent, d'un autre côté. En Angleterre, la fureur d'exploiter les mines des autres états a été portée à un tel degré, qu'il faudrait la plus grande réserve dans un simple

1. « Des malheureux errant sur un espace immense. »

QUATRIÈME
VOYAGE.

explorateur de forêts comme moi pour oser dire, dans le récit de ses promenades, la moindre chose qui pût tendre à relever ou à abattre le courage des spéculateurs.

Toutefois, on peut faire une ou deux questions. Lorsque les colonies révoltées auront réparé en quelque manière les ravages de la guerre, et donné à leur économie politique un fondement stable, se soumettront-elles tranquillement à voir des étrangers enlever ces trésors qui font une partie intégrante de leur sol, et que la nécessité seule (nécessité n'a point de loi) les a forcés à aliéner au moment du besoin? Or, s'il arrivait que les maîtres du pays vinsent à se repentir de leur marché, et à envier les richesses que des étrangers leur enlèvent, ils pourraient rendre des lois gênantes et mettre en vigueur des mesures vexatoires qui, selon toute probabilité, jetteraient les spéculateurs dans le trouble et les mécomptes.

Coup d'œil
politique
sur
l'Amérique.

Outre ces considérations, il y a une autre circonstance qu'il ne faut pas perdre de vue; je veux parler du changement de domination de presque toute l'Amérique. C'est un curieux sujet de morale pour le philosophe européen

et d'examen pour le politique : plus on l'étudiera, et plus on sera surpris. Si nous pouvons juger par ce qui est déjà arrivé, nous sommes fondés à prédire qu'avant peu d'années on ne verra plus flotter un seul pavillon européen dans le nouveau monde. Jetons-y un coup d'œil rapide.

L'Angleterre, il y a peu d'années, possédait une grande partie des États-Unis actuels; la France avait la Louisiane; l'Espagne tenait sous son empire les Florides, le Mexique, le Darien, la Terre-Ferme, Buénos-Ayres, le Paraguay, le Chili, le Pérou et la Californie; le Portugal commandait à tout le Brésil. Toutes ces immenses régions sont maintenant autant d'États indépendants. L'Angleterre, il est vrai, possède encore le Canada, la Nouvelle-Écosse, et quelques cours d'eau sur la côte du Labrador, un petit établissement à Honduras, les déserts de Démérari et d'Essequibo; voilà tout. La France n'a pas un pied de terrain, excepté les forêts de Cayenne. Le Portugal a perdu toutes ses provinces. L'Espagne est bloquée dans sa dernière citadelle, et le pavillon hollandais ne se voit plus qu'à Surinam. Il ne reste rien de plus à l'Europe de ce vaste

QUATRIÈME
VOYAGE.

continent, sur lequel, il y a peu d'années, elle régnait triomphante.

Quant aux îles des Indes occidentales, on peut les regarder comme de simples avant-postes de ce gigantesque domaine. Saint-Domingue a déjà chassé ses anciens maîtres, et devient un point de mire pour ses frères noirs. Les sociétés d'Angleterre contre la traite des nègres, pleines de bienveillance et d'activité, ont ouvert une batterie foudroyante sur les derniers forts que les maîtres de l'ancien continent possèdent encore dans le nouveau monde, et, selon toute probabilité, elles ne cesseront pas leur feu qu'elles n'aient fait tomber le dernier pavillon de l'Europe, si puissante naguère dans les régions transatlantiques. Il ne faut pas douter que les races noires des Indes occidentales aimeront à suivre ce bon exemple, aussitôt que cela sera en leur pouvoir.

Or, avec Saint-Domingue, qui leur sert de modèle, combien de temps faudra-t-il avant qu'elles essaient de s'élever à la condition d'Etats indépendants? Et si elles réussissent à nous écraser dans les dernières possessions qui nous restent, il y a dix contre un à parier

qu'aucun des nouveaux gouvernements ne porterait le deuil de notre éloignement du nouveau monde. Nous devons bien nous souvenir que le gouvernement anglais fut taxé d'injustice et d'oppression par les États-Unis, pendant leur grand débat, et que la presse de la Grande-Bretagne, depuis quelques années, a vomi et vomit encore toutes sortes d'injures et d'inconvenantes satires contre l'Espagne et le Portugal, pour leur conduite à l'égard des colonies actuellement révoltées.

La France vient aussi prendre sa part dans ce blâme général. Les choses étant ainsi, l'Amérique ne doit-elle pas soupirer ardemment et sans contrainte après le jour à venir où l'Europe n'exercera plus aucune domination sur elle? Ne nous dira-t-elle pas : nos nouvelles formes de gouvernement sont totalement différentes des vôtres; nous voulons bien commercer avec vous, mais vous nous serez toujours suspects, aussi long-temps que vous aurez, dans les Indes occidentales, des possessions qui sont pour ainsi dire à nos portes. Soyez très prudents en vous mêlant de notre politique, car si nous y trouvons votre intervention, et que par suite nous

QUATRIÈME
VOYAGE.

soyions obligés d'en venir aux mains, nous serons forcés de vous renvoyer chez vous à douze ou quinze cents lieues au travers de l'Océan, et, quand nous aurons mis ce vaste lac entre nous, nous pourrons espérer d'être bons amis. Celui qui jetterait les yeux sur les Indes orientales y verrait un tout autre état de choses. Les pays conquis par les Européens ont simplement changé de maîtres, et je crois qu'il n'y a pas d'exemple d'une partie des Indes orientales qui ait cherché à secouer le joug européen, et à se gouverner par elle-même.

O vous qui êtes versés dans la politique, et qui étudiez l'élévation et la chute des empires, vous qui savez ce qui convient à l'homme civilisé et ce qui est mauvais pour lui, ou, en d'autres termes, ce qui peut le rendre heureux ou misérable, dites-nous comment il se fait que l'Europe ait perdu presque sa dernière acre de terre dans l'étendue sans bornes des pays qu'elle possédait naguère dans l'Ouest, tandis qu'elle sait conserver ses vastes propriétés dans les régions étendues de l'Orient!

Mais où vais-je ! Je me trouve dans une route nouvelle et dangereuse. Pardonne, cher

lecteur, cette digression soudaine. Il me semble que je t'entends dire,

QUATRIÈME
VOYAGE.

« *Tramite quo tendis, majoraque viribus audes* ¹. »

J'avoue ma faute : je n'y retomberai plus. En général, j'évite la politique ; c'est un fardeau trop lourd pour moi, et j'ai remarqué qu'elle a causé la chute de bien des hommes forts et capables : un tel poids demande les épaules d'Atlas.

Lorsqu'en 1812 je me trouvais dans les monts pleins de rochers du Macoushi, au mois de juin, je vis quatre jeunes coqs de roche dans la hutte d'un indien. On les avait pris au nid dans la semaine. Ils étaient d'une couleur uniforme brun sale, et, par la position des jeunes plumes sur la tête, on pouvait juger qu'il y aurait une huppe lorsque l'oiseau serait adulte. Voyant ces petits au mois de juin, je conclus immédiatement que le vieux coq de roche devait être dans son beau plumage depuis la fin de novembre jusqu'au commencement de mai, et que le naturaliste, à la recherche d'échantillons pour son musée, doit arranger ses plans de manière à arriver dans

Coq
de roche.

1. « Dans quel sentier te lances-tu ? tu entreprends au-delà de tes forces. »

QUATRIÈME
VOYAGE.

le Macoushi pendant ces mois. Toutefois, je reconnais maintenant que l'on ne peut fixer d'époque précise, car, en décembre 1824, un indien des bords du Démérari me donna un jeune coq de roche qui n'avait pas un mois et qu'il venait de rapporter du Macoushi. La possession d'un jeune individu, à cette époque de l'année, met hors d'état de fixer au juste le moment précis où les oiseaux adultes ont leur plus riche plumage. Je le pris avec moi à bord d'un navire, en partant pour l'Angleterre; mais il était si sensible au froid, qu'il tremblait, et qu'il mourut trois jours après que nous eûmes passé Antigoa.

Gomme
élastique.

Si jamais on venait à demander de grandes quantités de gomme élastique, on peut se la procurer en abondance dans les forêts de Démérari et d'Essequibo.

Tour joué
par
un indien.

Il y a quelques années, qu'étant dans le Macoushi, on me joua un bon tour au sujet de la gomme élastique. Il est trop plaisant pour l'omettre dans ce récit de mes courses lointaines, et il prouve que l'indien sauvage et sans éducation ne manque pas d'habileté. Fatigué et malade, affaibli par de fortes saignées, j'arrivai à quelques cabanes indiennes

qui se trouvaient à deux heures de distance du lieu où croissent les arbres à gomme. QUATRIÈME VOYAGE.
Après un jour et une nuit de repos, j'y allai, et je préparai de mes mains une belle balle de gomme élastique. Elle durcit immédiatement après avoir été exposée à l'air, et son élasticité était presque incroyable.

Pendant ce travail, je fus exposé à la pluie qui tombait par torrents, et mon inflammation d'estomac reparut. Je fus encore obligé d'avoir recours à la lancette, et j'en usai largement. Je voulais une autre balle, mais le lendemain matin il me fut impossible de me rendre aux arbres. Un jeune indien, beau et intéressant, voyant la vivacité de mon désir, m'offrit ses services, et me demanda en retour deux poignées d'hameçons pour sa peine.

Il partit, et à ma grande surprise il revint en très peu de temps. Repassant en mon esprit le soin et le temps que m'avait coûtés la façon de ma balle, je ne pouvais m'expliquer la rapidité de l'expédition de l'indien, autrement que par sa qualité d'habitant des forêts qui lui avait enseigné des moyens beaucoup plus rapides que les miens. Sa balle, cependant, avait très peu d'élasticité. Je l'es-

QUATRIÈME
VOYAGE.

sayai à plusieurs reprises ; à peine bondissait-elle de trois pieds. Le jeune indien me regardait avec beaucoup de gravité, et quand je lui fis comprendre que je m'attendais à voir sa balle danser un peu mieux, il appela un autre indien qui savait quelques mots d'anglais, pour m'assurer que sur ce point je serais parfaitement content. Le jeune drôle, pour me rendre complètement sa dupe, appela la nouvelle lune à son secours ; il me donna à entendre que sa balle était comme la petite lune qu'il me montrait, et que quand celle-ci serait devenue grosse et ancienne, la balle bondirait merveilleusement. Je m'en contentai, et je lui donnai les hameçons, qu'il reçut sans changer de contenance le moins du monde.

Deux mois après je recommençai plusieurs fois l'expérience : la balle était toujours restée dans son premier état. Enfin, je soupçonnai que le sauvage, pour me servir du nom vulgaire, s'était moqué de moi, et je résolus de découvrir de quelle manière il m'avait trompé. Je coupai la balle en deux, et je vis alors quel tour fripon il m'avait joué. Il avait mâché quelques feuilles, en masse de la grosseur d'une noix, et les avait ensuite trempées dans la

gomme élastique liquide; il leur avait ainsi donné une couche épaisse comme une pièce de dix sous; il avait ensuite roulé à l'entour d'autres feuilles et donné une seconde couche, continuant ce procédé de manière à former une balle beaucoup plus grosse que la mienne; et, pour mettre sa friponnerie tout-à-fait à couvert, la dernière couche était extérieurement de l'épaisseur d'une piastre. Cet indien serait, sans aucun doute, devenu fort riche dans quelques-unes de nos grandes villes.

QUATRIÈME
VOYAGE.

La saison pluvieuse approchant, je quittai les déserts de Démérari et d'Essequibo avec regret, vers la fin de décembre 1824, et j'atteignis encore une fois les rives de l'Angleterre, après une longue et désagréable traversée.

Retour en
Angleterre.

Avant de nous séparer, cher lecteur, je désire attirer un peu ton attention sur les instructions que tu trouveras à la fin de cet ouvrage. Vingt années se sont déjà écoulées depuis que, pour la première fois, je commençai à examiner les échantillons de zoologie de nos musées. Le système de leur préparation étant fondé sur l'erreur, les meilleures intentions et tous les soins de l'ouvrier ne produiront que difformités, grimaces et dis-

QUATRIÈME
VOYAGE.

proportions. L'éducation, le goût et le génie de Canova l'ont mis à même d'offrir au monde des statues si correctes et si belles, qu'elles sont dignes de l'admiration universelle. Si un simple tailleur de pierre eût essayé son ciseau sur le bloc où furent sculptées ces statues, quel pitoyable défaut de symétrie et d'ensemble n'y eût-on pas remarqué ! Maintenant, si on réfléchit que les individus conservés dans nos musées ou dans les collections particulières, sont préparés sur de faux principes, et que généralement ce travail est abandonné à des gens communs et sans lumières, dont le pain quotidien dépend de la brièveté du temps qu'ils mettent à leur ouvrage, et dont l'opposition au véritable mode de préparation ne peut être surpassé que par leur entêtement à suivre leur ancienne méthode, pourrait-on s'étonner plus longtemps de leur mauvaise réussite, ou espérer de leur voir produire un seul échantillon digne d'être regardé ? Là-dessus je finis, espérant que la lecture de ces Excursions aura pu te procurer quelque instruction, et te faire parfois légèrement sourire.

MANIÈRE

D'EMPAILLER LES OISEAUX

POUR LES CABINETS D'HISTOIRE NATURELLE.

Si vous donniez autant d'attention aux oiseaux que les sculpteurs en donnent au corps humain, vous verriez d'un coup d'œil, en entrant dans un musée, que les individus ne sont pas bien préparés.

On ne trouvera pas cette remarque trop sévère, si l'on réfléchit que ce qui fut autrefois un oiseau, a probablement été ouvert, bourré, monté avec roideur, garni de fils de fer par la main d'un homme grossier.

Considérez encore combien les plumes doivent avoir été bouleversées, en les ouvrant ou en les séchant trop, et peut-être ternies, ou au moins dérangées par l'attouchement d'une

main rude et pesante; ces plumes qui, avant que la vie les eût abandonnées, n'étaient jamais touchées par des objets moins doux que la rosée du ciel ou le souffle caressant et pur du zéphir.

Dissection Dans la dissection, trois choses sont nécessaires pour en assurer le succès, savoir : un canif, une main qui ne soit ni rude, ni maladroite, et la pratique. Le premier vous fournira les moyens, la seconde vous mettra à même de disséquer, et la troisième de disséquer comme il faut. On peut appeler ceci les dispositions mécaniques.

Empaillement. Pour empailer, il faut du coton, une aiguille et du fil, un petit bâton de la grosseur d'une aiguille ordinaire à tricoter, des yeux de verre, une solution de sublimé corrosif et une boîte quelconque pour renfermer momentanément l'oiseau. Ces préparatifs peuvent être classés sous la même dénomination que les premiers. Mais si vous voulez exceller dans cet art, si vous voulez être en ornithologie ce que Michel-Ange était en sculpture, vous devez avoir recours à de profondes études et à votre génie pour vous aider; ce sont là les dispositions savantes.

Il faut que vous ayez une connaissance parfaite de l'anatomie des oiseaux, que vous fassiez une attention minutieuse à leurs formes et à leurs attitudes, et que vous connaissiez exactement la proportion des courbes, de l'extension, de la contraction et de l'expansion de chaque partie à l'égard du reste du corps. En un mot, il faut que vous ayez la hardiesse de Prométhée, pour introduire le feu céleste et la vie, pour ainsi dire, dans vos individus conservés.

Nécessité
d'une
connaissance
parfaite
de
l'anatomie
et des
habitudes
des oiseaux.

Rendez-vous dans les lieux habités par les oiseaux, dans les plaines et les montagnes, les forêts, les marais et les lacs, et consacrez votre temps à examiner les habitudes des différentes sortes d'oiseaux.

Alors, vous placerez votre aigle dans une attitude imposante semblable à celle de Nelson un jour de bataille sur le tillac de la Victoire; votre pie paraîtra rusée et prête à prendre son vol, comme si elle craignait d'être surprise dans un malicieux larcin; votre moineau conservera sa pétulance ordinaire, si vous placez sa queue un peu élevée, en courbant légèrement son cou; votre vautour montrera ses habitudes nonchalantes, en ayant le corps

presque parallèle à la terre, les ailes un peu tombantes et leurs extrémités sous la queue, au lieu d'être dessus, expression d'une ignoble indolence.

Votre colombe, d'un air d'innocence, simple et calme, vous regardera avec douceur, le cou ni trop alongé, comme si elle était dans une position gênée; ni trop rentré dans les épaules comme pour éviter d'être vue; mais d'une longueur modérée, perpendiculaire, soutenant horizontalement la tête, ce qui placera la poitrine avec plus d'avantage. La poitrine doit être large; faites-y bien attention: car, lorsqu'une jeune personne est douce et aimable dans ses manières, bienveillante et affable pour ceux qui l'entourent, lorsque ses yeux se baignent des larmes de la pitié pour les souffrances des autres, et qu'elle met une partie des biens que la Providence lui a accordés dans la main de la pauvreté et de la faim qui l'implorent, nous disons qu'elle a le cœur ouvert comme une tourterelle.

Les plumes. Vous remarquerez avec quelle admirable symétrie les plumes des oiseaux sont arrangées, l'une tombant sur l'autre dans le plus bel ordre. Lorsque cette charmante harmonie

est interrompue, ce défaut d'ordre, quoiqu'il ne soit pas aperçu par un spectateur ordinaire, frappera aussitôt les yeux d'un naturaliste. Il faut donc se procurer, s'il est possible, un oiseau qui n'ait point été blessé et qui ait toutes ses plumes, car il est rare d'en pouvoir réparer la perte, et, lorsqu'il en manque beaucoup, toute l'adresse de l'artiste lui sera inutile pour cacher ce défaut : pour le faire disparaître il sera obligé de resserrer la peau, d'abaisser les plumes supérieures et de ramener les plumes inférieures, ce qui mettrait le désordre dans toutes les parties voisines.

Vous remarquerez aussi que toute la peau ne produit pas de plumes et qu'elle est très tendre là où il n'en pousse pas. Les parties nues sont admirablement formées pour s'étendre, à la gorge et à l'estomac, et elles s'ajustent aux différentes cavités du corps, aux ailes, aux épaules, au croupion et aux cuisses, avec une exactitude admirable, en sorte que si, en bourrant, vous faisiez de la peau une surface ronde unie dans les endroits où ces cavités existaient, au lieu de les rétablir, toute la symétrie, l'ordre et la proportion seraient

perdus pour toujours. Il faut poser comme une règle absolue que l'oiseau doit être entièrement dépouillé; autrement vous ne réussiriez jamais à faire un travail exact et agréable.

Après avoir réfléchi un moment sur la nature des parties charnues et des tendons, qu'on laisse souvent, on reconnaîtra la justesse des remarques suivantes : 1^o Il faut les bien préparer avec des épices aromatiques; 2^o il faut les mettre sécher au four; 3^o la chaleur du feu et la disposition naturelle que les chairs préparées ont à se resserrer, rend les individus secs, contournés et trop petits; 4^o l'intérieur devient alors comme du jambon ou toute autre viande séchée; en peu de temps les insectes s'en emparent, les plumes commencent à se détacher, et l'on a le hideux spectacle de la mort sous un plumage en lambeaux.

Le fil de fer est tout-à-fait inutile et même très nuisible; car lorsqu'on l'emploie il dérrange la symétrie et cause une roideur désagréable.

La tête et le cou peuvent être placés dans toutes les attitudes; le corps soutenu, les ailes fermées, ouvertes ou élevées, la queue abais-

sée, relevée ou étendue, les cuisses placées horizontalement ou obliquement sans l'aide du fil de fer. Du coton produira tous ces effets.

Une très petite partie du crâne, c'est-à-dire depuis le devant des yeux jusqu'au bec, doit rester, quoique ce ne soit même pas absolument nécessaire; une partie des os des ailes, les mâchoires et la moitié des os des cuisses restent aussi; il faut enlever tout le reste, chair, graisse, yeux, os, cervelle et tendons.

Pendant qu'on dissèque on doit se rappeler : Instructions générales.

Qu'en détachant la peau du corps avec les doigts et le petit couteau, il faut tâcher de la pousser au lieu de la tirer, de peur de l'étendre ;

Qu'il faut appuyer aussi légèrement que possible sur l'oiseau, et de temps en temps l'examiner pour voir si les plumes, etc., sont en bon état ;

Que, lorsqu'on arrive à la tête, il faut avoir soin que la peau du corps soit posée sur le genou, car si on la laisse pendante à la main, son propre poids l'allongera trop ;

Que, pendant toute l'opération, aussitôt

qu'on détache la peau du corps, il faut mettre du coton entre deux ; cette précaution empêchera la graisse, le sang et l'humidité de toucher au plumage. On peut remarquer ici que, sur le ventre, on trouve une peau intérieure qui maintient les intestins à leur place. Par une opération adroite, on peut couper la peau extérieure et laisser la peau intérieure entière. Cette attention rendra le travail très propre, en sorte qu'avec un peu de soin, à d'autres égards, on peut dépouiller un oiseau sans même se salir le bout des doigts.

Comme on peut rarement se procurer un oiseau sans le tirer, il est nécessaire de consacrer une ligne ou deux à ce sujet. Si l'oiseau est encore vivant, pressez-le fortement avec le pouce et le premier doigt derrière les ailes, et il mourra bientôt. Portez-le par les pattes, et alors le corps étant renversé, le sang ne peut pas s'échapper par les trous du plomb sur le plumage. Comme le sang a souvent coulé avant que vous ayez relevé l'oiseau, découvrez les blessures en séparant les plumes avec les doigts et en soufflant, et alors, avec votre canif ou une feuille d'arbre, enlevez soigneusement le sang caillé et mettez un peu

de coton sur le trou. Si, après tout, le plumage n'a pu éviter les taches de sang, ou s'il a gagné de l'humidité sur la terre, lavez la partie salie dans l'eau sans savon, et agitez doucement les plumes avec vos doigts jusqu'à ce qu'elles soient tout-à-fait sèches; si vous les laviez et que vous les laissiez sécher d'elles-mêmes, elles auraient un air pauvre et sans grâce.

En dépouillant un oiseau, vous le placerez sur une table ou sur votre genou. Vous préférerez probablement ce dernier moyen, parce qu'en croisant un genou sur l'autre et en plaçant l'oiseau sur celui qui est dessus, vous pouvez l'élever vers vos yeux ou l'abaisser à volonté par le mouvement du pied qui est à terre; alors votre genou se mettra toujours d'accord avec vos mouvements; par-là vous éviterez de vous courber beaucoup, et vous préviendrez la fatigue.

Dépouille-
ment
de l'oiseau.

Avec ces précautions nous allons procéder à la dissection d'un oiseau. Je suppose que nous prenons un faucon. Les petits oiseaux nous remercieront de sa mort par une chanson, car il les a cruellement opprimés; et pour la taille il est justement l'affaire. Sa

peau est aussi assez ferme et les plumes y tiennent bien.

Nous mettrons près de nous une petite bouteille de solution de sublimé corrosif dans l'alcool ; un bâton de la grosseur d'une aiguille à tricoter ordinaire , et une ou deux poignées de coton. Maintenant, remplissez de coton le bec et les narines de l'oiseau, et placez-le sur votre genou , couché sur le dos et la tête tournée vers votre épaule gauche ; prenez le couteau avec vos deux premiers doigts et le pouce , le tranchant en haut ; il ne faut pas tenir la pointe du couteau perpendiculaire à l'oiseau , parce que , si vous la teniez ainsi , vous couperiez la peau intérieure du ventre et vous laisseriez sortir les entrailles. Pour l'éviter, tenez votre couteau parallèlement au corps , et vous couperez la peau extérieure très facilement.

Commencez sur le ventre au-dessous du sternum , et coupez dans le milieu jusqu'à l'ouverture inférieure. Cela fait , placez l'oiseau dans une position commode , et détachez la peau du corps jusqu'à ce que vous arriviez à l'articulation du milieu de sa cuisse ; coupez-la et ne faites rien de plus à présent , excepté

d'y introduire du coton dans toute la longueur; faites la même chose de l'autre côté.

Placez maintenant l'oiseau perpendiculairement, sa poitrine appuyée sur votre genou et le dos tourné vers vous; séparez la peau du corps des deux côtés, et ne vous occupez pas pour le moment de la partie qui se trouve entre l'ouverture inférieure et la racine de la queue; courbez doucement la queue sur le dos, et, pendant qu'avec le doigt et le pouce vous retenez les parties détachées de la peau de chaque côté, coupez tout à travers et profondément jusqu'à ce que vous voyiez l'épine du dos près de la glande huileuse, à la racine de la queue; coupez l'épine à la jointure, et alors toute la racine de la queue avec la glande sera détachée du corps; mettez beaucoup de coton.

Après cela, prenez le bout de l'épine avec le doigt et le pouce; maintenant, vous pouvez enlever l'oiseau de votre genou et le tourner de tous côtés, suivant l'occasion. Pendant que vous le tenez ainsi, tâchez, à l'aide de votre autre main et de votre couteau, en coupant et en poussant, de détacher la peau jusqu'à l'endroit où les ailes se joignent au corps.

N'oubliez pas de mettre du coton, coupez l'articulation, faites de même à l'autre aile; ajoutez du coton et poussez doucement la peau par-dessus la tête; enlevez les racines des oreilles, qui sont placées très profondément dans la tête, et continuez à dépouiller jusqu'à ce que vous atteigniez le milieu de l'œil; coupez tout-à-fait la membrane clignotante, autrement vous arracheriez le bord de l'œil; après cela rien de difficile ne vous empêche d'arriver à la racine du bec.

Quand cela est fait, détachez entièrement le corps en laissant une petite partie du crâne, assez pour atteindre le devant des yeux; nettoyez bien les mâchoires, attachez un peu de coton au bout de votre bâton, trempez-le dans la solution et touchez le crâne et les parties correspondantes de la peau, car vous ne pourrez pas ensuite atteindre facilement ces parties. Depuis que vous poussez la peau sur la tête, il est supposé que vous avez tenu l'oiseau sur votre genou; laissez-le dans cette position, et, avec beaucoup de précaution et de délicatesse, repoussez la tête en dedans de la peau, qui est à l'envers, et lorsque vous verrez reparaître le bec, tirez-le très douce-

ment jusqu'à ce que la tête sorte sans être ni ébourriffée ni salie.

Vous pouvez alors ôter le coton qui est dans le bec, et enlever toute la chair qui reste dans le palais, avec ce qui peut être resté dans la mandibule inférieure.

La peau est alors devant vous, sans avoir perdu aucune plume, et toute la chair, la graisse et les os en ont été enlevés, excepté la jointure du milieu des ailes, un os des cuisses et la racine charnue de la queue. L'extrémité des ailes est très petite et n'a pas de chair, par comparaison; en sorte qu'il n'est pas nécessaire de s'en occuper, si ce n'est pour la toucher extérieurement avec la solution. Enlevez toute la chair de l'articulation qui reste à l'aile, et attachez un fil long de quatre pouces à son extrémité; touchez tout avec la solution, et remettez l'os de l'aile à sa place. En nettoyant cet os, il ne faut absolument pas tirer la peau, on la déchirerait par morceaux, car les bouts des longues plumes sont attachés à l'os lui-même. Il faut pousser la peau avec l'ongle du pouce et le premier doigt; ensuite, dépouillez la cuisse jusqu'au genou, enlevez toute la chair

et les tendons et laissez l'os. Formez autour une cuisse artificielle avec du coton, appliquez la solution, et ramenez la peau sur la cuisse artificielle; faites-en de même à l'autre.

Enfin, occupez-vous de la queue; enlevez l'intérieur de la glande huileuse, éloignez la chair qui reste à la racine, jusqu'à ce que vous voyiez le bout des plumes de la queue, touchez-la de la solution et replacez-la. Maintenant, retirez tout le coton que vous avez mis dans le corps successivement pour préserver les plumes de la graisse et des taches; mettez sur votre genou l'oiseau tourné sur son dos; attachez ensemble les deux fils que vous avez assujettis au bout des jointures des ailes, en laissant exactement entr'elles la distance que vos connaissances en anatomie vous apprennent avoir existé dans l'oiseau vivant; tenez la peau ouverte avec le doigt et le pouce, et appliquez la solution à toutes les parties de l'intérieur; négligez la tête et le cou, quant à présent : ils la recevront plus tard.

Emplissez modérément le corps avec du coton, de peur que les plumes du ventre ne soient endommagées pendant l'opération suivante. Vous devez vous rappeler que la moitié

de la cuisse, ou, en d'autres termes, une jointure de l'os de la cuisse, a été coupée; or, comme cet os n'était jamais placé perpendiculairement au corps, mais, au contraire, dans une position oblique, il est naturel qu'aussitôt qu'il est enlevé, la partie restante de la cuisse et la jambe n'ayant plus rien pour les soutenir obliquement, tombent perpendiculairement; voilà pourquoi les jambes paraissent beaucoup trop longues. Pour corriger ce défaut, prenez une aiguille et du fil, attachez-en le bout autour de l'os intérieurement, et poussez l'aiguille à travers la peau vis-à-vis. Regardez à l'extérieur, et après avoir trouvé l'aiguille au milieu des plumes, cousez la cuisse sous l'aile par plusieurs points solides; cela raccourcira la cuisse et la rendra capable de soutenir le poids du corps sans l'aide du fil de fer. Cela fait, retirez tout le coton, excepté celui des cuisses artificielles, et ajustez les os des ailes qui sont joints par le fil, de la manière la plus égale possible, en sorte qu'une articulation ne paraisse pas plus basse que l'autre; car, à moins que celles-ci ne soient parfaitement égales, les ailes elles-mêmes paraîtront inégales, lorsque vous

viendrez à les placer dans la position qui leur convient. Voilà donc l'enveloppe du pauvre faucon prête à recevoir de votre adresse et de votre jugement la taille, la forme, les traits et l'expression qu'il avait avant que la mort et la main de l'anatomiste l'eussent réduit à cet état immobile et informe. La froide main de la mort a imprimé des traces profondes sur la victime étendue devant vous. Lorsque le cœur cesse de battre et que le sang ne parcourt plus les veines, les traits s'affaissent et toute l'organisation semble se resserrer intérieurement. Si vous vous êtes formé une idée de l'aspect réel de l'oiseau sur un échantillon mort, vous serez dans l'erreur. En ayant cette réflexion présente à l'esprit, et en donnant en même temps à votre individu un peu plus de grosseur que dans la nature, pour réparer ce qu'il perdra en séchant, vous reproduirez un oiseau qui vous plaira.

Il est temps maintenant d'introduire le coton pour faire le corps artificiel, au moyen du petit bâton gros comme une aiguille à tricoter; et, sans autre aide et autres matériaux que ce petit bâton et du coton, vos connais-

sances doivent produire ces gonflements et ces cavités, cette juste proportion, cette élégance et cette harmonie de l'ensemble, tant admirés dans la nature animée, et si peu observés dans les individus conservés. Après avoir introduit le coton, cousez l'ouverture que vous avez faite d'abord au ventre, en commençant du côté de la queue, et de temps en temps, jusqu'à ce que vous arriviez au dernier point, ajoutez un peu de coton, afin qu'il n'y ait pas de vide; enfin, plongez votre bâton dans la solution et enfoncez-le dans la gorge trois ou quatre fois, afin que toutes les parties en reçoivent.

Lorsque la tête et le cou sont remplis de coton à votre gré, fermez le bec comme dans la nature; un petit morceau de cire à la pointe tiendra les mandibules à leur place; il faut enfoncer perpendiculairement une aiguille dans la mandibule inférieure; on en verra bientôt l'usage. Réunissez aussi les pieds par une épingle et passez un fil au travers des genoux; par ce moyen vous pourrez les rapprocher autant que vous le jugerez convenable. Il ne reste maintenant plus rien à ajouter que les yeux. Avec votre petit bâton, faites un

creux dans le coton à la place de l'orbite, et introduisez les yeux de verre par l'ouverture ; ajustez l'orbite autour de ses yeux comme dans la nature ; il n'est pas nécessaire de les fixer autrement.

L'examen que vous aurez fait des yeux des animaux vous aura appris que l'orbite est capable de recevoir un corps beaucoup plus gros que la partie de l'œil qui paraît dans l'individu vivant, en sorte que si vous proportionniez l'œil à la grosseur que l'orbite peut recevoir, il serait beaucoup trop grand. Le manque d'attention à cet objet est cause que les yeux de tous les animaux, dans les meilleurs cabinets d'histoire naturelle, sont hors de toute proportion. Pour prévenir ce défaut, resserrez l'orbite au moyen d'une aiguille très fine enfilée dans la partie qui est le plus loin du bec. On peut faire cette opération avec tant d'adresse que le point ne se voie pas, et de cette manière l'œil artificiel est dans sa véritable proportion.

Ensuite, touchez le bec, les orbites, les pieds, l'endroit qu'occupait la glande huileuse, et la racine de la queue avec la solution, et alors vous aurez donné au faucon tout ce

qui est nécessaire, excepté l'attitude et un certain degré de souplesse, deux qualités très essentielles.

Procurez-vous une boîte quelconque, remplissez-en un bout jusqu'aux trois quarts de sa hauteur avec du coton, formant un plan incliné; faites-y un creux peu profond pour recevoir l'oiseau; prenez alors le faucon dans vos mains, et, après avoir arrangé les ailes, posez-le dans le coton, les jambes placées comme s'il se reposait. La tête tombera : ne vous en inquiétez pas. Prenez un bouchon et enfoncez trois épingles dans le bout comme un trépied, placez-le sous le bec de l'oiseau, et enfoncez l'aiguille que vous y aviez fixée dans la tête du bouchon; cela soutiendra admirablement la tête de l'oiseau. Si vous voulez alonger le cou, élevez le bouchon en mettant plus de coton dessous. Si vous voulez faire avancer la tête, approchez le bouchon du bout de la boîte; si elle doit être reportée sur les épaules, reculez le bouchon.

En séchant, le derrière du cou se resserrera plus que le devant, et portera ainsi le bec plus haut que vous ne le voulez, comme un cheval qui regarde le ciel. Prévenez ce défaut, en

attachant un fil au bec et en le fixant au fond de la boîte avec une épingle ou une aiguille. Si vous voulez élever les ailes, faites-le en les soutenant avec du coton, et si vous voulez qu'elles soient extrêmement hautes, mettez un petit bâton sous chaque aile, et attachez-en les bouts aux côtés de la boîte avec un peu de cire.

Si vous voulez que la queue soit étendue, renversez l'ordre des plumes en commençant par les deux du milieu; lorsqu'elles seront sèches, replacez-les dans leur ordre naturel, et la queue conservera pour toujours l'expansion que vous lui aurez donnée. Faut-il dresser les plumes de la tête? remuez-les pendant un ou deux jours dans un sens contraire à celui dans lequel elles sont couchées; elles ne retomberont jamais ensuite.

Mettez la boîte quelque part dans votre chambre loin de l'influence du soleil, de l'air et du feu, car il faut que l'oiseau sèche très doucement si vous voulez reproduire chaque trait. Sous ce rapport, la solution de sublimé corrosif est d'une utilité inappréciable; car, en même temps qu'elle préserve parfaitement de la putréfaction, elle rend la peau

humide et flexible, pendant plusieurs jours. Pendant que l'oiseau sèche, ôtez-le, et remettez-le en place une fois chaque jour; alors, si vous voyez que quelque partie se retire plus que d'autres, il est facile d'y remédier.

Les petites couvertures des ailes sont sujettes à s'élever un peu, parce que la peau se trouve en contact avec l'os qui reste dans l'aile. Pendant un ou deux jours tirez doucement avec le doigt et le pouce, la partie qui s'élève, abaissez les plumes, la peau ne sera plus adhérente à l'os et elles cesseront de s'élever.

De temps en temps, touchez et retouchez toutes les différentes parties des traits, afin de les rendre visibles et distincts, corrigeant en même temps tout ce qui serait sans grâce, ainsi que les élévations, les enfoncements, les endroits trop plats ou trop bombés qui ne seraient pas naturels. C'est là y mettre la dernière main.

En trois ou quatre jours les pieds perdent leur élasticité naturelle, et les genoux commencent à se roidir. Lorsque vous le remarquerez, il sera temps de donner aux jambes l'angle que vous voudrez, et d'arranger les doigts pour que l'oiseau soit posé, ou même de les

courber sur votre doigt. Si vous voulez poser l'oiseau sur une branche, percez un petit trou sous chaque pied de manière à pénétrer un peu dans la jambe, et ayant fixé deux pointes proportionnées sur la branche, vous pouvez en un moment y transporter l'oiseau de votre doigt, ou le reprendre à volonté.

Lorsque l'oiseau est tout-à-fait sec, retirez le fil des genoux, ôtez l'aiguille qui est sous le bec, et tout est fini; au lieu d'être roidi par des fils de fer, votre oiseau aura dans toutes ses parties une élasticité que lui donnera le coton; en sorte que si vous appuyez la main sur lui lorsqu'il est perché sur un de vos doigts, il se relèvera. Ne craignez pas que votre faucon s'altère ou que ses couleurs se fanent. L'alcool a introduit le sublimé dans toutes les parties de la peau jusqu'aux racines des plumes. Ce sel a deux propriétés, 1^o il détruit toute tendance à la putréfaction, et de cette manière une peau solide est attachée aux racines des plumes. Vous pouvez en prendre une seule, et y suspendre un poids cinq fois plus lourd que le corps de l'oiseau, vous pouvez le secouer, la plume tiendra toujours à la peau, et après

des essais répétés, elle se rompra souvent tout net. 2^o Comme aucune partie de la peau n'est soustraite aux particules de sublimé contenues dans l'alcool, il n'y a aucun endroit qui soit exposé à la déprédation des insectes, car ils ne se hasarderont jamais à attaquer une substance imprégnée de sublimé corrosif.

On sait que le sublimé corrosif est le poison connu pour être le plus fatal aux insectes ; il est anti-putride, ainsi que l'alcool, et étant tous deux sans couleur, ils ne peuvent laisser de tache après eux. Le spiritueux pénètre les pores de la peau avec une rapidité étonnante, dépose des parties invisibles de sublimé et s'évapore. Le sublimé n'endommage pas la peau, et rien ne peut le détacher des parties où l'alcool l'a laissé¹.

Les fourrures des animaux, plongées dans cette solution, conserveront leur lustre primitif et ne s'altéreront sous aucun climat.

Prenez la plus belle plume frisée de la coiffure d'une dame, plongez-la dans la solution,

1. Il faut que toutes les plumes soient touchées par la solution, afin qu'elles soient préservées des ravages de la teigne. La manière la plus sûre de le faire est de plonger l'oiseau dans la solution de sublimé corrosif, et de le faire sécher avant de commencer à le disséquer.

et secouez-la doucement jusqu'à ce qu'elle soit sèche ; vous verrez que le spiritueux s'évaporerà en quelques minutes , que pas une frisure de la plume ne sera dérangée , et que le sublimé la préservera des ravages des insectes.

Il sera peut-être utile d'ajouter ici , qu'il y a quelques années , je préparai à Démérary un oiseau d'après ce procédé. Il y resta deux ans , fut ensuite transporté en Angleterre où il resta cinq mois , puis revint à Démérary ; après y avoir passé encore quatre ans , il fut rapporté par les Indes occidentales en Angleterre , où il est depuis cinq ans , sans avoir éprouvé aucune altération.

Si l'on réfléchit que cet oiseau a été deux fois dans la zone tempérée et la zone torride ; qu'il est resté quelques années dans le climat chaud et humide de Démérary , à six degrés de la ligne , où presque tout devient la proie des insectes , et qu'il est encore aussi sain et aussi brillant que quand il a été préparé , on ne trouvera pas exagérée la supposition que cet individu conservera sa forme et ses couleurs primitives , bien des années après que la main qui l'a préparé sera tombée en poussière.

J'ai enseigné cet art aux naturalistes du Brésil, de Cayenne, de Démérary, de l'Orénoque et de Rome, et dans les cabinets royaux de Turin et de Florence. Un accident grave m'a empêché de le communiquer, suivant ma promesse, au Cabinet de Paris. Deux mots encore, et nous finirons.

Le temps et l'expérience vous mettront à même de faire un modèle parfait : « *Mox similis volucris, mox vera volucris.* » Si vos premiers essais ne répondent pas à vos espérances, ne vous laissez pas abattre, vous ne pouvez pas devenir un adepte tout d'un coup. Le pauvre faucon que vous avez disséqué a lui-même attendu qu'il fût emplumé avant d'oser s'élever sur ses ailes étendues, et il lui a fallu l'aide de ses parents et des tentatives répétées avant de pouvoir planer avec sécurité et facilité au-delà de la vue des hommes.

Il ne reste que peu de chose à ajouter, si ce n'est que les instructions données pour des oiseaux peuvent être appliquées à certains égards aux serpents, aux insectes et aux quadrupèdes.

Si vous trouviez ces instructions trop

ennuyeuses, permettez que le désir de vous donner tous les renseignements utiles plaide en leur faveur. Elles auraient pu être plus courtes, mais Horace dit :

« J'évite d'être long, et je deviens obscur. »

Si, avec leur aide, vous parvenez à obtenir des contrées éloignées quelques individus mieux conservés qu'à l'ordinaire, afin que le naturaliste puisse en donner une description plus exacte qu'on ne l'a fait jusqu'ici; si elles étaient cause que des espèces inconnues fussent présentées aux yeux du public, et qu'elles ajoutassent ainsi aux pages de l'histoire naturelle, j'en serais très flatté; mais si malheureusement ces instructions vous conduisaient à détruire légèrement l'existence de quelques créatures, si elles vous engageaient à tirer le joli musicien qui chante près de votre habitation, ou à faire périr la mère lorsqu'elle est posée sur le nid pour réchauffer ses petits, ou à tuer le père lorsqu'il leur apporte la becquée, oh! alors, je regretterais vivement de les avoir jamais écrites. Adieu.

CHARLES WATERTON.

NOTE

SUR LES ARBRES

DONT LES NOMS SONT CITÉS

DANS CET OUVRAGE.

Green-heart, cœur vert. Son nom indien est *accorabred*. C'est un arbre des forêts très grand et très gros; son bois, d'un jaune verdâtre, est très dur et fort employé pour la charpente, les maisons de Démérary étant presque toutes en bois; on en fait des planches, des bordages, des moulins à vent. Il croît principalement sur les coteaux sablonneux des forêts.

Hackea. Ce nom est indien, et l'arbre qui le porte ressemble beaucoup à celui du Brésil

qu'on appelle *lignum vitæ*. Le bois en est très dur et peu pliant; on s'en sert à faire des billots, des poulies, et des dents de roues de moulins.

Ducalabali. Cet arbre s'élève sur le penchant des monticules à une prodigieuse hauteur. Son bois ressemble beaucoup à l'acajou; il est dur, pesant et s'emploie pour toutes sortes de meubles.

Letterwood, nommé par les indiens *lana*. Il atteint une grande élévation; on n'emploie que le cœur, qui est rarement plus gros que la jambe d'un homme. Il est dur comme du fer. Ce bois est d'une couleur brune parsemée de taches noires; on leur trouve quelque ressemblance avec des lettres, de là vient le nom qu'on lui donne. Les tourneurs en font de jolis ouvrages.

Locust-tree, est un arbre immense qui produit la résine appelée copal, dont les carrossiers se servent pour fabriquer le vernis qu'ils appliquent aux voitures.

Hayava, est un arbre d'un bois tendre, qui produit une résine délicieuse dont on se sert comme d'encens.

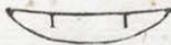
Olou-tree, est un autre arbre à bois tendre mais très gros, et donnant aussi une résine d'un parfum remarquable et du même usage que l'encens.

Courada. Arbre à bois tendre, très droit et très élevé : il croît dans l'eau salée, sur la vase. Le bois en est tendre, blanc et de peu d'usage.

Troëly, est une espèce de palmier dont les feuilles acquièrent une dimension énorme et sont employées à couvrir les maisons. Cet arbre se trouve principalement dans les marais.

Wallaba. Arbre d'un bois très dur, qui donne une espèce de goudron. Ce bois est d'une couleur rouge foncée, et il est très employé pour la charpente et la construction des navires. Cet arbre est grand et très commun.

Purple-heart, cœur violet, nommé en indien *pacuni*. C'est un arbre très grand dont le bois est d'une belle couleur violette; on s'en sert pour construire des moulins. Les indiens savent enlever d'une seule pièce l'écorce de cet arbre, et en faire des canots par un procédé fort simple. Ils en coupent un

morceau à chaque extrémité et lient l'ouverture qui en résulte avec une corde ; de cette manière le petit bateau se redresse dans cette forme  ; ils amènent ce bateau à terre et le portent sur leurs épaules quand ils arrivent aux rapides ou cascades.

Siloabali. Il y en a de quatre espèces ; le blanc , le jaune , le brun et le noir. Ces arbres acquièrent une grande hauteur et sont d'un grand usage pour les charpentiers et les constructeurs de bateaux.

Sawari. C'est un arbre majestueux des forêts et d'une prodigieuse élévation ; il produit une grosse noix appelée *noix de sawari* , très bonne à manger. On en envoie souvent en Europe ; elle est de la grosseur d'un œuf de poule aplati.

Buletre. Grand arbre dont le bois , plus dur que le chêne , est d'un grand usage pour construire des moulins.

Tauronira. Grand arbre de peu d'usage , mais remarquable par la délicieuse odeur de son écorce.

Mora. Arbre immense, d'un bois dur et

roide , employé souvent pour les courbes des navires et des bateaux.

Crabwood. C'est un grand arbre dont le bois ressemble beaucoup à celui de l'acajou, mais il lui est fort inférieur.

Acaiary. Il croît comme le liége en Espagne, et produit une résine jaune d'une odeur délicieuse égale à l'encens.

OEta : C'est une espèce de palmier ; les indiens font leurs hamacs avec les fibres de ses feuilles.

Coucourite. Autre espèce de palmier ; avec la partie ligneuse des feuilles de cet arbre les indiens fabriquent leurs petites flèches de sarbacane. Il produit un fruit bon mais d'une saveur aromatique.

Acuero. Espèce de palmier dont le tronc et les feuilles sont entièrement couverts d'épines longues, fortes et aiguës ; il donne un fruit agréable.

Hitia. Cet arbre, d'une taille moyenne, produit une baie dont se nourrissent les grands oiseaux des forêts, tels que les cotingas, les perroquets, etc.

Mangrove, manglier. C'est un arbre très connu qu'on voit en abondance sur le bord de toutes les rivières de la Guyane. Le tronc paraît porté sur d'innombrables racines qu'on voit au-dessus de l'eau. Son bois est de peu d'usage.

Tous ces arbres sont constamment verts.

Moca-moca, est une grande plante aquatique, épaisse et haute, qui croît en quantités innombrables sur les fonds vaseux des courants d'eau et des rivières.

Cette Note est extraite d'une lettre écrite par M. Ch. WATERTON au traducteur.

FIN.

DES SAUVAGES

DE

L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE,

PAR

WASHINGTON IRVING.

IL y a, selon moi, dans le caractère et les habitudes du sauvage de l'Amérique du Nord, considéré dans ses rapports avec la scène sur laquelle se passe sa vie errante, avec ses vastes lacs, ses forêts sans bornes, ses rivières majestueuses, ses plaines où le pied de l'homme n'a laissé aucune trace, il y a, dis-je, dans cette réunion, un ensemble frappant et admirable de sublimité. Il est créé pour ses solitudes comme l'Arabe pour le désert. Son naturel est sérieux, simple et

endurant ; il est propre à lutter contre les difficultés et à supporter les privations ; il semble qu'il y ait peu de place dans son cœur pour le développement des qualités affectueuses ; et cependant, si l'on veut prendre la peine de pénétrer au travers de cet orgueilleux stoïcisme et de cette taciturnité habituelle qui ôtent à l'observateur le moyen d'étudier accidentellement son caractère, nous le trouverons enchaîné à ses semblables de la vie civilisée par plus de sympathies et d'affections qu'on ne lui en attribue ordinairement.

Tel fut le sort des infortunés originaires de l'Amérique, que, dans les premiers temps de la colonisation, ils furent doublement lésés par les blancs ; ils ont été dépossédés de leurs héritages par des mercenaires ou par des guerriers licencieux, et leur caractère a été tracé par des écrivains superstitieux et intéressés. Les colons les ont souvent traités comme des bêtes fauves, et les auteurs se sont efforcés de justifier ces outrages. Les premiers trouvèrent plus aisé de les exterminer que de les civiliser ; et les seconds, de les avilir que de les disculper. Les dénominations

de sauvages et de païens suffirent pour sanctionner de tels procédés, et le pauvre habitant des forêts fut persécuté et diffamé, non parce qu'il était coupable, mais parce qu'il était ignorant.

Les droits du sauvage ont été rarement appréciés d'une manière convenable, ou respectés par l'homme blanc. En paix, il a été trop souvent dupe d'un trafic artificieux; en guerre, il a été regardé comme un animal féroce dont la vie ou la mort n'était qu'une question de pure précaution ou de convenance. L'homme est cruellement destructeur de la vie quand sa propre sûreté est compromise et qu'il est sûr de l'impunité; il y a peu de grâce à attendre de lui quand il sent l'aiguillon du reptile et qu'il a la conscience du pouvoir de détruire.

Les mêmes préjugés qui existaient dans l'origine existent encore de nos jours. Certaines sociétés savantes, il est vrai, se sont efforcées, avec une sollicitude louable, de porter leurs recherches et leurs études sur le véritable caractère et les mœurs des tribus indiennes. Le gouvernement américain, de son côté, a sagement et humainement fait ses

efforts pour inculquer à leur égard un esprit de modération et d'amitié, et pour les protéger contre toute fraude et toute injustice. L'opinion générale sur le caractère indien se forme toutefois trop facilement sur les misérables hordes qui infestent les frontières et errent sur les confins des établissements. Elles sont le plus souvent composées d'êtres dégénérés, corrompus et affaiblis par les vices de la société, sans être améliorés par sa civilisation. Cet orgueil d'indépendance, qui forme la base d'une vertu sauvage, est détruit et l'homme moral est en ruine. Leur esprit est humilié et ravalé par un sentiment d'infériorité, et leur courage naturel affaibli et dompté par les connaissances supérieures et la puissance de leurs voisins éclairés. La société s'est avancée sur eux comme un de ces vents desséchants qui portent la désolation sur toute une contrée fertile. Elle a énérvé leurs forces, multiplié leurs maladies et enté sur leur barbarie originaire les vices dégradants de notre vie artificielle. Elle leur a donné mille besoins superflus, tandis qu'elle a diminué les ressources de leur simple existence. Elle a poussé devant elle les animaux

et le gibier, qui fuient le bruit de la hache et la fumée du hameau, pour chercher un refuge dans les forêts profondes ou dans les déserts inhabités. C'est ainsi que les indiens de nos frontières ne sont trop souvent que de misérables restes de tribus, autrefois puissantes, qui se sont affaiblies par le voisinage de nos établissements et sont tombées dans une existence précaire et vagabonde. La pauvreté, la pauvreté avec ses peines et son désespoir, ce tourment dévorant de l'esprit inconnu à la vie sauvage, ronge leur ame et fait disparaître toutes les qualités d'une nature noble et libre; ils deviennent ivrognes, indolents, faibles, voleurs et pusillanimes; ils parcourent en vagabonds les établissements, au milieu de demeures spacieuses, pleines des commodités les plus recherchées de la vie, qui ne leur rendent que plus sensible la misère de leur condition; le luxe déploie son éclat à leurs yeux, mais ils sont exclus de ses faveurs; l'abondance couvre les champs, mais ils meurent de faim au milieu de cette fertilité; le désert s'est changé en jardins autour d'eux, mais ils sentent qu'ils sont comme le reptile qui les infeste.

Combien leur sort était différent lorsqu'ils étaient les maîtres absolus d'un sol incontesté ! Leurs besoins étaient peu nombreux, mais les moyens de les satisfaire étaient en leur puissance ; chacun, autour d'eux, partageait la même chance, endurait les mêmes fatigues, se nourrissait des mêmes aliments, et se couvrait également de vêtements grossiers ; on ne voyait s'élever aucune cabane qui ne fût toujours ouverte à l'étranger sans demeure ; on ne voyait pas la fumée tourbillonner au-dessus des arbres, sans être bien venu au feu et au repas du chasseur. « Car, dit un historien de la
« Nouvelle-Angleterre, leur vie est tellement
« exempte de soins, ils sont si aimants, qu'ils
« usent des choses dont ils ont la jouissance
« comme d'un bien commun, et ils sont si
« compatissants qu'ils mourraient plutôt tous
« de faim que de voir un des leurs périr
« faute de nourriture ; ils passent ainsi leur
« temps paisiblement, attachant peu de prix
« à nos pompes, mais contents des leurs, que
« quelques hommes estiment si misérables. »
Tels étaient les indiens dans l'orgueil et l'énergie de leur nature primitive, ils ressemblaient à ces plantes sauvages qui prospèrent

mieux dans l'ombre des forêts, mais qui s'al-tèrent par la culture et périssent sous l'in-fluence du soleil.

En discutant le caractère sauvage, les écri-vains ont été trop enclins à adopter des préjugés vulgaires ou une exagération passion-née, au lieu du calme scrutateur d'une vraie philosophie ; ils n'ont point assez considéré les circonstances particulières dans lesquelles les indiens ont été placés, et les principes de leur éducation. Aucun être n'agit plus rigoureusement que l'indien sous l'empire d'une règle ; toute sa conduite est dirigée selon quelques maximes générales implantées de bonne heure dans son ame ; les lois morales qui le gouvernent sont en petit nombre, il est vrai, mais il ne dévie à aucune. L'homme blanc a des lois nombreuses sur la religion, la morale et les mœurs ; mais combien en viole-t-il ?

Un sujet fréquent d'accusation contre les indiens est leur mépris des traités ; la trahison et l'impudence avec lesquelles, en temps de paix apparente, ils volent aux hostilités ; toutefois, les blancs, dans leurs rapports avec les indiens, deviennent trop facilement froids, défiants,

oppressifs et agresseurs ; rarement ils les traitent avec cette franchise et cette confiance qui sont indispensables à une amitié réelle. On n'a pas fait assez d'attention à ne point offenser ces sentiments d'orgueil et de superstition, qui souvent déterminent plus promptement l'indien à des hostilités que de simples considérations d'intérêt. Le sauvage solitaire sent d'une manière silencieuse, mais vive. Ses sensations ne sont pas répandues sur une aussi grande surface que celles des blancs, mais elles pénètrent des canaux plus profonds et plus directs. Son orgueil, ses affections, ses superstitions se rapportent à peu d'objets, mais les blessures qu'on y fait sont en proportion plus cuisantes et lui fournissent des motifs d'attaque que nous ne pouvons assez apprécier ; lorsqu'une communauté est si limitée en nombre qu'elle forme une grande famille patriarcale comme une tribu indienne, l'injure d'un individu devient l'injure de tous, et le sentiment de la vengeance est instantanément répandu : un feu du conseil suffit pour discuter et arranger un plan d'hostilités. Là, tous les combattants et les sages se réunissent ; l'éloquence et la superstition se combinent

pour enflammer l'esprit des guerriers ; l'orateur éveille leur ardeur martiale, le prophète et le visionnaire les portent à une espèce de fureur religieuse.

Un exemple de ces exaspérations soudaines, dues à des motifs particuliers au caractère indien, existe encore dans les vieilles chroniques du premier établissement de Massachussets. Les planteurs de Plymouth avaient dégradé le monument des morts à Passonagessit, et avaient dépouillé le tombeau de la mère du Sachem de quelques peaux dont il était décoré. Les indiens sont remarquables pour le respect qu'ils portent aux sépultures de leurs parents. On a vu des tribus qui avaient vécu plusieurs générations loin de la demeure de leurs ancêtres, passant par hasard dans le voisinage, se détourner de la grande route, et, admirablement guidées par une tradition exacte, aller chercher bien des milles à travers le pays quelque monticule perdu dans les forêts où avaient été déposés les os de leurs ancêtres, et là, y passer plusieurs heures dans une méditation silencieuse. Sous l'influence de ce sentiment sublime et sacré, le sachem dont la tombe maternelle avait été

violée, réunit ses hommes et leur adressa la harangue suivante, monument simple et pathétique de l'éloquence indienne, exemple touchant de piété filiale dans un sauvage.

« Dernièrement, lorsque la glorieuse lumière du ciel était sous ce globe et que les oiseaux devenaient silencieux, je me disposai, suivant mon usage, à prendre du repos. Avant que mes yeux fussent tout-à-fait fermés, j'eus une vision dont mon esprit fut fort troublé. Je tremblais à cette vue lamentable, quand un esprit s'écria : Vois, mon fils, toi que j'ai chéri, vois ce sein qui t'a allaité, ces mains qui t'ont vêtu et offert la nourriture ! Peux-tu bien oublier de prendre vengeance de ce peuple féroce qui a si hideusement dégradé mon tombeau par mépris de nos antiques et honorables coutumes ? Vois la tombe d'un sachem devenue semblable à celle du vulgaire. Ta mère gémit et implore ton aide contre ce peuple avide nouvellement introduit dans notre pays ; si tu le souffres, je ne serai jamais tranquille dans mon éternelle demeure. — Cela dit, l'esprit s'évanouit. Couvert d'une froide sueur, incapable de parler,

« je repris mes forces et recueillis mes sens
« affaissés, déterminé à vous demander conseil
« et assistance. »

J'ai donné quelque étendue à cette anecdote parce qu'elle tend à prouver que ces actes subits d'hostilité, qui ont été souvent attribués au caprice ou à la perfidie, peuvent venir, au contraire, de motifs profonds et généreux que notre inobservation des mœurs et du caractère indien nous empêche d'apprécier.

Un autre sujet de récriminations violentes contre les indiens est leur barbarie envers les vaincus; elle est due en partie à leur politique, en partie à leur superstition. Les tribus, quoique appelées quelquefois nations, n'ont jamais été si formidables par leur nombre, que la perte de quelques guerriers n'y fût très vivement sentie; cela était le cas surtout lorsqu'elles se trouvaient engagées dans des guerres, et l'histoire des indiens offre beaucoup d'exemples de tribus qui, long-temps redoutables à leurs voisins, ont été totalement dispersées et anéanties par la prise ou le massacre de leurs principaux combattants. C'était donc une terrible tentation pour les vainqueurs d'être sans pitié; non point tant pour satis-

faire une cruelle vengeance, que pour pourvoir à la tranquillité de l'avenir. Les indiens avaient aussi cette croyance superstitieuse, fréquente parmi les nations barbares, adoptée même par les anciens, que les mânes de leurs amis morts sur le champ de bataille étaient apaisés par le sang des captifs. Cependant, les prisonniers qui ne sont pas sacrifiés de cette manière sont adoptés dans leurs familles à la place des morts, et ils sont traités avec la tendresse et l'affection qu'on a pour ses parents et ses amis; bien plus, leur traitement est si doux et si hospitalier, que souvent, quand l'alternative leur a été offerte, ils ont préféré rester avec leur famille d'adoption plutôt que de retourner avec les amis de leur jeunesse.

La cruauté des indiens envers leurs prisonniers s'est augmentée depuis la colonisation des blancs; ce qui n'était autrefois qu'une affaire de politique et de superstition est devenu un tribut payé à la vengeance. Ils ne peuvent s'empêcher de sentir que les blancs sont les usurpateurs de leurs anciens domaines, la cause de leur dégradation et les destructeurs de leur race. Ils vont au combat

le cœur saignant encore des injustices et des indignités qu'ils ont individuellement souffertes, et ils sont exaltés jusqu'à la rage et au désespoir par la vaste désolation qui les entoure et l'écrasante supériorité de la tactique européenne. Les blancs leur ont donné trop souvent des exemples de violence en incendiant leurs villages et en détruisant leurs misérables moyens d'existence, et ils s'étonnent que les sauvages ne montrent ni modération, ni magnanimité envers ceux qui ne leur ont laissé que la vie et la misère !

On taxe aussi les indiens de poltronnerie et de perfidie, parce qu'ils usent de stratagème à la guerre, de préférence à la force ouverte ; mais en cela ils sont pleinement justifiés par leur grossier code de l'honneur. On leur apprend de bonne heure que les stratagèmes sont louables : le plus brave guerrier ne regarde point comme blâmable de guetter en silence et de prendre tout avantage sur son ennemi ; il se glorifie de l'art et de la sagacité avec laquelle il a pu le surprendre et le détruire. En effet, l'homme est naturellement plus enclin à la ruse qu'à la valeur, par suite de sa faiblesse physique comparée aux autres

animaux. Ils ont des armes défensives naturelles, leurs cornes, leurs défenses, leurs sabots, leurs serres; mais l'homme ne fonde son salut que sur une intelligence supérieure; dans toutes ses rencontres avec ceux-ci, qui sont ses ennemis naturels, il a recours au stratagème, et quand sa perversité lui fait tourner ses armes contre ses semblables, il continue à leur égard la même tactique. Le principe naturel de la guerre est de faire le plus de mal possible à son ennemi avec le moins de dommage pour soi-même; on y réussit à merveille par la ruse; le courage chevaleresque qui porte à mépriser les suggestions de la prudence et à se précipiter dans un danger certain est le fruit de la société et de l'éducation. Il est honorable, parce qu'il est en effet le triomphe des sentiments les plus élevés sur notre répugnance naturelle à souffrir, et sur ces recherches de bien-être personnel et de sécurité que la société regarde comme ignobles. Ce sentiment est vivifié par l'orgueil et la crainte de la honte, de telle sorte que la crainte d'un mal réel est surmontée par la crainte supérieure d'un mal qui n'existe que dans l'imagination. Il

a été flatté et stimulé par mille moyens; il a servi de thème aux chants guerriers et aux histoires de chevalerie; les poètes et les ménestrels se sont plu à répandre sur lui la splendeur de leurs fictions; l'historien lui-même, quittant la sage gravité de l'histoire, l'a exalté avec enthousiasme et énergie; des triomphes et des trophées ont été sa récompense; des monuments où l'art épuisait sa science, et l'opulence ses trésors, ont été élevés pour perpétuer la reconnaissance et l'admiration d'un peuple. Ainsi excité artificiellement, le courage s'est élevé à un degré extraordinaire et factice d'héroïsme; entouré de ces pompes guerrières, cette qualité turbulente est devenue capable d'éclipser ces vertus tranquilles mais inappréciables, qui ennobliissent en silence le caractère de l'homme et tendent à augmenter son bonheur.

Mais si le courage consiste essentiellement à défier le danger et les fatigues, la vie de l'indien met sans cesse sa bravoure en évidence; il vit dans un état perpétuel de risques et d'hostilités. Le péril et les aventures sont inhérents à sa nature, ou plutôt sont nécessaires pour développer ses facultés et donner

de l'intérêt à son existence. Entouré de tribus ennemies qui font une guerre de surprise et d'embûches, il est toujours préparé au combat et vit avec ses armes. Ainsi qu'un navire isolé cingle dans les vastes solitudes de l'Océan; ainsi que l'oiseau ballotté par les nuages et les tempêtes, semblable à un point, se trace dans les plaines de l'air un chemin que d'autres n'ont point frayé; ainsi l'indien silencieux, solitaire, mais intrépide, dirige sa course au milieu de ses déserts sauvages et sans bornes. Ses expéditions le disputent en éloignement et en dangers, au pèlerinage du dévot ou à la croisade du chevalier errant; il traverse de vastes forêts exposé aux hasards de la maladie, d'un ennemi qui l'épie, ou de la faim dévorante. Des lacs orageux, vastes mers intérieures, ne sont pas un obstacle à ses voyages; dans son léger canot d'écorce, il se joue comme une plume sur leurs vagues, et s'abandonne avec la vélocité d'une flèche sur les *rapides* mugissants des fleuves. Sa propre subsistance n'est acquise qu'à force de fatigues et de périls; il gagne sa nourriture par les dangers de la chasse; il se couvre des dépouilles de l'ours, de la

panthère ou du buffle, il dort au milieu du tonnerre des cataractes.

Aucun héros des temps anciens ou modernes ne peut égaler l'indien dans son sublime mépris de la mort, et dans la grandeur avec laquelle il en supporte les plus cruelles douleurs. Dans ces circonstances, il est évidemment supérieur aux blancs, par suite de son éducation. L'européen brave une mort glorieuse à la bouche du canon, le sauvage en contemple froidement les approches et la reçoit d'un air de triomphe, au milieu des flammes qui le consomment lentement et des tourments mille fois variés que lui infligent les ennemis qui l'entourent; il s'enorgueillit même de railler ses persécuteurs et de provoquer leur génie inventif en tortures; pendant que la flamme le dévore, lorsque ses chairs laissent à nu ses os et ses nerfs, il entonne son dernier chant de triomphe, fait entendre les défis d'un cœur invincible, et invoque les esprits de ses pères pour être témoins qu'il meurt sans pousser un gémissement.

Malgré le blâme que les historiens modernes ont jeté sur le caractère de ces infortunés,

quelques rayons éclatants qui se font jour par fois et jettent une lueur mélancolique sur leur mémoire. Bien que rapportés avec les couleurs du préjugé et de la bigoterie, on rencontre dans les annales grossières des provinces de l'Est quelques faits qui parlent d'eux-mêmes, et qui seront applaudis avec sympathie quand le préjugé aura cessé.

Dans un de ces récits sans fard des guerres indiennes dans la Nouvelle-Angleterre, il y a un rapport touchant de la désolation qui fut portée dans la tribu des indiens Pequods. L'humanité frémit d'horreur aux détails donnés de sang froid d'une boucherie si universelle : nous y trouvons la surprise d'un fort indien pendant la nuit, lorsque les wigwams d'alentour étaient la proie des flammes, et les misérables habitants fusillés ou massacrés en essayant de s'échapper. Tout fut fini en moins d'une heure ; « nos soldats », observe *pieusement* l'écrivain, « étant résolu, avec l'aide de Dieu, d'en faire une destruction finale ». Ces malheureux sauvages étant chassés de leurs demeures et de leurs forteresses, poursuivis par le fer et le feu, une bande peu nombreuse, mais brave, reste infortuné des guerriers

Pequods, se réfugia dans un marais avec leurs femmes et leurs enfants.

Brûlants d'indignation, rendus intraitables par désespoir, le cœur outré de douleur par la destruction de leur tribu, et les esprits aigris et tourmentés par l'ignominie supposée de leur défaite, ils refusèrent de devoir leur existence à un insolent ennemi, et préférèrent la mort à la soumission.

Lorsque la nuit fut venue, ils furent entourés dans cette fatale retraite de manière à n'en pouvoir sortir. Ainsi placés, leur ennemi les écrasa de son feu, en sorte qu'un grand nombre fut tué et enseveli dans le marécage. Dans l'obscurité et la brume qui précéda l'aube du jour, un petit nombre perça au travers des assiégeants et s'échappa dans les bois; le reste, abandonné aux conquérants, fut immolé. Lorsque le jour parut et vint éclairer cette poignée d'hommes indomptables, les soldats virent quelques masses d'hommes assis très serrés, sur lesquels ils déchargèrent leurs armes; contenant dix ou douze balles de pistolet à la fois, les tirant presque à bout portant, de telle sorte qu'outre ceux qui furent trouvés morts, bon nombre

d'entr'eux, tués et enfoncés dans la vase, disparurent à jamais pour leurs amis et leurs ennemis.

Qui peut lire cette simple narration sans admirer ce courage inébranlable, cet orgueil inflexible, cette grandeur d'ame qui semblait affermir les cœurs de ces héros spontanés, et les élever au-dessus des sentiments instinctifs de la nature humaine? Quand les Gaulois vinrent ravager Rome, ils trouvèrent les sénateurs couverts de leurs robes et assis avec un calme imperturbable dans leurs chaises curules; ils souffrirent ainsi la mort sans résistance et sans supplications. Cette conduite fut applaudie comme noble et magnanime; dans les malheureux indiens, elle fut flétrie des noms d'opiniâtreté et d'obstination. Quelle influence n'exerce pas sur nous un appareil pompeux! Combien est différente la vertu enveloppée de pourpre et entourée de grandeur, de la vertu pauvre et dénuée périssant obscurément dans un désert!

Mais je ne veux pas appuyer davantage sur ces sombres tableaux. Les tribus de l'Est ont disparu depuis long-temps; les forêts qui les abritaient ont été abattues, et à peine

en reste-t-il quelques traces dans les établissements nombreux de la Nouvelle-Angleterre, si ce n'est, çà et là, le nom indien que porte un fleuve ou un village. Tel sera tôt ou tard le destin des autres tribus qui bordent les frontières, et qui ont été attirées hors de leurs forêts pour prendre part aux guerres des blancs; encore un peu de temps, et ces indiens suivront le même chemin que leurs frères. Le petit nombre de hordes qui errent encore sur les bords du lac Huron et du lac Supérieur, ou des fleuves tributaires du Mississipi, partageront le sort de ces tribus qui couvraient jadis les états de Connecticut ou de Massachussets et étaient maîtresses des beaux rivages de l'Hudson, de cette race gigantesque qu'on dit avoir existé sur les bords du Susquehannah, et de ces nations diverses qui florissaient aux environs du Potomac et du Rapanoc, et peuplaient les vastes forêts de la vallée de Semandoah; ils disparaîtront comme une vapeur de la surface de la terre; leur histoire se perdra dans l'oubli, les lieux qui les connaissent encore en perdront pour toujours le souvenir,

« On ne saura jamais s'ils ont jamais été. »

Si par hasard quelque légende douteuse leur survit, ce sera dans les songes d'un poète pour peupler ses grottes ou ses forêts, à l'instar des faunes, des satyres ou des divinités des bois de l'antiquité; ou s'il s'aventure à peindre leurs malheurs et leur misère, s'il raconte comment ils furent envahis, opprimés, dépouillés, arrachés à leur sol natal et aux tombeaux de leurs pères, chassés comme des bêtes sauvages, précipités dans la tombe par la violence et les massacres, ou la postérité se détournera d'un tel récit avec horreur et incrédulité, ou elle rougira d'indignation en voyant l'inhumanité de ses ancêtres.

« Nous sommes repoussés, disait un vieux
« guerrier, jusqu'à ne pouvoir aller plus loin;
« nos haches sont brisées, nos arcs rompus,
« nos feux presque éteints; encore un peu de
« temps, et l'homme blanc aura cessé de nous
« persécuter, car nous aurons cessé d'être. »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIER VOYAGE.....	Page 1
Son but.—Aspect du pays.—Rochers.—Résidence du commandant de poste.—Arbres.—Le figuier sauvage.—La liane.—Sol.—Quadrupèdes.—Le paresseux.—Oiseaux.—Le vautour.—Le vampire.—Serpents.—Poissons.—Insectes.—La mouche-de-feu.—La cabane de Simon.—Habitations indiennes.—Poison de wourali.—Sa force.—La grande chute.—Habitation d'un chef acoway.—L'Essequibo.—Aspect du pays.—Iles.—Chutes et rapides.—Montagnes.—Rochers.—Le fleuve Apourapoura.—Indiens du Macoushi.—Sarbacane indienne.—Le lac Parima.—Anecdote.—Route.—Le jabiru.—Arrow-root.—Plaine immense.—Courant.—Daims.—Le toucan.—Fourmilières.—Frontières portugaises.—Message du commandant portugais.—Le fort Saint-Joachim.—Poison de wourali.—Ses effets.—Anecdote.—Préparation du poison de wourali.—Yabahou, ou mauvais esprit.—Description de la sarbacane.—La flèche.—Le carquois.—L'indien à la recherche de sa proie.—Effets du poison sur l'oiseau blessé.—L'arc.—Les	

flèches.—Dards.—On tue un sanglier.—Remarques sur la malignité du poison.—Épreuve faite sur un bœuf.—Observations générales.—Antidotes.—Anecdote.—Remarques.—Maladie au fort Saint-Joachim.—Retour à Démérary.—Chutes de l'Essequibo.—Tonnerre et éclairs.—Retour de la fièvre.—Rivière de Mibiri.—Départ pour la Grenade.—Tour de Saint-Thomas.—Retour en Angleterre.—Expériences faites à Londres avec le poison de wourali.

SECOND VOYAGE..... IIII

Départ de Liverpool.—Vents alisés.—Zône torride.—Poissons volants.—La frégate.—Aspect du pays.—Fernambouc.—Rues, maisons.—Port de Fernambouc.—Palais du capitaine-général.—Destruction des Jésuites.—Environs de Fernambouc.—Saisons.—Monteiro.—Saison pluvieuse.—Rocher du Connétable.—Colonie de Cayenne.—La ville.—Habitans.—Le coq de roche.—Paramaribo.—New-Amsterdam.—Stabroëck.—Cour de justice.—Plantations.—Instructions pour un voyageur.—Serpents.—Tigres.—Oiseaux.—Oiseau-mouche.—Les cotingas.—Le cotinga pompadour.—Le campanero.—Le toucan.—Son vol.—Couleur de son bec.—Manière de préparer un bec de toucan.—Le houtou.—Le geai de la Guyane.—Le boclora.—Le cuia.—L'oiseau-de-riz.—Le cassique.—Autre espèce de cassique.—Le martin-pêcheur.—Le jacamar.—Le troupiale.—Les tangaras.—Les manakins.—Le petit oiseau-tigre.—L'yawaraciry.—Perroquets et perruches.—Le hia-hia.—L'ara.—L'aigrette.—Le tette-chèvre.—Anecdote.—La perdrix.—Tinamous.—Hannaquoi.—Powis ou hocco.—Troupes d'agamis.—Dangers imaginaires.—Conclusion.

TROISIÈME VOYAGE..... 203

Fièvre jaune à Démérary.—Ancienne résidence sur la rivière Mibiri.—L'auteur en fait son habitation.—Habille-
ment et régime.—Fièvre violente.—Accident.—Dernière
conversation avec sir Jos. Banks.—Le paresseux.—Il ha-
bite les forêts sombres.—Anatomie du paresseux.—Le pa-
resseux à deux doigts.—Fourmis.—Trois espèces de four-
miliers.—Particularité dans l'anatomie du fourmilier.—Le
vampire.—Anecdote.—Grosses fourmis rouges.—L'arma-
dille.—La tortue de terre.—La vanille.—On tue un caïman
dans la rivière Mibiri.—Espèces de tette-chèvres.—Guêpes
ou maribuntas.—Serpents et bêtes sauvages.—L'auteur
prend un labarri vivant.—La bête rouge.—La chique.—
Tiques.—Nations principales ou tribus d'indiens.—Leurs
hamacs.—Occupations.—Liqueur fermentée.—Vêtements.
—Coutumes et cérémonies religieuses.—Remarques géné-
rales.—Méthode indienne de communication.—Il part à la
recherche d'un serpent.—Il trouve et saisit un énorme cou-
lacanara.—Il se prépare à lutter avec le serpent.—Il tue et
dissèque le serpent.—Il attaque un autre serpent.—Le roi des
vautours.—Son bec.—L'auteur descend jusqu'à l'Essequibo
en canot.—La chaleur excessive lui cause un grand mal aux
pieds.—Visite d'un jaguar pendant la nuit.—Arrivée aux
chutes de l'Essequibo.—Paysage.—Le campanero.—Ru-
gissement des tigres.—Oiseaux.—Nids de tortues.—Le
couguar.—Renvoi de l'homme de couleur.—On arrive à
un courant et à une habitation indienne.—Dîner indien.—
On réussit à prendre un caïman.—On veut l'avoir vivant.
—Dos du caïman.—Ses dents.—Anecdote.—Grand dan-

ger en descendant les chutes de l'Essequibo.—Départ pour l'Angleterre.—Arrivée à Liverpool.—Conclusion.

QUATRIÈME VOYAGE..... 329

Départ pour New-York.—Voyage de New-York à Albany.—Le grand canal.—Aspect du pays.—Buffalo.—Le saut du Niagara.—Dames américaines.—Canadiens.—Fortifications de Québec.—Emigrants irlandais.—Troye.—Philadelphie.—Son Musée.—Littérature américaine.—Aigle à tête blanche.—New-York.—Rues, maisons.—Dames américaines.—Hôtels.—Climat.—Société.—Lois et gouvernement.—Départ pour Antigoa.—Saint-John's.—La Guadeloupe.—La Dominique.—La Martinique.—La Barbade.—Le jacamar.—Le paresseux trydactyle.—Le gros bec.—Grande espèce de chouette.—Le tyran.—Le grand tinamou.—Le petit tinamou.—Le vampire.—Ses dents.—Le karabimiti.—Singes.—Trois classes de singes.—Grand singe rouge de Démérary.—Chair du singe.—Mines d'or et d'argent.—Coup d'œil politique sur l'Amérique.—Coq de roche.—Gomme élastique.—Tour joué par un indien.—Retour en Angleterre.

MANIÈRE D'EMPAILLER LES OISEAUX..... 413

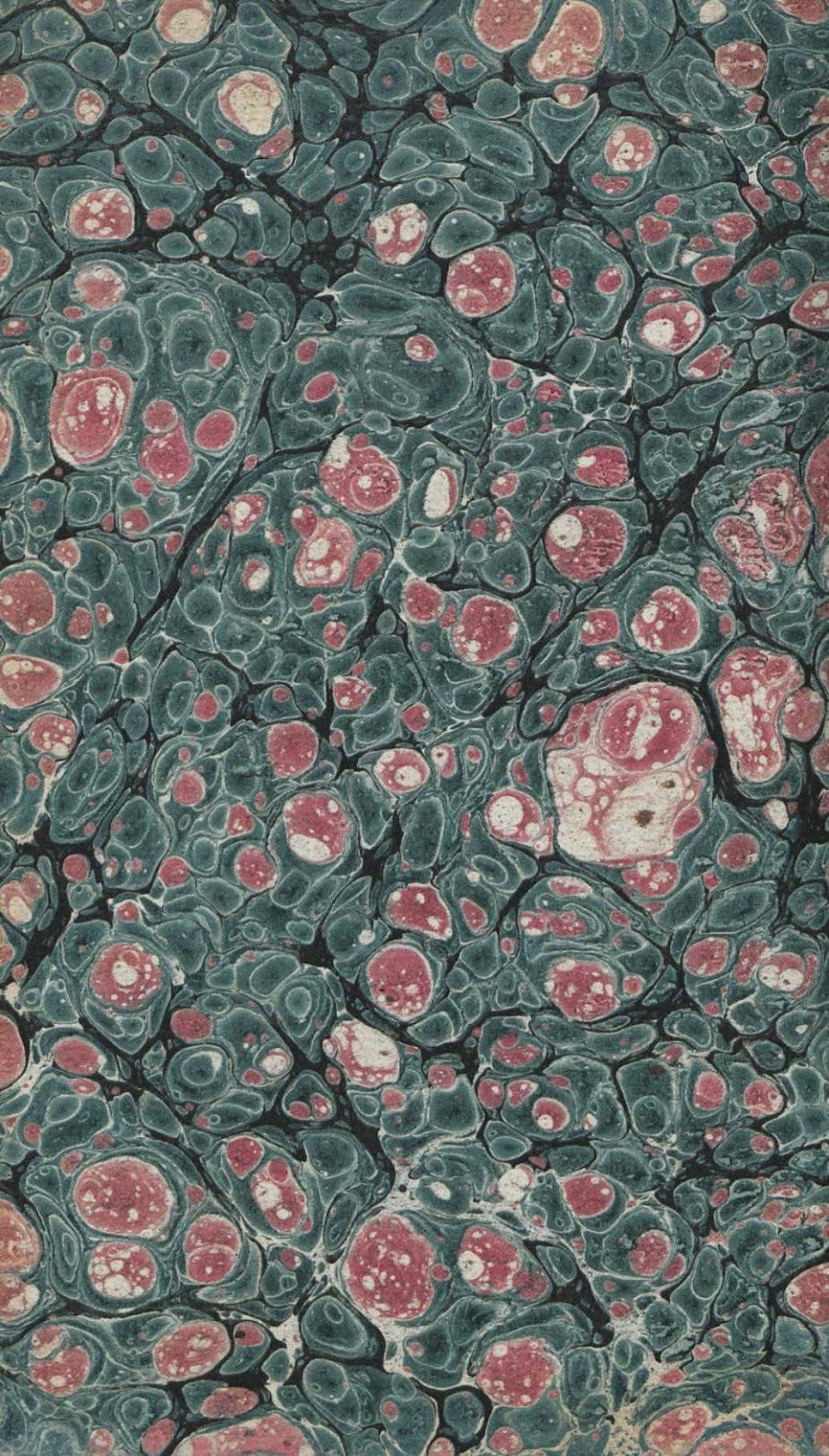
Dissection. — Empaillement. — Nécessité de connaître l'anatomie des oiseaux. — Des plumes. — Instructions générales. — Dépouillement de l'oiseau.

NOTE SUR LES ARBRES CITÉS DANS L'OUVRAGE... 439

NOTICE SUR LES SAUVAGES..... 445







137049

BIBLIOTHEQUE SCHOELCHER



8 0019866

